

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text. The border is composed of repeating motifs of leaves and swirls, creating a classic, elegant frame.

Johnny Milou

Guillaume Vincent

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Johnny Milou

Guillaume Vincent



- Collection Romans / Nouveautés -

IN LIBRO VERITAS
InLibroVeritas.net

Johnny Milou

Guillaume Vincent



- Collection Romans / Nouvelles -

IN LIBRO VERITAS
InLibroVeritas.net

Johnny Milou

Guillaume Vincent

Catégorie : Romans / Nouvelles

Imaginez que vous vous promeniez un jour dans la campagne... et que vous rencontriez des extraterrestres ! Pour nous tous, ce n'est qu'une croyance, mais que se passerait-il si nous étions réellement confrontés à cette réalité ?

Après une telle rencontre, Johnny Milou, un jeune homme maladroit qui menait jusque-là une vie modeste, se trouve plongé dans une histoire qui le dépasse. Confronté à l'évidence, il lui faut intégrer l'idée que nous ne sommes pas seuls dans l'univers, tout en faisant face à l'incrédulité de ses concitoyens.

Au travers d'un voyage, une aventure qui le mènera au milieu du désert d'Atacama, sur les rives du Gange, puis aux confins de la galaxie, il va développer une vision cohérente, humaniste, de ce que peut être une société galactique, et, de façon plus inattendue, de la nature de l'être humain.

Licence Creative Commons (by-nc-nd)

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

1

Je suis Johnny Milou. Jeune, j'en ai souffert. Vous imaginez les quolibets dans la cour de récréation : « Au pied, Milou ! » Maintenant que je suis un jeune adulte, ça va mieux.

De temps en temps, la vie me rappelle ces frustrations de jeunesse, par une raillerie, une déconvenue quelconque. Aujourd'hui, justement, je retrouve ce sentiment de honte.

Je n'arrive pas à comprendre comment, ni pourquoi, je me suis fourré dans cette situation indescriptible. Pourquoi faut-il toujours que les choses tournent mal ?

Agrippé à une branche comme un fugitif s'accrochant désespérément à la vie, je sens bien que quelque chose va arriver. Je ne sais pas quoi, je n'ai pas tout compris. Il y a eu des lumières, des éclairs, et il y a ces gars bizarres, en bas...

Mais il y a aussi des raisons, une histoire. C'est arrivé au terme d'un long enchaînement de phénomènes improbables.

Il faut que je vous explique...

Je revenais de ma plantation, en pleine campagne. Comme d'habitude j'avais passé la nuit là-bas, dans ma petite caravane, elle-même posée dans le coin d'une grange. J'avais donc dormi paisiblement, sous la protection de deux toits.

J'habite en ville mais je cultive à la campagne. C'est un ami, un agriculteur, qui me prête une partie de son terrain, vingt mètres carrés, en plein milieu de son maïs. C'est pratique.

Je devrais plutôt dire, « c'était pratique », car depuis que j'ai dû vendre ma voiture, c'est un peu plus compliqué, je fais du stop. Du coup j'y vais moins souvent et je prends plus de risques parce que je ramène plus de plantes en un seul voyage.

Le tout, la plantation, la caravane et le coin de grange, fait partie de l'arrangement que j'ai avec Gérard, l'ami agriculteur, avec en prime un petit potager à côté du sien.

Tôt ce matin, je suis allé soigner mes plantes et en couper quelques-unes. Je les ai mises à sécher et ai récupéré, pour mon usage personnel, un des vieux plants qui pendaient tête en bas depuis mon dernier passage.

J'ai aussi prélevé quelques herbes et légumes du potager, puis je suis allé rejoindre Gérard à la ferme. Nous avons mangé ensemble et discuté un peu.

Vers quatre heures de l'après-midi, je me suis mis en marche pour le retour vers la capitale.

Il était à peine six heures quand j'ai poussé la porte du "bar de l'église", dans un village proche de la ferme de Gérard.

Je me suis installé et ai commandé un café, j'espérais repérer dans l'assistance des personnes qui pourraient me rapprocher.

Il est plus facile de demander à quelqu'un de vous prendre en stop quand vous êtes assis dans un bar qu'au bord de la route. Le sympathique automobiliste a, de cette façon, le loisir de vous observer, de mesurer le peu de chances que vous l'égorgiez pendant le trajet.

Le risque, bien sûr, c'est de tomber sur un alcoolique.

Donc, en entrant dans le bar, j'avais déjà repéré et éliminé toutes les tables sur lesquelles l'alcool semblait abondant.

Je m'étais assis dans un coin de la salle, dos au mur, je voyais tout le monde. Le café fumant devant moi, j'écoutais. À ma droite, un groupe de jeunes et des sodas. Très bien pour moi, ils avaient l'air de ne pas être du coin, probablement en vacances.

Et ça tombait bien, l'un d'eux reluquait en biais mon paquet de tabac.

« Servez-vous, si vous voulez...

- Merci »

Il s'est servi, j'ai souri, complice. Puis j'ai tout de suite engagé la conversation, je ne voulais pas laisser passer l'occasion.

« Vous êtes en vacances ? »

Ils se sont tous les trois tournés vers moi, m'ont regardé, m'ont jaugé... C'est celui du fond qui a répondu.

« Oui... enfin c'est fini, on rentre chez nous. Et vous ?

- En balade plutôt... Vous rentrez où ?

- Dans la capitale, au centre.

- Tiens, ben moi aussi... »

Excellentes perspectives...

Je leur ai expliqué mon histoire, je n'ai pas parlé du chanvre. Nous avons discuté pendant dix bonnes minutes, l'ambiance était

chaleureuse, puis ils m'ont annoncé qu'ils devaient y aller. Ils m'ont expliqué qu'ils allaient d'abord récupérer leurs affaires, qu'ils partiraient dans deux heures, à peu près.

Là, j'ai senti que ça commençait à filer, il fallait que je mette les pieds dans le plat.

« Moi aussi il faut que j'y aille, sinon je ne trouverai plus de voiture...

- Tu n'as pas de voiture ?

- Non, c'est assez récent, mais là je dois faire du stop. Je m'en passerais bien, mais bon, il faut que je soigne mes plantes ! »

J'en rajoutais un peu sur le côté écolo, préoccupé par ses chères plantes... C'était pour la bonne cause.

« Si tu veux, on te récupère ici tout à l'heure, avant de partir... »

Nickel.

Plutôt que de rester planté là, je leur ai expliqué que je préférerais commencer à marcher le long de la route, je les attendrais un peu à l'écart du village. Je leur ai payé les boissons en disant que c'était ma participation au voyage.

J'ai donc marché un peu, calmement. Puis, je me suis assis dans l'herbe et ai attendu.

À ce moment-là, j'étais content. Tout se déroulait au mieux : j'étais au calme, pas pressé, je savais que les jeunes pourraient me déposer pratiquement en bas de chez moi.

C'était vraiment parfait, inquiétant même pensai-je fugacement, mais je chassai cette idée.

Deux heures plus tard, je les ai vus arriver et stopper devant moi. Je suis monté dans la voiture et tout a continué à bien se passer jusqu'à ce qu'on parle de marijuana.

Les gars me semblaient sympathiques, aimables. Après tout, ce sont eux qui m'ont proposé de m'emmener, je ne me suis pas imposé. Alors quand ils m'ont demandé si je savais où trouver de l'herbe, je leur ai craché le morceau. Je sais, je ne devrais jamais en parler, mais que voulez-vous, des fois, comme ça, je me sens empli de sympathie pour mes congénères, je suis en confiance, je me laisse aller.

Ils ont eu l'air soudain très intéressés par mon sac. Je leur ai expliqué que je ne vendais pas, par principe, mais que je pouvais leur donner une poignée, pas plus - parce qu'il m'en fallait assez pour quelques mois. Après, l'ambiance est retombée, ils semblaient tous songeurs.

Je ne me sentais plus tellement à l'aise, le voyage était encore long et je ne voyais pas bien comment les choses pouvaient évoluer.

Comme en écho, le conducteur a décidé de s'arrêter, pause pipi. Ils se sont avancés tous les trois dans un champ, je suis resté près de la voiture.

Quand ils se sont retournés, dans un ensemble parfait, une vraie comédie musicale, mais dans le silence de la campagne suspendue, j'ai bien vu qu'ils parlaient entre eux, en me jetant des regards bizarres. Ils n'avaient plus du tout l'air amical. À ce moment j'ai su qu'il allait se passer quelque chose. Je le voyais arriver, mais je ne pouvais pas bouger.

Une partie de mon cerveau a compris instantanément, une autre a essayé de raisonner en se raccrochant à toutes les bonnes impressions précédentes.

Si je m'étais appelé Indiana Jones, ou James Bond, j'aurais saisi mon sac et serais parti en vitesse. Mais moi, Johnny Milou, j'ai attendu que les gars arrivent et me mettent un flingue sous le nez.

Je me souviens que j'ai regardé l'arme en face, sans peur, puisque je savais que ça allait se produire.

Je pensais quelque chose comme « Ah merde, c'est ballot ! »

Ils m'ont dépouillé, ont pris mon sac, m'ont enfoncé la figure dans la boue du bas-côté, et sont repartis en trombe.

À l'école primaire et au collège, mon nom, "Milou", faisait beaucoup rire mes camarades. Un peu plus tard, c'est ma maladresse qui les fit rire, ils m'appelèrent alors "mi-loose".

L'idole moderne est le gagnant. À l'inverse, il y a le perdant, le looser. Entre les deux, plutôt du côté perdant, on trouve le mi-looser, moi.

Le mi-looser associe la notion de moyen à la notion de perdant, et, quand on y pense, c'est pire. Le vrai looser peut inspirer de la pitié, voire de la compassion, sa vie est une tragédie. Le mi-looser n'attire que les rires. Il ne rate pas tout, sa vie est assez monotone pour avoir les atours d'une réussite passable.

Le mi-looser peut entreprendre des choses, du moins commencer, c'est après que ça se gâte, juste au moment où ça allait prendre une bonne tournure.

Telle est ma vie, et je ne citerai qu'un exemple, une expérience récurrente qui a assombri mon adolescence : mes rapports compliqués avec les femmes. J'ai toujours réussi assez facilement à nouer des

relations amicales approfondies, mais, quand je voulais aller plus loin, quand je tombais irrémédiablement amoureux, la fille m'expliquait gentiment que j'étais un super ami, mais... non. Mes jeunes années restèrent peuplées de bonnes amies.

Mi-loose.

Alors que je me relevais, plein de boue, sur le bord de la route, c'est exactement le sentiment qui me submergeait. Le choc traumatique s'apaisait, en tant que sentiment récurrent, je le connais bien, il est en quelque sorte rassurant. Les choses rentraient dans l'ordre : j'avais de la boue entre les dents.

Résumons, car ce n'est que le début...

C'est un point, comme un roulement de tambour. Déjà la soirée a basculé, déjà je suis sorti du déroulement "normal" des événements. À partir de cet écart, ma vie va partir dans une direction totalement imprévisible...

Donc, à ce point, je suis au bord d'une route déserte, à cent vingt bornes de mon lit, en pleine nuit. Il n'y a pas de lune et je ne distingue presque rien. Au loin, les deux points rouges des phares de mes agresseurs se rapprochent l'un de l'autre, disparaissent puis réapparaissent, finissent par ne faire plus qu'un seul point, à peine visible.

Sur l'horizon, on voit comme des gros halos de lumière autour des villes proches. Au fur et à mesure que je m'habitue à l'obscurité, je discerne des halos plus petits, plus lointains.

Au-dessus, là où il n'y a plus la lumière des villes, on voit un très beau ciel. La voie lactée se détache clairement, et les étoiles apparaissent de plus en plus nombreuses. Je m'allonge dans l'herbe pour profiter du spectacle. Un peu de calme, un peu de distance par rapport à ce qui vient de m'arriver.

Où suis-je exactement ?

La probabilité que je trouve à nouveau une voiture pour continuer la route est infime...

Je reviens les mains vides...

Ai-je le courage de continuer maintenant ou vais-je plutôt dormir ici ? Est-ce que je retourne au champ demain ? Je prendrai alors le train pour rentrer...

Lentement, la solution se dessine : pas de stress, faire comme si rien d'important ne s'était passé, continuer son chemin en s'adaptant à la

situation.

Conclusion : je cherche un endroit pour dormir et me remettre de mes émotions, et, demain, je retourne au champ.

Je me lève, décidé. Maintenant mes yeux se sont totalement habitués à l'obscurité, la faible lueur des étoiles et des halos lumineux suffit à distinguer le paysage.

Pas très loin, il y a une petite colline, et, en suivant la crête qui se découpe sur le ciel plus clair de l'horizon, je tombe sur une maison en ruine dans un terrain dégagé, juste avant que la ligne de crête ne replonge vers le bas. Ça me plaît. Un toit s'il pleut, la vue dégagée, c'est parfait pour passer la nuit...

Je choisis de remonter la route qui file à peu près à 45° à gauche de ma destination. J'essaierai de trouver un chemin sur la droite. Inévitablement, il y en a un pour monter là-haut, puisqu'il y a une habitation, en ruine certes, mais une habitation tout de même.

Un quart d'heure plus tard, je suis dans la cour. En chemin, je me suis cassé la figure deux fois dans l'obscurité, je suis encore plus sale et mouillé qu'avant.

Devant la maison, il y a comme une petite terrasse couverte avec un vieux banc de bois. Bien qu'il commence à faire plus clair - la lune doit se lever - je préfère ne pas rentrer dans la maison où je risquerais de trouver rongeurs et rampants, une horreur.

Il ne fait pas trop froid et l'extérieur me semble plus éclairé, plus hospitalier.

Je m'assieds sur le banc et commence à me mettre en condition pour dormir.

Ne serais-je pas mieux allongé sur le sol ? Ou sous le banc ? N'étais-je pas mieux au bord de la route, à proximité d'un lieu de passage ? Au moins m'aurait-on trouvé plus rapidement si je me fais attaquer par une bête sauvage...

Mon regard est soudain attiré par des lumières intermittentes dans le fond de la vallée, pas du côté de la route, du côté opposé.

J'aurais pu penser à une autre route, mais, alors qu'une demi-lune surgit sur l'horizon, on voit bien qu'il n'y a là-dessous qu'une forêt et quelques clairières. Je pense donc à une soirée épicurienne en pleine campagne.

Si je m'étais marié, j'aurais aimé fêter l'événement dans une clairière, comme une fête gauloise, avec des torches, de la musique, et surtout une bonne part de magie...

Je m'immobilise pour écouter plus attentivement, mais je n'entends rien. Il n'y a pas de musique, l'hypothèse de la fête s'effondre. Intrigué, je me lève et marche un peu à l'écart de la maison. La peur s'atténue peu à peu. Je me sens maintenant comme le propriétaire des lieux qui s'inquiète d'une activité étrange dans son voisinage.

En tendant encore l'oreille, j'entends des cliquetis métalliques et un sifflet modulé. Peut-être une musique déformée par le vent et les arbres ? Peut-être de la musique expérimentale... ou conceptuelle ?

Comme je suis curieux, pas trop fatigué, et puisque la lune éclaire maintenant la campagne, je décide d'aller voir de plus près.

J'attends qu'un petit nuage finisse de passer devant la clarté lunaire, et j'y vais.

Je trouve rapidement une allée assez large qui descend en direction de la musique, de la fête supposée, sous les arbres. Je marche d'un bon pas, veillant seulement à ne pas glisser une fois de plus dans la boue.

Depuis que j'ai quitté la maison en ruine, que je m'enfonce dans la vallée, je n'entends plus de bruit et ne vois plus de lumière. Je marche en écarquillant les yeux à la recherche d'un chemin, à droite ou à gauche. Je m'arrête souvent pour voir par où ça continue.

Je scrute la cime des arbres. J'ai l'impression de voir de vagues lueurs un peu sur la droite, pas très loin, mais je ne sais pas si ce sont les reflets de la lune, ou les lumières que j'avais vues de là-haut.

Comme je me pose la question, un grand sifflement surgit de la forêt, assez proche. J'entends aussi des pas rapides dans le sous-bois. Je ne sais pas si je n'y avais pas prêté attention avant ou si des personnes se sont subitement mises en marche. Furtivement, l'idée que ce pourrait être autre chose que des humains me traverse l'esprit, mais je ne m'y attarde pas.

Il y a un autre sifflement et, soudainement, l'ensemble du sous-bois semble s'éclairer. Surpris, comme découvert en flagrant délit de vol dans un entrepôt vide, je fais un saut sur le bord du chemin et m'accroupis dans l'herbe.

La lumière semble provenir d'une minuscule clairière à une cinquantaine de mètres. Elle est très puissante, elle éclaire chaque brindille du sous-bois.

En ombres chinoises, je vois des silhouettes qui se déplacent entre la

source de lumière et un gros rocher sur la droite. Ce sont donc bien des humains, mais j'abandonne définitivement l'idée d'une soirée bacchanale dans la forêt, ces gens n'ont pas l'air de s'amuser.

Ils vont et viennent régulièrement, certains portant des objets volumineux qui me cachent la lumière. À ce moment je pense plutôt à des scientifiques ou à des militaires en mission secrète. Je commence à avoir un peu peur.

Quand j'étais sur la terrasse de la maison abandonnée, j'avais regretté mon bord de route. Maintenant, ici, je réalise à quel point le petit banc de la terrasse, là-haut, était calme. Ça ne finira jamais.

Le problème est que je ne peux pas faire demi-tour, le chemin passe trop près de la lumière, je me ferais voir. Je reste un moment tétanisé dans l'herbe.

J'aimerais bien rester là et attendre que ça passe. Mais d'une part je suis assez mal assis, d'autre part je suis tout de même curieux de voir ce qui se trame là-bas. Le pire serait certainement que je reste terré là, que tout ça s'arrête et que je me retrouve comme un con, ne sachant même pas ce que j'ai vu.

Et pour finir, les gars qui sont là pourraient très bien me découvrir en quittant les lieux.

Il faut décidément que je bouge...

En regardant plus attentivement sur la droite, je vois une petite falaise qui semble s'élever doucement jusqu'au-dessus du rocher vers lequel les ombres se déplacent, et, fait étrange, dans lequel elles semblent disparaître.

Je décide de tenter ma chance dans cette direction, les rochers qui forment la falaise me cacheront de la lumière et je pourrai m'approcher sans bruit jusqu'au-dessus des gars.

Je privilégie maintenant l'hypothèse d'agents en mission secrète, et comme j'ai décidé de passer à l'action, j'entends le sang battre dans mes tempes.

Je ne suis toujours pas Indiana Jones, mais, en certaines circonstances, il m'arrive de croire que je le suis. L'adrénaline probablement.

J'enlève mes chaussures pour mieux sentir la roche sous mes pieds et avancer sans bruit. Je les laisse dans l'herbe.

Tel un félin, je me déplace en crabe vers un amas de pierres, situé à au moins un mètre et demi sur ma droite. D'un habile basculement, j'enjambe le premier rocher et me planque derrière.

Et là je ne bouge plus. Je me calme.

L'adrénaline disparaît, l'enthousiasme aussi, le rêve d'Indiana s'évanouit. Je constate cependant que je suis à l'abri de la lumière, que je peux me déplacer silencieusement sur la roche lisse, et, en fin de compte, que je suis assez bien installé.

Je roule sur le côté pour regarder le ciel. On voit toujours les étoiles, un peu moins que tout à l'heure à cause de la forte lumière.

Regarder le ciel étoilé m'apaise, il en a toujours été ainsi. Je pourrais rester des heures le regard planté dans l'espace intersidéral. Je reste quelques instants immobile, le temps de retrouver un souffle régulier, puis la curiosité reprend le dessus, je veux voir ce qui se trame en bas. Je continue donc de progresser pour aller jusqu'au-dessus du gros rocher qui engloutit ces pauvres gens.

Allongé sur le ventre je m'approche du bord, tout doucement, millimètre par millimètre.

Je me suis toujours dit qu'il serait assez pratique d'avoir les yeux au sommet du crâne, plutôt qu'au milieu du visage. Après tout, on a inventé les périscopes pour résoudre le problème.

Les silhouettes qui vont et viennent en bas ne semblent pas faire attention à moi. Je m'avance donc plus encore. En fait, ils ne disparaissent pas dans le rocher : il y a une large trappe circulaire par laquelle ils descendent, puis remontent.

L'intérieur est très éclairé, mais rien de comparable à la grosse lumière de tout à l'heure, qui est maintenant sur ma droite. En m'avançant un peu plus, je pourrais voir à l'intérieur de la trappe. Je m'étire. Comme je connais ma maladresse, je fais attention à ce que mes pieds nus soient bien arrimés dans la pierre et dans les quelques racines qui courent dessus.

À l'aveugle, parce que je continue de regarder ce qui se passe en bas, je balance mon bras pour chercher un appui dans les arbres. Je trouve une branche horizontale, très droite. Sans me poser de question, je m'y agrippe et avance encore plus.

J'y suis presque. Je devine que cette trappe donne sur un espace assez grand parce que d'autres personnes se trouvent en bas pour charger et décharger ceux qui font le va-et-vient. Ils doivent ranger. C'est comme un déménagement dans les deux sens, un remplacement de tout.

Mais ce n'est pas une habitation, on est en pleine nuit, et depuis que je regarde ces gars se déplacer, je commence à les trouver bizarres. Aucune parole n'est échangée, on n'entend que le bruit des pas et des étoffes.

Montant de la trappe, des bruits plus disparates me parviennent : ils confirment l'hypothèse d'un déménagement.

Et voilà, à ce point l'histoire était déjà nouée, tout était en place. Quoi que je fasse, qu'importe la décision prise, tout se déroule à partir de cette situation absurde, tendue par un faisceau improbable de circonstances.

En regardant vers le bas, je m'étais beaucoup avancé, tout mon buste surplombait le vide. J'étais accroché à cette branche, fine mais solide, qui semblait supporter mon poids sans problème. Mes pieds avaient un peu relâché leur prise, mais je ne m'inquiétais pas parce que je me sentais dans une position assez stable.

Dans un furtif éclair de lucidité, je me suis dit que je devrais me méfier, qu'il était totalement impossible que je sorte indemne de cette histoire. J'ai essayé de me rétracter sur la roche, je ne pouvais de toute manière pas en voir beaucoup plus par cette trappe.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à sentir le piège se refermer sur moi, impitoyable. Arc-bouté entre mon support supérieur, la branche, et l'amas rocheux, j'avais beaucoup de mal à faire machine arrière. J'essayais de me tortiller comme un reptile affolé, essayant tout de même de ne pas faire trop de bruit.

Je voulais encore croire que ça pouvait bien se terminer. Je commençais à regagner du terrain sur la roche, j'étais au niveau des abdominaux, autant dire presque sorti d'affaire.

Mais voilà, il a fallu que mon paquet de tabac s'en mêle. Jusque-là bien tranquillement coincé dans la poche de poitrine de ma chemise, il s'est lentement déplacé vers le haut de ladite poche, alors que je me tortillais comme un pauvre diable pour sauver ma vie.

Je l'ai senti glisser au dernier moment. Je l'ai vu commencer à tomber, comme au ralenti.

Traître, assassin, le paquet de tabac.

Alors j'ai tenté le tout pour le tout : le rattraper d'un mouvement rageur du bras.

C'était trop pour mon équilibre précaire. J'ai senti mes pieds glisser sur la roche, d'abord doucement puis plus vite, inexorablement.

Je me suis senti basculer dans le vide, avec pour seul support cette branche solide à laquelle je me tiens depuis le début.

J'ai entendu le paquet de tabac tomber mollement sur le sol, puis, semble-t-il, rebondir et retomber plus bas, probablement dans la

trappe.

Et me voilà pendu par le bras, au-dessus de ces gars silencieux. Je m'attends à ce qu'ils s'esclaffent en me voyant ainsi, mais je n'entends toujours que leurs pas, certes d'un coup plus désordonnés, plus précipités.

Je n'ose regarder en bas. Je devrais avoir peur mais le sentiment qui domine est tout de même la honte. J'ai fermé les yeux, je m'agrippe à cette branche et c'est la seule chose qui compte.

D'ailleurs, maintenant que je m'enroule autour, je la trouve bizarre aussi, cette branche, lisse, fraîche, très droite, on dirait plus une tige qu'une branche. J'ouvre les yeux pour regarder, pour constater le malaise.

C'est une tige absolument horizontale, qui semble sortir de nulle part, noire. En la remontant, je distingue une grosse masse, noire elle aussi, presque invisible, sans reflets. La source de lumière semble provenir du bas de cette masse. Ce n'est pas un arbre, ce n'est pas naturel. Je me suis accroché à un appareil.

Il y a une grande agitation au-dessous de moi, et, comme j'ai déjà les yeux ouverts, je regarde. J'ose enfin assumer ma position. Les gars se sont tous regroupés autour de la trappe, ils font des gestes rapides, comme pour me dire de lâcher, de partir, de tomber. Ils ne parlent pas. Ils doivent tous être muets.

Ils ont aussi des visages étranges, et, maintenant que j'y pense, des habits étranges, comme des combinaisons de plongée très fines.

D'un coup les images se recourent dans un recoin de mon cerveau. La lumière, l'activité, la tige et ces faces étranges, allongées, ce regard bleu profond, intense comme celui des hindous... J'ai peur de comprendre.

Moi, Johnny Milou, au terme d'une journée catastrophique, je me fais pincer en train d'espionner des extraterrestres ! Misère.

Accablé, fatigué, et parce que tout le monde ne semble attendre que ça, je lâche. Je chute. Je m'abîme. Je perds connaissance, sûr déjà que ma vie est finie.

2

Pendant que je sombrais dans l'inconscience, mon esprit s'est engagé dans un grand ménage de printemps. Par tonnes, des images remontent de ma mémoire, s'entrechoquent avec celles, plus récentes, qui viennent d'impressionner ma rétine...

Roger, mon père adoptif, avait eu un engouement de première heure pour le phénomène ovni.

Alors que je n'avais que six ou sept ans, il organisait des expositions-conférences sur le sujet, pour sensibiliser la population, pour poser des questions. Il revenait à la maison tout exalté, relatait à ma mère les fabuleuses histoires qu'il avait entendues ou le méprisable mépris des incrédules, qui auraient au moins pu se poser la question.

Roger avait la fibre scientifique. Il entendait bien disséquer le problème, rationaliser, chercher la vérité au milieu d'une tonne de ragots, de superstitions et de désinformation.

Plus tard, juste avant que je ne les quitte définitivement, peut-être la dernière fois que je suis passé chez eux, en coup de vent, j'ai retrouvé quelques vieux livres traitant du sujet. À cette occasion, les souvenirs de ces réunions ont ressurgi de ma mémoire. J'ai alors mesuré le réel intérêt qu'il portait à ces choses, les efforts qu'il avait fournis pour s'informer. La quantité de livres en témoignait.

Mais ce qui m'a le plus marqué, concernant Roger, est le jour où je l'ai vu sortir tout nu dans la nuit pour faire de grands signes au ciel avec une lampe torche.

Nous étions en camping, je devais avoir un peu plus de dix ans. Il était tard, le camping entier dormait. Des couples devaient s'ébattre par-ci par-là, mais je ne m'en rendais pas compte à l'époque.

Je m'étais réveillé au bruit de la caravane violemment ouverte et j'avais soulevé un pan de ma tente, plantée devant, pour voir ce qui se passait.

Et je l'avais vu, nu dans la nuit, le regard au zénith, faisant de grands signes répétitifs avec sa lampe torche, comme un message adressé au ciel. Magnifique. Le faisceau de la lampe allait se perdre dans la nuit.

Ce n'est qu'au matin, poussé par les ricanements de ma mère, qu'il nous avait avoué le but de cette danse mystique. Il avait cru voir dans le ciel un point lumineux se déplacer, avait cru qu'il s'agissait d'un

vaisseau extraterrestre, et donc, logiquement, était sorti pour faire des signes de bienvenue.

Les signes étaient des omégas, les plus grands possible. J'appris à cette occasion que c'était un signe de bienvenue. En cours de math, chaque fois que je traçais un oméga sur mon cahier d'écolier, je repensais à cette scène.

J'admirais cet homme, seul face à l'infini, qui avait osé croire à une vague impression et s'était empressé de réagir, pour que l'humanité ne reste pas à jamais dans les ténèbres.

Depuis ce jour je me suis promis que si je voyais des extraterrestres débarquer devant chez moi, j'irais les rejoindre sans l'ombre d'une hésitation.

J'ai quitté mes parents adoptifs juste après mes dix-huit ans, et je dois bien reconnaître que depuis, je n'ai fait que traîner.

Je venais de passer le bac et m'étais inscrit à la fac. Mais je n'y suis pas allé. À cette époque j'étais trop fainéant. Je voulais vivre avant tout. Et puis, je n'avais pas plus d'appétit pour l'une ou l'autre des matières qui m'étaient proposées.

Comment voulez-vous faire un choix dans ces conditions ?

J'avais préféré m'enfuir, prendre un petit boulot et passer mes jours ou mes nuits, selon disponibilité, à traîner dans la ville.

Je ne venais à la fac que pour acheter des produits illicites, voir quelques amis, et, au printemps, voir les filles profiter des premiers jours de soleil sur la pelouse.

Ça a duré longtemps, et, maintenant, je regrette de n'avoir pas mis un pied dans les amphithéâtres, rien que pour voir comment c'est, l'impression que l'on a quand on y entre.

Avec juste un peu plus de motivation, j'aurais pu assister à un cours, écouter la voix monotone qui dispense l'enseignement, sème la connaissance. Une sorte de prêtre laïc.

Un jour, sur la pelouse du campus, j'ai rencontré un étudiant en astronomie. Je ne me souviens plus très bien comment nous en étions arrivés là, mais en moins d'une heure le gars était parti dans un véritable exposé sur l'univers. Pas en détail, bien sûr, je n'aurais rien compris, mais juste ce qu'il faut pour que je puisse me faire une idée d'ensemble.

Outre cette histoire de « paradoxe de la nuit noire », que je n'ai pas bien suivie, je me souviens de ce qu'il m'avait raconté à propos des

ovnis.

« Tu vois, il y a nous, sur cette planète... et il y a tout l'univers autour. Au Moyen Âge, et avant je suppose, on croyait que la terre était plate et que le ciel était posé dessus comme une cloche à fromage.

Après, on s'est rendu compte que c'était rond, mais on pensait encore que les étoiles étaient agrafées sur une sorte de sphère qui enserrait la Terre. Le Soleil aussi était beaucoup plus petit que la Terre et se déplaçait sur cette sphère.

Après, on s'est rendu compte que c'était plutôt la Terre qui tournait autour du Soleil. Ça a été très dur à admettre parce que ça mettait la Terre au même niveau que les autres planètes. Nous n'étions plus au centre de l'univers, c'était difficile à supporter pour notre ego...

Nous savons maintenant que le Soleil est dans une galaxie, que la galaxie contient des milliards d'étoiles, qu'il y a d'autres galaxies, des milliards aussi... Mais ça a été plus facile à admettre parce que ça n'est pas une révolution comme celle du Moyen Âge.

Le nouveau pas à franchir sera d'admettre qu'il y a probablement d'autres planètes habitées par d'autres êtres intelligents.

On a découvert très récemment que beaucoup d'étoiles sont entourées de planètes. Vu le nombre d'étoiles, la probabilité pour que les conditions qui ont permis le développement de la vie sur Terre se retrouvent dans d'autres mondes, ne peut plus être considérée comme négligeable.

- Tu crois aux ovnis alors ?

- Je crois, comme la majorité des scientifiques, qu'il est très probable que d'autres formes d'intelligence existent dans l'univers. Mais je crois aussi que le voyage pour venir nous voir doit être très long, voire impossible. Alors, non, je ne crois pas aux ovnis. »

Je le trouvais stupide ! N'avait-il jamais entendu parler d'hyperpropulsion et de sauts dans l'espace-temps ? Il n'était peut-être jamais allé au cinéma, ou alors uniquement pour des films d'art et d'essai.

Mais bon passons, c'est tout de même grâce à lui que j'ai commencé à me poser des questions sur le sujet, épisodiquement, sans trop y croire.

D'ailleurs tous les médias semblaient bien d'accord avec moi, parce que la moindre information ayant trait aux extraterrestres était tournée en dérision. Les pauvres invités qui croyaient au phénomène se faisaient irrémédiablement lyncher en public. On leur riait au nez, on les renvoyait à leur folie, voire à leur alcoolisme latent.

Il faut dire que beaucoup de gens se damneraient pour passer cinq secondes à la télévision, fût-ce en passant pour un idiot, les émissions de télé-réalité le prouvent tous les jours.

Certains de ces illuminés paraissaient pourtant sincères. Ils se contentaient de courber l'échine et d'accepter leur fardeau, comme les apôtres incompris d'une vérité trop nouvelle.

Alors que je choisis vers les gars bizarres, toutes ces images défilent devant mes yeux. Et ce qui en ressort, c'est que les ovnis, j'y ai cru, mais je n'y crois plus.

L'étudiant en astronomie disait peut-être vrai, ou peut-être pas. Peut-être qu'il n'y a pas tant d'étoiles que ça. Mais surtout je ne vois pas comment on aurait fait pour passer à côté. C'est tout de même étrange que tout le monde parle de ça et que personne n'ait de preuve !

Vous me direz, c'est comme la télépathie et des tas d'autres trucs plus ou moins bizarres, comme les maisons hantées, les bâtons de sourcier, tous ces trucs qu'on ne comprend pas bien. Ce n'est pas clair. Je ne dis pas qu'il n'y a rien de vrai, je dis que tout ne peut pas être vrai. Et les ovnis, en l'occurrence, c'est un peu gros à cacher.

C'est tout de même visible une soucoupe volante, alors, si elles existent vraiment, il devrait y avoir une photo, un écho radar, quelque chose. Et quand l'une d'elles rentre dans l'atmosphère, comme une météorite, on devrait voir sa trace.

Bref, si ça existait vraiment ça se saurait. Ça se saurait depuis longtemps.

En plus, en voyant le bordel que l'humanité est en train de mettre sur la terre, les extraterrestres feraient bien de venir nous dire quelque chose. C'est comme Dieu. Vous les voyez tous, là-haut, à se tourner les pouces en attendant qu'on fasse péter la planète, comme ils attendraient la tombée de la nuit un soir de quatorze juillet.

Et vous pouvez y croire, vous ? Moi non, au moment où je tombe, je n'y crois pas.

Ces visages, cette tige noire à laquelle je m'agrippais et qui ressemblait à s'y méprendre à une protubérance, comme une antenne sur un vaisseau spatial...

Je devais être fatigué, déprimé, j'ai travesti la réalité. En fait, je suis en train de tomber dans les mains d'un groupe militaire ultrasecret en mission, ou de la mafia. Dans les deux cas mon compte est bon, à moins que je ne plaide la non-voyance, auquel cas il faudrait que

j'explique comment je suis arrivé là.

Je n'y crois pas.

Je m'effondre sur le sol. C'est fini.

3

Je reprends conscience, doucement, dans une pièce qui me semble très claire. Alors que mes yeux ne sont pas encore ouverts, je vois la lumière filtrer au travers de mes paupières, comme si j'étais en plein soleil. D'ailleurs, je ressens la chaleur d'un soleil d'été sur ma peau.

Je suis fatigué, très fatigué. Je ne sais pas où je suis, je n'ai que de vagues souvenirs de ce qui s'est passé avant. Quand déjà ?

Je me rendors.

Je dois être dans une ambulance, quelqu'un a dû me voir étendu sur la route après que les trois jeunes m'aient ravagé. Mais il y a un truc qui ne colle pas. Je n'étais pas parti voir quelque chose dans la campagne ?

Je me rendors.

Je suis dans la maison, en haut de la colline. J'ai dû tomber de sommeil au milieu de la cour et me voilà maintenant endormi en plein soleil. Mais pourquoi, à la fin, suis-je aussi fatigué ?

Je me rendors.

De plus en plus clairement je me souviens que j'ai quitté la maison sur la colline. Pourquoi ?

Je suis descendu dans la vallée du côté opposé à la route. Il n'y avait pourtant rien de bon à aller voir dans ce coin. Il y avait des bruits et des lumières, comme sur un chantier. Ce n'est pas encore tout à fait clair cette histoire.

Je me rendors.

Une porte s'ouvre, quelqu'un entre et marche dans la pièce. Les pas résonnent sobrement, sans excès. La personne pose doucement une main sur mon front et repositionne mon bras, qui a dû chuter.

Je me sens plutôt bien, en sécurité, on prend soin de moi. Je continue de sentir la douce chaleur du soleil qui inonde mon corps.

Je suis bien, calme. Je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux. Je n'ai pas envie de faire des efforts pour me souvenir de ce qui s'est passé après la maison sur la colline. Tout ça est tellement loin, tellement sombre.

Pourquoi donc aurais-je envie de m'en souvenir alors que je suis si calme ?

Je me rendors.

Il y a plein de gens autour de moi. J'entends des pas. Ils semblent bouger sans un mot. Je dis "ils" parce que je ne sais pas qui est là. Probablement une équipe de médecins. Je me souviens que je suis tombé... J'étais sur un rocher...

On me soulève le bras et on me fait une piqûre. Ça me fait chaud juste en dessous du coude. Je sens la chaleur qui remonte dans mon bras, qui parcourt mes artères. À chaque battement de mon cœur, ça avance subitement, s'immobilise et reflue un peu. Et puis ça avance encore. Ça arrive dans le cœur et ça fait comme une grosse boule de chaleur. Ça enfle, ça enfle. Et ça repart, dans un gigantesque battement. Un battement plus ample. Et la chaleur se répand encore plus vite dans toutes les directions. Vers le bas du corps, vers l'autre bras, dans ma nuque...

Lumière !

Mon corps entier se raidit, se tend, et j'ouvre les yeux. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait avant, des paupières probablement trop lourdes.

Quel éclat ! Quelle étincelle, furtive, fugitive. Je suis réveillé, mais je referme doucement les yeux pour laisser la chaleur aller et venir dans mon corps.

Dans la pièce, la lumière n'est pas si vive que je l'ai pensé en me réveillant, mais tout est blanc, sans angle saillant. Il y a quelques blocs qui pourraient être des meubles, ils sont blancs aussi mais avec une très légère nuance dorée.

Je suis allongé sur un matelas souple à environ un mètre du sol. Je suis détendu maintenant. Je sens tous mes muscles et, dans l'ensemble, ça à l'air de bien fonctionner. Pas de blessures, même un sentiment agréable, comme un matin de grasse matinée. Je tourne la tête à droite et à gauche sans bouger le reste du corps, encore trop agréablement posé sur le lit.

Je me souviens de tout maintenant. Les lumières dans la forêt, les rochers, la tige noire, les gars qui entraient dans cette trappe ronde. Et ma chute.

Je regarde mes bras : je porte la même veste que tout à l'heure. Je tâte ma poitrine : ma chemise est là aussi, et mon paquet de tabac est

revenu dans ma poche.

Plus confusément je me souviens d'avoir pensé à des extraterrestres, mais c'était très furtif. J'ai autant de chances de tomber sur des extraterrestres que de gagner à la loterie, autant dire aucune. D'autres peut-être, mais pas moi, ça ne se serait jamais vu.

J'écarte donc l'hypothèse extraterrestre, reste la mafia ou les services secrets. Je jette encore quelques regards dans la petite pièce blanche, et ça me convint de l'inadéquation flagrante avec l'hypothèse mafia. C'est trop blanc, ça ne fait pas du tout mafia. De toute évidence je suis aux mains d'un groupe ultra secret proche du gouvernement. Ultra-moderne. Mais quand même, les gars m'ont remis mon paquet de tabac dans la poche !

Je ne l'avais pas remarqué auparavant, mais il y a aussi une odeur très agréable dans l'air. On respire bien. Un peu comme si, dans cette petite pièce, il y avait la brise légère d'une plage tropicale.

Je me secoue les jambes et les bras, je m'étire. Puis, facilement, je me mets sur le côté et bascule pour m'asseoir sur le lit. Je respire un grand coup, prêt à sauter sur le sol. Mes pieds se balancent déjà sous le lit, sans entraves. J'ai juste le temps de constater qu'ils sont nus.

« Bonjour, Johnny. »

Je ne sais pas d'où est sortie la voix. Je ne localise pas. Elle est grave, chaleureuse. Je réponds à tout hasard.

« Bonjour... »

Silence.

« Sais-tu où tu te trouves ?

- Euh... non. »

Re-silence.

« Te souviens-tu de ce qui t'est arrivé ?

- Oui, je suis tombé. Il y avait des hommes qui déménageaient quelque chose... Je regardais malgré moi, je passais juste par là. Je vous assure que je ne voulais pas espionner. D'ailleurs je n'ai rien vu... Rien du tout ! »

Ça ressemble tout de même à un interrogatoire. Dans quelle histoire tordue ai-je encore été me fourrer ? Je n'en loupe pas une !

Je ne sais pas ce qu'ils vont me faire mais ça ne sera pas joli, c'est sûr. À ce qu'on dit, les services secrets, ils ne s'embêtent pas, soit tu deviens l'un des leurs, soit ils te liquident. Pour moi ça reviendrait au même vu que, en tant qu'espion, je ne me donne pas dix minutes d'espérance de vie. Si ce n'est pas un adversaire qui me tue, je

trouverai le moyen de me faire péter un gadget à la figure...

« Tu peux être rassuré, nous ne te voulons aucun mal. »

Oui, c'est ça. À d'autres. C'est toujours ce qu'ils disent : « Ayez confiance. » Et après, tac, ils te massacrent sans que tu t'en aperçoives. Je ne les connais pas personnellement ces gars-là, mais j'en ai entendu parler. Des vrais vicieux. Et puis d'abord ça se voit tant que j'ai les jetons ?

« Tu peux nous faire confiance. Si nous avions voulu te tuer nous ne t'aurions pas soigné. Figure-toi que ta chute était plutôt mauvaise : tu es tombé la tête en avant. »

Reste donc la solution "devenir un espion". Ça se confirme.

« Écoutez, euh... Je ne pourrais pas travailler avec vous, je ne suis pas à la hauteur... Sincèrement... Ce... Ce n'est pas pour vous contrarier, mais vous vous trompez sur mon compte... Je vous dis que j'étais là par hasard. Euh... Je ne sais pas moi, vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre, un gars qui est sur vos traces... Mais bon, ce n'est pas moi. Tuez-moi tout de suite ça sera plus simple. Ou alors, mieux, laissez-moi partir, j'ai encore pas mal de route à faire pour rentrer... »

Je m'arrête parce que j'entends maintenant comme un petit rire dans toute la pièce. C'est humiliant. J'ai la langue levée pour dire que ce n'est pas drôle, que je dis la vérité, mais la voix recommence.

« Nous ne sommes pas des agents secrets, ni de ton pays ni d'un autre. Nous allons te ramener chez toi, là où nous t'avons trouvé. Tu peux te reposer tranquillement en attendant. Je veux te dire aussi que tu te sous-estimes, tu es capable de beaucoup de choses. »

Un petit silence et puis :

« Si tu as des questions, pose les, nous y répondrons. »

Alors là j'en reste coi. Ils sont gentils ces gars-là. Et maintenant je suis sérieux, je les crois. Peut-être cet habile passage par la flatterie...

Je pose les premières questions qui me passent par la tête, pris d'une sorte d'insouciance, comme un gamin.

« Combien êtes-vous à me regarder ? Me voyez-vous ?

- Je suis seul à m'occuper de toi maintenant. Je dis "nous" parce que je parle au nom de ma communauté. À travers moi, toute la communauté te regarde. Oui je te vois. Je suis content que tu aies moins peur, la peur endort l'esprit. »

C'est vrai qu'il répond, je ne comprends pas tout ce qu'il dit, mais il répond.

« Dans combien de temps pourrai-je partir ?

- Très peu de temps, nous te préviendrons.

- Merci. »

Je ne veux pas en savoir plus. Du moment qu'ils me ramènent sur la route, je me débrouillerai bien pour rentrer. Et il vaut mieux que je ne demande rien d'autre, on ne sait jamais, je pourrais les vexer, dire un truc qu'ils ne veulent pas entendre.

Je décide d'attendre patiemment de pouvoir sortir. Je me sens encore un peu fatigué, je m'allonge donc et ferme les yeux.

Je crois que je me suis à nouveau endormi. Je me réveille doucement, alors que la voix murmure dans la pièce.

« Johnny, nous sommes maintenant en mesure de te laisser sortir, si tu le souhaites... Johnny, réveille-toi, nous sommes en mesure de te laisser sortir... »

Je m'assieds sur le lit et constate qu'une petite porte est ouverte sur ma gauche, au bout du lit. Il n'y a personne, ce qui me semble plutôt bizarre.

Je me lève et me retrouve sur mes pieds pour la première fois depuis ma chute. Ça se passe bien.

« Je dois sortir par cette porte ?

- Oui, tu le peux.

- Vous ne voulez pas que je vous voie, hein ? Vous ne voulez pas que je puisse vous identifier. Très bien pour moi. Ça marche. Je ne veux pas avoir de problèmes !

- Il vaut mieux que tu ne nous voies pas. C'est mieux pour toi.

- Ah ! Je comprends, vous voulez dire que ça serait dangereux, qu'on pourrait essayer de me faire parler. Mais que cachez-vous donc ?

- Ce serait dangereux pour toi, sur le plan psychologique. Tu ne crains rien de toute façon, pour ta vie d'humain. »

Ce gars-là a tout de même des tournures de phrases bizarres. « Pour ta vie d'humain » quand même ! Alors que « pour ta vie » aurait largement suffi, ça se voit, que je suis un être humain. Une secte de doux allumés, je ne vois que ça.

« Tu peux encore poser des questions si tu veux, après il sera trop tard. »

Et il recommence avec ça. Mais je ne veux rien savoir moi. Foutez-moi la paix. Relâchez-moi dans la nature, de toute manière je n'ai plus rien à me faire piquer.

Alors que je commence à marcher vers la porte, je sens, et je me

souviens, que mes pieds sont nus.

« J'ai une question... Je peux récupérer mes chaussures ? »

Silence.

Tiens, c'est bizarre, ça a l'air compliqué les chaussures. Peut-être ont-ils trouvé quelque chose planqué dedans. Pas planqué par moi en tout cas. J'attends la réponse avant de continuer à avancer, bien que le sol ne soit pas froid et que je puisse très bien marcher comme ça.

« Que veux-tu dire par "récupérer mes chaussures" ?

- Ben récupérer les chaussures que j'avais aux pieds avant de me retrouver ici. Des chaussures quoi ! Ici ça va, mais dehors je vais avoir du mal à rentrer chez moi pieds nus.

- Tu n'avais rien sur les pieds quand nous t'avons recueilli. »

Je n'insiste pas, je pense d'abord qu'elles ont dû rester accrochées aux rochers quand j'ai glissé, puis je me souviens de les avoir laissées dans l'herbe avant mon escalade.

Je passe la porte et trouve un couloir blanc bleuté qui file tout droit sur une dizaine de mètres puis tourne sur la gauche. Je le suis, je tourne à gauche.

Devant moi il y a comme une rampe qui repose sur le sol. L'herbe est verte sous les lumières de l'intérieur, mais il semble faire nuit dehors. La voix reprend, toujours d'on ne sait où.

« Au revoir Johnny. Nous sommes contents de t'avoir connu, et tristes de n'avoir pas pu parler avec toi plus longtemps. Mais, si tu le souhaites, il est probable que nous nous reverrons. Surveille le ciel, va dans le désert d'Atacama.

- Oui d'accord, je peux partir maintenant ?

- Oui, va. »

Je descends la rampe, m'attendant encore à un sale coup. Un peu moins confiant alors que j'approche de la libération.

Quand j'arrive sur l'herbe fraîche, qui me glace d'un coup les pieds, je me dis que le type qui m'a parlé est complètement taré. Il me parle comme à un enfant, sauf que ce qu'il dit n'a ni queue ni tête !

Je marche encore un peu sans me retourner. La lumière rayonne dans mon dos, prolonge mon ombre sur l'herbe plus verte que nature.

J'ai déjà avancé d'une dizaine de mètres quand j'entends la rampe se refermer dans un bruit étouffé. La lumière a disparu.

Je me retourne. Devant moi, il y a une masse noire. Tout autour, dans un grand cercle, des milliers de petites lumières semblent clignoter de

manière totalement anarchique. À la conférence, j'aperçois des pointes, des antennes qui ceignent l'appareil. Je revois la tige à laquelle je m'étais accroché avant de tomber.

L'air se charge d'un petit sifflement et un second cercle lumineux apparaît, à l'intérieur du premier, plus bas aussi. Ça commence par trois points puis un cercle se forme, d'une lumière orangée. La couleur se diffuse lentement, comme si l'air lui-même devenait lumineux de proche en proche, comme si de minuscules éclairs le traversaient.

La lumière augmente, augmente, et se stabilise. Et subitement, avant que j'aie le temps de réaliser, d'inspirer une bouffée d'air, l'énorme engin est propulsé dans les airs, tout droit.

Les arbres alentour n'ont même pas frémi. Moi-même, je n'ai senti aucun souffle provoqué par l'aspiration de l'appareil. Et pourtant il est là-haut, un minuscule point lumineux qui s'élève encore. Il change de direction, puis file vers le sud, pas plus lumineux mais plus rapide qu'un satellite.

Une fois de plus je tombe. Sur mes fesses. Sans perte de connaissance cette fois, mais tout de même un peu. La tête qui tourne, légèrement. Comme une impression de grand vide, comme si un vent puissant, mais imaginaire, s'était levé sur la petite clairière pour venir me nettoyer.

Vous vous rendez compte qu'il n'y a pas cinq minutes, je discutais tranquillement avec un extraterrestre ? Je lui demandais s'il n'avait pas vu mes pompes. Vous vous rendez compte ?

Je m'allonge dans l'herbe mouillée, mais je ne ferme pas les yeux, je regarde les étoiles scintiller.

Au bout du compte je me suis endormi... Une fois de plus...

J'ouvre les yeux, et les referme immédiatement en tournant violemment la tête. Cette fois, je suis en plein soleil, un soleil de dix heures qui commence à taper fort. Je suis allongé sur l'herbe, dans une petite clairière bordée d'arbres et de rochers.

Au début, on ne peut pas vraiment dire que je réalise où je suis... Puis ça revient.

Il y a deux histoires dans ma tête : une dans laquelle je me suis fait tabasser par trois jeunes qui paraissaient sympas, l'autre où j'ai été enlevé par des extraterrestres.

C'est dur, comme ça, au réveil. On a du mal à recoller les morceaux, et il n'y a pas l'ombre d'un café en vue, pas même une thermos. Je décide de remettre à plus tard d'établir la vérité définitive sur les événements de la veille.

Déjà je sais où je suis : dans la clairière derrière la colline et la petite maison... Plus loin il y a la route.

Et je sais ce que je dois faire : repasser vite fait à la plantation puis rentrer chez moi, en train, pour éviter les galères.

C'est plus cher le train, mais bon, vu que j'ai déjà perdu une journée, que je me suis fait piquer mon sac, et que j'en ai un peu marre de ce voyage, ça fera l'affaire. Je ne m'inquiète pas pour l'argent, il y a toujours une solution. Mais d'abord une chose : je dois passer récupérer mes chaussures abandonnées sur le chemin.

Je sors donc de la clairière pour reprendre le petit chemin de terre. Je remonte un peu sur la gauche et retrouve les chaussures là où je les avais laissées. Elles sont trempées par la rosée, une sacrée rosée même.

Mouillées et froides, mais intactes. Je les enfle difficilement puis rebrousse chemin pour remonter vers la maison.

Arrivé dans la cour, j'ai bien l'impression qu'une partie de l'histoire, la fin, est un rêve, mais je ne sais pas où il commence...

Depuis cette esplanade, j'ai vu des lumières, à ce moment-là, j'étais dans la réalité. Ensuite je suis descendu et j'ai vu la grosse lumière...

Était-ce encore réel ? Certainement puisque je me suis réveillé dans la clairière, pas sur le chemin. Et j'ai bien retrouvé mes chaussures là où je me souvenais de les avoir laissées.

Je ne vois pas où ça a pu déraiper.

Je décide d'aller m'asseoir sur le banc pour essayer de retrouver le même point de vue que la veille, bien qu'on soit maintenant en plein jour.

Je vois la vallée, mieux découpée. J'aperçois même le chemin qui émerge de la forêt, à droite de la clairière. Rien de spécial, pas d'inspiration particulière, je ne comprends toujours pas.

Une voix, derrière moi, dans la maison, crie :

« Eh, jeune homme, tu veux un p'tit café ? »

Surpris, je me lève du banc, me retourne, et regarde à travers la fenêtre béante, défoncée.

Il y a un homme assez âgé, assis sur une grosse pierre, devant un petit feu sur lequel une bouilloire fume. Je souris et réponds par un oui de la tête et un regard gourmand.

C'est ce qu'il me faut pour commencer la journée. Avec une petite clope... Je vérifie que mon paquet de tabac est dans ma poche.

L'histoire du paquet de tabac remonte avec fracas de ma mémoire. Encore une énigme : pourquoi est-il dans ma poche et pas dans la clairière ?

Le vieux me répond d'un geste amical qui veut dire « Arrive. » J'y cours.

En silence je pousse une pierre autour du feu et m'assois dessus, en face du gars. Je dis bonjour de la tête, et de vive voix : « Merci pour le café. » Il ne répond pas, me tend un petit gobelet en me regardant dans les yeux. Ça vaut tous les mots.

Quand j'ai eu fini ma deuxième tasse de café, le vieux a commencé à éteindre son feu, et je me suis décidé à causer un peu.

« Vous habitez ici ? »

Je me dis qu'il m'a peut-être vu hier soir, ou qu'il a peut-être vu les lumières dans la forêt...

« Non, ne le dis pas aux gendarmes, mais je suis juste passé par ici pour ramasser mes collets.

- Vous venez souvent ?

- Pour chasser, c'est un bon coin. Il n'y a jamais personne par ici ! J'ai

été étonné de te voir, tu n'as pas l'air d'un chasseur. »

Je n'ai pas envie de me lancer dans le récit de toute l'histoire alors je résume.

« Pour faire court, disons que j'étais avec des gens dans une voiture, sur la route en bas, et ils m'ont foutu dehors. Après je suis venu ici, pour dormir tranquille.

- Mais tu dormais dans la clairière, en bas, je t'y ai vu tôt ce matin...

- Oui... En fait j'étais monté ici et j'ai vu des lumières en bas, alors je suis allé voir. Et puis j'ai dû m'endormir dans la clairière. Vous n'avez pas vu des lumières hier soir ?

- Oh non ! Je n'étais pas ici, hier soir...

J'étais chez moi, gamin, dans mon lit... Mais c'est pas la première fois que j'entends dire qu'il y a des lumières dans les bois. Des feux follets, des farfadets, y'a le choix ! »

Il doit partir, je lui dis que je dois retourner dans le village où j'ai ma plantation. Il rigole à cette idée et me dit que le boulanger ne va pas tarder, il va passer sur la route en bas, il acceptera sûrement de me déposer au village voisin et, de là, je pourrai prendre un bus.

Je réponds au hasard, sans arrière-pensée, que je n'ai pas un sou, puisque je me suis fait dépouiller, je ferai donc plutôt du stop.

Il se met à fouiller dans ses poches et me tend un billet. J'essaie de refuser du mieux que je peux, arguant que je me débrouillerai bien en stop, rien n'y fait. Je prends le billet. Il ne faut pas rejeter une main tendue avec autant d'ardeur.

Stupidement, je me sens redevable de quelque chose, et, comme je n'ai rien à offrir, je commence à parler du sentiment étrange que j'ai eu, avec les extraterrestres et un rêve.

« Écoute, gamin, moi je dis que les extraterrestres on n'a pas besoin de ça, on a déjà assez d'ennuis avec les terrestres. Et puis pour les rêves, j'ai déjà eu cette sensation, c'est vrai que des fois on ne voit pas bien la différence... Y'a un ou deux trucs comme ça, je ne me souviens pas si je les ai vraiment vécus ou si ce sont des rêves, ou encore si quelqu'un m'a raconté l'histoire. Peu importe en fait, parce que dans tous les cas cela fait partie de ta propre histoire, il faut en tenir compte... »

Il me regarde une à deux secondes, puis, immédiatement :

« Je dois partir. »

Il ramasse ses affaires vite fait, donne un coup de pied dans le feu puis me serre la main en souriant.

Alors qu'il s'en va, il se retourne, lève le bras en signe d'au revoir et

reprend son chemin. Il y a des gens qui vous remontent le moral.

Resté seul sur l'esplanade, je regarde le paysage alentour. C'est très calme, assez beau, rayonnant. Je vois la route partir en sinuant d'un côté et de l'autre, la route sur laquelle je me suis fait dépouiller, mais je ne lui en garde pas rancune.

Au loin, à droite, je vois une camionnette blanche peiner dans une côte. Repensant à ce que m'a dit le vieux, je dévale le petit chemin pour héler le boulanger.

J'arrive à la ferme en début de soirée.

Dans la journée j'ai pris : la camionnette du boulanger, un client du boulanger qui m'a mené jusqu'au bus, puis le bus, puis encore un ami d'un des passagers du bus qui m'a amené jusqu'ici.

C'est un sacré périple pour revenir là où j'étais déjà hier soir. Peu importe, soyons positifs. Je me dis que je n'avais pas eu assez le temps de discuter avec Gérard, c'est l'occasion de corriger le tir.

Le Gérard, il est un peu surpris de me voir revenir. Disons qu'il sourit, mais il y a quelque chose qui cloche, comme si mon retour allait tellement à l'encontre des habitudes qu'il ne pouvait que cacher un malheur.

« Ben mon dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé pour que tu sois déjà de retour ? »

J'adore comme ce gars est franc. Là où tout citadin renfrogné aurait fait mine d'être super content en attendant qu'une explication sorte naturellement, lui il me demande direct ce que je fais là. Il dit ce qu'il pense, lui.

« Je t'expliquerai tout à l'heure, j'ai eu quelques problèmes, pas graves, mais bon, j'ai préféré revenir. Je repartirai demain par le train, si tu peux m'emmener à la gare...

- Pas de problèmes, je t'emmènerai.

- Je vais prendre une douche là, j'ai dormi dehors. Je te rejoins pour l'apéro, et je te raconte tout ça, si tu veux... »

Il acquiesce et se retourne sans attendre de réponse, me laissant de fait la voie libre pour aller à la douche, chez lui.

Douché, détendu, rafraîchi, je descends rejoindre Gérard un peu plus tard. Il est assis à une table massive en bois brut, patinée. Des verres, une bouteille de pastis et une carafe d'eau. Tranquille, il est déjà en train de siroter un petit verre, le regard dans le vague, ou sur la porte

de placard qui lui fait face.

C'est un gars qui a les pieds sur terre, je m'en suis rendu compte quand j'ai négocié la parcelle de champ, quelques années plus tôt. Moi pas du tout, j'ai plus la tête dans les nuages que les pieds sur terre. Je sais que je l'amuse, voir un jeune citadin comme moi venir cultiver un bout de terrain ici, ça l'amuse. Comme ça amuse tout le monde...

Quand je suis arrivé chez lui, en tant que saisonnier, le travail de la terre ne m'était pas du tout familier. J'étais un peu la catastrophe saisonnière. Pour commencer, je n'avais rien prévu pour dormir, ce qui fait que j'ai dû squatter sa grange. Et surtout, je n'avais jamais rencontré un jar : ma première rencontre avec l'animal a fait rire tout le monde.

Je m'assieds, Gérard me regarde sans un mot. Il désigne d'un regard les verres et la bouteille posés sur la table. Je me prépare un petit pastis léger pour commencer la soirée, puis je sors mon paquet de tabac et commence à rouler.

Je me sens très détendu, je me retrouve dans une situation rassurante, par comparaison aux aléas de la nuit dernière. Je roule ma clope d'un air rêveur en pensant aux événements que j'ai traversés depuis hier. Mes doigts vont et viennent en pressant légèrement, le papier crisse doucement dans le calme de la nuit tombante. C'est une activité propice à la rêvasserie, à la méditation même, en poussant un peu.

Gérard attend que j'aie fini, il doit se douter du sens de mes pensées, car il demande :

« Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé depuis avant-hier ? »

Je ne relève pas le "avant-hier".

Je lui explique mon départ et la rencontre des jeunes qui m'ont proposé de me ramener. Puis je raconte qu'ils m'ont agressé et m'ont jeté sur la route. Je ne dis pas que c'était à cause de l'herbe, parce que je sais Gérard assez inquiet des voleurs d'herbe - plus que des gendarmes, qu'il connaît bien.

Je n'ose pas non plus lui parler de ce qui s'est passé dans la nuit, je n'en suis moi-même pas très sûr et je pense que ça le ferait plus rire qu'autre chose. Je suis trop perdu dans cette histoire pour supporter une hilarité moqueuse. Je finis donc le récit dans le vague.

« Et voilà, j'ai dormi dans la campagne. J'ai d'ailleurs passé une assez mauvaise nuit, et j'ai décidé de revenir ici parce que, du coup, comme ils m'ont pris mon sac, je n'avais plus d'herbe. »

Gérard me regarde sans dire un mot. Je vois bien qu'il attend quelque chose de plus, son regard exprime une vague question, et ça prend de

l'ampleur quand il se rend compte que, de mon côté, j'ai tout raconté.

« Et tu as dormi pendant plus d'une journée ?

- Ben non ! J'ai dû m'endormir vers le milieu de la nuit et j'ai été réveillé par le soleil. Et après, dans la journée, je suis revenu ici.

- Alors tu avais déjà passé une nuit ailleurs ?

- Mais non enfin, je suis parti d'ici hier après-midi, les gars m'ont fracassé hier soir et je suis revenu aujourd'hui. C'est clair.

- Non, ça ne marche pas...

- Je suis bien parti d'ici hier après-midi, tu es d'accord avec ça ?

- Non

- ...

- Tu es parti avant-hier après-midi, pas hier. Je sais bien, j'ai travaillé toute la journée. »

Je comprends mieux l'expression "bouche bée". Je crois que je n'en avais jamais perçu toute la justesse.

J'ai la bouche entre-ouverte, j'aimerais bien répondre quelque chose, mais à l'arrière, dans mon cerveau, tout est en train de tomber, ça n'en finit pas de tomber. Chaque mot que je voudrais prononcer tombe avant d'avoir franchi mes lèvres, parce qu'il n'est pas logique, pas adapté à la situation. Tous mes neurones sont d'accord : ce n'est pas possible.

Déjà cette histoire d'extraterrestre j'ai du mal à l'intégrer, pour le moment je la tiens à distance en me disant qu'il doit s'agir d'un rêve...

Je choisis donc la fuite :

« Non... Tu me fais marcher. C'est pas possible...

- Oh, Johnny tu me fatigues, t'avais encore trop fumé ! Si je te dis que tu es parti avant-hier c'est que tu es parti avant-hier. »

C'est vrai que je ne vois pas trop Gérard en train de me monter un bobard comme ça. Ce n'est pas son genre, il est trop franc.

Mon cerveau s'est un peu calmé. Tout est par terre, certes, mais on a trouvé de nouvelles étagères, avec un jour en plus, et on essaie de tout ranger, moi et mes neurones.

Gérard attend toujours quelque chose, un peu énervé maintenant.

« Écoute, Gérard, je ne sais pas ce qui s'est passé. Vraiment. Pour moi, la vérité c'est ce que je t'ai raconté. Maintenant tu me dis qu'il y a un jour en plus, ok, je te crois. Mais je ne sais pas où il est passé ce jour. Peut-être que les gars m'ont tapé fort et que je suis resté allongé toute la journée sur le bord de la route, mais franchement j'en doute : quelqu'un m'aurait vu. Et je n'ai aucune blessure... »

Ce détail ne m'avait pas encore frappé, mais il est vrai qu'il ne me reste aucune blessure. Je ne ressens même pas une courbature. Je suis un peu fatigué de la journée de voyage, mais globalement très en forme.

« Bon, je vais tout te raconter et on va essayer de voir ce qui s'est passé, dis-je.

- Ouais, vas-y, répond-il, encore dubitatif.

- Je te préviens que je n'y crois pas moi-même. En fait un moment j'ai dû m'endormir mais je ne sais pas où... Alors je te dis tout ce que j'ai dans la tête, ne te moque pas de moi. Et je te dis tout de suite que je n'avais pas trop fumé... Tout ce que je te dis est vrai... C'est ce que je crois vrai en tout cas. »

Je lui raconte tout, exactement comme je l'ai vécu. Il rit un peu quand je parle de la soucoupe qui part dans le ciel, mais pas trop.

Je me rends compte que moi-même je n'ai jamais cru à cette histoire d'extraterrestres. À ce seul moment, quand j'ai vu la soucoupe aspirée dans le ciel, j'y ai pensé, après j'ai classé l'événement dans la catégorie des rêves.

En racontant l'histoire, et avec ce problème de jour perdu, ça me semble plus réel. J'ai l'impression que c'est un moment de vécu. Peut-être un de ces rêves plus percutants que les autres...

Et je ne me souviens pas de m'être endormi, de m'être couché dans la clairière, pas avant d'avoir vu la soucoupe.

Je mets un certain temps à tout raconter à Gérard. Des fois je m'interromps, perdu dans mes pensées. Il boit un coup et je continue.

Quand je finis par dire que je suis arrivé chez lui, il y a un grand silence. Les verres sont vides, il remédie au problème.

« Voilà, tu sais tout... Maintenant si tu penses que je suis un taré dis-le tout de suite... Moi je n'en sais rien... Je sais juste qu'un jour entier a disparu là-dedans, mais je ne sais pas où. Sans cette histoire de jour, je penserais que j'ai déliré... Mais ça je ne comprends pas... Peut-être que les gars de la voiture m'ont drogué, à mon insu, avec un truc trop fort, un truc pas bon... Peut-être que j'ai pété un plomb... Peut-être que je suis mort même, peut-être que je rêve encore, en ce moment... Tu me vois ? Je suis là ?... Ou peut-être que c'est vrai, que j'ai vraiment été enlevé par des extraterrestres... Après tout pourquoi pas, ce n'est pas plus délirant que le reste... »

Gérard sourit, il semble se détendre pour la première fois depuis le début de mon récit. Mais je vois bien qu'il rit de bonne humeur, de ce

que je viens de dire mais pas de tout le récit. Ça m'étonne un peu, mais il semble prendre mon histoire au sérieux. En tout cas il croit ce que je viens de raconter, et, comme moi, il ne sait pas ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Il prend enfin la parole. C'est son tour, moi je n'ai plus rien à dire. Il parle sur un ton que je ne lui connaissais pas, moins bourru, plus enfantin, comme il devait parler quand, jeune, il s'inventait des histoires.

« Mon ami, il faudrait faire une enquête. Il faut trouver des preuves de tout ce que tu racontes, comme ça on trouvera peut-être où tu as dormi. On va y aller maintenant, il n'est pas encore trop tard pour la soirée, et demain j'ai du boulot... »

Ce gars est étonnant. J'avais peur qu'il ne prenne pas mon histoire au sérieux et le voilà qui propose de faire une enquête, qui prend les choses en main. Je sens de la chaleur humaine émaner de lui, ça me réchauffe.

Je me rends compte à quel point, depuis ce matin, j'ai nié cette histoire, j'ai refusé de me poser le problème froidement. Parce que je devais trouver ça trop dérangeant. J'aurais pu essayer de chercher des indices, inspecter le terrain, mais je suis parti directement, essayant avant tout de reprendre le cours d'une hypothétique vie normale.

Il fallait bien que je raconte l'histoire à une pensée froide en face de moi pour le voir.

Maintenant exalté, réchauffé par l'alcool et l'humanité de Gérard, la nécessité de retourner sur les lieux m'apparaît comme une évidence.

Seul, je n'irais peut-être pas en pleine nuit, je craindrais que ça recommence et que je ne sois pas plus avancé. Mais, avec Gérard, ça sera de toute manière différent puisque nous serons deux.

« Super idée. On va retourner là-bas, il faut que je retrouve où c'est... Ça ne te gêne pas trop pour le boulot demain ? Tu ne vas pas beaucoup dormir... »

- Oh ça ira, et puis, si on rentre trop tard, tu pourras rester un peu pour me donner un coup de main...

- Pas de problème. Et merci mon ami, ça me fait plaisir de faire ça avec toi, et ça me fera plaisir de t'aider en retour ! »

Je lui devrai bien ça...

Une dizaine de minutes plus tard nous avons démarré la camionnette et nous sommes sur la route. J'ai une grande carte étalée sur les

genoux et j'essaie de localiser l'endroit du litige avec une lampe torche.

J'ai dit à Gérard de partir sur la route que j'avais d'abord prise à pied, puis vers le village où j'avais rencontré les jeunes. De là, il faut que je retrouve la route qu'ils ont empruntée et l'endroit où ils m'ont jeté.

Je pourrais faire des recoupements avec mon trajet retour mais j'étais un peu dans les vapes et je n'ai pas remarqué les noms des villages que j'ai traversés.

Je pourrais aussi essayer de retrouver le coin par rapport à la topographie, mais des vallées entre deux collines, il y en a beaucoup...

La camionnette saute sur la route et ça ne me facilite pas la tâche. La carte bouge sans arrêt sur mes genoux. Je suis obligé de me pencher dessus, de la coincer entre mon ventre et mes coudes, et de tenir la lampe torche dans ma bouche, au risque de me l'enfoncer dans la gorge à chaque soubresaut.

Mais je dois être béni ce soir, car dans un bref passage du faisceau lumineux, je vois le coin.

Je suivais un hypothétique trajet en direction de la capitale et, sur la droite, j'ai reconnu le tracé de la vallée, avec la petite maison représentée comme un monument historique, à la pointe de la colline. Je vois les tracés bleus se rapprocher pour dessiner la vallée et même un petit serpent en pointillé qui doit représenter le chemin incurvé qui y descend.

J'annonce la bonne nouvelle à Gérard et il s'arrête au milieu de la route pour que je lui montre.

Je lui demande d'arriver par la même route pour qu'on puisse voir l'endroit où les jeunes m'ont enfoncé la tête dans la boue, non que je veuille absolument revoir ce coin, mais parce que c'est le début de l'histoire et qu'il est naturel de commencer par le début.

Puis je le supplie de ne pas rester arrêté en plein milieu de la route.

Nous roulons sans un mot pendant une bonne heure. J'essaie de reconnaître le chemin dans la nuit, mais on n'y voit presque rien et mon regard ne croise aucun paysage connu. Gérard me pose une ou deux questions de temps en temps, juste ce qu'il faut pour que je sois sûr qu'il pense à mon histoire depuis notre départ.

« Tu dis que la soucoupe a été aspirée dans le ciel ?

- Oui, c'est ça, aspirée... C'est parti d'un seul coup, très vite, sans un souffle et presque sans bruit. Je sais, c'est pas croyable, mais bon, c'est comme ça. »

Je ne mets pas beaucoup d'entrain à répondre, j'ai l'impression qu'en racontant toute l'histoire je m'en suis un peu vidé. Je n'ai rien à ajouter, tout a été dit. Maintenant j'attends de voir s'il reste des traces, quelques preuves... Je suis entièrement tourné vers ça. Par où commencer ? Que faut-il chercher ?

Gérard, lui, est encore sur l'histoire parce qu'il ne l'a pas vécue, il n'a pas eu le temps d'assimiler. Je ne sais même pas s'il y croit.

Je suis notre progression sur la carte, d'abord vaguement, puis de plus en plus souvent au fur et à mesure que nous approchons.

À force, j'ai l'impression que nous n'avancions pas, que même le temps ne veut pas couler. J'essaie de suivre les courbes de la petite route, de prendre des repères au loin.

Je demande à Gérard de ralentir après un tournant qui, si j'ai bien suivi, précède la route sur laquelle les trois tarés m'ont foutu dehors.

Je vois maintenant la colline et la petite maison au bout. J'ai l'impression de revivre la soirée. La camionnette avance au pas, je me penche par la fenêtre et scrute le bord de la route que je balaie du faisceau de la lampe torche. Plusieurs fois je crois reconnaître le coin, ou l'angle de vue, quand je regarde la maison. Mais je ne reconnais rien et nous arrivons au chemin qui part sur la droite vers la colline.

Gérard stoppe la camionnette.

Quand nous arrivons à la maison, je propose de faire une pause pour observer le paysage. Il n'a pas l'air enchanté, mais ne s'oppose pas, il me laisse juger.

Le ciel est toujours clair et, ce soir, la lune est déjà levée, plus pleine. La maison a l'air aussi calme et il n'y a aucune lueur dans la vallée. Je regarde le ciel en espérant que, si ces extraterrestres me regardent, ils fassent un signe. Rien.

La vallée est là, en bas, elle m'attire. Le chemin qui descend part sur le bord de l'esplanade. Je revois la descente, certainement plus facile ce soir avec l'aide des lampes torches. Nous descendons.

Je recommence à commenter l'histoire, peut-être parce que je ne supporte pas le silence. Je suis trop impatient, trop exalté pour rester muet, il faut que je remplisse l'air de paroles, pour évacuer.

« Voilà, nous arrivons. J'ai juste continué à marcher un peu et je suis revenu vers la clairière qui doit être là derrière.

- On refait le même trajet ?

- Ben oui, je crois que c'est le mieux. Après on reviendra en bas dans la clairière pour regarder tout, mais pour commencer, il vaut mieux faire

le même trajet. Comme ça je pourrai peut-être reconnaître un truc, je sais pas... N'importe quoi...

- Mais qu'est-ce que tu cherches, qu'est-ce que tu comptes trouver ? Je pensais qu'on allait seulement regarder cette trappe.

- Quelle trappe ?

- La trappe quoi ! Celle que t'as vu sur le rocher, où les gars descendaient pour déménager je ne sais quoi !

- Ah oui, la trappe... Je n'y pensais presque plus... On verra, de toute manière y'en a pas pour longtemps. »

J'avance un peu plus, jusqu'à l'endroit où je suis parti sur les rochers. Je les escalade une deuxième fois, tout en criant à Gérard de me rejoindre dans la clairière.

Il n'y a rien à remarquer sur les rochers. Je vois Gérard qui attend un peu plus loin, dans l'herbe. Je lui dis de s'approcher pendant que je m'allonge pour reprendre la même position, mais je ne sors que la tête : je serais capable de tomber une nouvelle fois.

Quand je regarde en bas, je ne vois aucune trappe, aucun couvercle de trappe, rien. Mais il y a tout de même quelque chose qui me frappe, comme une perspective bizarre, surtout depuis que Gérard est là en bas à me regarder, blasé.

En fait il me semble petit, le Gérard. C'est pourtant un gars massif quand on l'a devant soi, mais par rapport aux silhouettes de l'avant-veille, il est plus petit, certes trapu, mais indéniablement plus petit. Et aussi je suis plus haut que je ne le pensais, plus de cinq mètres. D'ailleurs je préfère repartir par où je suis venu plutôt que de rejoindre Gérard en descendant directement.

En arrivant en bas je constate que les rochers forment une falaise assez impressionnante. Il est très étrange qu'une telle chute ne m'ait laissé aucune blessure. Je demande à Gérard combien il mesure, un mètre quatre-vingt. C'est ce que je craignais, il est plutôt grand, mon pote Gérard.

Je commence à trouver quelques indices, d'abord les silhouettes que j'ai vues devaient mesurer plus de deux mètres, ensuite il est tout à fait improbable que je ne me sois rien cassé après une chute de cinq mètres. J'en fais part à Gérard, de plus en plus sceptique.

« Justement, t'es peut-être resté dans les vapes pendant toute la journée, après ta chute. Ça expliquerait la journée en plus et peut-être aussi tes hallucinations. »

Je n'en crois pas mes oreilles, plus je suis sûr de mon coup, plus il a du

mal à l'admettre.

« Et comment, à ton avis, me serais-je retrouvé au milieu de la clairière ? Et comment mon paquet de tabac s'est-il retrouvé dans ma poche ? Et pourquoi n'ai-je aucune blessure ?

- Peut-être que tu t'es relevé juste après la chute, des fois ça arrive qu'on ait de la chance... Peut-être que tu t'es relevé, que t'as ramassé ton paquet de tabac et qu'après t'as perdu connaissance dans la clairière...

- Et tu trouves ça plausible ? Plus plausible que de parler d'extraterrestres ?

- Ça s'est déjà vu, je l'ai lu dans les revues de ma femme. Des extraterrestres par contre je n'en ai jamais vu la queue d'un !

- Oui, c'est ça ! Et les lumières que j'avais vues avant ? Je n'étais pas dans les vapes avant de tomber. Et les gens que j'ai vus, ils viennent d'où ?

- Ah ça, moi je ne sais pas... T'avais peut-être commencé à délirer, qu'est-ce que je peux en savoir. Tout ce que je dis c'est que pour l'instant, t'as aucune preuve. D'ailleurs, y'a pas de trappe. »

Je regarde les rochers. Effectivement il n'y a pas de trappe, même vu d'ici. Il n'y a même plus le rocher qui la cachait, plus rien. Il n'y a qu'une grosse pierre plate. Je m'accroupis pour regarder de près. Je la palpe. Elle semble naturelle, pas de tracé régulier, pas de découpe. Je me relève et jette un regard désabusé à Gérard. Pour moi les choses deviennent de plus en plus réelles, l'enjeu est de le convaincre. Mais je ne sais vraiment pas comment...

J'abandonne mon ami pour ausculter les alentours dans le mince pinceau lumineux qui jaillit de la lampe torche. Je marche en suivant le chemin que les visiteurs empruntaient. Il me semble que l'herbe a été foulée, mais ce n'est pas net. J'avance en suivant la falaise puis dans la direction où je voyais la lumière, la base de la soucoupe volante.

Et là je vois ce que j'étais venu chercher, un indice qui, pour moi au moins, prouve que ce que j'ai vu était réel.

Sur deux bons mètres de diamètre, l'herbe est jaunie. Je me retourne pour voir la direction et ça semble coller. Pour vérifier, je cours remonter sur les rochers et je pointe ma lampe vers l'endroit où je voyais la lumière l'avant-veille.

Ça tombe en plein dessus.

Je redescends vers Gérard avec un grand sourire. Il me questionne du

regard. Je n'ai même pas envie d'essayer de le convaincre, pour moi c'est devenu trop évident. Et puis la tâche jaune n'est pas assez régulière, il pensera que c'est naturel, peut-être un trou de soleil qui brûle l'herbe. Il n'a pas vécu tout ça, lui. Il ne peut pas comprendre que tout s'emboîte parfaitement, que c'est tellement parfait que ça ne peut être que la vérité.

Comme il me regarde toujours en exprimant la plus totale incompréhension, je lui montre tout de même la tache.

« C'est ça qui te rend si joyeux... C'est rien, c'est n'importe quoi, c'est juste...

- Peu importe, on peut rentrer. De toutes manières on ne trouvera rien d'autre.

- Là je suis d'accord ! J'essaie même plus de comprendre... »

Moi, je commence seulement.

Nous sommes repartis vers la camionnette et avons fait demi-tour pour rentrer.

Nous avons parlé d'autres choses, il n'y avait plus rien à dire et j'avais envie de me changer les idées. Puis Gérard s'est concentré sur la route et j'ai un peu fait le point.

Pour moi le voile est levé, toute l'histoire est vraie. Mais que dois-je faire maintenant ?

Je vais en parler à quelqu'un. À qui ? J'ai bien vu que Gérard ne me croyait plus du tout. Au début oui, parce que c'est un ami, mais en fait, il espérait me prouver que j'avais rêvé. Qu'est-ce qui va changer dans ma vie ? Est-ce qu'il faut que je lise des bouquins sur les ovnis ? Lesquels ? Pourquoi est-ce que ça m'est arrivé ? Est-ce courant ?

Et surtout, surtout, comment pourrai-je à nouveau les rencontrer, ces extraterrestres ?

J'ai maintenant tant de questions à leur poser !

Je suis rentré dans ma vie courante, comme on rentre dans un gant souvent porté, si bien ajusté qu'on ne le sent plus, qu'on l'oublie.

Après l'épisode de l'enlèvement, je suis resté un peu pour aider aux champs et je suis revenu en train.

La capitale n'avait pas changé en mon absence, mon petit appartement ne s'était pas auto-nettoyé, aucun mécène mercenaire ne m'avait adressé un gros chèque pour mes bonnes œuvres et aucun employeur bien intentionné ne m'avait offert un travail.

Mais la télé était toujours là et j'avais ramené pas mal d'herbe.

Ça m'est revenu en tête quelques semaines plus tard, d'abord par moments épars, puis de plus en plus, comme une obsession. C'était très embrouillé. Je n'arrivais pas encore à faire le tri entre la conviction et le doute. J'inclinai pour la conviction, mais ça me semblait dur à porter dans le monde moderne. Le doute était plus simple, plus conforme à la norme.

Le problème était assez simple : il me fallait admettre soit que j'étais complètement givré, soit que je détenais une information primordiale pour l'humanité.

Vu mon historique, la première solution était la plus plausible. Déjà, sans que j'ouvre la bouche, trois quarts des humains que je croise me classent dans la catégorie "rebut de la société". Je le vois dans leur regard. Et ça pourrait être accompagné de compassion, mais pas du tout, ça ne l'est pas. Plutôt un peu de dégoût et beaucoup de distance, le plus possible, c'est peut-être contagieux.

Alors, naturellement, j'ai d'abord essayé de me rassurer sur mon état mental.

Je saisis l'annuaire qui bloque la petite étagère sur laquelle des tubes d'épices sont entassés en vrac.

Emporté par l'action, je n'ai pas pensé à prendre quelque chose pour remplacer l'annuaire, pourtant essentiel à l'équilibre de l'ensemble. L'étagère menace de s'effondrer.

Un bref instant je reste suspendu, un soupir imaginaire émane de mon cerveau. Lassé de toujours me trouver dans des situations pourries, je lâche le tout et me retourne, sans même regarder les épices s'effondrer

sur le sol. Je les entends seulement, un fracas quelque peu assourdi, parce que je m'y attendais et que je l'ai accepté.

Dans mon quartier, il y a trois mille psychanalystes, quelques centaines de psychiatres et un nombre incalculable de gourous, magnétiseurs, relaxeurs, étireurs, faiseurs de bonheur en tout genre. Je me concentre sur les psychiatres qui me semblent les plus aptes à répondre à une question toute simple :

« Voilà, docteur, je ne sais pas ce qui m'arrive... Vous devez entendre ça tout le temps... Enfin, ce qui m'arrive... c'est que j'ai l'impression d'avoir vécu des trucs extra... ordinaires, mais je ne sais pas si c'est réel ou non.

- Oui

- Alors voilà... Comme je me suis fait taper dessus juste avant que ça n'arrive, je voulais que vous vérifiiez si je n'avais pas le cerveau détraqué... Je sais pas, un coup mal placé...

- Oui

- Ben... C'est tout...

- Il faut que vous m'en disiez un peu plus. Par exemple, ces "trucs" extraordinaires, de quoi s'agit-il exactement ?

- Euh... En fait, j'ai l'impression d'avoir été enlevé par des extraterrestres...

- D'accord.

Pouvez-vous me raconter comment vous avez vécu cette scène ?

- Alors... J'étais dans la campagne... Donc, comme je vous le disais, je me suis fait frapper par des jeunes qui me ramenaient en ville, je revenais de vacances... Ils m'ont laissé sur le bord de la route... J'ai vu de la lumière... Je me suis approché, et après je suis tombé, je ne me souviens plus d'un long moment, et je me suis réveillé dans une soucoupe volante... Enfin je résume un peu...

- Qu'est-ce qui vous a fait penser à une soucoupe volante ?

- Rien, à ce moment-là je pensais être retenu en otage par des services secrets...

- Ah ? Et quand, alors, avez-vous pensé qu'il s'agissait d'extraterrestres ?

- Et bien, quand ils m'ont ramené sur terre, à l'endroit où ils m'avaient pris, j'ai vu la soucoupe de l'extérieur... Elle est partie très vite, comme aspirée vers le ciel, et je vous assure que c'était impressionnant...

- Certainement, certainement. Donc vous avez vu une soucoupe

volante partir dans le ciel. Très bien. Avez-vous reçu des coups à la tête ? »

C'est ce que je craignais, il ne me croit pas une seconde...

D'un autre côté, je suis venu pour ça. Alors je continue, bien que je sois assez énervé de le voir écarter la possibilité sans même l'envisager.

« Ben, ils m'ont filé un ou deux coups de poings, mais plutôt dans le ventre d'après ce que je me souviens...

- Vous souvenez-vous bien de la scène ?

- Oui, maintenant oui... Quand je me suis réveillé j'étais un peu dans les vapes, mais c'est revenu assez vite. D'ailleurs...

- Aviez-vous bu, dans la journée ?

- Non, rien du tout !

- D'autres drogues ?

- Non, pas à ce moment, je fume du cannabis de temps en temps, mais, là, j'étais clair.

- Avez-vous eu des ecchymoses, ou des traces de coups quelconques ?

- Non justement ! Il faut que je vous dise encore deux trucs qui me semblent bizarres. D'abord, je me suis aperçu, quelqu'un me l'a dit, que j'avais sauté une journée, je ne sais pas où elle est passée cette journée, je ne sais pas si j'ai dormi ou si les extraterrestres m'ont gardé une journée entière...

- Oui...

- Et la deuxième chose est que je n'ai eu aucune blessure, bien que j'aie fait une grosse chute... »

Il ne répond rien, il me regarde, je dirais bêtement, si je n'avais un certain respect pour les gens qui ont fait de longues études.

« Je veux dire que, d'après la chute, j'aurais pu me rompre le cou... Mais bon, si vous voulez, il faudrait que je vous raconte toute l'histoire... Il n'y a pas que ça d'inexplicable...

- Non, je ne crois pas que ce soit nécessaire. Vous dites que vous avez perdu une journée entière, c'est bien ça ?

- Oui, exactement. Je devais dormir, mais je ne sais pas où... Dans mon souvenir, j'étais dans la soucoupe volante...

- Oui, oui... Avez-vous déjà eu des expériences similaires ?

- Non... rien...

- Je veux dire, pas forcément avec des extraterrestres, peut-être autre chose, une simple perte de connaissance ?

- Non, je ne crois pas... Quand j'étais gamin, il m'est arrivé une fois de tomber dans les pommes.

- Oui ?

- En fait, je devais avoir dix ans, je prenais mon petit-déjeuner, et il y avait un autre gamin qui faisait caca devant moi, dans la cour de chez lui je veux dire... Je sais, ça peut paraître bizarre, mais c'était l'été, à la campagne... Il était assez loin, mais je crois que d'imaginer quelqu'un en train de chier alors que je mangeais, ça m'a fait tourner de l'œil... »

Je souris bêtement, il me regarde sombrement...

« D'accord, rien d'autre ?

- Non. »

Il a l'air plus embêté qu'autre chose. Il me regarde de temps en temps puis replonge vers son bureau, vers un petit carnet sur lequel il avait noté quelques mots pendant la conversation. Peut-être attend-il que je me lève et sorte sans rien ajouter, ou que quelqu'un rentre pour le sortir de ce guêpier.

Ça pourrait durer des heures...

« Écoutez, docteur, je veux juste que vous me disiez si j'ai quelque chose au cerveau, je ne vous demande pas de me dire que j'ai effectivement vu des extraterrestres. Il m'est arrivé quelque chose de bizarre et je me demande si je vais bien, si je ne deviens pas fou... C'est vrai que ça me préoccupe beaucoup, je me demande un peu où est la réalité... Je veux dire, on a l'habitude de se moquer de ce genre d'histoire, mais moi, ça m'est arrivé, en vrai !

- Oui. Oui, oui... J'entends bien... Bon... Il y a peu de chance que votre cerveau ait été atteint au plan organique, si c'était le cas, vous auriez des séquelles externes et, éventuellement, des symptômes psychologiques importants. Maintenant, il peut s'agir d'un délire passager. Mais je ne peux rien vous dire de plus après ce court entretien.

- Vous ne pouvez pas me prescrire des analyses plus précises ?

- C'est ce que je vais faire... Je vais aussi vous prescrire des calmants pour vous aider un peu. Et arrêtez le cannabis, c'est peut-être la cause.
»

Il ouvre son tiroir, plonge la main dedans, farfouille quelques instants, je note même assez longtemps, et sort une feuille d'ordonnance. Il a maintenant l'air décidé. Puis, tout d'un coup, il suspend son geste, pensif.

« Avez-vous de la famille ? Quelqu'un qui pourrait vous héberger ?

- Euh... Non... Pas que je sache. Je n'ai pas vu mes parents adoptifs depuis très longtemps.
- D'accord, d'accord...
- Ça pose un problème ?
- Non, non, aucun. »

Je ne comprends pas bien ce que ça signifie, mais je décide de ne pas m'y attarder. J'ai plutôt envie de partir, tant il est évident que cet homme ne peut en aucun cas m'aider. Il doit penser à une cure de sommeil ou quelque chose du genre. De mon côté, je n'ai vraiment pas besoin de ça. J'ai besoin d'un diagnostic, j'ai besoin de comprendre, de trouver une place cohérente à cette expérience qui m'est tombée dessus.

Il est en train de signer son ordonnance, à la va-vite comme tous les médecins. Il la plie et la pousse vers moi. Puis il prend une seconde feuille et là, quelqu'un frappe à la porte. Le bon psychiatre lève les yeux, son regard s'attarde un peu sur moi puis se perd vers la porte. Il annonce bruyamment « Entrez ! ».

Une fois de plus j'ai senti un peu trop tard que mon destin allait chavirer. Dans ce regard de respectable docteur j'ai furtivement aperçu une question, comme une flamme d'humanité qui s'est soudain animée, comme s'il me jugeait pour s'assurer de la justesse de sa position.

D'un coup, j'ai compris que les personnes qui se trouvaient derrière la porte avaient un rapport direct avec ma présence, à mon insu. Et aussi, très probablement, que leurs intentions n'étaient pas à mon avantage.

La porte s'est ouverte pendant que je me levais. Les deux hommes en blouse blanche avançaient vers moi d'un air déterminé. Il est clair que je ne peux pas fuir, ce sont des masses. Alors je me retourne vers le psychiatre qui se lève à son tour. Il ne me regarde pas franchement, il préfère s'adresser aux deux autres.

« Hôpital Sainte-Anne. Monsieur Roubigaut. »

Je reste sans voix, je le regarde.

« Écoutez, je ne suis pas venu ici pour qu'on m'intérne !

- Oui, bien sûr, personne ne vient ici pour être interné, personne ne se trouve jamais malade dans ma spécialité. »

Il est passé à l'air désabusé. Il a perdu la retenue qu'il arborait fièrement pendant notre entretien. Il n'est qu'un homme qui fait son travail, avec même quelques doutes, comme beaucoup d'entre nous.

Alors que je continue de le regarder, avec probablement peint sur mon

visage le profond sentiment d'injustice qui me submerge, il baisse les yeux. Contre l'injustice je ne peux rien. Mon corps entier en subit les conséquences, le sentiment s'infiltré partout. Alors ça se voit, et, parfois, ça émeut les gens qui m'entourent.

Pour se justifier, le psychiatre continue :

« Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas très grave. Vous allez juste rester quelques jours en repos et mon collègue verra comment ça se passe...

- Mais je vais bien, je n'ai pas besoin de repos ! Je vous ai raconté une expérience, un truc que je crois avoir vécu, mais je ne vois pas des extraterrestres partout !

- Je sais, mais le simple fait que vous veniez me voir indique que vous y accordez une grande importance,

et vous me l'avez vous-même confirmé tout à l'heure. Il est donc possible que vous soyez atteint de ce qu'on appelle un délire obsessionnel. Si c'est le cas, vous pourriez, à l'occasion d'une crise, devenir dangereux pour autrui ou pour vous-même. Et dans ces conditions, je suis obligé de vous faire interner pour poursuivre des analyses. C'est tout simple... »

Par derrière, les deux masses commencent à me tirer, doucement d'abord, puis plus fermement. Je n'ai pas la force de résister, ils me soutiennent chacun par un bras et j'essaie juste de ne pas tomber. Je regarde le psychiatre sans rien répondre.

D'un côté, subir des analyses, c'est bien ce que je voulais, de l'autre je ne voyais pas ça comme ça...

Personne ne se fera jamais interner pour une histoire de la sorte, mais moi, oui. J'aimerais bien qu'on m'explique en quoi je suis dangereux. Oui, je me suis cassé la figure sur des extraterrestres, certes...

Je dois avoir l'air louche, ou maladif. Enfin quoi que ce soit, on me plaint, on me craint, non pour soi-même, mais de façon plus vague, comme si je portais en moi l'instabilité absolue, comme si j'en étais le symbole.

Puisque, de toute manière, je n'ai aucune marge de manœuvre, je me laisse aller, je suis les courants qui se présentent en attendant de voir où ça me mène.

Escaliers.

Ambulance.

Cachets dodo.

Sommeil...

Comme il n'y a pas si longtemps, je me réveille dans une chambre blanche. Mais cette fois je sais où je suis, et le mobilier semble tout à fait terrestre.

Cela fait déjà deux jours que je subis des analyses, deux jours que l'on m'observe sous tous les angles : scanner, historique de ma vie, de mes sentiments, divers tests.

Rien. Rien du tout, ils n'ont rien trouvé.

Aujourd'hui j'ai rendez-vous avec le psychiatre, le docteur Roubigaut. On doit faire ensemble le bilan des analyses et signer mon papier de sortie, c'est ce qu'on m'a dit.

Je suis dans un hôpital, pas dans un asile psychiatrique. Au début j'ai eu peur, quand j'ai vu les deux gars et qu'ils m'ont emmené. Je me demandais bien où j'étais, dans quel pays je vivais, pour qu'on m'interne de la sorte. Mais ça c'est mieux passé que je ne le craignais. Comme je ne combattais pas, les infirmiers se sont détendus et m'ont expliqué qu'ils faisaient juste leur boulot, que des fois ils tombent sur des patients violents. Et ils m'ont expliqué où j'allais. Dans un hôpital de jour, pour repos, analyses et entretien avec un psychiatre.

Il est assez tard et l'hôpital n'est pas du tout silencieux. On ne peut pas se reposer, je suis pourtant là pour ça, d'après le psychiatre.

Mes analyses ? Vides. Mon comportement ? Normal. Alors quoi ? Qu'est-ce que je fais d'autre, à part me reposer ?

Dans la chambre mitoyenne, mon voisin est en pourparlers avec un médecin, il veut sortir, l'autre ne veut pas. Dans le couloir, une infirmière, probablement sadique, fait crisser un chariot sur le lino. Et il y a d'autres bruits, plein, une foultitude de sonorités discordantes, pleines de vie, de pleurs et de symptômes.

Ça pourrait être l'Inde, une ruelle passante, vivante. Ça pourrait aussi être un asile à l'heure du repas, plus probablement.

Je m'étire dans le lit en me demandant quelle heure il peut bien être, si le petit-déjeuner va bientôt arriver, ou si je l'ai loupé, avec la chance que j'ai... Mais l'infirmière arrive juste et me dépose un petit plateau sur la table de chevet.

« Vous deviez rencontrer le docteur Roubigaut ce matin ?

- Oui... je crois.

- Il ne pourra pas vous recevoir.

- Ah ?
- Non. Ce n'est pas possible.
- Mais... Il devait autoriser ma sortie. Je n'ai plus d'analyses prévues, je n'ai plus rien à faire ici moi. Par contre j'ai des trucs à faire à l'extérieur.
- Il ne pourra pas. Il y a une grève, il est convoqué pour une réunion extraordinaire. On ne sait pas quand ça va finir...
- Et je ne peux pas voir quelqu'un d'autre ?
- Non... Ou peut-être ce soir... Ou demain... Je vais voir... Enfin en tout cas on verra ça plus tard, je n'ai pas le temps là.
- Pourriez-vous, au moins, me rendre les habits que j'avais en arrivant ? J'en ai marre de cette blouse...
- Je vais voir, je dois avoir ça dans le bureau.
- Merci. »

Une heure plus tard j'ai fini de manger, j'ai fumé une cigarette en cachette, dans la salle télé. J'hésite à aller prendre une douche quand l'infirmière revient avec un paquet qui doit contenir mes fringues.

Elle n'a pas plus de nouvelles concernant mon éventuel rendez-vous avec une autorité médicale.

Je décide d'aller me balader dans l'hôpital, après la douche.

Toute la journée je me suis promené un peu partout.

Je revenais de temps en temps vers ma chambre pour choper une des infirmières et lui demander où en était mon histoire de rendez-vous. Vers quatre heures, elles étaient toutes au courant. Une bonne partie du couloir aussi. Certains patients appuyaient ma demande, d'autres me regardaient d'un œil malicieux, compatissant, et je comprenais qu'ils avaient déjà eu le coup.

Vers la fin de l'après-midi, mes chances de sortir dans la journée commençaient à s'amenuiser considérablement. Je venais d'essayer une fois de plus le refus doux mais ferme, légèrement amusé, d'une infirmière. Je me trouvais dans la chambre d'un homme assez âgé, en état d'hilarité perpétuelle.

« Tu peux toujours courir pour avoir ton papier ce soir, dit-il.

- Ben, j'espère bien que si !

- Cours toujours je te dis, ton docteur Roubigaut ne reviendra pas ce soir. Il n'en a rien à faire de toi. Tu pourrais ne pas être là, être un autre, être ailleurs. Pour lui c'est pareil. Tu es un patient parmi tant

d'autres.

- Je n'ai plus rien à faire ici...

- Écoute, je ne devrais pas te le dire, mais je suis tombé sur ton dossier ce midi, ils t'ont amené ici sur ordonnance. Il paraît même que tu peux être dangereux, bien que personne ici ne le croie.

- Mais non... Je me suis baladé toute la journée.

- Parce que c'est le bordel ! Ils sont débordés, y'a trop de malades, trop de fous, trop de névrosés.

Les infirmières, elles ne savent plus où donner de la tête. En plus il faut qu'elles courent après les médecins parce que la moitié est en grève.

- Ah...

- Crois-moi, mon gars, il vaut mieux que tu en profites pour tailler la route. Si ça se trouve, tu ne verras personne avant la fin de la semaine ! Et si tu traînes ce ne sera peut-être plus possible...

- Vous croyez ?

- Oui, répond-il en baissant la voix.

- Je ne suis pas sûr... Surtout si mon dossier dit que je suis dangereux... Ils pourraient de me rechercher...

- Tu verras bien ! Au pire ils te ramèneront.

- Oui... Je suppose que c'est vrai, ce n'est pas l'armée... Et vous, pourquoi êtes-vous ici ?

- Oh, moi, c'est différent. Je viens ici au prétexte d'une dépression. Mais en fait, j'aime bien passer quelques jours à l'hôpital. Je drague les infirmières, ça me rajeunit.

- Ah... Je vois...

- Non, mais je me repose aussi, faut pas croire...

- Bon, et bien je vous souhaite bonne chance avec les infirmières, moi je vais réfléchir à tout ça dans le parc. Si je ne reviens pas c'est que j'aurai suivi votre conseil ! »

Après un bref salut je sors de la chambre et me dirige mine de rien vers la porte au bout du couloir. J'ai compris que je n'ai pas vraiment le droit de sortir, je me méfie un peu, je suis moins détendu.

En arrivant vers la porte, je fais un tour complet sur moi-même, je balaie le couloir du regard. Les infirmières vont et viennent, elles ne me portent aucune attention. Je pense furtivement que le repas du soir n'est que dans deux heures et qu'elles ne s'apercevront de rien d'ici là.

Puis, bien que je ne sois pas encore décidé à m'enfuir, je murmure un « au revoir » inaudible.

Dehors, je m'allume une cigarette et commence à marcher au hasard des allées et des parkings. À la réflexion c'est plus compliqué que je ne le croyais : il y a foule devant chaque issue. Je crains d'être reconnu et pris en plein flagrant délit de fuite.

Je ne me suis pas encore demandé sérieusement si je sors ou non de cet hôpital sans autorisation. Les arguments avancés par mon voisin de couloir semblent plutôt bons. Et je n'ai pas réellement envie de rester... ni réellement envie de sortir. Peut-être suis-je effectivement fou...

Je suis dans cet hôpital, dans la capitale, sur terre, dans le système solaire. Autour de moi tout bouge, tout s'agite. Les gens entrent et sortent, les politiciens discutent, les financiers s'enrichissent, les planètes tournent et quelques astéroïdes se heurtent.

Puis plus loin, ou pas si loin que ça, des extraterrestres vivent aussi leurs vies. Sur leur planète ou en voyage autour de la nôtre.

Et je suis sur cette pelouse, un grand souffle, un grand rôle monte tout autour de moi, immobile au milieu de tout ça. Je peux décider. Je peux rentrer ou sortir, je peux tout faire et il me semble que tout serait juste. Je suis à un point de ma vie où mon libre-arbitre joue seul, un point d'équilibre. Dedans ou dehors, rien ne peut me retenir ou m'attirer.

Une voiture passe derrière moi, je me retourne un peu et vois ses feux rouges s'allumer avant le tournant. Puis je lève les yeux au ciel, je tourne sur moi-même, et je vois la lune, un petit croissant blanc qui se découpe dans le ciel bleu.

Je décide de marcher dans cette direction.

Un peu plus loin je suis à l'arrière de l'hôpital, le mur est en chantier. Je ne me pose pas de question, je suis mon chemin, je marche vers la lune.

Dehors, à nouveau, plus loin, je m'allume une autre cigarette.

Ça me fait sourire, ça a été tellement facile ! Je n'ai fait que sortir, tout simplement. Du couloir, du bâtiment, puis de l'hôpital.

La lune est toujours là, mais presque éteinte par la brume. Je décide de partir dans la ville, au hasard.

Je reviens à la réalité dans la soirée. Je suis dans un bar, le dernier d'une longue liste. Je me sens moins fort qu'à la sortie de l'hôpital, la magie est retombée.

Tout ça ne semble-t-il pas un peu bizarre ? Tout ce qui m'arrive ? Je veux dire, si on regarde bien. Je me retrouve là, je ne sais pas ce que je vais faire demain. Certes, tout à l'heure, ça ne me semblait pas inquiétant, mais ce n'est quand même pas très normal, par rapport à tout ce qu'on voit...

Je suis assis au fond de la salle, c'est un petit bar en face de la gare. Je me suis affalé sur une banquette, adossé au mur. Je fume des cigarettes et je bois des petits pastis, parfois je regarde distraitement les allées et venues dans le bar, ou la télévision qui fait office de juke-box. J'écoute aussi les conversations alentour, mais ça devient difficile, de plus en plus difficile, au fur et à mesure que la soirée avance.

Cette histoire d'extraterrestres me tourne dans la tête. Je sais que je ne suis pas fou. Je sais que les analyses n'ont rien donné. Et je sais que je viens de vivre un moment intense, en sortant de l'hôpital, un moment de vrai. Dans ce moment, j'ai imaginé les extraterrestres, mais ce n'était pas volontaire, la vision s'est imposée à moi, je n'en étais pas maître.

Je ne pourrais pas expliquer pourquoi, mais dans cette simple vision, plus encore que dans mon aventure dans la soucoupe, je vois la preuve de l'existence, et de la proximité, d'êtres nés sous un autre soleil. C'est comme un signe.

Alors ça tourne dans ma tête. Et que puis-je faire avec ça ? Si je sais que des extraterrestres existent, qu'est-ce que ça change ? Est-ce que je dois en parler ? J'ai déjà essayé avec Gérard et les psychiatres, ça n'a pas été très concluant, même un peu gênant. Ils ne m'ont pas cru, ni l'un, ni les autres. Et je n'ai pas revu Gérard, Dieu seul sait ce qu'il en a fait, lui, de cette histoire.

Il faudrait que je choisisse mon prochain interlocuteur avec plus de discernement. Et puis, même si j'en parle, ça ne veut pas dire que les choses seront plus claires, il faudrait que je tombe sur des gens qui ont déjà vécu des trucs de ce genre, ou qui sont très documentés. Et encore, si personne n'essaie de me faire retourner à l'hôpital...

Je commence à m'agiter, je secoue la tête sur ma banquette, je soupire, je lève les bras et les repose, dépité. Je me rends compte que je suis saoul, que ça se voit. Je sais que des clients, assis aux tables proches, me jettent des regards furtifs.

D'habitude je suis plutôt calme, discret. J'essaie de ne pas attirer l'attention, il se trouve que quand j'attire l'attention, j'attire souvent les ennuis. Mais ce soir je suis tellement pris dans mon histoire que je me laisse aller à l'ivresse, comme si je n'avais rien à perdre.

Ils peuvent bien me regarder, que feraient-ils à ma place ? Faire une

déposition à la police ? Pour retourner à l'hôpital, et que, de toute manière, ça reste un papier parmi d'autres dans des tiroirs.

« Hein, hein, que feriez-vous, à ma place ? Dites-le-moi au lieu de me regarder comme ça ! »

Je me rends compte que je parle à haute voix. Tous les clients des tables avoisinantes me regardent, les autres n'ont rien entendu. J'aimerais dire qu'ils me regardent bêtement, mais non, ce ne serait pas honnête, ils oscillent plutôt entre la colère et la surprise, l'outrage et la question. Il faut reconnaître qu'ils ont loupé le début du monologue, et que, avec ma dernière phrase sortie de son contexte, on ne peut pas trop comprendre mon angoisse existentielle.

On compatit toujours mieux quand on connaît les angoisses existentielles de ses voisins.

Je fais un signe pour dire « laissez tomber » et je retourne à mon verre.

Deux tables à droite de la mienne il y a un groupe de jeunes qui me regardent avec attention. Ils me montrent du doigt et doivent se répéter ce que j'ai dit à haute voix. Je leur rends leurs regards, sans me démonter. Je suis saoul, il faut l'admettre, l'assumer. Et il n'y a pas mort d'homme, que je sache.

Pendant que je laisse aller mon regard dans la pièce, un des jeunes s'est levé et arrive devant moi. Surpris, pas effrayé, je le regarde en espérant n'exprimer qu'une chose : « Qu'est-ce que tu fous là, à me regarder ? » Mais je ne dis rien. Le gars s'assied en face de moi, sur une chaise et se penche pour parler.

« Bonjour, je vous ai entendu, de là-bas... Alors ça m'a intrigué... et je me demandais si vous vouliez bien m'expliquer de quoi il s'agit. Vous avez des ennuis ?

- Oh... Laissez tomber...

- Si, si, n'hésitez pas. Quand il nous arrive un malheur, rien ne dit que nous devons le supporter seul. »

Ce qu'il vient de dire me va droit au cœur, c'est totalement vrai, rien ne le dit.

« J'ai vécu des expériences... disons... spéciales... Mais bon, je n'ai pas envie d'en parler à n'importe qui, ça m'a déjà valu quelques ennuis...

- Moi, vous savez, je peux tout entendre. Et, si c'est ce que vous craignez, je ne vous dénoncerai à personne.

- Non, ce n'est pas vraiment ça que je crains... Bon, si vous voulez, le truc c'est que j'ai vécu des expériences qui me font penser qu'il y a des

extraterrestres sur terre.

- Vous ne pouviez pas mieux tomber ! Figurez-vous que je m'occupe d'un club ovni dans mon école. Ah... Je savais que j'avais raison de venir vous voir ! »

Il a l'air sincère, le bougre. Quand je lui ai parlé des extraterrestres ses yeux se sont agrandis, on aurait cru qu'il avait le saint Graal sous les yeux.

« Venez vous joindre à nous. Justement, nous faisons une réunion du club ce soir, tout le monde est là. C'est fantastique ! »

Devant tant d'enthousiasme je ne peux que plier. Je me lève donc, prends mon verre et mes clopes au passage, et je le suis jusqu'à leur table.

Je remarque une fille, une table plus loin, qui tourne le dos à la salle, seule sur sa chaise devant un thé et un verre d'eau, un livre ouvert posé devant elle. Lorsque je m'assois, je me retrouve presque en face. Elle me regarde un peu, puis son regard repart vers le livre en passant par la glace du mur pour voir ce qui se passe dans la salle. J'ai à moitié envie de lui parler, mais elle ne fait pas partie du groupe de jeunes et le gars est en train de me présenter, alors je me retourne vers eux.

Ils ont tous l'air hilare et celui qui est venu me chercher peine à les calmer. En parlant un peu fort à mon goût, il répète ce que je lui ai dit.

« Donc je lui ai annoncé, bien sûr, que nous étions du club ovni et que nous étions en réunion, pour qu'il puisse nous raconter son histoire. »

Il y en a deux qui repartent dans un fou rire.

« Vas-y, raconte-nous... Comment t'appelles-tu ?

- Johnny. »

Au simple énoncé de mon prénom, il y en a deux autres qui éclatent de rire, les deux premiers ont du mal à se contenir, et tous les autres pouffent. Le premier, le chef, essaie encore de les calmer.

« Allons, les amis, un peu de sérieux... N'oubliez pas notre sujet d'étude... »

Ils se calment à nouveau, à part quelques sourires.

Comme tout le monde me regarde, je me sens obligé de dire quelque chose. Pour une fois, je sens venir un coup fourré. Ils n'ont pas plus l'air d'appartenir à un club ovni que n'importe qui, et, pour des gens en réunion, ils sont plutôt joyeux.

Sur la table, il n'y a aucun papier, aucun stylo, juste les

consommations et les cendriers. Mais comme je ne pense pas avoir grand-chose à perdre, je décide de leur raconter l'histoire, comme si je me la racontais à moi-même, pour bien tout me remémorer.

« Alors voilà, je me trouvais dans la campagne...

- Drôle d'idée... »

Ils rient.

« Bof, pas tant que ça, faudra que t'essayes... Mais ce n'est pas le problème... »

Je raconte l'histoire en détail, sans en rajouter, mais sans essayer de faire court. Ils réagissent de temps en temps, mais pas trop. Au fur et à mesure que je parle la moitié s'en vont, jusqu'à ce qu'il n'en reste que trois.

La fille d'à côté a aussi écouté, elle me sourit de temps en temps, quand je la regarde.

« Et donc je me suis retrouvé dans la clairière, et j'ai vu la soucoupe partir dans le ciel, et j'ai compris que j'étais dedans juste un peu avant... Voilà.

- C'est tout, elle finit là ton histoire ?

- Oui.

- C'est pas drôle !

- Non, mais c'est pas fait pour, c'est juste la réalité.

- Tu ne les as même pas vus tes extraterrestres !

- Ben non, je les ai pas vus...

- Et la soucoupe, elle était comment ta soucoupe ?

- Verte à pois bleus.

- Tu te fous de notre gueule ?

- Oui, un peu... Chacun son tour. »

Ils ne sont pas contents. Ils ne savent même pas que j'ai raconté la stricte vérité.

Ils s'en prennent à celui qui est venu me chercher : il est nul, il n'est même pas capable de pêcher un mec qui les fasse marrer. Moi, ils m'oublient, ils partent en s'engueulant, je vérifie juste qu'ils ont payé leurs consommations pour ne pas me retrouver avec la facture.

Comme elle est restée, je me retourne vers la fille de la table à côté.

Je suis Vania Tati. Jeune, j'en ai souffert. Vous imaginez les quolibets dans la cour de récréation : « Eh, tatie Vania ! » Et je vous passe le pire, rapport à l'intimité féminine.

Maintenant ça va un peu mieux, mais, au travail, il se trouve toujours un mâle intelligent pour perpétrer dans la vie d'adulte ses vanes de collégien.

Dans cette vie, je me suis toujours sentie comme une extraterrestre. Alors vous ne serez pas étonnés si je vous raconte qu'un jour j'ai rencontré des extraterrestres.

Enfin, pour être juste, j'ai commencé par rencontrer un extraterrestre. Un extraterrestre comme moi, terrestre. Et après...

Je l'ai vu arriver par derrière, d'abord son ombre. J'ai levé les yeux sur le miroir qui longe le mur, j'ai vu un tronc arriver, me frôler et venir s'asseoir juste en face de moi. Il m'a regardé comme pour s'excuser d'être passé si près. J'ai reconnu dans ses yeux une flamme que je recherche dans tous les yeux que je croise, la flamme d'humanité. Assis, il m'a regardé à nouveau, avec timidité, puis il s'est retourné vers l'autre table, avec peut-être quelques regrets.

J'ai bien vu que les autres se moquaient de lui, c'était évident. Et je les avais entendus parler auparavant, parler de trouver un bon abruti pour s'amuser de son innocence, pour voir comme il est facile de dominer un homme. Je crois qu'il s'en doutait aussi, à cause des quelques regards de connivence qu'il m'a adressés pendant son récit.

J'ai écouté toute son histoire, il parlait assez fort et, dès le début il m'a englobée dans son auditoire. Il faut dire que, quand les autres ont commencé à se présenter comme un club d'ufologie, j'ai tendu l'oreille, je me demandais bien de quoi ils allaient parler.

Pendant un bref instant, j'ai cru qu'il était ivre et allait raconter n'importe quoi, puis, quand je l'ai vu se concentrer, rassembler ses idées, j'ai compris qu'il était maître de lui, à cet instant du moins. Et je l'ai vu raconter, sans réagir aux remarques et aux départs des auditeurs, totalement absorbé, comme s'il se disait cette histoire à lui-même plutôt qu'à nous.

Il y avait encore la possibilité d'une mythomanie grave, mais j'ai préféré penser qu'il racontait la vérité. Je l'ai cru sincère, dès que je

l'ai vu, au premier regard que nous avons échangé.

Il est devant moi, les jeunes sont partis. Il n'y a plus que lui et moi. Oh, et les autres aussi, bien sûr, tous les gens qui peuplaient le bar il n'y a pas cinq secondes, je suis sûre qu'ils sont encore là, c'est juste que je ne les vois plus, qu'ils sont tout d'un coup partis très loin. J'ai l'impression qu'une faille de l'espace-temps nous isole du reste du monde, moi, la petite table, et l'extraterrestre qui me fait face.

« Tu as écouté toute mon histoire ?

- Oui, bien forcée, tu parlais assez fort.

- Désolé.

- Non, je rigole, j'ai aussi écouté parce qu'elle m'intriguait, ton histoire.

- Et ça ne te semble pas bizarre, à toi ? Ça ne te fait pas marrer ?

- Il n'y a pas grand-chose qui m'étonne, tu sais... Et je fais plutôt confiance aux gens. Quand on me raconte quelque chose, je préfère toujours partir du principe que c'est vrai, c'est plus constructif... Je trouve...

- Alors tu me crois ?

- Oui, a priori oui. Pourquoi ? Je ne devrais pas ? Tu as raconté n'importe quoi, tu voulais te payer ma tête avec celle des autres ?

- Non, surtout pas, je n'ai pas dit ça.

C'est juste que je suis étonné, depuis que ça m'est arrivé, tu es la première personne à me croire... »

La discussion se perd dans le vague. Nous nous regardons, nous réfléchissons, chacun dans notre coin. Il y a de quoi penser. Lui doit réfléchir au fait que je le crois. Moi, je me demande si je fais bien de le croire, si ce n'est pas trop incroyable.

« Tout ce que j'ai raconté est vrai... je veux dire, tout sauf le coup de la soucoupe verte à pois bleus, bien sûr.

- Bien sûr... J'avais compris que c'était une vanne.

- Oui, enfin, tout le reste est vrai... En tout cas c'est ce que je tiens pour vrai, parce que c'est pas facile de s'y retrouver là-dedans...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Ben, tu sais, quand tu te réveilles... Tu ne sais pas toujours tout de suite où tu es. Des fois il faut un certain temps pour recoller les morceaux, pour comprendre que tu es dans une chambre et qu'un réveil est en train de sonner.

- Oui, surtout quand tu ne dors pas chez toi... Ou que le réveil sonne en plein milieu d'un rêve...

- Voilà... Exactement... Et bien moi, ça m'est arrivé plusieurs fois, ces derniers temps, de me réveiller dans des endroits bizarres...

- Et ? Je ne vois toujours pas...

- Eh bien, quand je me suis retrouvé dans la soucoupe... Je ne sais pas si j'étais réellement éveillé, ou si je dormais encore... Je veux dire, ce n'est pas clair. Je suis resté éveillé très peu de temps, dans cette soucoupe. Si ça se trouve, tout ça n'est qu'un rêve.

- Je te signale que tu viens de me dire que c'était une histoire vraie...

- Oui, je maintiens... Au début, je suis resté sur l'idée que j'avais tout rêvé, mais ce n'était pas cohérent non plus.

Il y avait trop de choses qui ne collaient pas... Alors finalement j'ai trouvé plus logique de penser que c'était vrai... »

À partir de là, j'ai commencé à être vraiment convaincue. Convaincue par lui, Johnny, plus que par son histoire. Nous avons continué d'en parler dans le bar pendant une bonne heure. Il m'a raconté à peu près tout, je crois, et je ne me suis pas privée pour lui poser des questions, voire lui tendre quelques pièges. Mais il a répondu à tout.

En le regardant parler, je ne peux me permettre de mettre en doute sa sincérité, il a l'air si convaincu. Bien sûr il a pu délirer pendant une journée entière, lui-même le reconnaît. Mais les psychiatres n'ont rien trouvé. Alors, à tout prendre, moi ça ne m'étonne pas plus que ça, les extraterrestres.

Je n'ai pas vraiment envie de partir, je l'écoute toujours parler, raconter son histoire. Mais il se fait tard, je ne suis plus aussi vive, j'interviens moins souvent. Alors qu'il est en train de me raconter son retour "sur les lieux", j'étouffe un petit bâillement, que je croyais discret.

« On dirait que mes histoires commencent à t'ennuyer...

- Non, non, pas du tout, c'est juste qu'il est un peu tard... Il va falloir que j'aille me coucher.

- Ah, je vois...

- Oui, c'est dommage, j'aime bien t'écouter parler... Il faudra qu'on se revoie, quelque part, dans quelque temps...

- Si tu veux... Mais je ne sais vraiment pas ce que je vais faire. Tu vois, je ne sais vraiment pas... C'est énorme quand même...

- Tu as bien une adresse, un numéro de téléphone ?

- Pas précisément... En fait, je n'ai pas vraiment envie de rentrer chez

moi, avec cette histoire d'hôpital... Mais je ne t'ai pas encore raconté ça... La vérité, c'est que je me suis un peu éclipsé de l'hôpital, tu vois... &

Eacute;clipsé... Sans autorisation quoi...

- Oui, je vois. Tu as peur que les flics t'attendent en bas de chez toi.

- Y'a ça, et y'a que je ne sais même pas si j'ai envie de rentrer... Tu vois, il faudrait...

- Et il faudrait que t'arrêtes de dire "tu vois..." tout le temps.

- S'cuse-moi, ça doit être les pastis... Il faudrait qu'il se passe quelque chose, tu vois, que quelque chose arrive pour me montrer la voie... C'est comme si j'étais sorti de chez moi, attiré par une lumière, et que je me retrouve dans le noir. Forcément il faut un autre signe, à nouveau, une lumière, une direction... Parce que moi je ne sais pas, je n'ai même aucune idée, mais alors là aucune, tu peux pas savoir à quel point. Et je ne peux quand même pas tout oublier, tu es bien d'accord avec moi ?

- Non, tu ne peux pas tout oublier, mais ce n'est pas la fin du monde non plus... Il doit y avoir moyen de s'en tirer, quand même... Tu ne crois pas ?

- J'sais pas, j'sais même pas où je vais aller me pieuter ce soir, et je commence à en avoir sacrément envie maintenant... Je vais m'allonger là, tiens...

- Non, viens plutôt prendre l'air, raccompagne-moi, ça te fera une balade. D'accord ? »

Il acquiesce. Je n'avais pas encore remarqué à quel point ce gars est bourré. Ça ne se voyait pas autant, avant, quand il parlait avec plus de fougue. La fatigue certainement. Il part payer, preuve qu'il lui reste un peu de bon sens et de galanterie.

Dehors, effectivement, ça rafraîchit. Il a un peu plu et le trottoir est tout luisant. Mes pas résonnent clairs dans l'atmosphère fraîche et humide, les voitures passent dans un vrombissement aigu.

Johnny semble s'être pris une baffe en sortant. Il est resté quelques secondes, immobile, souffle coupé, puis il s'est secoué, de la tête aux pieds et s'est mis en marche à mes côtés. Il est encore resté sans parler pendant un moment, le temps de retrouver un souffle normal, puis il a repris le cours de ses pensées à haute voix.

Quand nous sommes arrivés devant l'entrée de ma petite maison, il venait de me raconter qu'il allait essayer de trouver des informations sur les extraterrestres, de rencontrer des gens, tout un tas de choses

qui n'avaient ni queue ni tête. Je ne voulais pas qu'il parte dans une direction qui n'en est pas une.

« Écoute Johnny, sincèrement, moi je crois à ton histoire parce que, de façon totalement irrationnelle, je te fais confiance. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde... Personne ne te croira. Et puis, il faut bien reconnaître que tu n'as rien. Je veux dire, comme preuves, tu n'as rien. Tu n'as que ce que tu racontes...

- Et alors, qu'est-ce que je fais ?

- La seule chose que je vois, c'est d'essayer de les retrouver, ces extraterrestres. Si tu veux, tu peux dormir ici, j'ai un lit dans le salon. »

Là je l'ai scotché. J'ouvre la porte et rentre sans me retourner. Je le sens, resté sur le palier, de nouveau immobile, souffle coupé. Mais est-ce à cause des extraterrestres ou parce que je lui propose de dormir chez moi ?

Je ne peux pas m'empêcher d'aider les gens que je croise. Je suis comme ça, c'est plus fort que moi. Et il faut reconnaître que je ne me bats pas vraiment contre ce penchant, malgré les encouragements de mon entourage. Quand je croise quelqu'un pour qui j'éprouve de la sympathie, une sympathie immédiate, j'essaie rapidement de voir comment je peux l'aider.

Quelqu'un que je n'aime pas, je ne viendrais pas spontanément proposer une aide quelconque. Non. Mais si cette personne me le demande, ou si je me rends compte qu'elle a un besoin crucial d'aide, je crois que je ne résisterai pas.

Johnny, lui, c'est clair que je l'aime bien. Alors il faut absolument que je trouve un moyen de lui rendre service.

Il a l'air tellement perdu avec son histoire. Il ne sait pas où aller, quoi faire, quelle action mener.

Et d'un autre côté, je comprends tout à fait... Il n'est pas sage de rester à ne rien faire quand on a une histoire comme celle-là dans la tête.

Qu'elle soit vraie ou fausse, d'ailleurs.

Une fois de plus je me réveille dans un lit qui n'est pas le mien, et, cette fois encore, je mets un petit moment avant de retrouver ce qui m'a amené ici, hier soir je n'étais quand même pas très net.

Vania dort un peu plus loin. Dans sa maison, il n'y a pas de pièce, ou il n'y en a qu'une, selon le point de vue. Je suis sur le canapé du salon, son lit est juste dans le fond, derrière un jeu de stores et de rideaux.

Mais c'est une maison, en pleine ville, c'est déjà assez exceptionnel.

Et c'est bien ensoleillé dans la matinée...

Je ne sais pas quelle heure il peut être, nous nous sommes couchés tard, et j'hésite à me lever. Si je me déplace dans la maison je risque de la réveiller, je ne le veux pas.

Nous avons encore discuté quelques dizaines de minutes hier soir, mais on tournait un peu en rond. Vania a tout de même proposé qu'on aille à la bibliothèque pour chercher des bouquins sur le phénomène ovni, histoire de se faire une culture, de ne pas parler dans le vide. Je crois que c'est une bonne idée, qui peut en amener beaucoup d'autres.

J'aime bien Vania. J'ai eu envie de dormir à côté d'elle hier soir, mais je n'ai pas osé. Je ne voulais pas aller au-delà de ses propres désirs. Et je ne voudrais pas, en lui en demandant trop, décourager la bonne volonté d'une fille qui propose à un quasi inconnu de dormir chez elle.

Je la regarde endormie et me dis que ses désirs, au fond, je ne les connais pas. Peut-être aurait-elle bien voulu, elle aussi, que je la prenne dans mes bras.

Probablement parce que je la regarde longuement, elle se réveille.

Au début de l'après-midi, nous arrivons à la bibliothèque. Nous n'avons pas pu faire mieux, le temps de presser un jus d'oranges, de papoter un peu en sirotant le café.

Ce n'est pas facile de trouver des informations sur les ovnis. Au début j'étais optimiste, je me suis dirigé directement vers les rayons scientifiques, astronomie. Mais là, rien. Ou plutôt si, un "traité d'exobiologie" auquel je n'ai rien compris et qui m'a semblé hautement spéculatif. Mais rien de concret, pas d'expériences, pas de recherches.

Alors Vania m'a entraîné jusqu'à l'accueil pour demander des informations. Ils nous ont indiqué le rayon ésotérisme...

Pourquoi le problème de l'existence d'une vie extraterrestre est-il assimilé à de l'ésotérisme ? Entre les anges et les fantômes, on trouve les petits hommes verts, ce sont les farfadets modernes.

En marchant vers le rayon, je réalise pourquoi je vis comme dans un rêve depuis le début de cette histoire, comme si je rêvais encore, comme si je ne m'étais jamais réveillé. À tel point qu'il m'arrive de m'imaginer dans un coma profond, provoqué par la chute, en train de fantasmer ma vie.

J'ai l'impression de rêver parce que je ne peux pas trouver mes repères dans un monde qui nie en bloc ce que j'ai vécu. Personne n'y croit. L'inconscient collectif pose comme postulat à toute pensée rationnelle que nous sommes seuls dans l'univers. Le reste, c'est de l'ésotérisme...

Il est probable qu'au Moyen Âge, un homme s'est trouvé dans la même position que moi parce qu'il a rencontré des elfes dans la forêt. C'est resté un mythe, mais peut-être existaient-ils vraiment, les elfes, bien que personne n'ait jamais voulu croire ceux qui revenaient de la forêt. Quant à ceux qui ne croyaient pas, ils n'avaient pas le courage d'aller eux-mêmes dans la forêt, ou ils ne voyaient rien, ou encore ils se taisaient par peur du ridicule.

Peut-être les elfes existaient-ils, peut-être même étaient-ils extraterrestres !

Nous arrivons devant la partie "ésotérisme" et Vania se demande par où l'attaquer. Je lui propose de commencer léger, un bouquin plutôt général, qui donne un panorama du problème.

En disant ça, je me demande si c'est possible, si on ne va pas plutôt trouver des récits d'expériences...

À ce moment, une brique s'ajuste dans mon cerveau, je viens de réaliser que je pourrais trouver des points communs entre mon expérience et d'autres, racontées dans ces livres. Je regarde le long rayonnage et me demande combien de temps il me faudra pour lire l'ensemble, ou seulement une partie.

Vania furète déjà dans une étagère, elle lit les titres en penchant la tête, sort de temps en temps un ouvrage pour regarder la couverture, plus exceptionnellement l'intérieur.

Quant à moi je décide de prendre un peu de recul pour voir les sous-classifications, écrites sur les petits autocollants blancs sous chaque rangée de bouquins. Tout en haut d'une des étagères je repère le petit papier sur lequel est écrit "récits de rencontres".

Vania est occupée par l'étagère d'en face, mais elle ne semble pas avoir

trouvé quoi que ce soit d'intéressant. Je me hisse sur la pointe des pieds pour lire les titres de la rangée la plus haute. C'est un peu court. Et pas un escabeau en vue. Mais comment font-ils dans cette bibliothèque ? C'est à croire qu'ils font exprès de mettre ces livres-là, ceux que je veux, hors de portée.

Il n'y a pas beaucoup de solutions, et avec cette sensation d'une brique qui s'ajuste, je suis obligé de regarder ces bouquins, ceux-là surtout. Je vois le problème comme une épreuve sur mon chemin initiatique.

Je décide donc d'escalader l'étagère pour pouvoir au moins lire les titres des livres, on verra après s'il faut en choisir un et, éventuellement, le parcourir.

Toute personne qui me connaît aurait pressenti un problème à venir. De me voir comme ça suspendu à l'étagère, tous les indicateurs devraient passer au rouge. Mais, dans mon cerveau, ça ne se passe jamais comme ça, parce que je poursuis un but : je veux lire les titres des livres. À partir de là plus rien ne compte.

Je pourrais, à force d'expériences douloureuses, me méfier de tout exploit physique. Mais je n'y arrive pas, probablement parce que les catastrophes que je produis me font plus rire qu'autre chose, avec le recul.

Aujourd'hui, c'est un peu plus grave. Quand je commence à sentir l'étagère vaciller, je pense immédiatement à Vania. J'aurais préféré qu'elle ne me voie pas dans cette situation, mais il est trop tard, elle se retourne déjà vers moi.

« Johnny... Descends de là... Ça ne se fait pas, voyons, de monter comme ça sur les étagères, il faut aller chercher un escabeau. »

Ravi de l'apprendre, je saurai pour la prochaine fois...

Je m'accroche au montant de l'étagère en essayant d'y rester collé, le plus proche possible. Je regarde Vania avec un sourire probablement très niais, fataliste.

Après que l'étagère eut bruyamment chu, les documentalistes n'étaient pas en de très bonnes dispositions à notre rencontre. Et encore je leur ai juste dit que je m'étais appuyé contre l'étagère, pas que j'avais tenté l'escalade.

Nous sommes donc partis, et nous sommes allés nous asseoir dans le parc en face.

« C'était une bonne idée, je ne dis pas, une sacrée bonne idée même... Mais finalement ça ne nous a rien apporté de bon. C'est un peu de ma faute, il faut dire...

- On n'a pas tout perdu... J'avais trouvé un livre juste avant que l'étagère ne tombe... Je l'ai gardé... »

Et elle sort le bouquin de son sac. Je me précipite dessus pour voir de quoi ça parle. Le titre est sobre, juste "Le phénomène ovni".

Sans me porter attention Vania chausse une paire de lunettes et s'allonge sur l'herbe pour lire. Comme je n'ose pas me coucher à côté d'elle, je me contente de la couverture, et je la regarde, absorbée dans la lecture.

Elle passe rapidement l'introduction, tourne quelques pages au hasard puis file à la table des matières. Alors elle me regarde et commence à me raconter de quoi ça parle en reprenant les titres de chaque chapitre.

Un nom attire mon attention.

« Tu dis "désert d'Atacama" ?

- Oui, c'est ce qui est écrit, ça doit être un coin connu.

- Ça me dit quelque chose... Je crois que...

- Oh, tu l'as peut-être entendu quelque part, moi aussi ça me dit quelque chose, c'est un de ces noms qu'on connaît sans vraiment connaître...

- Non, je crois que je l'ai entendu... Oui, quand je suis sorti de la soucoupe. Le gars qui parlait, c'est ce qu'il a dit "regarde le ciel, va dans le désert d'Atacama"... Ou quelque chose comme ça...

- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Quand je suis sorti de la soucoupe, quand ils m'ont ramené dans la clairière, j'entendais une voix parler...

- Et tu me dis ça maintenant !

- C'est-à-dire que sur le coup je ne comprenais rien à ce qu'elle disait, je n'y ai pas fait gaffe. J'étais déjà content qu'ils me lâchent... »

Vania referme le bouquin violemment et se redresse pour me faire face.

« Eh bien voilà, tu sais ce que tu as à faire, ils t'ont proposé d'aller dans ce désert, tu n'as qu'à y aller !

- C'est pas si simple, je ne sais même pas où il se trouve ce désert... Si ça se trouve c'est en Patagonie...

- Si tu crois en ton histoire, je ne vois pas d'autre solution.

- Je ne sais pas... On a un peu fait chou blanc à la bibliothèque, il faudrait peut-être en essayer une autre...

- C'est faux... Tout vient de la bibliothèque. Si nous n'y étions pas allés, je n'aurais pas trouvé ce livre, si tu n'avais pas, brillamment, fait

tomber l'étagère, je n'aurais pas pu te le lire sur cette pelouse, et si je ne t'avais pas lu le nom des chapitres tu ne te serais pas rappelé les mots que la voix a prononcés... Nous avons trouvé ce que nous cherchions aujourd'hui, inutile de le nier... » <

/div>

Oui, elle a raison Vania, on a trouvé ce qu'on était venu chercher. Cette fille a souvent raison.

N'empêche, il y a quand même quelques problèmes d'ordre matériel. Je me suis renseigné, Atacama c'est aussi loin que la Patagonie, autant dire pas la porte à côté, et, dans les agences de voyages, ce n'est pas donné, largement au-delà de mes moyens.

Bien sûr je peux vendre quelques plantes. Mais ce n'est pas le genre de choses que je fais d'habitude. Et puis il y a des risques. Non, je ne peux pas compter là-dessus, il faudrait que je travaille régulièrement pendant un an ou deux pour me payer un voyage comme ça.

Qu'est-ce qu'un gars comme moi peut faire dans cette situation ? Dans ce monde commerçant, où personne ne se soucie le moins du monde de l'éventuelle présence d'êtres venus d'une autre planète, comment peut-on faire ?

Une fois de plus, l'idée me vient de tirer une croix sur toute cette histoire, de l'oublier pour reprendre ma vie d'avant, certes moins exaltante, mais beaucoup plus simple, mon dieu, tellement plus simple. Mais je sais que ça ne tiendrait pas, que je ne pourrais pas.

J'habite encore chez Vania, je suis bien ici. Je me sens sur le départ, comme si j'avais commencé une action, temporairement en attente, mais temporairement seulement.

Exactement comme dans la salle d'embarquement d'un aéroport, juste avant le départ, pas encore parti mais déjà absent d'ici, déjà dans un autre monde.

Dans la journée, elle va travailler, à la fac ou pour gagner sa vie, je reste seul pour tenir la maison. Pour me rendre utile, je mets un point d'honneur à faire la vaisselle et le ménage, quelquefois la cuisine. Tout ce que je peux sauf le repassage, auquel je ne me suis jamais fait.

Vania ne semble pas être gênée par ma présence, elle répète sans cesse que je peux rester tant que je veux.

Par contre, je ne lui parle plus beaucoup de mes problèmes. À un moment elle s'est beaucoup impliquée pour m'aider à trouver des solutions, maintenant j'essaie de me débrouiller seul, pour ne pas dépendre totalement d'elle, pour lui prouver que je peux, moi aussi,

trouver quelques solutions.

Ce midi elle rentre gaiement dans la maison. Elle sort de son travail, et n'a pas beaucoup de temps pour manger, alors je lui ai préparé une petite salade. Je suis en train de la finir.

« Salut Johnny, ça boume ?

- Oui, oui, et toi ? Tu as un peu le temps ?

- Non, comme d'habitude, juste une heure... Mais c'est bon si tu as préparé quelque chose...

- C'est prêt ! »

Nous nous asseyons et je la sers largement. Elle me regarde avec un air un peu malicieux. Je fais le galant, c'est vrai, mais il n'y a pas que ça.

« Où en es-tu avec Atacama ?

- Comment ça "avec Atacama", ça veut dire quoi exactement ?

- Je ne sais pas... Où en es-tu ? C'est tout... Qu'est-ce que tu as trouvé ? Comment comptes-tu t'y rendre ? As-tu trouvé de l'argent pour le voyage ? Toutes ces choses-là... Ou peut-être as-tu abandonné ?

- Non, non, je n'ai pas abandonné... J'y réfléchis...

- D'accord tu y réfléchis, je veux bien.

Mais dans quelle direction réfléchis-tu ? À quel point es-tu arrivé ?... Tu sais, je peux poser des questions jusqu'à ce que tu dises quelque chose... Tu ne veux plus en parler ?

- Non, non, Vania, ce n'est pas ça. J'ai eu bien raison de t'en parler jusqu'ici... Non, mais j'essaie de me débrouiller tout seul aussi... Je ne vais pas toujours compter sur tes conseils...

- Ce n'est pas un problème Johnny, vraiment. Pas un problème du tout... Je t'aime bien comme tu es, un peu paumé... Et dans ce cas je comprends qu'on puisse être paumé...

- Ouais, bon, j'en suis pas très loin en fait... Je ne vois pas comment me payer ce voyage, c'est vachement cher...

- Je peux te donner un tuyau ?

- Oui, vas-y, donne. De toute manière je n'ai pas la queue d'une idée...

- Eh bien, pour résumer, le tuyau c'est : si l'avion est trop cher, change de moyen de locomotion...

- Oui, d'accord, mais par exemple en pédalo, ça me prendra un certain temps...

- Non, ne déconne pas, c'est sérieux. J'ai un pote de la fac qui fait de la voile... Il paraît que... »

Je la coupe, un peu trop énervé :

« Mais j'ai pas de bateau moi ! Et c'est gros à voler... Un pédalo encore, c'est dans mes moyens, mais un bateau...

- Écoute-moi un peu s'il te plaît. Il paraît qu'on peut trouver des bateaux qui partent pour à peu près n'importe où...

- Comment ça ? Tu vois un bateau qui part et tu demandes de partir avec ? Tout simplement ?

- Non ! Il y a des gens qui cherchent des équipiers parce qu'ils ne peuvent pas faire la traversée en solo.

En gros, ils t'échangent le transport contre ton aide sur le bateau.

- Mais je n'y connais rien, moi, en bateau... Je ne vois vraiment pas pourquoi un gars voudrait que je vienne l'aider.

- Pour hisser une voile il ne faut pas s'y connaître, il faut juste tirer... Et de toute manière c'est une piste, ce n'est pas une solution toute cuite... »

Je me rends compte que ma résistance est stupide, inutile. La fierté conduit souvent à la stupidité...

« Ouais, tu as raison, il faudrait que je me renseigne là-dessus.

- Mon pote m'a donné l'adresse d'un site sur lequel il y a des annonces. Il faudrait que tu trouves une connexion quelque part, tu peux venir à la fac si tu veux.

- Ok pour la fac, j'aime bien les facs. Je peux venir cet après-midi ? »

Oui, je peux y aller cet après-midi, juste le temps de finir de manger.

Trois mois plus tard je suis en pleine mer.

Je tiens la barre seul, tout le monde dort. Il fait nuit, mais il ne fait pas froid, nous sommes déjà bien au sud.

Je n'aurais jamais cru, avant d'essayer, que je puisse devenir marin. Non que je sois totalement aguerri - on dit amariné, mais quand même, je tiens la barre seul, on me fait confiance.

C'est allé assez vite, j'ai rapidement trouvé deux bateaux qui traversaient l'Atlantique, l'un pour le Brésil, l'autre pour Panama.

Celui du Brésil, je ne me suis pas entendu avec le couple, ils m'ont trouvé trop... populaire.

L'autre, celui pour Panama, c'est un couple aussi, mais ils font un convoi. Le bateau ne leur appartient pas, ils l'amènent à son propriétaire jusqu'au milieu du Pacifique. Avec eux, ça a été tout de suite plus agréable. Nous vivons dans le même monde, à peu de choses près, je veux dire, nous vivons dans le monde, pas dans une espèce de chimère sociale.

Nous avons conclu l'affaire, c'est-à-dire le départ, et ils m'ont donné rendez-vous un matin, dans une ville au bord de mer, le plus à l'ouest possible.

Rien de plus simple effectivement, comme me l'avait prédit Vania.

Il ne me restait qu'à patienter les trois mois qui me séparaient du rendez-vous, avec une exaltation croissante, bien entendu.

Je suis resté chez Vania pendant tout ce temps. Nous nous entendons bien, nous avons beaucoup discuté, mais, par une série de hasards que je ne m'explique pas, nous n'avons jamais couché ensemble.

Sur ce bateau, dans la nuit, je pense beaucoup à elle, j'aimerais bien qu'elle soit là quelques instants, je pourrais lui montrer comme les étoiles sont belles en mer.

En trois mois, je me suis quand même constitué une jolie cagnotte pour subsister pendant le voyage. Un peu pour participer au ravitaillement du bateau, mais surtout des réserves importantes pour le trajet à terre.

Je n'ai qu'une petite somme sur moi, en dollars, j'ai laissé le principal sur le compte de Vania, qui m'a gentiment fait faire une carte de crédit.

C'est que tout de même, au bout de trois mois, nous commençons à former un petit couple, malgré les apparences.

Puis je me suis retrouvé, le matin convenu, sur le bord du quai, attendant de pied ferme le passeur qui me mènerait de l'autre côté de l'océan.

Au début j'ai été légèrement malade, il paraît que c'est normal.

J'ai voulu aller me coucher mais mes deux coéquipiers m'ont pratiquement forcé à rester sur le pont. Ils m'ont donné des madeleines à manger, je ne comprenais pas pourquoi. Après j'ai compris, c'est tout simple et terriblement pragmatique : les madeleines, c'est bon à vomir, il faut le savoir.

Vers midi, ça allait déjà mieux. Je me sentais plutôt bien, mis à part que, par ma maladresse, je mettais en danger la vie de l'équipage à chacun de mes déplacements.

Le soir, j'ai eu de la chance, le temps était calme et j'ai pu dormir. Au matin, quand je me suis réveillé à l'odeur du café, je me sentais tout à fait au point. D'ailleurs la nuit suivante, calme aussi, j'ai pris mon premier quart de nuit.

Ce qui est le plus difficile, la nuit, c'est de garder les yeux bien ouverts sur le compas. Le truc est illuminé pour qu'on puisse lire la direction, mais, avec la fatigue et l'obscurité, on est tout simplement ébloui, on n'y voit plus rien. Il faut fixer le compas un bon moment en fronçant les sourcils pour arriver à lire la direction.

À part ça, c'est plutôt tranquille, il faut juste garder le cap.

Au matin de ma première nuit de quart, nous devons être encore au large du golfe de Gascogne, j'étais assez fatigué, et, dans la pénombre de l'aube, on ne voyait pas grand-chose. J'ai d'abord entendu comme un sifflement, puis j'ai vu, dans un souffle, un bolide passer juste au-dessus du bateau. Je ne l'ai vu que quelques secondes, puis ça a disparu dans la brume, ou dans les nuages.

Comme je scrutais encore le ciel, à l'affût du moindre son et de la moindre image, j'ai totalement oublié de manœuvrer le bateau. Au sommet de la vague, j'aurais dû obliquer sur la gauche pour amortir le mouvement, mais je n'ai rien fait, j'ai gardé les mains immobiles sur la roue. Le nez du bateau s'est élevé au-dessus de la pente et s'est abattu

d'un coup dans la descente.

J'ai failli perdre l'équilibre, et en bas, dans les couchettes, ça leur a fait tout drôle. J'ai entendu des cris et des mugissements sortir par la trappe qui descend vers le quart. Avec un peu de retard j'ai repris la manœuvre, et murmuré que tout allait bien.

Quelques minutes plus tard mes deux équipiers sont venus me rejoindre. Ils n'étaient pas de très bonne humeur. J'ai eu beau leur expliquer que j'avais vu un truc passer et que, sous le coup de la surprise, j'avais très temporairement négligé la navigation, ils n'avaient rien entendu passer et ne me croyaient qu'à moitié.

C'est comme ça qu'au matin du deuxième jour de mer, un improbable phénomène inexplicable a fait comprendre au couple qui m'avait gentiment embarqué qu'ils ne seraient jamais à l'abri d'une bourde. Et ils ont décidé de ne plus me placer en quart du matin, pour au moins se réveiller sereinement.

À part cet épisode, la traversée de l'Atlantique s'est faite tranquillement. Nous n'avons pas eu de gros temps, juste croisé quelques cargos.

Nous avons pêché, nous avons bronzé, un peu picolé aussi, nous avions des réserves.

Si tout se passe bien nous arriverons dans deux ou trois jours au Panama. Là, il faudra passer le canal et continuer dans le Pacifique.

Je dois quitter le bateau en Équateur, dans une ville avec un drôle de nom, puis je descendrai jusqu'au Chili en bus ou en train, selon ce que je trouverai.

En cours de route, je dois traverser le Pérou de part en part.

La nuit est presque noire, la lune est en train de se coucher au sud-ouest, presque dans mon dos du côté où je suis, elle éclaire encore un peu la voile.

Mais quand je me penche, je vois toutes les étoiles, ou presque, et la voie lactée qui barre le tout. Le ciel est très pur, on voit clairement que certains astres sont plutôt rouges, d'autres plutôt bleus.

Il paraît que, dans le désert d'Atacama, on voit encore mieux, c'est ce que j'ai lu.

Sur le bateau, j'ai beaucoup de temps pour méditer. C'est une caractéristique assez étonnante de la navigation à voile : c'est très lent.

On a beaucoup de temps, mais on ne s'ennuie pas, jamais.

Il y a toujours une voile à régler, la vaisselle à faire, ou le point... Je veux dire, quand on veut perdre un peu de temps, au lieu d'utiliser le GPS, on fait le point au sextant.

J'ai donc le temps, et je pense beaucoup, et pas seulement à Vania. Je me demande ce qui va se passer, là-bas, dans le désert. D'accord j'y vais, je poursuis mon destin, je fais confiance aux signes comme dit Vania, d'accord. Mais en fait, je ne sais fichtrement pas quoi faire !

Et si j'arrive à rencontrer des extraterrestres, le pire sera encore de savoir quoi leur dire !

Parce que s'ils comptent sur moi pour leur expliquer comment fonctionne la planète, il va y avoir un os : je n'en sais strictement rien. Je sais, je me sous-estime, Vania me le hurle toutes les cinq minutes depuis que je l'ai rencontrée.

Pour ce qui est de tenir la barre d'un bateau, je dois bien reconnaître qu'elle avait raison.

La voile c'est lent, certes, mais il faut dire que, entre les extraterrestres, Vania et Atacama, j'ai de quoi penser.

Il est vraiment étonnant de voir comment, en matière d'extraterrestres, le vrai se mélange au faux.

Je suis dans le hall d'un modeste hôtel, à Antofagasta, Chili, en train de discuter pour obtenir une chambre. Ce n'est pas facile... Des chambres il y en a, ce n'est pas le problème, il suffit d'attendre. Le problème est que le gérant, assis là devant moi, me cuisine pour savoir ce que je viens faire ici.

Il me demande si je viens pour voir des extraterrestres, entre autres propositions ésotériques, avec un petit sourire en coin. C'est donc de notoriété publique. C'est un fait que pour moi, tout est parti d'un livre trouvé au hasard, quoique j'eusse déjà entendu le nom d'Atacama, et dans des circonstances peu banales...

Alors d'un côté, je le comprends, le gérant, il doit voir des allumés débouler à longueur d'année, lui poser des questions, le saouler avec leurs histoires d'extraterrestres. Je comprends, c'est tout le problème du tourisme, la masse. Il doit penser que tous ces gens viennent en pure perte, qu'ils ne trouveront jamais rien, et ça le fait marrer.

Mais d'un autre côté, je ne pense pas être un allumé, je viens là parce qu'un gars, que je tiens pour un extraterrestre, me l'a suggéré. Alors en fait, des extraterrestres, il y en a ou pas ?

C'est tout de même étrange que le gars m'ait dit de venir justement à un endroit où des tas de gens viennent voir des soucoupes volantes, et où des tas d'autres gens se foutent ouvertement de la gueule des premiers.

Et ce qui est fantastique avec ça, c'est que si j'avais raconté à quelqu'un ce que je viens faire ici, il aurait immédiatement pensé que je l'ai lu quelque part, donc personne n'aurait cru à mon histoire. Alors que si j'étais allé à Honfleur, là les gens m'auraient dit « Ah bon ? », parce qu'à Honfleur personne n'a jamais vu d'extraterrestre, et ça, tout le monde le sait... Quoique...

Heureusement je n'en ai pas beaucoup parlé, je suis essentiellement resté avec Vania.

Mon cœur se serre légèrement lorsque je pense qu'elle aussi doute peut-être de mon histoire. Elle s'imagine peut-être que je suis mythomane, et que ce voyage va me mettre face à la réalité. Je ne veux pas le croire, mais après tout, on ne peut jamais être sûr des

pensées d'un autre, qui plus est d'une autre, on peut toujours avoir des surprises.

Je pousse un soupir qui pourrait être attribué à la chaleur et je raccroche sur le gérant qui n'en finit pas d'écrire un tas de choses sur un registre - il doit décrire scrupuleusement mon allure pour mettre autant de temps. Alors que je prépare un deuxième soupir, il lève enfin la tête vers moi, force un sourire, et me donne une petite clef noire, avec une minuscule plaquette attachée à un fil qui porte le numéro de ma chambre. Je laisse mon passeport, prends la clef, rends le sourire forcé, fournis un ultime effort pour arracher mon sac à la pesanteur, et tourne les talons.

Dans la chambre, sous la douche, je continue de penser à cette coïncidence. J'aurais pu la remarquer avant, certes. Mais avant je voyais ça comme un endroit connu de façon très confidentielle, je n'imaginais pas qu'il pût y avoir un folklore local des extraterrestres.

Maintenant que je connais la notoriété du lieu, je me dis que si quelqu'un, dans une soucoupe, avait voulu me faire croire qu'il était un extraterrestre, il m'aurait dit exactement ce que la voix m'a dit. D'un autre côté, il y a assez peu d'intérêt à raconter des conneries à un inconnu total.

Après la douche, rafraîchi, je m'assieds sur le lit pour faire le point. C'est très vite fait : je suis au Chili, en bordure du désert d'Atacama. Point. Je n'ai rien d'autre en vue.

Comme je ne vais pas rester planté là en attendant l'illumination, je décide d'aller faire un tour dans la ville pour trouver un plan de la région. On ne sait jamais, ça pourrait me donner des idées.

Deux heures plus tard, dans le début de soirée, je suis rentré dans un petit restaurant, plutôt une sorte de cantine, pour manger quelque chose et regarder la carte que je viens d'acheter.

J'attends un poulet à quelque chose et j'ai étalé la carte devant moi. Elle prend presque toute la table, si bien que, quand mon plat arrive, je dois la replier en désordre pour libérer la place.

Tout en mangeant, je repense à la géographie de la région. J'ai regardé tous les environs, chaque ville, village, *salar*, pic et rivière. Je n'ai rien vu d'extraordinaire.

Pour les villes j'ai retenu Calama, qui semble être assez importante, San Pedro de Atacama, dont le nom me plaît bien, et Chuiquicamata, un peu plus haut dans les montagnes. Mais après avoir bien regardé,

j'ai pensé qu'il est assez peu probable de rencontrer des extraterrestres près d'une ville, c'est trop voyant. D'ailleurs le lieu de ma première rencontre était plutôt désert, désert d'humain au moins.

Alors j'ai regardé la carte d'un peu plus loin pour voir les endroits où il n'y avait rien, pas de route, pas de rivière, pas de ville bien sûr. C'est assez difficile à trouver. Grosso modo il y a quand même deux trous vides qui se détachent : au sud, vers un coin nommé Sierra de Varas, et au nord, autour de La Posada.

Alors que je commande un café pour finir le repas, je me dis que tout ça est un peu léger. Mais je n'ai plus envie de m'esquinter les yeux sur la carte, j'ai l'impression de la connaître par cœur tellement je l'ai parcourue.

Ce restaurant est une pièce sombre, plutôt rouge. Il fait assez chaud, mais de grands ventilateurs bruns brassent l'air au-dessus des tables. Par la porte ouverte qui me fait face, on voit et on entend l'agitation de la ville. Je remarque un présentoir, à droite de la porte, sur lequel sont pendus une dizaine de journaux.

Je me lève et me dirige vers la sortie, je vois le patron du resto commencer à se bouger aussi, il croit que je vais partir en courant. Au dernier moment j'oblique vers les journaux et je le vois qui freine puis retourne à ses occupations.

J'en choisis deux au hasard, de toute manière je ne les connais pas, puis je repars d'un air dégagé vers ma table. En passant, je souris au patron pour lui signaler que je l'ai vu, mais que je n'ai pas l'intention de partir sans payer.

Le premier journal ne m'a laissé qu'une impression de vide, je n'y ai rien trouvé qui justifie le moindre intérêt. Comme je n'ai pas fini mon café, j'ouvre le second, "El Mercurio de Calama", et sur la troisième page je lis :

« Au moins trois objets ont été vus dans les premières heures de samedi matin au-dessus de la ville de San Pedro de Atacama. Les Carabineros ne font état d'aucun rapport ou information sur le sujet. Selon les versions présentées par les citoyens, des lumières étranges ont été vues dans le ciel, qui était à ce moment-là plutôt clair. Ce qui a le plus étonné les témoins furent les mouvements étranges effectués par ces objets, qui n'étaient pas ceux d'un avion normal. Ceci a soulevé les soupçons, menant les témoins à croire à la présence d'ovnis au-dessus de cette ville paisible. La police n'a probablement rien enregistré parce que, comme les policiers le rappellent eux-mêmes, les

événements de ce type sont communs à San Pedro, et une attention limitée leur est donnée, à moins que l'événement n'atteigne un niveau d'importance qui attire l'attention de l'ensemble des résidents. »

San Pedro de Atacama sera donc ma prochaine étape.

Ça ne m'enchantait pas de reprendre le bus, j'ai mis presque une semaine entière pour descendre depuis Guayaquil, en Équateur. D'abord une première tranche, jusqu'à Lima, dans le même bus mais avec une escale à Trujillo. Après une nuit dans la gare routière de Lima, j'ai repris un bus pour Tacna, à la frontière du Chili, où j'ai pu passer la nuit dans un hôtel. Puis ce fut Iquique et enfin Antofagasta, cette même gare routière d'où je dois repartir pour Calama et San Pedro de Atacama.

Le voyage ne doit durer qu'une demi-journée, à peu près trois cents kilomètres. Mais j'en ai quand même marre de voir le paysage défiler sans jamais pouvoir m'arrêter.

Je ne sais pas pourquoi je fonce comme ça alors que je n'ai aucun but précis, aucun rendez-vous, rien qui presse en fait. Je dois être impatient de voir ce que je vais trouver. Mais si je ne trouve rien ? Vais-je continuer à courir dans tous les sens comme un chien qui découvre un nouveau jardin ?

Je me promets de faire une pause plus longue à San Pedro de Atacama, pour profiter un peu de la vie et du voyage. C'est tout de même la première fois que je pars aussi loin de chez moi.

En espérant que San Pedro sera une ville aussi agréable que son nom le présage, je monte dans le bus.

San Pedro de Atacama. C'est effectivement un coin assez attachant. Et je n'ai pas tout vu...

Il y a beaucoup de touristes ici, plus que d'habitants réguliers. L'avantage, c'est qu'en arrivant je n'ai pas eu de mal à trouver un hôtel, et aussi que je me sens en vacances.

Toute la journée je me suis baladé. D'abord je me suis levé tard, puis j'ai pris un petit-déjeuner consistant à l'hôtel, des œufs et du jambon. Vers midi, j'étais encore à traîner dans le bar, à fumer une cigarette ou deux.

Dans l'après-midi, je me suis promené dans la ville, j'ai croisé un marché pour touristes et ai acheté deux chemises andines et une flûte de pan. Les chemises sont jolies, la flûte est un cadeau pour Vania. Il fallait bien que j'y passe : je suis en vacances. Avec mes achats je me suis fondu dans la masse anonyme des touristes et j'ai continué ma balade au hasard.

On a vite fait le tour de San Pedro, ce n'est après tout qu'une oasis incrustée dans le désert. La ville est essentiellement constituée de petites maisons blanches, chaulées, et d'autres, roses et bleues. La plupart des routes sont en terre. La végétation s'étale autour, pas trop en avant dans le désert, mais elle reste un peu grise.

J'ai été pris d'un grand sentiment de solitude quand je me suis avancé jusqu'à la limite extrême de l'oasis, à l'est. Juste à la sortie de la ville, le désert commence, et il y a la route, droite, noire, qui file à perte de vue. C'est une étendue immense, tellement plate qu'on ne voit s'en élever que les sommets de la Cordillère des Andes, là-bas, au loin, qui obstruent l'horizon du nord au sud, comme une frontière rectiligne, imposante malgré la distance.

Le paysage fait un drôle d'effet, j'ai mieux compris l'utilité des voitures, et en même temps j'ai été pris d'un élan d'empathie pour tous ceux qui ont arpenté ce désert à pied ou à cheval, dans le passé. Quel courage ! Moi, en arrivant là, j'aurais fait demi-tour...

Je suis donc retourné dans la petite ville, à l'ombre d'un ou deux arbres, pour retrouver un paysage plus humain.

De retour dans le centre, je me suis assis entre les arcades blanches de la mairie, à l'ombre, pour fumer une clope en regardant la vie se vivre.

San Pedro est bruyante, en début de soirée. Des cars ramènent des touristes ébahis qui ont passé leur journée à regarder des déserts, des geysers et des flamants roses. L'appareil photo en bandoulière, les pellicules ou les cartes mémoires pleines d'images, ils rentrent à l'hôtel avec le sentiment du devoir accompli. Le devoir du touriste étant, sans nul doute, de ramener des photos...

Moi, ce qui me plaît en voyage, c'est de respirer l'air du pays. Pas seulement au sens propre, mais respirer l'ambiance, voir comment ça tourne, les odeurs bien sûr, mais aussi les sons, et toutes les autres informations qui planent dans l'air. Voir comment tout cela s'arrange pour donner une ambiance particulière.

Je passe mon temps à regarder les gens rentrer du travail, faire leurs courses, ça me laisse un peu entrevoir comment ils conçoivent leur vie.

Assis sur le bord de la route, je suis bien placé.

Entre les touristes filant vers leurs hôtels ou les restaurants, ou encore vers leur agence de voyage préférée pour réserver l'excursion du lendemain, je distingue une foule moins criante, plus discrète.

Ce sont les travailleurs du tourisme qui vont et viennent pour organiser la soirée.

Je suppose que ceux qui ne sont pas touristes et ne vivent pas du tourisme, évitent de se trouver au centre-ville à cette heure. J'en vois quelques-uns qui frôlent les murs, qui se hâtent pour quitter la scène en se promettant bien de ne jamais y revenir.

Un peu plus tard, le soleil est couché, je suis revenu prendre une douche à l'hôtel et je suis descendu manger. Comme j'étais seul et que le restaurant n'avait pas assez de tables, je me suis retrouvé à manger avec d'autres touristes. Je n'avais pas spécialement envie de parler, mais l'ambiance était détendue et je n'y voyais pas non plus d'inconvénient.

À la fin du repas, une des deux filles a proposé qu'on aille boire un verre à côté, dans un bar musical a-t-elle dit.

En fait, c'était plutôt une boîte de nuit... Mais ce n'est rien, la différence doit être subtile.

Nous avons commandé quelques verres et dansé un peu. On ne pouvait pratiquement plus discuter, à cause de la musique. Ça a duré jusqu'à ce que la même fille, décidément à l'origine de tous les coups, propose d'aller à la Vallée de la Lune, « à une dizaine de bornes d'ici, il y a un minibus qui part dans vingt minutes, et il reste des places, un

groupe s'est décommandé ». Tout ça appris de la bouche d'un gars à l'autre bout de la salle, probablement plus calme que notre coin.

Je décide de les suivre, car après tout je n'ai rien de mieux à faire, et je les trouve attachants. On parle beaucoup de tout et de rien, mais dans le contexte c'est plutôt agréable.

Il faut voir la Vallée de la Lune par une nuit où elle est pleine. La lune et la vallée sont pleines, la première de lumière, la seconde de touristes noctambules. J'ai toujours aimé lire les messages de la lune, écrits aux flancs des collines.

C'est un paysage chaotique enfoncé dans le sable. Des rochers acérés sortent, comme des ruines englouties par le temps. Sous le clair de lune, le paysage est majoritairement gris et blanc. Là où les roches sont orangées, ça prend quand même une teinte violacée. Au-dessus, la lune est majestueuse, elle illumine le ciel, inutile d'espérer voir les étoiles.

En arrivant sur le lieu, puis en descendant du minibus, nous sommes restés silencieux un bon moment. Nous avons marché sur une colline, puis nous avons trouvé un espace libre suffisamment vaste pour pouvoir s'y poser à l'aise. Ça c'est fait naturellement, le besoin de s'asseoir, de se détendre un peu avant de parler, pour reprendre ses esprits, et, suite à ça, le désir de trouver un endroit où il n'y a pas trop de monde, et d'où on puisse voir la lune et le paysage. C'était à un tel point naturel que nous n'avons pas eu besoin d'échanger un seul mot pour nous comprendre.

Au début nous parlons assez vivement, nous nous montrons les collines, les couleurs, les sommets que l'on aperçoit au loin. Et puis les gens, les autres touristes. Et puis des conneries, tout et rien, quand on a assez parlé du reste. On regrette de ne pas avoir amené quelque chose, du café ou à manger. Puis les filles disent qu'il commence à faire froid et les gars qu'il doit être tard, qu'il y a encore une excursion le lendemain.

Plus laborieusement qu'à l'arrivée, une ligne commune se dégage tout de même : il est temps de rentrer. Alors nous repartons vers le minibus. Les deux inconnus qui étaient venus avec nous sont là aussi, ils nous cherchaient. Ça tombe bien. Même le conducteur arrive, c'est parfait, nous allons pouvoir partir. Tout semble se dérouler naturellement, comme depuis le début de la soirée... Mais j'ai un doute, un sentiment, comme un truc qui me retient, le paysage peut-être.

J'ai vaguement envie de rester et vaguement envie de profiter du minibus pour rentrer me coucher. Rester parce que... J'ai l'impression que ça pourrait m'être profitable d'aller marcher un peu dans le désert. Rentrer parce que, tout de même, il se fait tard et que le minibus c'est du concret, si je ne le prends pas je ne sais pas comment je rentrerai.

Pendant que je me pose la question une fille arrive en courant, elle demande si elle peut partir avec nous, elle implore du regard tout le groupe, surtout les autres filles. Le conducteur, sans pitié, dit qu'il n'y a plus de place, ce qui laisse planer une gêne non dissimulée dans le groupe. Que faire ? L'abandonner là à son sort - après tout personne ne la connaît cette fille, ou faire quelque chose ?

La réponse à cette question est beaucoup plus facile à trouver que la solution au problème qui me préoccupait juste avant l'intrusion de la fille essoufflée. Alors je tranche, je dis que je préfère rester là encore un peu, je demande à la fille par quel moyen et quand elle devait rentrer. Elle m'indique un groupe de jeunes en train de pique-niquer dans un coin, ils ne partiront pas avant une heure ou deux.

Resté seul, je m'avance un peu dans le désert. Le but de mon voyage me revient subitement en tête, ravivé par le lieu, le ciel, le contexte. Non que je l'aie totalement oublié, mais je gardais ces de pensées éloignées de moi, pour m'en reposer un peu.

C'est peut-être là, au bout de cette improbable soirée, que je vais de nouveaux rencontrer mes extraterrestres. Oui, les miens, ceux que je suis venu chercher, ceux qui m'ont recueilli une fois, et probablement soigné aussi. Il faut que je marche, que je m'avance dans ce désert, un peu plus loin de la civilisation. Là-bas ils pourront me contacter.

J'avance, j'avance, ça fait presque une heure entière que je marche, mais ce n'est qu'une impression, puisque je n'ai pas de montre.

Je commence à réaliser que, dans ce désert, si une soucoupe volante venait à apparaître on la verrait depuis la ville, pourtant distante de plusieurs kilomètres. Ce n'est pas du tout la même situation que lors de ma première rencontre.

Derrière moi, je vois encore, loin, les lumières des véhicules qui déposent ou embarquent les touristes, et, plus ténus, les éclairages disposés sur le sol. Si je ne veux pas passer la nuit dans le désert, je ferais bien de rentrer maintenant, et au pas de course. Sans compter qu'il commence à faire froid et que je ne suis pas très couvert.

Presque convaincu de faire demi-tour, je commence à virer de bord. Pas trop vite, parce qu'il est encore difficile d'admettre que cette tentative était vouée à l'échec, que je ne verrai pas d'extraterrestres ici, et qu'en plus je me suis peut-être déjà mis dans le pétrin pour le retour.

Alors que je regarde une fois de plus vers les lumières, l'appui de mon pied gauche se dérobe sous mon poids. Je glisse, d'abord lentement, vers un trou, une fosse que je n'avais pas vue.

Une pente plutôt, la pente raide d'une dune, vu que je glisse longtemps, et de plus en plus vite.

J'ai le temps de voir le sol arriver, avec une tâche un peu plus sombre dans la zone de mon point de chute probable. Je me resserre un peu sur moi-même, me recroqueville en prévision du choc. Ça doit être des rochers, j'en frémis d'avance, c'est un cauchemar.

Visiblement, ce ne sont pas des rochers. C'est plutôt souple et, quand j'arrive, j'entends crier, « Aïe ! Waouh, putain, qu'est-ce qui se passe ? »

Et, de façon plus posée, d'une voix qu'on sent agréable sous la colère et la surprise, mais un peu étouffée :

« Mais qu'est-ce qui se passe là ? C'est quoi ? Y'a quelqu'un ? Vous êtes qui ? »

Il y a un bruit d'étoffe, le zip d'une fermeture éclair, et je vois un visage se détacher de la masse sombre. Je n'ose trop rien dire, alors je murmure seulement :

« Euh... Excusez-moi... Je vous prie de m'excuser... J'ai glissé...

- Ah oui, t'as glissé ! Et t'es qui, toi qu'as glissé ? Répond-elle amusée.

- Euh... Johnny Milou. »

Rire franc. Puis, encore entrecoupé de rires :

« Johnny Milou !... Tu t'appelles Johnny Milou et tu as glissé !... Je vois le tableau, c'est pas triste. Mais tu viens de quelle planète, mon gars ? »

La fille est maintenant sortie de son duvet, elle remet une polaire qui était fourrée dedans. Elle est tellement jolie que je suis tout ému, j'espère que je ne lui ai pas fait mal. Je lui pose la question, elle hausse les épaules et ne répond pas. Alors je reste planté là.

Je ne peux pas partir, elle est trop mignonne. Je ne peux pas la laisser là dans le désert et m'en retourner sans avoir discuté un peu, savoir ce

qu'elle fait là, seule, à dormir ici.

« Tu veux un café ? »

La question me surprend, absorbé dans mes pensées, je ne m'attendais pas à ce qu'elle parle, qu'elle daigne parler à la grosse brute qui s'est cassé la figure sur son dos. Pour contrebalancer ma surprise et ce qui pourrait passer pour une hésitation, je souris.

« Oui, bien sûr, je peux pas refuser un café offert dans le désert, en pleine nuit, et de la part d'une fille que je viens de réveiller comme ça.

- Tu ne m'as pas réveillée, j'étais en train de regarder par là-bas, vers les montagnes. »

Elle me montre des jumelles. Je me demande bien ce qu'elle peut regarder avec des jumelles en pleine nuit. Mais après tout...

« Et qu'est-ce que tu vois, dans tes jumelles ?

- Pour le moment rien... c'est désespérant.

- Ah... Mais qu'est-ce que tu cherches à voir alors ?

- T'es curieux, toi... Johnny Milou... En plus de me tomber dessus, t'es vachement curieux.

- Oui, excuse-moi... C'est juste que j'aime bien comprendre. Je me demande ce que tu peux bien chercher avec des jumelles en pleine nuit. C'est tout... C'est légitime je pense, non, tu ne crois pas ?... À moins que tu n'aies pas envie de parler, dans ce cas-là tu dis rien et c'est bon...

- En fait je regarde si y'a pas des soucoupes volantes... Qui passeraient par là... »

Je ne pouvais pas mieux tomber, sans jeu de mots.

Sous le choc, je m'assieds par terre, assez lourdement, si bien qu'un caillou se plante dans ma fesse et me fait sauter sur le côté.

J'essaie de cacher l'effet que me fait cette déclaration et pour une fois j'y arrive, non que rien ne transparaisse, mais parce que tout transparaît trop, parce que, dans cet enchaînement improbable de chutes, elle n'arrive plus à trouver les causes. Elle me regarde d'un air vraiment désolé, interloqué. Au début je l'ai fait rire, maintenant elle commence à se demander si ça ne va pas trop loin, si je ne suis pas complètement barjo.

Un instant, j'ai envie de lui raconter mon histoire, pourquoi je suis là. Mais j'hésite, je ne sais pas pourquoi. Je ne le sens pas, je sens au contraire que ça m'apporterait des ennuis. Peut-être parce qu'elle semble trop jeune pour être sérieuse. Je décide donc de jouer l'innocent, de ne rien dire, on verra plus tard.

« Comment tu t'appelles ?

- Encore une question !... Tu peux m'appeler Léli... Normalement c'est Laetitia, mais c'est difficile à prononcer dans toutes les langues.

- Et donc, Léli, tu essayais de voir des soucoupes volantes.

- Oui... Tu fais partie de ces gens qui trouvent que c'est ridicule ?

- Oh non, pas du tout, ça m'intéresse un peu, au contraire. Et ce n'était pas le truc à dire si tu voulais que j'arrête avec les questions. Non vraiment pas... T'aurais dû me parler d'oiseaux migrateurs ou de fourmis noctambules, là j'aurais pas insisté, mais pour des soucoupes volantes, forcément, j'ai quelques questions en attente... »

Elle sourit, un peu plus détendue.

« Ben d'accord, pose tes questions... Qu'on en finisse, comme ça je pourrai peut-être continuer. »

Plus détendue, mais toujours aussi hargneuse. D'accord je lui suis tombé dessus comme un sac, et pas à côté, en plein dessus. Certes je ne peux rien dire, elle a des raisons de se montrer désagréable. Mais quand même, cet air hautain, comme si elle n'avait besoin de personne, je n'aime pas beaucoup, ça m'enlève quelques scrupules de ne pas déballer la vérité.

« Pour commencer, je me demande pourquoi t'es venue ici, dans ce désert, pour voir des soucoupes volantes, et pas ailleurs. Est-ce que t'en as déjà vu ? Ou alors tu es là totalement par hasard, et où que tu sois, dès que tu t'emmerdes, tu sors les jumelles pour chercher des soucoupes volantes...

- Ben tu ne connais pas le désert d'Atacama ? T'as jamais entendu ça ? Le coin le plus aride de la planète, avec donc le ciel le plus pur. Les tracés de Nazca plus au nord, enfin toute la bordure de la cordillère... »

Je feins un « Non » étonné du mieux que je peux.

« C'est toi qui es là par hasard alors. Si t'es juste venu pour faire du sand-boarding sur les dunes, je te signale que ça ne se pratique pas la nuit, et que, vu ton habileté, tu risques de te faire très mal. »

Je ne sais pas quoi répondre, je n'ai jamais entendu parler de "sand-boarding"...

C'est vrai que je suis venu pour une raison particulière, dire le contraire ou donner une autre motivation, ça serait mentir. Il ne s'agit plus seulement d'omettre, d'occulter une vérité que j'estime privée, il faut affirmer qu'une chose inexistante existe, et ça je ne peux pas.

Heureusement je trouve une tournure de phrase qui m'évite à la fois l'aveu et le déshonneur.

« Je suis venu là par hasard, parce que le nom me plaisait bien et que j'ai lu un article dans un journal. Je voyage comme ça, moi... au hasard. Là j'étais à Antofagasta et j'ai fait un saut ici.

- Et tu vas où après ?

- Oh, après je ne sais pas, il va falloir que je rentre, je crois... »

Elle ne dit plus rien, elle me regarde, satisfaite. Je comprends que je me suis fait avoir, qu'elle a habilement détourné la conversation. Mais ça ne se passe pas comme ça avec moi, autant mentir m'est difficile, autant je me moque totalement d'avoir le dessous dans une discussion. J'y suis habitué.

« Bon, d'accord, mais tu ne m'as pas répondu. Pourquoi es-tu ici précisément ?

- Ben si, je te l'ai dit : c'est connu.

- Oui mais ici... Exactement ici, dans la vallée de la Lune. Et puis à la deuxième question aussi : est-ce que tu en as déjà vu, des extraterrestres ?

- Non, je n'en ai jamais vu, mais j'ai connu des gens qui en ont vu. Ils ont vu des lumières dans le ciel qui faisaient des mouvements bizarres. C'était par ici, alors je reviens de temps en temps pour essayer de les voir moi aussi.

- Tu viens souvent ?

- Oui... Enfin j'habite au Chili, à Serena, plus au sud, alors ça ne me fait pas très loin. En été, je viens bien trois ou quatre fois... En ce moment j'accompagne des amis européens qui sont de passage.

- Et tu les as perdus dans le désert pour la soirée ?

- Non, ils me saoulaient un peu. Ils veulent tous les deux me sauter, ça m'énerve.

C'est des gars que j'ai rencontrés sur le net, je ne les connaissais pas vraiment, mais là, ça devient chiant.

- Oui, je comprends.

- Non, me fais pas rire, tu peux pas comprendre, t'es un mec. Si ça se trouve, toi aussi, tu ne penses qu'à ça...

- Non, pas précisément, je n'y avais pas encore pensé. Mais maintenant que tu le dis...

- Tu vois ! Tu ne peux pas comprendre...

- Si... Quand j'étais un peu plus jeune, j'avais tendance à attirer les homos, et je peux te dire que quelques-uns ont été vraiment lourds. Alors depuis que je me suis fait draguer toute une soirée, je peux comprendre les femmes qui en ont ras le bol.

- Ah ouais... Ça ne m'étonne pas, tu as l'air assez efféminé... D'un autre côté on ne peut pas dire que la finesse soit ton point fort... »

J'accuse le coup... Les coups... Mais de toute manière elle a raison, je suis scotché, je suis un mec devant une beauté cruelle.

« Non, ne fais pas la gueule, je ne dis pas ça pour te blesser, c'est juste une vanne ! »

Elle commence à s'adoucir. Il y a toujours un début assez rude, mais après elle essaie de se rattraper. En progrès donc...

Pris d'un élan de tendresse, je m'approche d'elle jusqu'à être tout contre son duvet. Elle n'a aucun mouvement de recul, plus aucune crainte. Ça fait bien un quart d'heure que je ne me suis pas vautré par terre, ça doit la rassurer.

Je ne dis plus rien, je regarde la cordillère qui s'élève, fantomatique dans la nuit. Léti reste un moment à me regarder, se demandant sans doute ce que je fais, pourquoi je reste planté là, sans la moindre intention de la laisser seule.

« Dis Johnny, tu comptes rester là avec moi ?

- Ben oui, je ne suis pas pressé, je vais essayer de voir des soucoupes volantes, moi aussi. »

Sans rien dire, elle reprend ses jumelles et se repositionne dans le duvet. Je sens son corps osciller sous mon dos. Je me retrouve au creux de son ventre, je glisse un peu et bascule sur le côté pour regarder dans la même direction qu'elle. Je suis très bien comme ça, ici, entre son ventre et ses cuisses, avec seulement le duvet pour me séparer d'elle. Il me semble que je pourrais m'endormir.

Peut-être une heure plus tard, je commence à être vraiment frigorifié. Ce n'est plus aussi confortable. Derrière moi, Léti ne bouge pratiquement pas, de temps en temps je la sens se resserrer autour de moi, dans son duvet, pour chercher la chaleur.

Il faut que je me lève, que je bouge, que je fasse circuler le sang. Léti sursaute quand mon poids quitte son ventre, elle ne dormait pas, mais avait dû déjà tomber dans une demi-léthargie.

Elle me demande en baillant :

« Qu'est-ce qui se passe ?

- Rien de grave, j'ai froid, il faut que je me bouge un peu.

- Oh non... J'étais très bien comme ça moi, tu me tenais chaud...

- Oui mais si je meurs de froid, je ne pourrai plus te tenir chaud longtemps, alors...

- Tu peux essayer de venir dans le duvet mais je ne te promets rien... »
Elle a dit ça en rigolant. Mais de mon point de vue, c'est une solution plutôt agréable... Une très bonne solution en fait.

Pendant qu'elle est encore sur l'hilarité silencieuse de sa proposition en l'air, je la contourne, laisse tomber mes chaussures dans le sable et commence à enfiler mes pieds à l'intérieur du duvet.

Quand elle comprend que j'ai décidé de tenter l'impossible, elle repart d'un rire franc, elle se tortille en criant :

« Non, non, Johnny !... Ça ne passera pas !... Ça ne passera jamais !... Mais enfin... C'est quoi ce truc dans mon dos ? »

Je tente de la rassurer par quelques :

« Mais si, mais si, ça va passer, je ne suis pas si gros que ça... »

Je n'arrête pas de rigoler, et je ne me rends pas compte que l'expérience commence à être assez désagréable pour elle. Quand je passe les fesses, je l'entends couiner légèrement et je me rends compte que le haut du duvet est en train de l'étrangler. Je dégage sa gorge, m'excuse, et commence à comprendre qu'elle avait raison, que ça ne passera jamais. C'était couru d'avance, je ne sais pas ce qui m'a pris. L'idée de me retrouver tout contre elle, sans cette ridicule barrière qu'est le duvet ?

Mais comme le plus gros est fait, je descends encore un peu, jusqu'à ce que sa tête se retrouve sur ma poitrine. Elle ne dit plus grand-chose maintenant, elle doit être un peu énervée depuis qu'elle a failli périr par strangulation.

À deux dans le duvet nous formons un bloc solide, pas souple du tout, nous sommes comme ligotés l'un à l'autre au bas de la dune.

« Euh... Je crois que ça ne passera pas. Enfin, c'est passé, mais ce n'est pas très confortable..., risqué-je.

- Oui, tu peux le dire... »

Elle est énervée, ça se sent. Ou blasée plutôt ? Blasée d'être sans cesse énervée, probablement.

« Oui excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris... Tu n'as pas mal au moins ?

- Non, ça va... Mon cou se remet lentement... »

Je dégage un peu ses cheveux, pris entre son crâne et mon torse, et je passe doucement mes mains sur son cou. Elle lève un peu la tête pour dégager l'accès et soupire doucement.

« Excuse-moi vraiment. Je ne sais pas quoi dire... Je crois que c'est l'idée de me retrouver contre toi, ça m'a fait tourner la tête. Comme tu

disais, je ne suis qu'un mec... »

Elle ne dit rien pendant un moment, moi non plus. Je sais que je devrais m'en aller, mais je ne peux m'y résoudre. J'essaie de prolonger la confrontation au prétexte d'attendre qu'elle réponde quelque chose.

Elle a dû comprendre, car elle reprend la parole, d'une voix maintenant très douce, en accord avec la douceur de sa silhouette.

« Oui... Tu es bien un homme, ça ne fait aucun doute. Toujours à me tourner autour, à essayer de se frotter contre moi, à me harceler. D'accord je ne suis pas farouche, je me laisse faire si vous voulez, mais bon... C'est tout de même chiant à la longue... »

Je me sens comme glacé, piégé en flagrant délit. J'ai prétendu la comprendre et, juste après, j'ai prouvé que je ne comprenais rien. Une attitude typiquement masculine je crois... Je me sens perdu aussi, entre la douceur de sa voix et la dureté de ses propos.

D'un ton vide, parce qu'il n'y a plus d'autre solution, je fais :

« Bon, ben... Ça ne sert à rien que je continue de m'excuser... Je vais y aller...

- Non, attends un peu... »

Je comprends toujours pas. Je la sens plus que je ne la vois se retourner par petits mouvements dans le duvet, pour me faire face, puis elle sort un peu plus pour venir se mettre à hauteur de mon visage. Pendant ce temps je suis transi, j'attends. Elle est comme une déesse, comme ma maîtresse absolue, elle m'a dit d'attendre, alors j'attends, mon sort est totalement suspendu à ce qu'elle va dire.

Quand elle commence à parler, j'ai presque oublié le désert qui nous entoure et la cordillère majestueuse qui s'étend du nord au sud.

« Tu sais, Johnny, je ne t'en veux pas. C'est juste que c'est toujours pareil. Mais vous n'y pouvez rien, c'est comme ça. Des fois j'ai l'impression que des vagues de sensualité émanent de moi et que vous, les pauvres hommes, vous êtes immanquablement entraînés dans un tourbillon de concupiscence... Mais ça me fait plus ou moins plaisir... Des fois je vous jette immédiatement, et irrémédiablement. D'autres fois je suis plus gentille... Alors avec toi, tu vois, je suis plutôt très gentille... Parce que je te trouve... Tu sais, si ce sacré duvet était un peu plus large, ou s'il faisait moins froid, j'aurais bien passé la nuit avec toi, j'aurais même eu envie de faire l'amour, certainement... Mais là, ça va pas, avec le duvet on ne peut ni s'envoyer en l'air, ni même dormir... Alors tant pis... Ça sera peut-être pour demain... Peut-être, si on se retrouve et si je ne suis pas passée à autre chose... »

Et aussitôt qu'elle a fini de parler, elle se jette sur ma bouche et

m'enlace de son bras libre.

À la fin du baiser j'ai l'impression que le monde entier est devenu rouge. Dans mon cerveau des bulles écarlates, joyeuses, montent vers le sommet où elles éclatent et retombent, encore irradiantes de lumière.

Quand je sens sa bouche repartir, j'essaie de la rattraper, de lui courir après, ça la fait rire. Alors je comprends que c'est fini, que le moment de grâce est passé, que la nuit, le voyage s'arrêtent là. Je ne suis venu ici, je n'ai eu envie de marcher dans le désert, que pour venir cueillir ce baiser. Peut-être même l'ensemble de cette histoire d'extraterrestres a-t-elle été montée pour que j'arrive à passer ce moment avec elle, Léti.

Comme d'habitude, toutes les pensées violentes qui m'agitent doivent défiler en grosses lettres sur mon visage. Elle me regarde avec une sorte de tendresse compassionnelle, comme si elle n'en avait pas perdu une miette. Et comme elle comprend que ça ne doit pas être simple pour moi de me décider à partir, elle me pousse un peu :

« Allez, Johnny... Je sais bien que tu voudrais rester, et que la dernière chose à faire pour te pousser à partir était de t'embrasser... Mais il va falloir que tu y ailles. Tu ne peux pas dormir dans le duvet et je ne te laisserai pas dormir sans rien, tu vas crever de froid. À la limite je pourrais partir avec toi et on irait se jeter ensemble sur un lit, mais là je voulais rester une nuit entière, jusqu'au lever du soleil... C'est ce que j'avais prévu, depuis ma dernière visite...

- Oui, d'accord, je vais y aller, juste le temps de mettre un peu de scotch autour de mon cœur pour qu'il puisse tenir en un seul morceau, au moins jusqu'à ce que tu ne me voies plus... Question de fierté...

- Pfff...

- Tu crois qu'il y aura encore du monde pour me ramener en ville là-bas ? Je ne sais pas du tout quelle heure il peut être...

- Je n'en ai aucune idée non plus. Mais sur le parking il doit rester au moins ma voiture, tu verras, derrière, il y a un vélo. Tu peux le prendre... Il n'y a pas de lumière, mais avec la lune, t'as des chances de voir la route.

- Ah, d'accord. Tout est prévu... Je peux même pas espérer être obligé de revenir...

- Non... À moins qu'on m'ait piqué ma voiture... Ou le vélo... Mais bon, c'est tout de même rare dans le coin.

- Et je te le rends quand, le vélo ?

- Tu ne pars pas demain ?

- Non, je devrais être encore là... À moins que je ne décide de te fuir à jamais...
- Pfff... On a qu'à dire qu'on se retrouve à midi au Klan Destino, pour le petit-déj.
- D'ac... C'est où le Clandestino ?
- Mais tu ne connais rien, ma parole ! Ce n'est pourtant pas très grand, San Pedro. C'est "calle Licáncabur", au nord du village, au bout de Tocopilla.
- Bon, ben je vais y aller... Je peux avoir un petit bisou pour la route ? »

Vers onze heures du matin j'émerge du sommeil. Tout est calme, mais c'est un miracle que j'aie pu dormir jusqu'à cette heure avec le bruit qui règne dans l'hôtel depuis le petit matin.

Entre les poules, la patronne, les partants et les nouveaux arrivants, il était difficile de dire qui criait le plus fort. J'ai tout de même réussi à rester couché jusqu'à maintenant, moitié réveillé, moitié endormi, c'est une performance.

Hier soir, la voiture et le vélo de Lėti étaient toujours en place quand je suis revenu sur le parking. Alors je suis rentré, je l'ai laissée regarder les étoiles et chercher des soucoupes volantes.

Je ne sais toujours pas quelle heure il était, mais je sais que j'ai eu un peu de mal à retrouver le chemin... Malgré la lune...

Quand je suis arrivé dans San Pedro, il n'y avait pas un bruit. Je suis discrètement entré dans ma chambre, et là, seulement, j'ai entendu des gens s'affairer pour partir aux excursions du matin.

Je me lève douloureusement et m'habille rapidement. Dans la chambre, il y a une lumière agréable, filtrée par les volets fermés. Je vois bien que l'extérieur semble très lumineux, mais je suis tout de même surpris en ouvrant la porte. Je fais un pas en arrière et détourne la tête. J'ai une folle envie de retourner me coucher, mais j'ai eu le temps de jeter un œil sur la montre accrochée à mon sac, et je sais que j'ai rendez-vous avec Lėti dans une heure.

Malgré la brume qui flotte dans ma tête, je crois me souvenir que je ne voudrais pas manquer ça...

Courageusement, je me traîne jusqu'à l'accueil, où la propriétaire de l'*hospedaje* est en train de faire ses comptes. Je quémande un café. Elle me regarde d'un œil désapprobateur, puis va chercher un reste de café dans une bouilloire. Elle me demande si je vais manger ici, je lui réponds que je dois aller prendre le petit-déjeuner dans un bar, ce qui a pour effet d'accentuer cette lueur de désapprobation dans son regard.

En retournant à ma chambre avec un gros bol de café fumant, je dois bien reconnaître que je suis le seul hôte à traîner encore dans la cour. Une bonne partie d'entre eux doit être en excursion quelque part, plus ou moins loin, et le reste, ceux qui viennent d'arriver ou s'accordent une journée de repos, sont probablement sortis faire quelques courses

avant midi.

Je m'assois sur une chaise d'école rouge, à une petite table en bois, devant ma chambre, sous le toit de paille qui déborde sur la cour. Tranquillement posé à l'ombre, je bois mon café en attendant l'heure de partir. L'heure de rejoindre Léli...

En me remémorant les événements de la veille, je me promets de repasser au marché pour m'acheter un des ponchos en laine que j'ai vus la dernière fois. Je les avais déjà remarqués, mais comme il faisait chaud je n'en avais pas vu l'utilité. Elle m'apparaît maintenant cruciale, en lettres rouges clignotantes. Je ne veux plus que les froides nuits du désert me privent encore des moments de grâce qu'on y vit parfois ...

Un peu avant midi, je pars à la recherche du bar Clandestino, dans je ne sais plus quelle rue. Je demande à la patronne de me l'indiquer, ce qu'elle fait, polie malgré sa désapprobation.

Comme San Pedro n'est pas très grand, je m'en sors assez bien. Peu après midi, je débarque dans le bar, non sans avoir remarqué ma méprise quant à l'orthographe de son nom. D'ailleurs, ce qui m'étonne à San Pedro, c'est qu'on puisse trouver un bar branché, avec décor fantasmagorique, musique et connexion internet, derrière une vieille porte bleue ouverte dans un mur en adobe.

Léli est là, devant une des tables en bois brut. Dans la lumière tamisée, elle me semble encore plus belle. Je me dis que j'ai eu une sacré chance de tomber sur elle, littéralement. Il y a aussi deux gars autour de la table, ils la boivent du regard. Ils ne me voient pas arriver, il faut que je fasse le tour, que je me mette face à Léli, qu'elle me reconnaisse enfin, pour que les deux types sortent de leur contemplation.

« Ah ! Johnny, je t'attendais... Tiens, je te présente Michael et Nathan, les deux amis dont je t'ai parlé hier soir. »

Elle a levé les yeux sur moi et s'est fendue d'un large sourire. Ça m'a fait un grand plaisir, qui déboule comme ça sans prévenir, le bonheur tient à peu de chose. Je me dis que, comme les deux autres, je pourrais tomber dans une contemplation béate de cette fille, alors j'essaie de me ressaisir, de rester un peu plus lucide.

Quand elle a abandonné d'un coup la conversation, sans doute passionnante, qu'ils s'évertuaient à inventer pour elle, ils s'en sont pris un coup, les prétendants. Ils me regardent comme un intrus importun,

l'air de dire : « Qui c'est celui-là, qu'est-ce qu'il vient faire ici ? »

Comme pour leur répondre, Léli entreprend de me présenter plus amplement.

« Johnny Milou, qui m'est tombé dessus hier soir dans le désert... »

Elle ne peut pas s'empêcher de rire à nouveau en pensant à notre rencontre.

« Et avec qui j'ai passé une partie de la nuit... Tu m'as ramené mon vélo ? »

Merci Léli, pour ce petit plaisir viril. Les deux autres ont blêmi. Que je passe une partie de la nuit avec leur icône, semble être de l'ordre du sacrilège suprême. Je fais mine de rien, juste un petit sourire de connivence, pour enfoncer le clou.

« Ah non, tiens, j'ai complètement oublié... Mais c'est pas grave, on n'a qu'à repasser à ma chambre tout à l'heure. »

Le simple fait de mentionner ma chambre est largement pire que l'annonce de la troisième guerre mondiale. Ils commencent à perdre pied, se raccrochent à la table pour ne pas venir m'étrangler sur-le-champ.

Profitant du passage d'un serveur qui leur apporte leurs déjeuners, je commande le mien. Ça fait un peu diversion, je demande des renseignements sur les plats, Léli m'explique en quoi ça consiste. Sitôt la commande passée, un plat fumant arrive devant moi. Nous mangeons tous en parlant de choses et d'autres.

Autour de Léli, nous, les trois garçons, faisons comme trois coqs qui se chamaillent à coups de patte sur le côté, et font les beaux devant la plus jolie poule du coin. Malgré le coup d'éclat à mon arrivée, je ne suis absolument pas doué à ce jeu, je m'en prends plein la figure.

Ils ont beaucoup voyagé, avec leurs fidèles sacs à dos, alors ils étalent tout ça devant nous et n'arrêtent pas de s'étonner de mon inculture.

« Tu aurais dû voir Katmandu, c'est encore mieux qu'ici. Tu ne connais pas Katmandu ?

- Non, non, mais y'a pas que ça que je connais pas... »

Ils critiquent un peu tout, comparent, et se placent en conquérants, en juges. Eux, européens, ils savent, ils peuvent juger, ils sont comme des ethnologues au travail. Ils posent des questions, observent les autochtones, et puis ils pérorent. Des fois même, ils essaient d'expliquer quelques rudiments de civilisation à ces pauvres "pauvres" : comment ils devraient découper le poulet ou aménager un hôtel plus accueillant.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, je m'énerve un peu, je leur dis

ma façon de penser. On ne peut pas toujours se battre sur le même terrain.

« Moi, je ne voyage pas pour juger les peuples qui m'accueillent. Il me semble que j'apprends beaucoup plus de choses sur moi en étant chez eux, que je ne pourrais leur en apprendre sur eux... Quand je discute avec quelqu'un, je me dis que j'aurais pu naître ici, aussi. Alors j'essaie de me mettre à sa place, de comprendre comment il vit, et je lui raconte comment moi je vis, chez moi. Et comme ça je comprends mieux comment je fonctionne, quel est l'impact de ma culture sur ma façon de voir, et aussi ce qu'il y a de commun entre tous les hommes de la Terre. Des fois il n'est même pas nécessaire de parler la même langue, les gestes et les émotions suffisent... »

Silence, j'ai massacré la bonne ambiance de foutage de gueule organisé qui se mettait doucement en place... Une mouche vient tourner autour des restes de plats, Michael l'écrase sauvagement sur la table... Ça ne m'étonne pas, il semble adorer dominer tout ce qui bouge, fût-ce une mouche.

Pour mettre encore un peu plus de distance entre nous, j'insiste :

« Et d'ailleurs je suis venu ici avec un but précis, j'ai quelque chose à faire, je ne suis pas en vacances. Mais je ne peux pas vous en parler là, une autre fois peut-être... »

Et je regarde Léti, avec un air mystérieux. Elle sirote négligemment son jus d'orange.

Évidemment les deux autres trouvent que mon discours est "bidon", que c'est n'importe quoi, que je ferais mieux de voyager un peu plus avant de parler. Certes. Je les laisse dire et finis mes œufs au bacon sans m'intéresser beaucoup à la conversation.

Léti annonce qu'elle a sommeil et que, probablement, elle va retourner à l'hôtel faire un petit somme. Nathan, celui qui est à sa droite, a les yeux qui s'agrandissent, pleins d'espoir. Il déclare que lui aussi a bien besoin d'une petite sieste. Léti sourit, il prend ça pour une promesse, mais moi, qui ai connu la fille dans une situation cocasse, je n'en serais pas si sûr.

Elle me regarde longuement, complice à cause de ce qu'elle m'a dit hier soir, puis elle propose qu'on se revoie en début de soirée pour décider d'un truc à faire. Elle a envie d'aller se promener dans le désert un peu plus loin que la veille.

De toute manière les deux autres sont d'accord, pas la peine de poser la question. Quant à moi, je n'en sais rien, ma prise de distance a un

peu fonctionné, et je vois la scène plus de l'extérieur.

Malgré l'élan que je ressens pour Léti, je ne veux pas la suivre pour le simple fait de la suivre, donc je me donne l'après-midi pour décider.

Un peu vexée de ne pas réunir l'unanimité autour de son projet, elle me regarde avec une sorte de reproche. Elle n'a pas l'habitude.

À la sortie du bar, les saluts sont rapides, Michael et Nathan sont pressés de se retrouver seuls avec Léti. Je ne sais pas s'ils ont conscience qu'ils restent tout de même deux.

Je pars dans la direction opposée à la leur, pour ne pas m'imposer, s'il y a une chose que je déteste par-dessus tout c'est bien de m'imposer. Je préfère laisser les femmes libres de choisir qui les accompagne. Elles sont toujours libres, de toute façon.

Sur la route, je m'arrête tout de même au marché pour acheter un poncho de laine. Ils ont l'air effectivement très chauds, mais en plus du poncho, qui est ouvert, je décide de prendre une lourde veste en laine de lama. La veste est marron sombre avec des bandes plus claires, le poncho est blanc avec des bandes marron. En quittant le vendeur, je me dis que le blanc est salissant. À chaque fois j'y pense trop tard, j'aime trop les vêtements blancs.

Chargé de deux gros sacs en plastique, je continue au hasard, je traverse le marché, agréablement étalé sous les cannisses, et j'arrive devant l'église.

Parce que les églises sont toujours des lieux calmes, des havres de paix au milieu des villes, je décide d'y entrer, bien que San Pedro ne soit pas une ville précisément stressante et que je n'aie pas réellement besoin de repos.

À l'intérieur, c'est plutôt petit. Les murs sont blanchis à la chaux, et on dirait, par endroits, qu'ils coulent. Le plafond est fait d'une charpente irrégulière en bois de cactus.

Pour m'écarter un peu des touristes qui passent prendre quelques photos, je m'avance et m'assieds sur un banc du deuxième rang.

Je ferme les yeux et écoute les bruits de la ville, agréablement étouffés par les murs de l'église. D'autres touristes entrent, mais ils parlent bas, ils chuchotent. On entend le vent qui pousse doucement la paille du toit, quelques oiseaux qui discutent dans les arbres proches.

Je suis à San Pedro de Atacama, à plus de dix milles kilomètres de chez moi, j'y suis, je suis là. Je sens la rotondité de la terre sous mes pieds, j'imagine que je suis assis sur une sphère, de l'autre côté d'où je suis né.

J'ai croisé des extraterrestres, un jour, il y a quelque temps, puis j'ai rencontré Vania, et je suis venu ici, et j'ai croisé Léli...

Et je ne sais pas ce qui vient après. Pour la première fois depuis que je suis à San Pedro, je pense à Vania, j'ai un élan de tendresse. D'un côté, je m'en veux d'avoir succombé comme un idiot aux charmes de Léli, de n'avoir plus vu qu'elle pendant un court instant. Mais d'un autre côté, je me demande si elle n'est pas liée avec le but de mon voyage, notre rencontre a tout de même quelque chose d'extraordinaire. C'est un point que je ne peux pas négliger.

Le soir venu, je retrouve le trio infernal sur la place de la mairie, un peu en avance. J'ai décidé de venir avec eux, parce que, il faut être lucide, je n'ai toujours pas d'autre idée. Après tout, partir dans le désert est à peu près ce que j'aurais fait seul, et je sais que Léli, au moins, partage le même but que moi.

Pour elle, c'est plutôt un jeu, une passion post-adolescente, alors que pour moi c'est une mission, mais le résultat est le même.

Nathan n'est pas au mieux de son entrain et Léli semble reposée, j'en conclus qu'elle a bien dormi et qu'il est resté sur le pas de la porte. Bien que je veuille rester distant par rapport au problème, j'en ressens une satisfaction sourde.

Léli propose que nous allions manger, même s'il est encore tôt, puis que nous partions tout de suite dans le désert, à la tombée de la nuit. Tout le monde est d'accord sauf Nathan, qui semble vouloir marquer sa désapprobation d'une manière ou d'une autre, pour faire le dur.

À cette heure, beaucoup de restaurants n'ont pas commencé à servir, le choix est donc vite fait. Je ne parle pas beaucoup, je suis absorbé par mes projets.

Depuis mon passage dans l'église, je me suis bien remis dans le bain, j'ai repris le but initial de mon voyage. La pause que je m'étais accordée en partant pour San Pedro est derrière moi, consommée.

Je sens bien que je n'ai pas d'autre but, que si je n'avance pas dans mes investigations, je tourne en rond. Sans compter que je grignote petit à petit mon budget. De ce point de vue, je suis tout de même assez pressé, je ne voudrais pas avoir à emprunter de l'argent à Vania, ni revenir bredouille.

Avant d'arriver, sur le bateau, et pendant le trajet de Guayaquil à Antofagasta, j'imaginai le désert d'Atacama comme une zone localisée, circonscrite à une taille humaine. Je prévoyais donc de faire ce qu'il m'a été dit : « Va dans le désert d'Atacama. » C'est-à-dire

seulement y aller et voir ce qu'il se passerait.

Mais dans la réalité je n'ai parcouru qu'une minuscule zone, et si je ne trouve rien, je peux toujours me dire que je ne suis pas au bon endroit. Ce soir, si tout se passe comme je le souhaite, je vais pour la première fois m'enfoncer dans le désert. Là-bas je verrai. Je verrai bien si des extraterrestres m'attendent. Ils doivent m'attendre puisque c'est l'un d'eux qui m'a donné rendez-vous.

Je suis tiré de mes rêvasseries par un violent coup de pied que m'envoie Légi sous la table.

« Eh, Johnny, qu'est-ce que tu fous ? Où es-tu encore parti ?

- Non, rien, excuse-moi, excusez-moi, je pensais au truc que j'ai à faire ici...

- Toujours cette fameuse mission dont tu ne peux pas parler... Ne me fais pas rire, ironise Nathan.

- Ouais, ben t'occupes pas trop de ce que je pense, tu pourrais attraper une tumeur au cerveau.

- Et à moi, tu le dirais ce que tu es venu faire ici, demande Légi. Après tout, je t'ai bien raconté ce que je faisais dans le désert, moi...

- Oui, je te le dirai, peut-être, "si on se retrouve et si je ne suis pas passé à autre chose"...

- Mais c'est du chantage !

- Non, c'est juste un clin d'œil, une petite vengeance sans conséquences... »

Nathan et Michael n'ont rien compris à notre dernier échange, normal, il faut avoir vécu la nuit d'hier. De mon côté, j'ai toujours raffolé des blagues intimes, qui sont révélatrices de la complicité, et en ce qui concerne Légi, je suis plutôt fier d'avoir des instants de complicité. Il faut juste savoir éviter les rayons lasers dévastateurs qui jaillissent des yeux des deux autres.

Après le repas, ils doivent encore passer à leur chambre pour prendre quelques affaires, de mon côté, j'ai tout sur moi, je les accompagne donc directement dans une jolie maison d'hôtes, un peu à l'extérieur de la ville.

Pendant qu'ils se préparent, je regarde une carte étalée sur le nez du pick-up, et sur laquelle Légi m'a rapidement indiqué une direction.

Quand ils reviennent tous les trois, Nathan monte directement à la place du conducteur comme si c'était une chose évidente. Moi, je suis déjà monté à l'arrière, dans la benne, je ne me fais pas d'illusion, je

suis pour ainsi dire rajouté au groupe.

Sur ce, à la surprise générale, Léli déclare qu'elle monte à l'arrière avec moi, pour discuter un peu. Nathan proteste qu'il a besoin d'elle pour lui indiquer la direction, mais elle rétorque qu'elle peut très bien la lui indiquer depuis l'arrière, pour peu qu'il ne roule pas trop vite.

Bougons, ils montent tous les deux à l'avant et Nathan démarre en trombe, pour, une fois de plus, marquer sa mauvaise humeur. J'espère qu'il gardera suffisamment de maîtrise pour éviter de nous précipiter dans un fossé en essayant de regarder ce qui se passe derrière. Un fossé, ou, à la limite, un cactus, il n'y a pas d'arbres dans le coin.

Léli me regarde d'un air étrange, gourmand. Pendant un bref instant, je me prends à rêver qu'elle a sauvagement envie de moi, mais je me ressaisis vite. Dès ses premiers mots, je comprends que son air carnassier n'est dû qu'à l'envie de me tirer les vers du nez.

« Alors, c'est quoi ce "truc" que tu dois faire ici ?

- Un truc. »

Elle minaude, envoie probablement dans ma direction une de ces vagues de sensualité dont elle m'a parlé dans le désert, une de celles qui font perdre la tête aux hommes.

« Allez... Dis-moi ce que c'est, tu as dit que tu me le dirais quand nous serions seuls. Ben voilà, nous sommes seuls... Et je peux te dire que les deux autres devant, ils l'ont plutôt mauvaise.... Allez, dis-le moi... »

Ce n'est pas tellement que je ne veuille pas lui dire, non, je ne pourrais pas, je ne peux pas résister à une minauderie de ce genre. Non, c'est plutôt que je ne sais pas comment le lui dire. Il me semble que j'ai si souvent raconté cette histoire, et avec plutôt peu de succès, sauf auprès de Vania, que je ne sais plus qu'en dire, par où commencer.

Comme je ne réponds pas, elle me pousse du coude et m'inonde de sourires forcés, de battements de cils frénétiques.

À court d'idées, je décide d'aller au plus simple, je lui raconte juste ce que je cherche ici, sans entrer dans les détails historiques.

« Ben, en fait, je suis venu pour essayer de voir des extraterrestres, moi aussi...

- Ah... C'est ça... Je m'en doutais ! Donc tu m'as un peu prise pour une conne hier soir, dans le désert, quand tu faisais semblant d'être étonné... »

Et voilà, c'est pour ça que je me méfie toujours des mensonges, même des plus petits, à chaque fois que je m'y risque ça me retombe sur la tête.

« Je voulais juste éviter d'en parler comme ça, tout de suite... J'ai

rencontré pas mal de gens qui n'y croient pas du tout, aux extraterrestres, mais qui me croient fou, moi. Ça, ils en sont sûrs... Comme quoi les certitudes, c'est pas toujours rationnel...

- Oui, je comprends, il faut dire que tu l'es un peu, fou... Non ? Et puis moi encore je fais ça comme un passe-temps, mais toi, tu traverses carrément l'Atlantique pour venir jusqu'ici... Vous n'avez pas d'extraterrestres en Europe, pour que vous soyez obligés de venir mater les nôtres ?

- Pour tout te dire, je poursuis une intuition, comme un message que j'ai entendu en rêve, qui m'a dit de venir ici...

- Ah là, c'est sûr, t'es complètement barré ! Il entend des voix maintenant... Non mais Johnny, tu te fous de moi...

- Oui, un peu... C'est plus compliqué en fait... Mais ça, c'est une autre histoire, et je te la raconterai plus tard... Il faut tout de même garder un peu de mystère... »

Pendant une fraction de seconde, elle a repris la minauderie, mais elle a vite laissé tomber, considérant certainement qu'elle en savait assez pour aujourd'hui.

« Et où comptes-tu aller, pour les trouver ?

- Figure-toi que je n'en sais absolument rien...

- Tu penses les voir ce soir ?

- Je ne sais pas, je n'y crois pas tellement, mais comme je n'ai pas d'autre idée, j'ai décidé de vous suivre...

- Sympa. Tu n'es même pas venu pour moi !

- Je n'aurais surtout pas voulu venir uniquement pour toi...

- De mieux en mieux... Tu sais parler aux femmes, toi.

Je ne te plais plus ?

- Y'a trop de gens à qui tu plais en ce moment. J'attends que ça décante, que tu décides qui est l'élu... Mais je n'ai pas envie de me battre avec les deux autres, alors je préfère rester zen, et vivre ma vie normalement.

- ...

- Cela dit j'aime vraiment bien être là, derrière le pick-up, avec toi... Avec le vent, les étoiles immobiles... Et si je n'avais pas peur que Nathan pète un plomb j'adorerais te prendre dans mes bras et te parler doucement à l'oreille.

- Aaaah... Et qu'est-ce que tu me dirais à l'oreille ? »

Et elle se penche vers moi en tendant l'oreille.

En essayant de trouver rapidement une idée lumineuse, je me penche

aussi vers elle. Mais alors que mon idée lumineuse tarde, et que je m'apprête à dire n'importe quoi, la roue avant droite du pick-up passe en plein sur une grosse pierre.

Je suis sûr qu'il l'a fait exprès, il a dû nous voir dans le rétroviseur...

Dans la phase ascendante du mouvement, nos têtes se sont rapprochées et mes dents ont un peu cogné son oreille. Pendant la phase descendante, nous avons tous les deux décollé de la benne. Puis dans la phase finale, la chute, le choc, nous nous sommes lamentablement éclatés sur la tôle. Et là, mes dents, toujours elles, se sont attaquées à son front.

Léti hurle, je jure, Nathan freine, avec je ne sais quel sentiment en tête. J'ai une envie folle de m'énerver, de le faire descendre de la voiture et de le massacrer. Mes dents me font mal, je sens le goût du sang de Léti dans ma bouche.

Elle, elle a une large saignée qui coule à droite de son visage, qui s'étale quand sa main, secouée par les cahots du pick-up, vient tâter les dégâts.

En fait elle me devance et c'est elle qui commence à l'incendier. Ça dure même si longtemps que j'ai le temps de me calmer. Quand elle a fini, elle se retourne vers moi, me prend à témoin. Je dis que je n'ai rien de mieux à ajouter.

Puisque Léti est blessée, je me dirige vers le siège du conducteur. Nathan a du mal à se faire à l'idée qu'il doit descendre et aller se taper le cul à l'arrière, mais je n'ai plus aucune pitié. Jusqu'à un certain point, je le hais.

Je lui dis sèchement de descendre, mais il n'obtempère que lorsque Léti arrive, décidée à conduire elle-même son pick-up. Il manque de m'arracher les doigts, restés agrippés à la portière, quand il essaie de la claquer violemment puis file vers l'arrière en jurant.

Il me hait aussi, mais je crois que sa haine, contrairement à la mienne, n'a aucune limite et, ce qui est pire, n'a non plus aucun fondement.

Après cet événement nous sommes tous les deux assez énervés, nous ne parlons plus de se susurrer quoi que ce soit à l'oreille.

Au lieu de cela, j'ai sorti la carte et j'essaie de guider Léti, qui a du mal à se situer : elle n'a pas suivi la route pendant que nous étions derrière.

Après avoir pris une piste, puis une autre, nous arrivons sur une petite bute, surmontée d'une sorte de parking, sauf qu'on pourrait se garer n'importe où dans ce désert.

Léti coupe le contact et nous descendons tous. Nathan et Michael m'ignorent ouvertement. Je commence à craindre que la nuit ne se transforme en cauchemar relationnel.

Le moteur coupé, le silence nous tombe sur les épaules. La lune n'est pas encore levée, on voit juste un disque de lumière se profiler là où elle va bientôt apparaître. San Pedro est loin derrière nous, on n'en voit plus aucune lumière, et il n'y a rien d'autre.

Je suis prêt à penser qu'on est arrivé, qu'on n'a plus qu'à s'asseoir là et attendre en regardant le ciel. Mais Léti ne semble pas de cet avis.

« On va marcher encore un peu à l'est, pour être plus isolés. »

Elle allume sa lampe torche et commence à marcher. Nous la suivons, sans même exprimer le moindre étonnement, elle est assez énervée comme ça.

Pourtant, je ne comprends pas comment nous pourrions être plus isolés...

Au bout d'un quart d'heure de marche, je remarque une lueur vacillante au creux d'un escarpement. Je montre la chose à Léti, et lui fais remarquer que nous étions plus isolés près de la voiture. Outre l'avantage, justement, d'être près de la voiture.

Elle grogne et déclare que, puisqu'il y a un importun, autant allez voir de quoi il retourne, nous obliquons donc. La lueur vacillante devient un fanal qui nous indique la direction.

Le fanal est un feu de camp, et l'importun est un homme assez âgé. En le voyant, je n'ai pas spécialement envie de lui dire qu'il nous importune par sa seule présence... Il est impressionnant.

Il porte un chapeau de cuir déformé et un trench-coat de cow-boy. Il est visiblement étranger, mais je ne dirais pas qu'il est un touriste, il a plutôt l'air d'un chasseur, d'un coureur de plaine. Quand il lève la tête vers nous, je vois des yeux légèrement bridés, perçants, dans un visage allongé. Un visage dont l'allongement est encore accentué par des cheveux longs, poivre et sel, et une barbe pointue.

Il nous regarde arriver un à un sans rien dire. Léti est la première, mais elle a perdu son allant, la présence du chasseur semble l'avoir instantanément calmée.

Nous nous retrouvons tous les quatre debout devant le feu, et l'homme, assis sur son rondin, qui nous regarde tranquillement, avec un petit sourire en coin. On pourrait être dans un western, nous serions les petits-bourgeois, venus réclamer leurs biens à un voleur de

grand chemin.

Comme nous sommes trois garçons très courageux, et puisque c'est Léli qui a décidé de venir ici, nous nous tournons un à un vers elle. Du coup le chasseur la regarde aussi, tout le monde la regarde. Dans un moment aussi tendu, les étoiles elles-mêmes doivent la regarder.

Et pourtant elle n'est pas au mieux de sa superbe, Léli. Elle est un peu embêtée, timide. Si je n'étais pas inquiet à ce point de savoir comment nous allons pouvoir sortir de la situation, je penserais que ça la rend encore plus charmante.

« Euh... Nous avons vu de la lumière alors nous sommes venus... », dit-elle en haussant les épaules, et avec son plus beau sourire de gamine.

Le chasseur rigole, et nous invite à nous asseoir, il s'appelle Carlos. Léli est subjuguée. Elle commence à poser une foule de questions sur ce qu'il fait, d'où il vient et où il va. Carlos répond gentiment, toujours avec son sourire, comme si notre présence l'amusait beaucoup.

Nathan trouve quelques conneries à dire, ce qui lui vaut en retour des répliques assassines de la part de Carlos et de Léli. De plus en plus mécontent, il finit par se taire, puis il va faire un tour dans le désert environnant, bientôt suivi par son fidèle acolyte.

Restés seuls face à Carlos, nous nous regardons. Je ne sais pas à quoi elle pense, bien sûr, mais moi je me dis que je devrais parler à ce gars de ce que je cherche ici, je trouve cette rencontre suffisamment incongrue pour ça.

Elle ne doit pas être loin de penser la même chose, parce qu'elle annonce immédiatement :

« Nous sommes venus dans le désert pour essayer de voir les extraterrestres.

- Ah bon ? Tous ? »

Il se rigole encore, mais il ne semble pas surpris. Léli acquiesce, sans se donner la peine de répondre. Elle laisse faire le temps, attend de voir ce qui va tomber. Je suis d'un coup plus intéressé par la tournure que prend la discussion. L'air mystérieux et ironique de ce gars m'étonne. Il est évident qu'il s'amuse de la situation, mais je sens qu'il n'y a pas que de la moquerie dans son attitude, c'est comme s'il s'attendait à tout ce que nous disons, comme s'il avait quelque chose à nous transmettre et attendait le bon moment. Stimulé, je prends la parole flottante.

« Oui, nous voulions venir dans un endroit inhabité pour essayer de voir quelque chose. Nous devons... Enfin je dois chercher à voir des

extraterrestres.

- Le désert est vaste, il y a plein d'endroits inhabités dans le coin ! »

Je me sens un peu confus. C'est vrai que venir ici ou ailleurs... C'est un peu ridicule. Le désert d'Atacama est immense, effectivement, je me suis déjà fait a réflexion.

« Ben, c'était juste une idée comme ça, je ne savais pas quoi faire de mieux.

- Dans ce cas, tu as bien fait, quand on ne sait pas quoi faire, il faut tout de même faire quelque chose, pour donner l'occasion au destin d'intervenir. »

Oui, c'est exactement ça, c'est ce que je me suis dit, dans des termes un peu plus confus, mais c'est bien ça.

Je n'ai rien à répondre, j'attends bêtement qu'il reprenne la conversation, ou que Léli vienne à mon secours, mais elle est aussi tétanisée que moi. Il comprend et relance.

« Et pourquoi me dites-vous tout ça ? Vous croyez que je peux vous aider ? Vous croyez peut-être que je suis un extraterrestre moi-même ? »

Ce n'était pas la meilleure chose à dire pour relancer la conversation. Un instant je crois qu'il va s'énervé, qu'il va sortir un flingue et nous étaler là. Je regarde Léli en regrettant de n'avoir pas pu entrer dans son duvet avant de mourir. Mais il rigole à nouveau de nos airs ahuris, puis il reprend.

« Ça ne se passe pas comme ça... Ce n'est pas comme ça que vous allez voir des extraterrestres... Il faut en faire un peu plus que sortir le soir à trente kilomètres de San Pedro. »

Un peu énervée de ces considérations qui semblent des critiques, Léli demande :

« Et comment fait-on alors ? »

Il se retourne vers elle et la regarde droit dans les yeux.

« Il n'y a pas de recette, jeune fille, il faut suivre son intuition. »

Elle continue courageusement :

« Mais vous, vous en avez vu ?

- Là n'est pas le problème, moi je ne vous ai pas dit que je cherchais à voir des extraterrestres... En général je cherche plutôt à voir des terrestres... »

Du coup, la conversation tourne court, je reprends tout de même, pour aller au bout de mon idée :

« Vous n'avez rien à nous dire alors, pas un conseil à nous donner ?

- Je vous en ai déjà donné quelques-uns, des conseils, si seulement vous aviez écouté. Et d'ailleurs, pourquoi devrais-je vous donner des conseils ? Je ne suis pas un employé de l'office de tourisme... »

Il rigole tout seul, en battant le sable avec une tige de bois qu'il balance entre ses jambes depuis le début de la conversation.

À ce moment les deux imbéciles reviennent, l'air décidé. Je les voyais déjà depuis quelques minutes, en plein conciliabule, à une dizaine de mètres de nous.

Nathan, toujours plus prompt à la connerie que son collègue, s'avance et s'adresse à Léli.

« Léli, tu peux venir s'il te plaît ? Nous avons quelque chose à te dire.

- Quoi ?

- Non, viens, c'est un truc entre nous trois...

- Mais qu'est-ce que vous avez trouvé encore ? Tu vois pas qu'on est en train de parler ici !

- Si justement, je le vois... Et il faut qu'on parle, nous aussi...

- Bon, d'accord, mais t'as intérêt à avoir vraiment quelque chose à dire ! »

Elle se lève, de nouveau très énervée, et va rejoindre le conciliabule. Ils s'éloignent un peu plus parce qu'elle a tendance à parler trop fort.

Carlos n'a pratiquement pas levé les yeux pendant tout l'échange. Une fois de plus, j'ai l'impression qu'il comprend tout ce qui se passe avec une acuité bien supérieure à la mienne.

Puis, lentement, il lève les yeux vers moi, et me regarde si intensément que je ne peux pas m'empêcher de parler, pour rompre l'effet anesthésiant.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous me regardez comme ça ?

- Je ne sais pas... Maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons peut-être parler sérieusement. »

Je suis à nouveau transi, j'ai du mal à respirer.

« Comment ça, parler sérieusement ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Rien de spécial, mais tu avais des questions il me semble... Tu cherches à voir des extraterrestres, tu as dit que tu "dois" voir des extraterrestres. C'est bien ça ?

- Oui, c'est ça, c'est ce que j'ai dit, mais vous avez répondu... Rien du tout en fait, vous n'avez pas répondu.

- Pourquoi dois-tu voir des extraterrestres ?

- Je ne sais pas exactement, les événements m'ont amené ici...

- Eh bien j'ai deux conseils à te donner. Le premier c'est d'arrêter de voyager avec tes amis, tu n'as rien à faire avec eux. Le deuxième c'est de chercher une zone assez vaste, désertique et vallonnée. Il y a un endroit comme ça, juste au nord de Tocopilla, tu n'as qu'à chercher sur une carte... »

Plus que jamais statufié, figé sur place, j'entends à peine Léti qui revient pour me dire qu'ils vont rentrer, que si je veux venir avec eux c'est tout de suite. Carlos a retrouvé son petit sourire habituel, il ne fait plus attention à moi, mais je ressens encore son regard vrillé dans le mien quelques secondes auparavant.

Complètement déconnecté, je me laisse entraîner par Léti, qui a sagement décidé qu'elle ne pouvait pas me laisser là, malgré ma passivité de comateux.

Au retour je monte derrière avec Michael pendant que Léti et Nathan discutent dur devant, mais ça ne m'affecte pas le moins du monde.

Je suis illuminé, j'ai trouvé une indication, une piste. D'aucuns douteraient de sa solidité, mais moi, plus rien ne me choque.

Il ne doit pas être neuf heures quand j'entends un bruit répétitif contre ma porte.

À moitié endormi, je commence à rêver que le vent s'est levé et que la porte bat, laborieusement je me dis qu'il faut aller voir. Puis, comme je me réveille de plus en plus, je remarque qu'il n'y a pas d'autre bruit de vent. Il serait étonnant d'entendre un vent d'enfer sur la porte alors que le reste ne bouge pas d'un pouce. Finalement je discerne comme une voix, une voix de Léli, qui appelle derrière la porte.

Motivé, ragaillardisé par cette bonne nouvelle, je me réveille complètement. Pendant que je cherche mon pantalon, je lui propose de s'installer à la table devant la chambre. Ne trouvant rien d'autre, j'enfile directement mon treillis, et je sors.

Léli est tout sourire, et la patronne de l'hôtel vient d'amener deux cafés, la journée débute donc très bien.

Nous commençons par échanger quelques banalités, à propos de la qualité de notre sommeil et des rêves éventuels. Mais, en me remémorant les événements de la veille, j'en viens à me demander ce qui s'est passé entre elle, Nathan et Michael, qu'est-ce qui nous a valu ce départ précipité. Je lui pose donc la question directement, en portant le café à mes lèvres.

« Pfff... Ils m'ont fait toute une crise... Comme quoi je ne passe pas beaucoup de temps avec eux...

- Mais tu es quand même libre de faire ce que tu veux, non ?

- Oui et non... En fait Nathan est le fils d'un collègue de mon père, je ne le connaissais pas vraiment, mais j'avais vu son père plusieurs fois chez nous et j'avais discuté avec lui sur le net...

- Et alors ?

- En fait, mes parents n'aiment pas trop que j'aille me balader seule dans le désert... Alors j'ai profité du passage de Nathan et de son pote pour faire un tour avec eux... Mon père leur fait confiance, à cause de son collègue... Donc Nathan est un peu mon tuteur... Et hier soir il a menacé de téléphoner à mon père pour lui dire qu'

il ne me voyait plus, que je traînais avec des gens bizarres...

- C'est nul. Les gens bizarres... C'est moi ?

- Oui, et le gars d'hier... Il ne t'aime pas beaucoup... D'ailleurs il ne veut plus te voir.

- Du moment qu'il accepte que tu me voies...

- Il ne veut pas non plus, il me l'a dit. Ce matin j'ai argumenté que je devais récupérer mon vélo... »

Elle est là, devant moi, fragile. Elle vient de me livrer toutes les limites de sa liberté, toutes les contraintes de sa vie. Elle est un peu gênée.

« Et sinon, avec Nathan, à part qu'il ne veut ni me voir ni que tu me voies...

- Oh, ça va... Il est calmé... J'ai fait l'amour avec lui ce matin, sinon il n'aurait jamais voulu que je vienne... Il serait venu le prendre lui-même, le vélo. »

Au fur et à mesure que l'idée se développe dans mon cerveau, je sens la jalousie m'envahir. Je regarde son corps, sous ses vêtements, j' imagine les mains de Nathan qui en suivent les contours.

« T'as pris une douche avant de venir ?

- Non, pourquoi ?

- Oh, rien... Pour savoir... C'est con, j'ai dû entendre cette réplique dans un film... »

Je laisse la conversation tomber dans le néant. J'essaie d'avoir l'air pensif, mais je ne pense à rien. Je suis suspendu. Il y a d'un côté l'envie que j'ai de Léti, à tous les niveaux, et d'un autre côté le réalisme qui me fait dire que tout ça m'est bien égal, que ça devait arriver, et que je vais bientôt rentrer pour retrouver Vania.

Entre les deux mon cerveau s'est arrêté, n'arrivant pas à décider de quel côté aller.

« Tu sais, Johnny, j'aurais bien aimé le faire avec toi aussi, plus même... Nathan, c'est juste pour qu'il se calme, je me laisse faire, mais je ne ressens rien, juste son sexe qui va et qui vient, mais il n'y a rien derrière, c'est comme un bâton... D'ailleurs si tu veux... »

Un instant j' imagine la douceur des ébats, puis je me ressaisis, je me dis que ça n'en vaut pas la peine, et que si je pense à Nathan je n'y prendrai aucun plaisir. Et il y a aussi Vania, à qui je n'ai rien promis, avec qui je n'ai même pas encore couché, mais que je porte tout de même très haut dans mon cœur.

« Non, merci... Je n'ai pas envie de jouer le rôle du bâton, comme ça, au petit matin...

- Tu es méchant, tu fais exprès de ne pas comprendre ce que je te dis.

- Non, c'est pas ça. L'amour c'est agréable quand s'est reproductible. Moi je vais partir, il faut que je trouve comment, et toi, Nathan ne veut plus que tu me voies... Alors c'est bouché. Imagine que ça se

passé mal, qu'on soit interrompus, ou n'importe quoi d'autre... On ne pourra jamais se rattraper... La tension est trop forte... Tu comprends ? »

Non, elle ne comprend pas, elle considère que son corps est toujours un cadeau, quelles que soient les circonstances. C'est aussi un point de vue... Je ne peux même pas dire que je ne le partage pas.

Il y a un long silence. Devant nos cafés, auxquels nous n'avons pas beaucoup touché, nous restons immobiles, moi regardant la cour, Léli qui me regarde, et frotte doucement sa jambe contre la mienne, comme pour me consoler.

Une dizaine de minutes passent en silence. Pas un silence gêné, mais juste un silence parce qu'il n'y a rien à ajouter. Nous avons fini nos cafés en écoutant San Pedro bruisser doucement derrière la porte cochère.

Après cette pause, l'ambiance est au changement de conversation. Dans ce domaine, avec ce qui s'est passé les deux derniers jours, il y a de quoi faire.

C'est Léli qui commence, normal, c'est aussi elle qui avait créé l'embarras.

« Que t'a dit le type, hier soir, quand Nathan m'a attirée à l'écart ? J'ai juste vu que vous avez parlé... Et après tu étais décomposé, tu ne savais plus où tu étais... »

- Oh... Pas grand-chose en fait... Mais ça m'a fait un drôle d'effet... Ça résonnait avec les autres trucs que j'ai vécus avant, ceux que je ne t'ai pas encore racontés... »

Ses yeux brillent, elle s'est penchée sur la table, les mains repliées entre ses seins, avec une attitude de complot. De mon côté, j'estime que nous avons atteint une intimité suffisante, depuis quelques minutes, pour que je lui raconte pourquoi je suis ici, réellement.

En jouant le mystère à mon tour, je me lève, contourne la table, viens chercher sa main droite sous son sein et la fais lever, puis entre dans la chambre. Je ferme soigneusement la porte, et pousse même jusqu'à jeter un œil par les trous du bois, pour voir si rien ne bouge, si nous sommes en sécurité, à l'abri de toute oreille indiscrete, comme dans un film.

« Alors quand j'étais petit... Je m'appelais déjà Johnny Milou... »

- Non, s'il te plaît vas-y, ne me fais pas attendre.

- Bon, d'accord, j'abrège... Mais bon, pour une fois que je me retrouve enfermé avec toi dans une chambre, je peux bien profiter de la

situation un peu... Non ? »

Mais j'abrège, je commence juste quand j'ai vu les extraterrestres, je ne lui raconte même pas comment je me suis retrouvé dans la nature en pleine nuit.

Elle m'écoute religieusement, pouffe de rire de temps en temps, quand j'en rajoute un peu.

Je passe aussi assez rapidement sur ma relation avec Vania, je parle seulement de l'épisode avec le bouquin qu'elle a chopé à la bibliothèque.

À la fin du récit, qui est tout de même court quand on simplifie un peu, elle se renverse sur mon lit et reste là, pensive. J'ai un mal fou à me retenir d'aller m'allonger sur elle pour lui faire un bisou. Mais je me retiens, je pense déjà à la suite de l'histoire, je vais partir d'ici, et la laisser avec ses deux copains. Dans un élan de compassion, je pense que ça ne va pas être drôle pour Michael.

« Mon histoire t'a tuée ?

- Pffff... Non, non, j'y pense... Je comprends mieux pourquoi tu ne voulais pas en parler, et pourquoi hier tu disais que tu "devais" voir des extraterrestres...

- Oui, tu vois, je m'étais accordé un peu de vacances à San Pedro, mais en fait je ne suis pas en balade. Je suis même assez stressé...

- Je comprends... Tu n'as pas beaucoup d'indices...

- C'est sûr...

- Et que vas-tu faire maintenant ? Tu vas encore aller dans le désert ?

- Non. Non, surtout pas. Je crois que je ne trouverai rien ici...

- Où alors ? Tu ne sais pas ?

- Carlos m'a donné une indication. C'est ça qui m'a secoué hier soir, c'est pour ça que j'étais "décomposé", comme tu dis. En fait depuis le début j'avais l'impression qu'il avait quelque chose à dire, et puis là, d'un coup, dans le petit instant que nous avons passé tous les deux, paf, il me dit d'aller dans le nord.

Tu comprends ? C'est comme s'il savait depuis le début ce qui allait se passer !

- Tu parles ! Si ça se trouve, il a dit ça au hasard, pour s'amuser. Tu sais les gens d'ici ça les fait bien marrer les histoires d'extraterrestres, ils jouent un peu là-dessus aussi...

- Oui, mais justement je suis sûr que c'est pas un mec d'ici, il n'en a pas l'air.

- C'est un étranger de souche certainement, mais moi je suis sûre qu'il

vit ici... Pour rester comme ça en plein désert autour d'un feu...

- Oui, enfin bon, ça m'a fait bizarre...

- Et il t'a dit d'aller dans le nord ?

- Oui, au nord de Tocopilla... Je crois que c'est ça, c'est le nom qu'il a prononcé... Il faut que j'aille voir où ça se trouve, sur le net, ou sur une carte.

- Et qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

- Apparemment un désert, mais avec plus de relief qu'ici. C'est pas bête, comme ça les soucoupes sont plus discrètes.

- Et comment comptes-tu t'y rendre, dans ce désert ? Tu n'as même pas de voiture... Je te dis ça parce que je m'inquiète un peu pour toi. Tu sais, ici, ce n'est pas la bonne région pour s'en aller à pied comme ça. Le désert... c'est désertique. »

Oui, effectivement, je n'y avais pas encore pensé mais c'est évident. Pour le moment j'avais le projet de prendre un bus jusqu'à Tocopilla et de voir après. Je la regarde en silence, l'air étonné, pour ne pas paraître embêté.

« Je pensais voir là-bas, à Tocopilla... Ça doit être un peu comme ici, non ?

- Non, t'es fou... Tocopilla, c'est une plus grosse ville, et industrielle en plus... Pas vraiment touristique.

Tu ne trouveras pas facilement des véhicules là-bas.

- Ah ? Tu crois ? Faudrait que j'en prenne une ici alors ? Tu as besoin de ta voiture ?

- Pfff... Oui, bien sûr, j'ai besoin de ma voiture, elle est neuve en plus, tu risquerais de me l'abîmer dans le désert.

- Pas pire que Nathan... Entre nous soit dit...

- Non, mais j'ai une idée. À San Pedro il y a un mécanicien qui vend des vieilles voitures, enfin il les vend et après il les reprend si elles ne sont pas trop abîmées. C'est comme une location, sauf que si la voiture pète, et bien tu te débrouilles, tu n'es pas obligé de la ramener, et lui n'est pas obligé de te dépanner.

- Ben... C'est que... Je ne sais pas si j'ai assez d'argent...

- Oh... Je crois que ça ira, ce sont des vieux trucs... Et puis il y a aussi des scooters... »

Je fais le compte de ce que je peux encore dépenser, en gardant une réserve pour le retour. Léti pense que c'est jouable. De mon côté, je trouve l'idée d'avoir mon propre véhicule, fût-ce un scooter, très bonne, ça me rapproche de mon but. Libre de me déplacer, je pourrai

plus facilement me retrouver seul quelque part, ce qui n'est encore jamais arrivé depuis que je suis dans le désert.

Comme elle a envie de me rendre un dernier service elle se charge d'aller voir le mécanicien, elle le connaît déjà.

Quand elle sort de la chambre, je hume un peu l'air encore imprégné de son odeur, je range quelques affaires, puis je sors à mon tour, pour trouver des informations sur Tocopilla.

Je revois Léti en milieu d'après-midi. Avec un grand sourire, elle m'annonce que je peux devenir, en quelques minutes, l'heureux propriétaire d'un scooter, magnifique malgré son grand âge.

Elle m'emmène voir la bête, que j'achète sans trop réfléchir puisque j'ai déjà décidé de suivre cette idée. De plus, ce n'est vraiment pas cher, ça me laisserait même suffisamment d'argent pour en acheter un deuxième.

Léti n'a pas vraiment le temps de partager mon allégresse. Je propose d'aller boire un verre quelque part, mais Nathan est dans le coin, il veille au grain. Elle me regarde gentiment, un peu triste. Je l'embrasse furtivement sur les lèvres, puis je lui dis d'y aller. Je lui caresse le bras, pour avoir un dernier contact, et je la vois filer dans les rues de San Pedro.

La nuit tombe. Et je viens de me réveiller de mes vacances, de mon rêve de Léti. Quelques gouttes tombent du ciel, ce qui est fort rare dans la région, tout le monde sort pour voir.

Je me secoue un peu, et, plutôt que d'aller déprimer dans un bar, je décide d'être sage et constructif, d'aller préparer mon départ, regarder ce scooter, et me coucher tôt pour avoir une longue journée devant moi demain matin.

À six heures du matin, une première vague de touristes est déjà partie de San Pedro, direction les geysers du nord, et une seconde se prépare pour une autre destination. Je file dans les rues encore désertes sur mon magnifique scooter, qui fait tout de même un peu trop de bruit.

Le mécano qui me l'a vendu a aussi ajouté des jerrycans d'essence de chaque côté du siège. Il m'a promis une autonomie de l'ordre de cinq cent kilomètres. Je suis donc tranquille un bon moment, il doit y avoir deux cent cinquante kilomètres jusqu'à Tocopilla, puis une centaine pour arriver au centre du massif.

Il y a d'abord cent bornes jusqu'à Calama, après quoi je dois monter

sur Chuquicamata et, de là, prendre la route 24 pour Tocopilla. Par mesure de sécurité je ferai le plein là-bas, avant d'entrer dans le désert.

Sur mon scooter, les cheveux au vent, je suis submergé par une vague de liberté. Avoir son propre moyen de locomotion, ça change la vie.

Je roule tranquillement, il fait bon, le désert est vide. Il y a seulement quelques voitures qui me dépassent de temps en temps, ou des bus de touristes.

Vers deux heures de l'après-midi, je ressors de Tocopilla, comme prévu j'y ai fait le plein, et je me suis aussi arrêté pour manger.

Je n'ai pas trouvé que Tocopilla soit une ville agréable, je suis content de me retrouver à l'écart, sur la route qui file au nord, le long de la côte, au pied du massif montagneux dans lequel je dois pénétrer.

À une cinquantaine de kilomètres au nord, je devrais trouver une zone plus dégagée, une plaine au fond de laquelle coule une rivière. Je suppose que je pourrai pénétrer dans le massif en suivant la rivière. Arrivé au centre, il me faudra trouver un lieu nommé La Posada. J'ai décidé que ce serait mon but, j'avais déjà repéré le nom à mon arrivée au Chili.

J'espère que mes prévisions ne sont pas trop absurdes, après tout je ne connais pas la région, j'ai juste regardé des cartes. Je n'ai trouvé aucun guide touristique décrivant le coin.

Le scooter tient le coup, pour une fois je ne me suis pas fait rouler. De plus, vu l'incertitude du chemin à suivre, je le préfère à une voiture : je pourrai prendre des chemins plus étroits.

À cinq heures, le soleil va bientôt se coucher, et je peine à monter dans le massif. J'ai trouvé une rivière et ai essayé de la suivre, mais je me suis plus ou moins perdu. Je me guide avec le soleil.

Je suis tout de même pas mal monté, l'horizon se dégage, ça se transforme peu à peu en un plateau, encore très creusé, rebondi.

Je tourne le dos au soleil, je dois donc m'enfoncer vers l'est, mais je ne sais plus du tout où je suis, par quel détour je suis passé pour en arriver là. Du coup je n'espère plus trop atteindre La Posada, je veux juste rouler jusqu'au coucher du soleil, et passer la nuit à l'endroit où je serai arrivé.

Je me suis posé dans un coin qui me semblait accueillant dans les dernières lueurs du jour, quoique désertique au possible. J'ai sorti ma

veste et mon poncho en laine, ravi de me les être coltiné jusqu'ici. J'ai aussi essayé de faire un feu, mais je ne suis pas aussi doué que Carlos. Je m'éclaire donc avec une lampe-tempête achetée à Tocopilla, quand j'ai réalisé que j'allais passer la nuit dans le désert.

C'est la première fois que j'accorde autant d'attention aux étoiles depuis mon arrivée au Chili. Je m'étais pourtant bien promis de profiter du spectacle. La présence de Léti a suffi à me faire oublier ce projet. Comme étoile, elle est nickel.

Dans le silence du désert je n'ai que ça à faire, attendre, fumer, et regarder les étoiles. Voir s'il n'y en pas une qui bouge, qui pourrait descendre pour venir me chercher.

Je suis... Mon nom ne vous dirait rien. Je ne suis pas né sur la Terre. Sur ma planète, d'une certaine manière, j'ai également subi les quolibets de mes camarades, mais ça ne prend pas la même forme que dans les sociétés humaines que vous connaissez.

Maintenant, je suis un peu plus âgé et occupe dans la société la place qui me convient. Il n'y a pour ainsi dire plus de quolibets, bien que, mon peuple étant d'un naturel joueur, on puisse aussi dire qu'il y en a. Pour simplifier, disons que je m'appelle Hermès, c'est ce qui s'approche le plus, pas au niveau de la sonorité, mais au niveau du sens.

J'ai rencontré l'être que vous appelez Johnny Milou il y a presque un demi-cycle orbital. La Terre se trouvait dans la position opposée, vis-à-vis de son soleil. Mais je sais aussi que cet être, cet être humain, est passé dans la position opposée à celle qu'il avait alors à la surface du globe.

Je sais cela parce que, je dois bien l'avouer, je l'espionne un peu depuis notre première rencontre.

Je l'ai suivi quand il est arrivé au Chili et a erré quelque temps, avant de se diriger vers un endroit propice à un atterrissage. Nous l'avons un peu aidé, par l'intermédiaire de Carlos.

Il ne faut pas croire que nous observons la Terre uniquement depuis l'espace, ou même depuis notre planète, ce qui serait impossible.

Nous avons eu par le passé, et nous avons encore, de multiples contacts avec les humains de la Terre. Et je ne parle que de mon unité de recherche, d'autres peuples en ont aussi.

Je suis ingénieur, disons que c'est le terme terrestre qui convient le mieux, encore une fois.

La matière que je pratique est la psychologie sociétale, c'est-à-dire d'une part la psychologie des êtres humains par rapport à leur société, d'autre part la psychologie, à une plus grande échelle, de la société elle-même, résultante de la psyché individuelle des êtres qui la composent.

Il y a actuellement de nombreuses recherches dans ce domaine, nous progressons beaucoup grâce à l'étude des phénomènes sociaux de votre planète. Elle a, en effet, la particularité d'abriter plusieurs

cultures indépendantes ou presque.

Depuis quelques siècles, une fusion de ces différentes cultures est en train de s'opérer, et, récemment, le phénomène s'accélère. Or il est similaire à celui qui se produit au niveau de la galaxie.

Observer, à plus petite échelle, la fusion des sociétés terrestres, nous permet d'inférer sur la fusion des sociétés planétaires dans la galaxie.

Je suis donc en mission d'étude, mais je ne suis pas moi-même chercheur, je suis responsable de la collecte des informations et de l'intendance en général.

Notre première rencontre, avec le dénommé Johnny Milou, a été fortuite, nous nous sommes retrouvés dans une situation complexe. Nous ne pouvions pas le laisser là, pour de multiples raisons, et comme il semblait apte, nous avons décidé d'entrer en contact.

Il est toujours intéressant pour nous de communiquer avec les humains de la Terre, en nombre restreint. Autant une prise de contact globale est encore impensable, autant des contacts individuels peuvent être profitables, à nous comme à vous.

En ma qualité d'intendant général, j'ai été chargé de superviser le séjour de Johnny dans notre vaisseau, et de lui parler. Je suis donc heureux de voir qu'il a finalement mis assez peu de temps à suivre mes recommandations.

Je suis également soulagé, car j'ai pu suivre son évolution psychologique, et j'ai bien vu qu'il n'a pas été simple pour lui de vivre avec l'expérience que nous lui avons fait subir.

Une ou deux fois, j'ai eu peur qu'il ne supporte pas le fardeau et attente à sa vie.

C'est déjà arrivé, dans d'autres cas, malgré toutes les précautions que nous prenons avant de choisir un contact. Ces disparitions sont toujours très douloureuses pour nous, elles nous rappellent sans cesse que tout contact prématuré peut être extrêmement dangereux.

Maintenant cet être de la Terre est là, sur ce bout de désert, seul au milieu d'un monde minéral.

Je ne sais pas ce qu'il pense, mais je sais qu'il a cru aux images qui ont impressionné sa rétine, aux sons qui ont animé son oreille interne. Il pouvait soit classer ces ressentis dans la catégorie des rêves, soit les reconnaître comme réels. Il a visiblement choisi la deuxième solution, puisqu'il est venu ici. Seul, qui plus est.

Maintenant je suis sûr qu'il est venu pour nous voir, il ne me reste plus qu'à organiser la rencontre, à décider quelle est la meilleure approche. Il ne faut pas l'effrayer, il faut lui laisser le choix, et il ne faut pas que d'autres personnes puissent nous voir.

Nous avons la nuit pour trouver le scénario idéal.

Je voudrais encore dire une chose, dans ce bref exposé. Quand vous pensez à moi, je sais que vous voyez un être étrange, venu d'une autre planète, peut-être un cafard géant caché sous une enveloppe humaine.

Cessez de penser ça, c'est très important. Ce que nous appelons humain est la même chose que ce que vous appelez humain.

Je suis un être humain !

J'ai d'abord vu une étoile bouger, il me semble.

C'est parti du milieu du ciel, puis c'est descendu devant moi, très vite, et ça a disparu. Ce pourrait être un astéroïde assez gros, mais je m'attends à mieux...

En regardant immédiatement en bas, vers là où ça allait, il m'a semblé voir un éclat lumineux, comme un reflet de la lune qui se lève. Ce n'était pas très loin devant moi, bien qu'il soit difficile d'évaluer les distances dans un tel désert. Puis plus rien. L'éclat a été furtif, juste le temps de le voir.

Je me lève, je tends mon regard dans la direction, essaie de discerner l'indiscernable. Rien. Je regarde à nouveau le ciel. Tout est immobile.

À force d'attendre, et de fixer le ciel, je dois avoir des hallucinations. Je me rassieds et essaie de reposer mes yeux, je regarde autour de moi, dans le périmètre éclairé par la lampe-tempête.

Quelques minutes plus tard mon regard est à nouveau attiré dans la même direction. Je lève la tête subitement, je scrute. Rien. Et puis un éclat, deux. Rien. Un seul éclat...

Il y a une lumière qui clignote d'une façon apparemment aléatoire, mais qui est tout de même régulière. Régulière dans le rythme. Ce doit être du morse, j'ai déjà vu ça dans des films.

Mais je ne connais pas le morse, alors si quelqu'un essaie de communiquer avec moi par ce moyen, il est mal parti.

Ça me laisse pensif, mais ça continue. Sans cesse.

Cette lumière clignotante peut provenir d'un humain en détresse qui aurait vu ma lampe-tempête d'assez loin. Dans ce cas, il serait de bon ton d'aller voir ce qu'il se passe.

Elle pourrait aussi provenir d'un gars en rendez-vous secret, par exemple pour un trafic de drogue. Dans cet autre cas, aller voir serait une très mauvaise idée, je serais plus avisé d'éteindre la lampe-tempête et de me carapater dans l'autre sens.

Et elle pourrait aussi provenir de je ne sais quoi, en rapport avec la lumière que j'ai vue descendre du ciel. Et, dans ce dernier cas, ça m'intéresse énormément.

Ça m'intéresse plus que tout, ça m'attire.

Submergé par une excitation qui devient vite immodérée, je n'ai d'autre choix que de me lever et d'aller voir la source de lumière, au mépris de tous les dangers, je ne sais pas exactement lesquels.

Pour la première fois de ma vie d'adulte, car dans l'enfance on est souvent audacieux, je sens battre en moi un cœur d'Indiana Jones.

Je suis venu jusqu'au fin fond de ce désert pour voir des extraterrestres qui m'avaient donné rendez-vous, du moins je le suppose. J'y suis, je vois des lumières qui me font signe, pourrais-je les ignorer ? Non, il faut que j'aille voir, et si je tombe sur des trafiquants de drogue, tant pis pour eux, ils devront me tuer.

Je me pose encore une question à propos de la lampe-tempête, dois-je la laisser sur place allumée ? Ou la prendre avec moi ? Allumée ou éteinte ? C'est là aussi, un problème épineux, et ça dépend beaucoup de ce que je peux trouver là-bas.

Au début je l'éteins pour la prendre avec moi, puis je me ravise, je veux la laisser là. Mais puisqu'elle est éteinte, je décide de la ranger dans le scooter. Par association d'idée, j'en viens à me dire qu'il faudrait aussi que je range le scooter. Comme il n'y a pas, dans un désert, de place spécialement indiquée pour garer un scooter, je choisis de seulement le pousser un peu plus à l'écart de la route, derrière un petit rocher. Ça ne le cachera qu'à moitié, mais c'est déjà mieux que rien.

Comme j'ai éteint la lampe-tempête et que je ne veux pas la rallumer, je n'y vois rien. La manœuvre du scooter est un peu compliquée, mais je ne m'en sors pas mal, comparé à d'autres expériences du genre.

Alors que je viens de finir mon rangement du désert, je remarque que la lumière clignotante ne clignote plus, et je suis surpris par un important sursaut d'une lumière différente. Ça éclaire beaucoup, mais ça n'éclaire qu'une fois.

Je m'arrête, écoute. Rien ne se passe.

Je n'ai aucune idée d'où peut venir cette lumière, ni de ce que ça signifie. Sauf que l'extinction de la lumière-morse, le brusque éclat qui a suivi, et mes propres actions sont visiblement corrélées dans le temps.

Ça peut être bon ou mauvais. Cependant je les connais mes extraterrestres, les lumières fortes ça leur ressemble. J'opte pour l'optimisme.

Alors que je m'approche, une autre lumière surgit. Elle n'est pas aussi forte que la précédente, rasante, elle éclaire la pauvre végétation du désert.

Je commence à ne plus trop m'inquiéter des jeux de lumière, et celle-ci tombe très bien pour moi : dans le noir, je n'étais plus très sûr de ma direction.

Je marche vers la source en essayant tout de même de rester à couvert, juste pour avoir l'occasion d'examiner la situation avant qu'on ne me voie.

Au début je commence à ne plus y croire.

Pourtant je le vois, là, devant moi. D'abord une partie seulement, entre deux rochers, puis l'ensemble de l'engin. Un genre de gros avion sans ailes, très légèrement profilé. Ce n'est pas le même, mais je reconnais les attributs du vaisseau que j'avais vu la première fois.

Je commence à ne plus y croire parce que c'est trop beau. Parce que, pendant tout ce temps, je me suis raccroché à l'idée que tout ça n'était qu'un délire. L'irréalité de la chose m'est toujours apparue comme une porte de sortie pratique, comme un moyen de revenir à une vie plus calme, comme avant.

C'est aussi un moyen de diminuer l'importance de mon voyage. En face de cet engin, je mesure le chemin que j'ai parcouru. Je suis venu ici, en suivant une indication donnée par un extraterrestre et quelques intuitions, quelques hasards. Je me rends compte que si un des événements qui se sont enchaînés n'avait pas eu lieu, je ne serais pas ici.

Je me demande pourquoi tout s'est déroulé au mieux, et comment j'ai fait pour y croire jusqu'ici, pour décider de partir aux antipodes sur un conseil aussi mystérieux.

La lumière rasante sort du bas de l'engin. Je le vois maintenant dans son ensemble. Une silhouette attend devant, près de la source lumineuse.

Je suis tétanisé.

Je ne pense pas qu'il m'ait vu, mais je reste tout de même dans l'ombre des rochers.

La silhouette semble seulement attendre, patiemment. Elle ne scrute pas particulièrement l'obscurité du désert. Je ne doute plus du tout que ce personnage soit un extraterrestre, le vaisseau, à lui seul, me permet d'écarter la thèse des trafiquants.

Si ce gars est ici, attend dans le désert, juste au moment où j'y suis aussi, s'il a fait des signaux de lumière il y a quelques minutes, puis s'est arrêté quand il a vu une réaction de ma part, je ne peux honnêtement plus douter qu'il soit venu pour me chercher.

Et pourtant je doute. Je suis transi par le doute, par l'incertitude. Est-ce que ce n'est pas trop d'honneur ? Que se passe-t-il au juste ?

Comment ces gens, ces extraterrestres, ont-ils pu se douter que je viendrais dans ce désert, précisément ici et maintenant ?

Outre que je n'avais jamais vraiment imaginé ce que pourrait être ma deuxième rencontre, les rares fois où j'y ai pensé, je la voyais similaire à la première : je tomberais par hasard sur des extraterrestres en train de faire quelque chose. Je n'avais pas pensé plus loin.

Dans la réalité, il semble que je sois attendu.

Je ne me reproche pas une seconde d'être tétanisé, parce que c'est tout de même tétanisant.

Ce que je m'apprête à faire est énorme. Si j'avance à découvert, je vais à la rencontre d'une civilisation extraterrestre. Si je rebrousse chemin pour rejoindre mon scooter, une ville, un bateau et ma piaule, je manque quelque chose de très fort, et je n'aurai jamais aucune réponse aux questions que je me pose.

Parce que je suis tout de même très curieux, et parce que je voudrais bien que Vania voie ça, je fais un pas de côté pour sortir de derrière mon rocher.

La lumière crue, rasante, illumine ma jambe gauche. Mais, à hauteur des yeux, je ne suis pas ébloui, je vois clairement le vaisseau.

Mon cœur bat certainement plus vite que jamais, même dans mes ébats les plus fougueux. Plus vite que dans n'importe laquelle de mes tentatives sportives, fort limitées j'en conviens.

Du cerveau reptilien, à la pointe de la colonne vertébrale, une voix me hurle de sauter à nouveau derrière le rocher, de fuir à toutes jambes.

Mais du sommet de mon crâne, une paix muette me fait rester. Une paix qui ne crie pas, qui ne me force pas, qui me dit seulement, doucement, que je suis exactement à ma place, que ma vie entière me destinait à arriver ici aujourd'hui. Pas seulement les événements récents, toute ma vie. Tout s'est enchaîné pour que j'en arrive là, pour que je croie à ce que j'ai vu.

Pour le moment je me contente de rester immobile dans la lumière. Il ne faut pas trop m'en demander. J'ai l'impression que le premier pas d'Armstrong sur la Lune n'est rien à côté de celui que je viens de faire.

Je suppose que la chose qui est devant moi va réagir à ma présence, et je préfère attendre sa réaction avant de faire un pas de plus.

La chose a tout l'air d'être un homme, bien que je ne sois pas très disposé à créditer cette thèse. Elle se tourne vers moi et, de façon totalement inattendue, malgré la gravité du moment, elle me sourit. Puis elle lève un bras pour me faire signe d'avancer. Et elle parle, la chose humaine parle.

« Êtes-vous Johnny Milou ? Venez, approchez, n'ayez aucune crainte. Nous avons rendez-vous n'est-ce pas ? Je suis content que vous ayez décidé de venir, ce n'était pas du tout certain. »

Je l'écoute, toujours immobile, les mots pénètrent dans un cerveau pratiquement vide, puis ils ressortent, parce qu'ils n'ont trouvé aucun endroit où se poser.

La voix est celle dont je me souviens, celle qui était dans la soucoupe, à la différence près qu'elle n'est plus amplifiée par un appareil, elle sort naturellement de la bouche de cet être, debout devant moi, marquant tous les signes de sympathie.

Il sourit toujours, calme, serein, pas du tout pressé. Si je reste immobile, je crois que lui aussi pourrait patienter, jusqu'au lever du soleil.

Pourquoi voit-on toujours les extraterrestres de nuit ?

De temps en temps il réitère son geste, pour m'inviter à approcher. Comme je sens qu'il n'y a rien d'autre à faire, je me décide à avancer.

En marchant, je scrute la silhouette... l'être... - je ne sais pas comment l'appeler. Il m'attend toujours, le sourire aux lèvres. J'essaie de voir si son apparence humaine n'est pas un leurre, si elle ne s'atténue pas quand on s'approche.

Ça a bien l'air humain, presque complètement. Les yeux sont en amande, la peau couleur sable, la bouche et le nez très fins, des oreilles moins torturées que les nôtres. Mais, hormis ces quelques différences, il a l'air totalement humain.

D'un autre côté, ces traits caractéristiques me sont absolument inconnus, on pourrait imaginer que cette personne est un humain vivant sur un continent inexploré, un atlante par exemple.

Quand j'arrive à deux mètres de l'être, une seule question, stupide, me brûle les lèvres.

« Vous êtes un extraterrestre n'est-ce pas ? »

Puis, instantanément, comme je comprends que c'est une question stupide :

« D'où venez-vous ? »

Je vois bien le vaisseau derrière lui, je vois bien que ce n'est pas un engin terrestre. S'il me répondait qu'il vient de la Terre, qu'il est d'une organisation quelconque, je ne le croirais pas.

Mais il sourit, ma question semble l'amuser et aussi ne pas l'étonner du tout, on dirait qu'il a l'habitude. Il donne l'impression d'être une star et moi un fan venu quémander un autographe.

« Oui, je suis bien extraterrestre, c'est moi qui t'ai parlé lors de notre première rencontre. Je ne crois pas qu'il soit utile que je t'explique maintenant d'où je viens, contente-toi de savoir que je suis né sur une autre planète, sous une autre étoile. Maintenant que tu es là, je te propose de monter dans le vaisseau que tu vois derrière moi et de rejoindre une base plus importante située au-delà de l'orbite lunaire. Si tu es d'accord bien sûr. Nous avons coutume de ne jamais brusquer les êtres avec lesquels nous prenons contact.

Es-tu d'accord pour venir avec moi, ou préfères-tu rester ici ? Si tel est le cas nous pouvons discuter à peu près une heure et nous verrons après, je te proposerai à nouveau de venir. »

Ce choix me semble irréel. Je ne devrais plus avoir de choix à faire maintenant, j'ai déjà choisi, tout à l'heure, de faire un pas dans la lumière. Je suis sur les rails, tout devrait se dérouler naturellement.

Bien sûr que je dois partir. Bien sûr, je suis venu pour ça...

J'aurais traversé l'Atlantique pour discuter une heure avec un gars ? Non, non. Pour, en plus, n'être jamais sûr qu'il soit extraterrestre... Non, non.

« Ben... Je préfère qu'on y aille tout de suite, de toute manière si j'attends, je déciderai la même chose... Mais une heure plus tard... Alors ce n'est pas la peine... »

Sous mes yeux, l'univers s'étale en une myriade d'étoiles. Des myriades, des centaines de milliers de myriades, plus que je n'aurais jamais pensé.

Elles me semblent tellement proches que je voudrais les toucher, les faire voler comme des poussières dans le soleil. Mais elles sont fixes, immobiles, absolues. Pas une ne scintille, elles me regardent toutes de leur œil unique et froid.

Il y en a tellement que le ciel ne semble pas vraiment noir, il éclaire. La voie lactée, qui sur terre semble effectivement laiteuse, est étincelante vue d'ici. Elle apparaît comme une écharpe blanche, immobile, étalée sur la voûte céleste, un voile de taffetas piqué de diamants, d'émeraudes et de rubis.

Mais ce n'est pas tout. On se rend aussi mieux compte de la profondeur. Il y a les étoiles proches, très lumineuses, puis d'autres un peu plus lointaines, et si on regarde bien, on en voit encore plein, entre les premières, plus faibles, toujours plus lointaines.

J'ai l'impression que mon regard fouille l'univers, j'ai l'impression de lui faire face. Je me lève devant la vitre, j'écarte les bras pour que chacune de mes cellules s'emplisse de la lumière stellaire et intersidérale, comme s'il s'agissait d'une eau pure, issue d'une multitude de sources.

Cet univers est vivant. Il est face à moi, disponible, attirant.

Maintenant je sais qu'il y a des êtres qui vivent là-bas, en plein d'endroits, sur une bonne partie des étoiles visibles. Et je sais aussi qu'il y a pas mal de gens qui peuvent regarder ces étoiles et se dire : « Tiens, je suis allé là... Et là... ».

Hermès m'a dit que la galaxie entière est peuplée. Il m'a dit qu'il était une sorte d'ingénieur en psychologie, venu étudier les peuples de la Terre.

Vous rendez-vous compte ? Il était sur une autre planète, il a fait des études, puis il a travaillé et il est venu jusque chez nous pour étudier comment nous nous comportons les uns avec les autres. Et il n'est pas le seul... Et il n'est pas le premier...

Je n'en avais pas conscience auparavant, mais la galaxie est sans cesse traversée par des voyageurs galactiques, y compris notre système

solaire. Ils viennent pour étudier, mais aussi pour se balader, en vacances quoi, comme nous allons à la plage.

Il y a cent mille ans, sur terre, des voyageurs d'autres mondes venaient déjà faire des safaris. Il faut se rendre compte...

Les paroles d'Hermès résonnent encore dans ma tête.

« Quand vous pensiez que la Terre était au centre de l'univers, cela vous grandissait. Située au centre, elle est forcément unique, tournant autour du soleil, elle peut avoir une semblable. Déjà, pour admettre que la Terre tourne autour du Soleil, il fallait admettre la possibilité d'autres mondes.

Aujourd'hui, le pas à faire est du même ordre. L'humanité terrestre doit admettre que l'apparition de la vie et son développement jusqu'à une forme humaine, sont banals, normaux. Il s'agit d'une évolution classique, inscrite dans la trame de l'univers. Il faut admettre qu'il y a d'autres mondes, inconnus pour vous, et dont certains sont beaucoup plus évolués que le vôtre. »

J'admets... Oui, j'admets... En voyant ça, en voyant ce spectacle, en étant ici, oui j'admets bien volontiers...

Quand je pense à Hermès, je ne sais plus comment le qualifier. Un extraterrestre ? Ce gars qui ressemble tant à un humain, qui rit, qui blague avec moi ? Non, ce serait trop distant. Il est une personne, un gars, un type.

Un être humain ? Non, je ne peux pas dire ça, pour moi l'humain est issu de la Terre. Je me promets de lui poser la question plus tard.

D'ailleurs est-il masculin ou féminin, le genre a-t-il lieu d'être chez eux ?

Tout à l'heure, quand le vaisseau a décollé, on ne voyait rien. Mais ça s'est vite arrangé, le temps de quitter l'atmosphère paraît-il. La cabine s'est alors ouverte et l'on a pu voir l'univers autour de nous.

Pour Hermès il n'y avait rien d'exceptionnel, mais il me regardait avec intérêt, il guettait ma réaction.

Et il n'a pas été déçu, j'étais comme un môme qui voit son premier feu d'artifice, fasciné.

Quand le vaisseau a obliqué et que la Terre s'est élevée devant la fenêtre, ça a été pire. Rien au monde, rien à l'univers, n'aurait pu décrocher mon regard de ma planète.

« La Terre est votre planète, votre vaisseau au sein de la galaxie. Vous devez en prendre soin. Essayez de prendre conscience que, tout en restant des individus, vous faites aussi partie d'une humanité, un être global intimement lié à la planète elle-même. »

Il avait dit cela en me voyant ébahi par le spectacle, il semblait être tout à fait au fait de mes pensées.

Assis là, devant les étoiles, je me demande quand je vais revoir la Terre. L'attente commence à me paraître longue, malgré le fascinant spectacle qui s'offre à mes yeux gourmands.

Tout à l'heure, quand j'ai vu la Terre, bleue, majestueuse, s'élever devant mes yeux, j'ai réalisé qu'elle était petite. Je l'ai vue en entier, pour la première fois, comme une boule. Une petite boule bleue, limitée dans l'espace, fragile.

D'ici, je me suis rendu compte que je ne peux pas vivre sans cette planète.

Je la regardais, et je voyais de l'air à respirer, des cultures à manger, de l'eau à boire, des gens avec qui discuter, des gens à aimer...

Je me suis senti complètement relié à cette planète, par un lien vital, un cordon ombilical qui m'apporte de quoi vivre.

Pendant le trajet, je n'ai pas pensé à demander où nous allions. Je m'en suis rendu compte par moi-même quand j'ai vu la lune grossir dans le hublot, et je me suis souvenu qu'Hermès me l'avait dit alors que nous étions encore au sol.

Nous avons fait le tour de l'astre, assez bas, ce qui m'a donné à voir un autre spectacle inédit. Je soupçonne Hermès d'avoir prémédité ces éblouissements successifs.

Dans la pénombre de la face cachée, j'ai vu se profiler un autre vaisseau, beaucoup plus grand que celui dans lequel nous arrivions.

Mais cette scène-là ne m'a pas excessivement impressionné, je l'avais déjà vue de multiples fois dans les films de science-fiction.

Hermès ne m'a pas fait visiter le vaisseau et ne m'a pas fait rencontrer d'autres personnes. Il m'a amené dans cette petite pièce vitrée d'où on voit les étoiles et nous avons discuté.

Comme lors de notre première rencontre, il m'a proposé de lui poser des questions. Il a répondu à toutes, patiemment, et en détails.

J'en retiens la certitude que des civilisations entières peuplent la

galaxie, et que, sur terre, nous avons été de réels abrutis de ne pas le comprendre.

Enfin non, "abrutis" est peut-être un peu fort. Aveugles, ne voulant pas croire à l'évidence parce qu'elle est gênante pour nous. Tout comme nos ancêtres ont d'abord refusé de croire que la Terre tourne autour du Soleil, pour l'admettre ensuite.

Hermès l'a bien souligné, « la science se heurte toujours aux dogmes, aux structures ancestrales de pensée ».

Puis il est parti, il m'a expliqué qu'il avait du travail et ne pouvait pas s'occuper de moi jusqu'à ce qu'ils me redéposent sur terre, au milieu de la nuit suivante. Ils ne peuvent pas me ramener de jour.

J'avais encore beaucoup de questions à poser parce que chacune de ses réponses en soulevait une dizaine de nouvelles. Il a promis de revenir au moins une heure terrestre avant le départ pour que nous puissions encore discuter, tarir un peu le flot de questions.

La pièce était dotée d'un canapé suffisamment confortable, et Hermès m'avait amené un grand saladier rempli de fruits frais, excellents.

Je lui ai demandé ce que ces fruits faisaient là, et il m'a rapidement répondu qu'ils provenaient de cultures faites sur le vaisseau lui-même, à partir d'échantillons prélevés sur terre.

J'ai donc pu dormir et, au réveil, j'ai dévoré les fruits.

Depuis, je n'arrête pas de regarder les étoiles, je rêve. Comme il n'y a pas d'horloge et que j'ai dormi, je n'ai aucune idée du temps écoulé.

J'imagine que mon horloge est l'univers. Ça tourne, ça vrombit, dans un mouvement inexorable. Ça explose, ça implose, ça s'attire et se repousse. Et ça rayonne, de partout.

Je ne reverrai la Terre que tout à l'heure, quand je devrai partir d'ici pour retourner dans mon monde. Ai-je envie de partir ? Pourrais-je rester ? Hermès n'en a pas parlé, il n'a même pas évoqué la question, mon départ lui semble évident.

J'ai trop vu, trop entendu de choses pour trouver des arguments, pour me trouver une bonne raison de rester. Je dois d'abord faire le tri, tirer les conclusions.

D'un autre côté j'ai peur que tout ça, tout ce que j'ai vu, s'efface quand je me retrouverai sur terre. J'ai peur que ça s'atténue, comme un rêve, que je ne puisse plus être sûr de l'avoir vécu.

Mais, sur Terre, il y a aussi Vania, je dois lui raconter mon voyage. Et tous les autres aussi, je dois leur dire.

J'ai regardé le vaisseau d'Hermès s'élever silencieusement dans les airs... À une vitesse vertigineuse, mais ça ne me surprend plus.

Puis, quand il eut complètement disparu, j'ai réalisé que mes deux pieds foulaient à nouveau le sol de la Terre.

Bizarrement, je me sens abandonné. Je ne dirais pas seul, puisque je vais retrouver tous les gens que je connais, mais abandonné.

J'ai le sentiment que quelqu'un a ouvert la porte de ma cage, très peu de temps, puis l'a refermée. Cette cage, je n'en avais jamais eu conscience auparavant, je l'ai découverte quand j'en suis sorti.

Je suis là, et je n'ai aucun moyen de retourner là-haut, je suis bloqué. Et pourtant ce qu'il y a au-dessus de nos têtes est sacrément intéressant, je vous le garantis.

D'après ce que m'a dit Hermès, je n'ai pas non plus beaucoup de chance de convaincre mes congénères de ce que j'ai vu.

En fait, il m'a carrément déconseillé d'essayer.

« Admettre l'existence d'êtres supérieurs, mais non divins, c'est-à-dire qui ne soient pas nécessairement tournés vers vous, est un pas que la plupart de tes frères terriens ne peuvent franchir.

Nous ne pensons pas être supérieurs à vous, nous sommes des êtres très semblables, mais, du fait de notre supériorité théorique et technologique, vous nous percevez comme supérieurs. »

En remettant mon scooter sur la route, je réalise que j'ai atteint le but de mon voyage. J'ai de nouveau côtoyé des extraterrestres, je suis même allé les voir chez eux.

Mais qu'ai-je de plus maintenant ? Qu'est-ce qui a changé, réellement ?

Je serre, dans ma poche extérieure, le petit transmetteur que m'a laissé Hermès. Il m'en a rapidement expliqué le fonctionnement et m'a assuré que je pourrais le contacter, malgré la petite taille de l'appareil.

Ça, c'est une preuve, c'est un objet tangible que je peux montrer. D'abord à moi-même, dorénavant je pourrai le palper dès que je douterai. Et puis à d'autres, peut-être, quand je voudrai convaincre, bien qu'Hermès me l'ait également déconseillé.

La route défile dans l'unique phare du scooter, la nuit est encore

profonde mais je sais que le jour ne va pas tarder. J'ai repris sans réfléchir la route qui m'avait amené, l'avant-veille.

Cette fois la journée n'a pas disparu, je l'ai vécue consciemment, je me souviens de tout.

En fin de compte je me sens rempli, complet. Mon but est rempli. Et du coup je suis libre, je suis joyeux. Je dois rentrer, certes, et je sens bien que d'autres questions m'attendent, quand je voudrai bien me les poser.

J'ai surtout gagné ma conviction personnelle, et un petit objet à exhiber. Mais il me reste à décider de ce que va devenir ma vie, ce que je ferai de cette conviction.

Hermès m'a confié une mission, je commencerai par ça, bien sûr. Des enquêtes, je ferai des enquêtes. Il faudra que je réfléchisse aux moyens.

Tout cela plane vaguement dans ma tête, mais ça n'atterrit pas, ça reste en l'air, soutenu par ma joie latente, ma complétude, et la monotonie du bitume qui défile sous les roues.

Et puis ça se dissipe, quand je m'accorde à nouveau quelques jours de vacances. Oui, des vacances, comme à San Pedro... J'aurai bien le temps de repenser à tout ça plus tard...

Et il ne reste que le vide, un vide plein, comme le néant du bouddhisme. Un vide plein de joie, de béatitude, de complétude, de quiétude. De confiance aussi, en l'avenir, en mon destin. Un vide plein d'être, simplement, d'être moi.

Arrivé au matin à Tocopilla, j'ai choisi de m'asseoir à une terrasse et de m'offrir un petit déjeuner d'enfer, pour bien commencer les vacances. Œufs, jambon, purée de haricots rouges, jus d'orange...

En regardant distraitement la carte du Chili, étalée devant moi, je pense à mon voyage de retour. Comme je n'ai plus un sou, je ne peux que rentrer comme je suis venu, en faisant du stop dans un port.

L'idée m'effleure de trouver une connexion au réseau pour chercher un bateau, mais ça me semble compliqué. Je suis au Chili et il faudrait que je trouve des bateaux qui partent d'Amérique du Sud en direction de l'Europe...

Puis l'idée tombe d'aller directement dans un port et de traîner sur les pontons jusqu'à trouver une bonne âme pour m'embarquer. Ça me semble plus prometteur, plus lumineux.

Dans la région, en matière de port passant, pour les voiliers, je ne vois

pas mieux que Panama. Tout le monde y fait escale, sauf les fier-à-bras qui veulent se faire le Cap Horn, ou, mais ils sont moins nombreux, les voyageurs de passage en Patagonie.

Le ventre bien plein, le sourire aux lèvres et l'optimisme débordant, je décide de repartir tout de suite vers Panama, de ne pas retourner à San Pedro pour revendre le scooter, de ne pas essayer de revoir Léli, qui est probablement déjà partie...

Je ne m'inquiète pas pour le scooter, après tout il ne me reste plus qu'à rentrer, je ne l'ai pas payé cher, et je pourrai toujours le revendre ailleurs.

Comme je n'ai pas trop envie de réfléchir, je repars sur la même route, vers le nord, en longeant la côte. C'est la troisième fois, je commence à bien connaître le chemin.

J'ai vu sur la carte que je pouvais remonter le long de la côte jusqu'à Iquique, ça doit faire dans les trois cents kilomètres. Pour une première journée de voyage c'est ce qu'il faut.

Je me promets que ce soir, une fois là-bas, je regarderai plus en détail le chemin jusqu'à Panama.

Les images d'Hermès et de la Terre vue de l'espace ont très rapidement quitté ma tête. Je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais. Mais j'ai peut-être occulté, parce que je suis en vacances, parce que je suis sur terre et parce que j'ai probablement eu peur, à mon insu, quand j'ai vu la boule bleue s'élever devant moi, peur de l'avoir quittée à jamais.

Je suis content d'être sur terre, je la retrouve.

J'ai été content de manger à une terrasse, de voir la ville s'agiter, les gens passer. Je leur ai dit bonjour.

J'ai été content de sentir les aliments passer dans ma bouche.

J'ai été content de sentir le vent doux glisser sur mon visage, sous ma chemise, de voir le paysage se transformer au sortir de la ville. Les vagues qui déferlent sur la côte. Et la végétation aussi, j'ai été content de revoir des arbres.

Et finalement, je suis content d'être sur terre, d'être un humain de la Terre. Je suis fier de ma planète, je la trouve belle.

Même si j'ai hâte de visiter la galaxie, je l'aime, ma planète.

Au début de l'après-midi, j'arrive à Iquique. Avec mon petit-déjeuner pantagruélique dans le ventre, je ne me suis pas arrêté pour manger.

J'ai roulé sans cesse depuis le matin, et je suis couvert de poussière, les cheveux asséchés par le vent.

En suivant la côte, j'ai atterri sur une longue plage. J'ai garé le scooter un peu à l'écart et je suis descendu. Ça aussi je suis content de le sentir à nouveau, mes pieds qui s'enfoncent dans le sable...

Je m'assieds et plonge mes deux mains dedans, c'est chaud. J'étends les doigts pour bien sentir les grains bouger contre ma peau.

Le Pacifique déferle sous mes yeux. Des sportifs s'adonnent à leur passion, je me demande comment tout ça fait pour ne pas s'emmêler. Les surfs, les voiles, les cerfs-volants, ça part dans tous les sens.

J'ai envie de les rejoindre, d'aller me laver du voyage. Et puis, avec cette ambiance de vacances, tout le monde qui joue, ça donne envie de profiter un peu du soleil et des vagues. Ça doit être un conditionnement de l'homme moderne.

Je me lève et marche vers la mer, en slalomant entre les plagistes. Les hommes pérorent, les enfants jouent dans le sable, et des filles aux seins nus narguent mes pulsions refoulées.

Un peu plus bas, le sable est mouillé, la sensation change, on commence à être plus dans l'action. Le grondement des vagues s'amplifie, recouvre celui de la plage.

Le sable est plat, stable. Une légère brume d'embruns arrive de la mer chaque fois qu'une vague déferle. Et il y a comme un souffle continu venant du large, un véritable bain d'énergie vitale.

Face à la mer, j'ai un sentiment d'immensité, comme si tout le reste avait disparu, comme s'il n'y avait que cette immensité plate de la plage, l'immensité de l'océan derrière, et les vagues qui déferlent entre les deux.

À l'arrière de mon cerveau, une petite voix ajoute qu'autour de tout ça il y a encore l'immensité de l'univers, mais ce n'est pas actuellement ma préoccupation. Je veux juste aller dans l'eau.

Les vagues sont plus grosses que je ne le pensais. Vues de là-haut, elles faisaient envie, elles paraissaient modestes. Ce sont des monstres.

Ça pour être lavé, je suis lavé... J'ai l'impression de sortir d'une machine de pressing, une des grosses. La première vague est bien passée, je l'ai déjà trouvée monumentale.

La deuxième était plus haute, elle a déferlé juste devant moi, j'ai vu les autres nageurs plonger mais je n'ai pas réagi. Je me suis pris le bouillon en pleine figure et mes pieds ont quitté le sol. J'ai tournoyé un moment dans les remous avant de pouvoir me rétablir.

La troisième était une montagne au sommet enneigé. Je l'ai vue monter devant moi juste au moment où je me relevais de la précédente. Un gigantesque bouillonnement blanc.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, je sais seulement que ça a duré très longtemps. J'ai cru que je ne pourrais plus jamais respirer. Mais, en bout de course, la vague assassine m'a seulement projeté sur le sable, puis elle s'est retirée.

Je me suis retrouvé allongé face au sol, avec des grains de sable incrustés dans le visage.

Alors j'ai décidé de remonter, de me sécher, et de voir la suite...

Comme le soleil tape tout de même fort, je ne suis resté sur la plage que le temps de fumer une clope, puis je suis remonté à l'ombre d'un petit bar.

Sur la carte, de nouveau étalée sur la table, je constate que Iquique n'est qu'à deux cents kilomètres de la frontière nord. Mais ma carte ne va pas plus loin, je ne sais pas quelle distance il me reste à faire pour arriver à Panama City.

« Excusez-moi, Monsieur, est-ce que vous savez combien de kilomètres il y a d'ici à Panama ? »

Le gars me regarde d'un air bizarre, la bouche à moitié ouverte il semble se demander d'où je viens, quel être inconscient peut bien poser une telle question.

Il est seul, assis à la table voisine, la cible idéale pour une question stupide. Alors je lui explique patiemment ce que je fais, le scooter, et que je veux prendre un bateau à Panama pour rentrer chez moi.

Le pauvre homme m'écoute, l'air de plus en plus désolé. Puis il sort un petit agenda de sa poche et me montre une carte de tout le continent, de son doigt il trace le trajet de Iquique à Panama.

Ça fait la moitié de l'Amérique du Sud, plus de trois mille kilomètres à vol d'oiseau !

Six mille kilomètres, probablement, par la route. Je reste suspendu, le gars me regarde, satisfait de voir que je commence à comprendre.

Mais il en rajoute, il tire vers moi le journal qui traîne sur sa table et me montre un entrefilet sur le côté :

« *Panama :*

Compte tenu des dernières informations confirmant la présence de guérilleros repliés dans la province du Darien, zone limitrophe avec la Colombie, il est plus que jamais déconseillé aux touristes de se rendre dans cette zone frontalière. »

En sortant du bar je suis un peu perdu. Je me demande d'ailleurs pourquoi j'en suis sorti.

J'ai parlé un peu avec le gars, il semblait très amusé, après avoir été étonné puis désolé. Du coup je suis sorti, j'ai dit que je devais y aller, que je me débrouillerais bien.

J'ai tout de même noté ce qu'il a dit tout à la fin : « Le plus sûr c'est d'essayer de trouver une place de passager sur un cargo... Depuis n'importe quelle ville de la côte... »

Alors j'ai repris mon scooter et j'ai quitté la plage à regrets, en projetant de passer la fin de la journée à traîner dans le port de commerce.

Je ne sais absolument pas comment on fait pour embarquer sur un cargo. J'envisage seulement de me pointer et de voir sur place.

Au bord de la route, devant la plage, j'ai trouvé une carte de la ville, sur un grand panneau. Elle est usée, mais j'arrive tout de même à me situer et à voir le port, il est plus au nord, au bout d'un petit isthme.

Je souris en pensant que le Panama est aussi un isthme, partir d'un isthme pour en rejoindre un autre, c'est plutôt bon signe.

Alors que la soirée est déjà bien avancée, je n'ai toujours rien trouvé. Je traîne sur le port, poussant mon scooter à la main.

J'ai essayé de parler avec les gens qui travaillent ou passent seulement sur les quais, mais personne ne semble porter un quelconque intérêt à mes questions, tout le monde a quelque chose d'urgent à faire.

Il y a deux heures, j'avais réussi à voir un capitaine, mais il me demandait un prix que je ne pouvais pas payer. J'ai essayé de discuter, mais il m'a regardé en rigolant et m'a renvoyé jouer sur le quai.

Maintenant, je cherche un bateau qui doit partir ce soir, d'après ce que m'a dit un gars que j'ai rencontré, complètement saoul, dans un bar.

Le port est irrégulièrement éclairé. Souvent ça va, il y a assez de lampadaires, mais il y a aussi des passages sombres. Je les traverse le plus vite possible, après avoir vérifié que rien ne bouge. À cette heure, il n'y a presque plus personne sur les quais, mes pas et les grincements du scooter résonnent.

J'arrive au bout du quai que m'a indiqué mon ami alcoolique et je constate tout de suite qu'il y a effectivement plus d'activité. Un long cargo rouge, fatigué, y est amarré. Des hommes montent et descendent

par une passerelle en portant des provisions. Devant, un petit groupe est en train de palabrer en fumant. Ce doit être l'équipe dirigeante...

J'oblique vers le petit groupe, autant essayer de voir directement les gens qui pourront décider ou non de me prendre.

Il faut que je remonte tout le quai à découvert, et ils m'ont déjà repéré. Ce n'est pas difficile : je suis seul, je sors du noir et je dois avoir une drôle de dégaine avec mon scooter à la main.

Ils pourraient avoir peur, se méfier un peu, mais ils n'ont pas du tout l'air inquiet. Ils me jettent de temps en temps un regard, juste pour voir où j'en suis. J'ai l'impression qu'ils ne craignent absolument rien.

Du coup c'est moi qui commence à avoir peur, ces gars pourraient tout aussi bien faire partie d'une mafia quelconque. Pour charger le bateau à dix heures du soir, sur un quai sombre, sans grue, sans rien, juste à dos d'hommes, il faut avoir quelque chose à cacher. Je me demande ce qu'il peut y avoir dans tous ces cartons... Au début je pensais à des victuailles, mais ça commence à faire beaucoup...

Ça me semble extrêmement long. Je marche depuis des heures sur le quai, à découvert. Et les gars continuent de me regarder à la dérobade, de plus en plus fréquemment à mesure que je m'approche. Derrière eux, le ballet des hommes qui transportent les cartons est imperturbable, comme une mécanique bien huilée. On entend leurs pas qui se superposent sans cadence, dans un tumulte de foule silencieuse.

Quand je finis par me rapprocher du petit groupe, ils commencent à se demander ce que je leur veux. Les discussions s'arrêtent et ils se tournent tous vers moi.

Je m'arrête, le scooter à la main.

« Bonjour... Euh... Bonsoir... Je me demandais... Euh... Vous appareillez ce soir, c'est ça ? »

Un homme trapu, au visage rond, me répond. Il porte une casquette blanche, une chemise rouge ouverte et tient un carnet à la main.

« Oui, c'est ça, cette nuit. Qui es-tu, gamin ? Pourquoi traînes-tu le soir, comme ça, sur le port ? »

- Ben... En fait je cherche un bateau qui pourrait me prendre jusqu'à Panama... Il faut que je rentre chez moi... »

Silence en face. Ils me regardent un peu comme le gars de tout à l'heure, au bar, celui qui m'a dissuadé de partir en scooter. Je sens l'histoire mal partie, je m'attendrais presque à ce que l'un d'eux sorte un flingue et me descende. Triste destinée pour un gars qui vient de faire un tour dans l'espace.

« Oui... Donc voilà... Je suis arrivé en Amérique du Sud par bateau, et là j'ai fini mon voyage et je dois rentrer...

- ...

- Alors je vais chercher un voilier à Panama... Parce que là-bas il y a beaucoup de voiliers qui passent... Non ?

- ...

- Donc, là, maintenant, ce soir, je cherche un bateau pour remonter à Panama... »

Toujours aucune réaction, ça s'éternise, il y en a même un qui a le temps de tousser. De mon côté, j'ai dit tout ce que j'avais à dire, je me contente donc de sourire, l'air amical, sympa...

La plupart des gars me regardent d'un œil totalement indifférent, voire hostile, et il est évident qu'ils ne sont pas prêts à ouvrir la bouche. Seul celui qui a parlé tout à l'heure semble plus agité, le plus enclin à sortir un mot. Il se retourne de temps en temps vers les autres, mais la pression est sur lui.

Finalement il s'adresse à un des gars trop rapidement pour que je comprenne, et, après un bref échange, se retourne vers moi. Quelques-uns se marrent.

« Nous avons bien une chambre qui reste libre, mais elle n'est pas très confortable... Combien peux-tu payer ? »

Ils me regardent tous en souriant, je me demande ce que cette chambre a d'inconfortable. Mais je ne me démonte pas, je ne veux pas rester à Iquique une éternité.

Je dis une somme, en faisant attention qu'il m'en reste assez pour la fin du voyage, et j'ajoute que je veux bien dormir sur le pont s'il le faut, ce qui fait à nouveau rire tout le monde.

« Ce n'est pas beaucoup, reprend le gars à la casquette blanche.

- Ben... C'est tout ce que j'ai, je n'ai même pas de montre ou quoi que ce soit qui ait de la valeur... »

Le gars me regarde, me jauge...

En un quart de seconde, je pense que j'ai une chose très précieuse, une chose d'une valeur inestimable : le transmetteur. Je soutiens le regard, j'essaie de ne pas montrer la peur qui m'étreint subitement quand je pense qu'ils pourraient me dépouiller de ce bien, de ce lien.

Je garde tout de même le sourire, j'ai confiance. Le gars semble satisfait de l'inspection, il tourne les yeux, regarde un de ses potes, puis son regard tombe sur mon scooter et s'illumine.

« Et ça ? C'est quoi ça ? C'est ton scooter ?... Il est sale, mais a l'air en

bon état...

- Euh... Oui, c'est mon scooter, je suis venu de San Pedro avec...

- La somme dont tu parlais et le scooter, je suis d'accord. »

Je n'y avais pas pensé à ça, ou plus exactement je n'y pensais plus...

« D'accord.

- Ok, bienvenue à bord, mon ami... Je te laisse le choix entre la chambre "inconfortable" et le pont... C'est comme tu veux ! »

Je souris vaguement, me demandant encore ce qu'elle peut bien avoir, cette chambre. Puis le gars me tape sur l'épaule, me fait signe de laisser le scooter à un des hommes et de le suivre.

La chambre...

Je comprends pourquoi ils se marraient tous. Il est impossible de dormir ici. Ce n'est pas seulement "inconfortable", c'est insupportable. La chambre est juste à côté de la salle des machines : c'est petit, étouffant de chaleur, et surtout extraordinairement bruyant.

À la réflexion je pense que je me suis bien fait avoir. Un instant je songe à récupérer mon argent, débarquer, et chercher autre chose, mais je décide plutôt de laisser tomber. J'ai choisi de prendre ce bateau, je le prends, et je ne me pose plus de questions.

Certes, l'intendant, car il est intendant, profite de la situation. Il a vu arriver un touriste perdu, les touristes sont en moyenne riches, il en profite, c'est normal. J'allais dire que c'est humain mais je n'en suis pas sûr, disons que c'est naturel...

À part ma chambre, le reste du bateau est plutôt agréable. J'ai pris l'habitude de venir m'allonger sur le pont supérieur, à l'ombre de la cheminée. J'y dors aussi, quand il ne pleut pas.

L'équipage m'a bien accueilli, ils se sont un peu foutus de moi au début, mais ont vite été plus sympathiques. Au total le voyage, qui s'annonçait plutôt mal, est un moment agréable. Les repas, en particulier, sont les plus conviviaux que j'aie connus.

Il m'est arrivé de discuter longtemps avec l'un ou l'autre des matelots. Je ne leur ai pas raconté d'histoire d'extraterrestres, maintenant je me méfie, mais je leur ai parlé de mon voyage, et du retour, dont je ne connais pas encore les détails.

En arrivant à Panama, Marco, un des gars, m'a conseillé d'aller fouiner dans les marinas, par exemple à Balboa. Il m'a expliqué que les bateaux attendent là-bas l'autorisation de s'engouffrer dans les écluses

avec un paquebot, et que, pour passer le canal, les autorités panaméennes exigent la présence de quatre équipiers en plus du skipper.

Jusque-là rien de neuf, puisque j'ai déjà passé le canal à l'aller. Nous avons dû louer les services d'un chauffeur de taxi et de sa femme pour faire le compte. Ce que je ne savais pas, c'est que nous aurions pu recruter des routards qui rendent le service gratuitement en échange de la balade.

Ça me semble une bonne idée, si je fais la connaissance d'un équipage à Panama, il est assez probable que je pourrai rester sur le bateau pour traverser l'océan.

Le soir, à la marina, j'ai rapidement rencontré plusieurs équipages. Beaucoup cherchent effectivement des équipiers pour passer le canal. Il n'y a qu'à s'asseoir devant la capitainerie ou au bar. J'ai choisi le bar du yacht-club, plus frais.

Pour aller plus vite, j'ai fait le tour des tables en demandant si quelqu'un avait besoin d'un quatrième. Et j'avais l'avantage d'avoir déjà passé le canal en sens inverse, ce qui en intéressait plusieurs.

J'ai rapidement trouvé un équipage de deux couples. J'étais étonné qu'ils s'adressent à moi, parce qu'ils ont tout l'air des personnes qui, habituellement, essaient plutôt de m'éviter.

De mon côté, je les trouvais hautains. Un des deux gars, visiblement le leader du groupe, avait l'habitude de parler avec les mains, comme si on ne comprenait pas ses mots. Une énorme gourmette s'agitait à son poignet gauche, une Cartier à son poignet droit. Parfois les deux se cognaient, ça faisait un bruit de ferraille, comme dans un duel à l'épée.

Mais j'avais tout de même décidé de faire la traversée avec eux, parce qu'ils rentraient en Europe, et que j'espérais naïvement m'incruster pour la traversée. Pour me convaincre, ils m'avaient assuré qu'ils me mèneraient au moins jusqu'à Isla Grande, où je trouverai sans aucun doute un autre bateau, il y en a plein.

Le passage du canal s'est bien passé, juste quelques frayeurs quand le skipper a bêtement décidé de passer derrière un remorqueur, entre son arrière et la berge.

Ça aurait pu bien se passer si le remorqueur avait été là juste pour faire joli. Ce n'était pas le cas, je m'en doutais, je l'avais dit, mais notre skipper amateur n'a rien voulu entendre.

Quand les hélices ont commencé à tourner, ça m'a fait l'impression d'être une fraise sur le point de fusionner avec un milk-shake. Le bateau a été projeté vers la paroi de l'écluse, et, comme l'abruti qui tenait la barre n'a eu aucune réaction immédiate, nous l'avons violemment heurtée. Nous avons été obligés de repousser le bateau jusqu'à ce qu'il soit passé, pendant que l'autre faisait hurler le moteur.

Et en plus il nous a engueulés, je n'arrivais pas à le croire. Sa réaction m'a paru tellement absurde que je n'ai rien répondu, je l'ai seulement regardé d'un air profondément attristé.

Quand nous sommes arrivés à Isla Grande, je ne me suis pas fait prier pour débarquer, je ne voulais pas traverser l'Atlantique avec un tel inconscient à la barre.

Il m'a fallu tout ce temps pour atterrir réellement, pour réaliser que j'ai quitté la Terre et y suis revenu.

Quand Hermès m'a déposé sur le sol, je suis parti très vite. Je sentais que beaucoup de choses allaient changer, que ça allait faire comme une petite révolution dans mes pensées, mais je voulais temporiser, souffler un peu.

Et je voulais retrouver la Terre, tous mes frères terriens, comme je les avais connus avant, une dernière fois. Je voulais me jeter dans la vie, courir, profiter de tout ce qui passe.

J'ai vécu le voyage comme un rêve, comme si un morceau de passé venait s'insinuer dans le présent. Et pendant tout ce temps j'ai gardé le voyage avec Hermès à l'écart, je l'ai occulté. Si je ne l'avais pas fait, je crois que je n'aurais pas pu m'empêcher d'en parler à tout le monde. Je ne sais pas ce qui se serait alors passé.

Le soleil se couche, l'obscurité avance de l'autre côté, sur la mer. J'ai marché tout autour de l'île et, comme à Balboa, j'ai cherché un bateau en manque d'équipiers. Mais je n'ai rien trouvé.

Une vague de déprime flotte sur mes pensées, mais elle n'arrive à s'accrocher nulle part. Alors ça passe... C'est là, mais ça passe... Et puis ça revient, toujours, parce que ça n'arrive tout de même pas à partir réellement.

Au terme de ce long périple me voilà ici, sur cette plage. Bloqué. Vania et la suite de ma vie sont loin, au-delà de l'océan. Je me demande combien de temps il me faudra pour trouver un bateau, s'il ne vaut pas mieux que je retourne sur le continent, par exemple à Colón, bien que la ville soit réputée très dangereuse.

Quoi qu'il en soit, je ne peux rien faire ce soir, la nuit est tombée et je ne trouverai rien de mieux. Comme je veux économiser l'argent qu'il me reste, je décide de passer la nuit sur la plage, et de ne rien manger.

Je m'allonge sur le sable et, pour la première fois depuis longtemps, plonge mon regard dans la voûte étoilée. J'ai encore en mémoire la vue qu'on avait de là-haut, la netteté des étoiles. Ici c'est plus flou, elles scintillent. Mais je les imagine bien, j'arrive à superposer les deux images.

Du coup je prends conscience de l'atmosphère. Je réalise que l'image de ma mémoire est la réalité, alors que l'image de mes yeux est passée à travers un filtre, comme un voile de fumée, un voile de chaleur. La perspective s'en trouve aplatie et les étoiles scintillent.

Puis la vision s'étend. Je réalise que je suis sur la Terre, dans le système solaire, et qu'il y a toute une vie, là-haut. Ça existe, je l'ai vu.

Jusqu'ici, pour moi, le ciel, l'univers, c'était quelque chose d'abstrait. Certes, il y a ces petites lumières de la nuit, mais on pourrait aussi bien dire qu'elles sont accrochées dans le ciel. On ne réalise pas que ce sont des soleils, très lointains.

C'est comme si mon monde, le monde que je conçois, s'était subitement agrandi. Avant je concevais bien la Terre, j'avais compris qu'elle est plus ou moins sphérique, suspendue dans l'espace. J'avais tout au plus entendu parler des autres planètes du système solaire, Mars, Venus et Jupiter.

Maintenant je visualise la galaxie, Hermès m'a montré une carte en trois dimensions, il m'a montré le soleil.

Et il m'a montré d'autres lieux, dont je n'ai pas retenu le nom, ça ne me servira à rien ici.

C'est habité, je reviens toujours à cette idée. Je crois que je n'ai pas encore complètement réalisé. Comme mon point de vue change, toutes mes pensées sont remises en question, et ça prend un peu de temps.

Je repense aux films de science-fiction que j'ai vus. Je me fixe sur "La guerre des étoiles". Pendant les projections, ou à la télé, j'ai toujours eu le sentiment que c'était une histoire vraie. Après non, en sortant de la séance je revenais les pieds sur terre et j'abandonnais vite ce sentiment.

Maintenant, j'ai les pieds enfoncés dans le sable, sur terre, et je me dis que, oui, ce pourrait être une histoire vraie... ou un mythe galactique.

Au matin, je me réveille dans le sable, ce n'est pas très agréable. C'est un peu mouillé, ça colle partout.

Je ne comprends pas exactement ce qui m'a réveillé, le soleil se lève à peine. Je sais où je suis, pas de problème de ce côté, je suis à Isla Grande, je me suis endormi sur la plage. Mais il y a quelque chose que je ne saisis pas...

« Inglan is a bitch, y' u bettah face up to it... »

Il y a de la musique, du reggae. Ça vient de loin, du bout de mes pieds, de la mer. Je ne suis pas encore assez réveillé pour lever la tête et voir de quoi il retourne. Je sais seulement qu'hier soir j'avais essayé de m'endormir loin de toute zone d'activité. C'est loupé.

Et d'un coup, je l'entends. Assourdissant. Un moteur qui se lance, qui tourne, qui accélère par à-coups, comme une moto entre les mains d'un adolescent mâle.

C'est ce qui m'a réveillé, j'en suis sûr, ce ne peut être que ça. Et ça m'exaspère...

Je ne vois pas pourquoi, sur une petite île a priori paisible, en face des côtes atlantiques du Panama, je devrais être réveillé par un moteur hystérique. N'y a-t-il plus un coin tranquille sur cette planète ?

Je me lève, aussi furieux que le moteur. Je titube un peu puis me stabilise et commence à localiser le bruit.

Pile au moment où je le vois, ça s'arrête. Il y a un homme penché sur un moteur de bateau, fixé à une branche. Il m'a vu, il a coupé le contact, et maintenant il lève un bras amical puis commence à venir vers moi.

Du coup j'attends, la colère retombe un peu.

Le gars a la peau brune, quelques tatouages et de fines tresses dans les cheveux. Il sourit et me tend la main en arrivant.

« Yo man ! Excuse-moi, je t'ai réveillé... J'ai bien vu que t'étais là, à dormir, mais je ne pouvais pas non plus faire des kilomètres sur la plage avec le moteur, je me suis juste mis un peu plus loin... Désolé... »

Je grimace, sans pouvoir répondre grand-chose. Comme il a l'air sympathique, j'aimerais bien dire que ce n'est pas grave, mais il

faudrait attendre que ma colère descende encore un peu.

« Ouais, oh, my friend, ce n'est pas si grave... T'as fait la fête hier soir ? T'es bourré ? Viens boire un café, ça ira mieux après... »

Je ne réponds toujours rien, mais ce gars me semble définitivement sympathique. Je me fends d'un sourire, en acquiesçant.

Je le suis. Nous longeons la plage, vers un sac à dos posé sur le sable, avec une thermos. En marchant, je constate que la musique vient d'un bateau amarré un peu plus loin.

Il fouille dans le sac et en sort deux moitiés de noix de coco qui servent de bol. Il verse le café puis nous nous asseyons. Je n'ai encore rien dit, mais ça ne le choque pas. Il sort un paquet de tabac, et lève à nouveau la tête vers moi.

« Tu fumes ? »

Rien ne pouvait me faire autant plaisir sur cette plage...

J'acquiesce à nouveau, cette fois avec vigueur, et avec mon plus large sourire.

Après, je me suis totalement détendu et réveillé, j'ai enfin pu parler. Il m'a expliqué qu'il n'est pas antillais mais tahitien, les tatouages auraient dû me mettre sur la voie.

Bien que je sois à peu près sûr de la réponse, je pose tout de même la question qui me brûle les lèvres.

« C'est ton bateau ? »

- Oui... J'étais en train de vérifier mon moteur, je dois partir avant midi et, là où je vais, il me faudra un moteur pour entrer au port...

- Ah... Où vas-tu ?

- Ben, d'après ce qui est prévu, je dois aller à Barcelone, j'ai des amis à voir là-bas... »

La chance me sourit. J'essaie de saisir l'occasion, mais je ne trouve pas comment, et il ne me laisse pas le temps de réfléchir.

« Et toi, t'es en vacances ici ? »

- Oui... Si on veut, enfin là je rentre.

- Et c'était bien ? Tu t'es bien éclaté ici ? »

Je note une pointe d'ironie, je ne sais pas pourquoi. Mais ça me blesse un peu.

« Oui... Enfin, non, je ne sais pas... J'ai fait ce que je devais faire... À San Pedro je me suis bien amusé... Je ne sais pas ce que tu entends par "s'éclater"...

- Ben tu sais quoi, les boîtes de nuit, tout ça... Tu m'as dit que t'avais fait la fête tout à l'heure...

- Non... Non, je n'ai pas fait la fête, je suis arrivé seulement hier soir, sur un bateau... Mais les gens ne voulaient pas que je continue la traversée avec eux... Et en plus le skipper était un naze, j'avais pas confiance... »

Il sourit, un petit doute semble s'immiscer dans son ironie.

« Ah, oui... Et tu venais d'où ? De "San Pedro" ?... C'est où ?

- Oui, de San Pedro de Atacama, au Chili.

- Waouh. Ça fait une trotte !

- Oui, mais ça a été, j'ai trouvé un cargo pour remonter du Chili à Panama, puis un voilier qui m'a amené ici... Là je cherche un bateau pour rentrer en Europe, moi aussi... »

J'essaie de voir sa réaction, mais je ne vois rien. Il triture le sable avec un bout de bois, comme Carlos dans le désert, mais ne jette pas un œil sur son bateau. Il est pourtant là, et il va partir... Dans la même direction que moi... Sans moi... Ça serait vraiment bête...

« Oh... Tu vas bien trouver un bateau ici, il y en a plein... »

J'ai déjà entendu ça quelque part... Mais là, ça ne m'arrange pas. Et puis non, il n'y en a pas tant que ça.

« Ouais... C'est pas si évident... Mais je me demandais si, toi, tu ne pouvais pas me prendre ? »

Il me regarde étonné, comme si l'idée ne lui avait jamais effleuré l'esprit, comme si c'était complètement stupide, incongru, impossible.

« Oh moi, tu sais, je voyage seul... Je suis sympa comme ça, quand je rencontre des gens, mais je voyage seul... Et, pour tout te dire, je n'aime pas beaucoup les touristes... »

C'était donc ça, ce petit air ironique tout à l'heure... De nouveau, ça me blesse.

Puisque de toute manière l'histoire semble mal engagée, je décide de tenter le tout pour le tout, de lui parler de mon voyage.

« Oui, enfin je ne suis pas exactement un touriste... Je suis venu au Chili pour faire un truc particulier... Très particulier...

- Ah ouais, dit-il en riant, et c'est quoi ce truc "particulier" ?

- Je suis venu pour rencontrer des extraterrestres...

- Non, tu déconnes... Et t'en as vu, des extraterrestres ? »

Je vois à son large sourire et à son regard que ça l'amuse beaucoup. Il reste sur son idée de touriste, me regarde l'air goguenard, attend la réponse, prêt à exploser de rire. Alors je prends mon temps, je laisse

retomber.

Je le regarde dans les yeux, je garde mon sérieux, puis, quand il cesse de rire, quand il se demande ce que je vais dire, je réponds, en appuyant bien sur chaque mot, pour qu'ils s'impriment dans l'air, pour qu'ils prennent de la densité, parce que ce sont des mots vrais.

« Oui, j'ai rencontré des extraterrestres, je suis parti avec eux pendant une journée. »

Il ne sait plus trop quoi faire, il est encore un peu sur la lancée de l'éclat de rire, mais mon air sérieux doit le retenir. Puis il redevient sérieux à son tour, il me regarde comme je l'ai regardé tout à l'heure, intensément.

« C'est vrai ?

- Oui, c'est vrai.

- Alors d'accord, je t'emmène, il faut que tu me racontes ça. »

Le bateau s'appelle Tavana, le rasta s'appelle Raimana, mais je l'appelle Raï ou rastaman, et le voyage est excellent.

Le bateau file sans problème dans un temps calme. Nous, comme il n'y a rien à faire, nous mangeons, nous fumons, et nous discutons. Et il y a toujours de la musique... Écouter de la musique en plein océan...

Au début, j'ai raconté l'histoire comme elle s'est déroulée. J'ai aussi montré le transmetteur, mais ne l'ai pas mis en marche, Hermès m'a bien spécifié de faire attention, de ne l'utiliser que seul, ou, à la limite, avec Vania, si je veux absolument la mêler à cette affaire.

Raï est maintenant convaincu, d'ailleurs l'histoire ne le choque pas vraiment. Il a une culture étonnante en matière d'affaires "ovni", de complots et de manipulations.

Alors nous avons commencé à parler des incidences sur la vie terrestre.

Un soir, au large des Açores, nous sommes tous les deux allongés à regarder les étoiles, je viens de raconter à Raï le spectacle de la Terre vue de l'espace, et celui de la galaxie.

« Ce qui est étrange, c'est que, au lieu d'être aspiré par l'univers, je me sens beaucoup plus terrien qu'avant. Peut-être le fait d'imaginer qu'on puisse être d'ailleurs...

- Bah... C'est normal je crois, avant tu ne te voyais pas comme un terrien parce que c'était implicite, ça ne pouvait pas être autrement.

Maintenant que t'as rencontré des mecs qui viennent d'une autre planète, tu sais que tu es terrien... Moi aussi j'ai cette impression, depuis que tu m'as parlé de tout ça...

- Oui, oui, ça doit être ça... Et le fait de voir la planète aussi. Tu sais, c'est petit quand on regarde bien... Et puis c'est fragile... Et puis on est dans la merde si on l'abîme, parce que dehors c'est l'espace... Et c'est pas spécialement accueillant...

- Oui, c'est sûr... Mais tes potes extraterrestres pourront nous aider...

- Oh, apparemment ils n'en sont pas là... Ils ne veulent pas s'introduire dans la société terrestre maintenant, il paraît que c'est trop tôt.

- Forcément, quand on voit le bordel qu'il y a ici, ça ne donne pas envie...

- D'après ce que j'ai compris c'est un peu ça...

- Ils auraient peur de se faire taper dessus, ou qu'on aille foutre le bordel sur une autre planète...

- Oh non, là non... Ça ils s'en moquent, ils auraient les moyens de se protéger. Mais ils craignent que nous ne nous autodétruisions, qu'un groupe essaie de prendre la domination du fait de leur présence...

- Ah oui ? C'est gentil de s'inquiéter pour nous...

- Ben tu sais, ce qui ressort le plus de ce que m'a dit Hermès c'est l'humanisme. Ça semble bizarre parce qu'on considère que l'humanisme est quelque chose qui nous appartient... Mais c'est pourtant bien ça.

- Comment ça ?

- Ces mecs oeuvrent pour le progrès de l'humanité, au sens large. Ils parlent tout le temps de fraternité, de leurs frères de la galaxie, de leurs frères de la Terre...

- Ils doivent bien avoir des méchants aussi ?

- Oui, il m'en a parlé un peu... Des civilisations qui accèdent au voyage spatial avant d'avoir suffisamment évolué au niveau social et humain... Mais apparemment c'est rare. D'après ce que j'ai compris, il y a une phase, dans l'évolution classique d'une civilisation, où elle s'autodétruit si elle n'arrive pas à dépasser les agressivités individuelles. C'est classique, c'est comme ça que ça se passe d'habitude...

- Et on en est là ?

- Oui, on en est là. C'est pour ça qu'ils sont là, si nous arrivons à sortir vivants de cette phase difficile, ils entreront en contact avec nous.

- Je me demande comment ça se passera...
- Oui, moi aussi... Il ne m'a pas dit grand-chose là-dessus...
- On va les voir un jour au journal télévisé... <

/div>

- Non, justement, ça leur pose un gros problème... Comme je te disais, ils ont peur des réactions. Mais pas des réactions réfléchies, ils craignent des crises psychologiques graves et de grande ampleur, des réactions de paranoïa ou d'hystérie collective... Il faut d'abord qu'ils préparent les humains à avoir une vision plus vaste, à ne plus se croire des êtres supérieurs.

- Comment ça ?

- Ben si des extraterrestres déboulent sur la planète, tous les mecs qui se croient les maîtres du monde vont avoir les boules, ils voudront se protéger, rester les maîtres à tout prix... Alors qu'ils ne seraient même pas menacés... Sauf par l'humanisme qui ressort de tout ça, évidemment.

- Oui, c'est peut-être ça qui leur fera le plus peur, que tout le monde se mette à réfléchir un peu, à se demander si la société est juste.

- Ben voilà... Alors, les extraterrestres, il faut d'abord qu'ils étudient, qu'ils essaient d'éduquer un peu... Il y a des gens qui supporteraient plus ou moins bien l'idée...

- Tu sais, Johnny, moi je viens d'un peuple... On était tranquilles sur notre île, et y'a des mecs qui sont venus d'un continent qu'on n'avait jamais vu, qu'on ne connaissait même pas, qui était au-delà de deux océans, c'est te dire... Notre monde se limitait à un chapelet d'îles... Alors qu'il y ait, sur une autre planète, des mecs plus balaises que les balaises qui ont déjà foutu notre monde en l'air, ça ne m'étonne pas. J'espère juste qu'ils seront plus polis.

- Ce n'est pas tellement une question d'être balaise, en fait...

- Non, bien sûr, dans le fond... Mais pour ces mecs, quand ils ont débarqué, nous étions bien des êtres inférieurs...

- Tu crois ?

- Oui... Enfin, nous, en Polynésie, ça va, on s'en est plutôt bien tiré... Mais je sais qu'à l'extrême, en Australie, les aborigènes ont été consignés dans les livres de bord sous la catégorie "animaux"... Ça a justifié leur extermination, puis les réserves...

- Ah ? Je ne savais pas...

- Tu imagines que des extraterrestres fassent pareil avec l'humanité entière !

- Non, je n'imagine pas... Je crois que ce n'est pas possible. Ils n'ont pas du tout cette approche... Mais c'est bien le problème, en ce qui nous concerne, nous sommes capables de nous comporter comme ça... Si nous avions accès à la galaxie, nous pourrions faire la même chose, nous serions parmi les "méchants" qui accèdent trop tôt au voyage spatial...

- C'est déjà bien que, toi et moi, nous en discussions, comme ça, sur un bateau, sous les étoiles, et que nous soyons d'accord. Si nous pouvons comprendre que nous serions des "méchants", c'est que nous envisageons une humanité plus pacifique...

- Oui... Ça prouve déjà qu'une partie au moins de l'humanité serait prête à s'ouvrir à la galaxie...

- Le problème c'est que, toi et moi, nous sommes sur ce bateau, au milieu de l'Atlantique, mais dans la société qui vit sur les continents, nous ne sommes rien, nous ne parlons pas, nous ne comprenons même pas ce qu'il se passe réellement... Moi, en tout cas, j'ai abandonné, je suis parti...

- Je crois que c'est effectivement le problème...

- Les dirigeants de la planète sont comme ceux qui classaient les aborigènes dans la catégorie "animaux", ils n'ont pratiquement pas changé. Les dominants sont les plus dominateurs, c'est normal, c'est fait pour...

- Oui, enfin... Je ne sais pas... Je n'irais pas jusque-là... Mais bon, c'est vrai que, vu le comportement des gouvernements de la planète, j'imagine que si j'étais extraterrestre, je n'aurais pas très envie d'y aller...

- Tout à fait ! T'imagines qu'ils arrivent dans un pays, les politiques vont essayer de garder le secret, de fabriquer des armes hyper-puissantes pour niquer les voisins... Ou alors ils vont construire un parc d'attractions "ET Land"... J'imagine le truc... »

Nous partons tous les deux dans un fou rire énorme. Ça fait du bien de rire, de rire fort. Surtout comme ça, où nous nous trouvons, en pleine mer, sous les étoiles. Le son, le cri, part dans toutes les directions, monte au ciel... Ça doit leur faire plaisir, aux étoiles, de nous entendre rire comme ça.

Le calme revenu, je reprends :

« Oui, j'imagine surtout que les extraterrestres auraient du mal à établir un contact international : le pays d'origine essaierait de garder le monopole, pour exploiter les richesses... Il deviendrait ambassadeur terrien dans la galaxie, et tous les autres n'auraient qu'à attendre...

- Ah, c'est sûr... Ou alors il faudrait qu'ils débarquent dans tous les pays à la fois, comme ça il n'y aurait pas de jaloux.

- Oui, mais ça passerait pour une agression, pour une prise de pouvoir, un coup de force. Et justement ils ne veulent pas, je crois même qu'ils ne peuvent pas, faire ça...

- Oui, je sais... L'humanisme... Mais si maintenant l'enjeu c'est de sauver une grosse part de l'humanité qui est sous l'emprise d'un système malsain... Alors là, ce ne serait pas humaniste, qu'ils fassent un coup de force ?

- Je ne sais pas... Je ne sais pas si on peut dire que l'humanité est sous l'emprise d'un système...

- Mais si, Johnny, c'est évident ! Moi, je n'arrête pas de rencontrer des gens très bien, qui ont le cœur sur la main, avec lesquels je me sens fraternel, effectivement. Il y a plein de gens comme ça, ils fonctionnent sur la coopération.

Et pourtant tous vivent dans un monde de chiens, dans un monde construit sur la compétition. Alors pourquoi ? Pourquoi ce monde a-t-il des valeurs totalement différentes des leurs ? Est-ce que les "représentants" représentent ces gens ?

- Euh... Ben je ne sais pas... On est en démocratie quand même... Il suffit de voter.

- En démocratie ? Ne me fais pas rire... Tu trouves qu'on est libre, qu'on fait ce qu'on veut ? Tu trouves ça, toi ? Tu trouves qu'on est bien informé, qu'on n'est pas manipulé ? Et, même quand on a l'information, on n'a pas le temps de réfléchir, on laisse ça aux autres, nous on travaille, on se vide le cerveau sur les rouages de la machine de production... Non, on n'est pas en démocratie, on est en oligarchie. Il y a un petit groupe de gens qui dirigent, qui font les lois, qui font les mœurs, au cours du temps, qui ont tout prévu pour que ça marche comme ça. Ils maintiennent une idéologie factice, qui justifie leur position prépondérante. À cause de leur idéologie, l'information est tronquée. Nous sommes manipulés. Et le pire dans tout ça, c'est qu'on croirait qu'on aime ça. Parce que c'est tout de même vrai qu'on peut voter, on pourrait élire des gens qui nous respectent. Mais non, on est naturellement attiré par les personnalités brutales, dominantes. Parce que nous avons été élevés comme ça, dans la culture de la domination...

- Eh ben... Tu es remonté ce soir...

- Oui, excuse-moi, je m'emporte un peu. C'est tout ce que tu me racontes, ça m'énerve...

- Ah bon ? Excuse-moi...

- Non, ce n'est pas ce que je veux dire... Ce qui m'énerve, c'est qu'il y a tous ces gens dans la galaxie, qu'on pourrait y aller, mais ce n'est pas possible parce que notre système est bancal.

Tu vois, si au lieu de financer des armées pour se taper dessus, on investissait toutes nos ressources dans l'exploration de l'espace, je suis sûr qu'on y arriverait... Même s'il n'y avait pas une communauté galactique en train de nous attendre, ça vaudrait quand même le coup d'aller voir...

- Certainement... Mais là, c'est sûr, il y a une communauté galactique qui attend que nous soyons assez mûrs pour se présenter... »

Raï hoche la tête et reste pensif un moment. J'en profite pour rouler une clope, je suis en train de l'allumer quand il relance la conversation.

« Et sais-tu pourquoi ils s'intéressent à nous ?

- Non... Ça je n'ai pas pensé à le demander...

- L'humanité a peut-être quelque chose de spécial...

- Je ne crois pas... Ils font des études sur la Terre comme ils doivent faire des études sur d'autres planètes. Ils s'intéressent à l'évolution en général, au développement des cultures... Enfin si... Il y a un truc qui a l'air assez spécial ici, c'est justement que des civilisations différentes se sont développées sur des continents différents, sans se connaître. Alors, tu en parlais tout à l'heure, ce qui s'est passé quand les civilisations se sont rencontrées est similaire à ce qui se passe quand une civilisation planétaire rencontre la civilisation galactique...

- Ah ouais, ça les intéresse, ça ?... Ils auraient pu éviter que ça merde à ce point !

- Ben non justement, s'ils étaient intervenus, ils se seraient comportés en force coloniale, ils ne voulaient pas... »

Le silence tombe sur le bateau. Il fait bon malgré la nuit, la mer est calme, on sent juste un peu le vent qui glisse le long du bateau, gonfle la voile, et nous fait avancer.

Le bateau filant sur l'eau me fait penser à ma vie qui se déroule. Pour le moment c'est le voyage, c'est temporaire, en mouvement. C'est entre parenthèses. Après, je vais arriver, je vais retrouver Vania... Je crois que ma première envie sera de l'emmener voir Hermès.

Raïmana est un homme libre. D'une certaine façon il est, lui aussi, un extraterrestre. Il contribue, lui aussi, à ce que ces instants soient entre parenthèses.

Un homme libre est un extraterrestre sur terre, parce que beaucoup d'humains ne sont pas libres.

Raïmana ne vit pas sur un continent, pas dans une ville. Il n'est d'aucun pays. Il ne participe pas au commerce parce qu'il vit de troc. On a du mal à le croire, mais c'est possible.

Le bateau, avant d'être baptisé Tavana, appartenait à un américain de passage sur l'île d'Huahine. Raïmana est né là-bas et il y vivait encore à ce moment-là. Comme par hasard, l'américain est tombé fou amoureux de sa sœur, coup de bol. Il a échangé son bateau contre des cours de tahitien...

Raïmana est un homme libre.

Moi aussi, à cet instant, et peut-être pour la première fois de ma vie, je suis un homme libre.

J'avais eu un aperçu de ce sentiment en sortant de l'hôpital, avant de rencontrer Vania et de partir pour le Chili. Mais je suis beaucoup plus serein maintenant, c'est plus intense.

Le bateau file sur l'eau comme je file sur ma vie. Je suis sur cet instant, le passé et le futur s'effacent. Je suis à ma place, au présent.

Les choses vont se dérouler, la machine va tourner. Des événements vont se présenter à moi, je sais ma raison d'être, je pourrai réagir correctement.

Je suis, j'ai un sens. Un sens émane de ma vie. Dès cet instant, j'exprime une intention. Je suis libre.

J'arrive devant la porte de chez Vania, un matin, à dix heures. Je ne sais pas si elle est là.

J'essaie d'avoir l'air détendu, mais je sens mon cœur battre à tout rompre.

J'entends ses pas qui approchent dans la salle et sa voix qui me demande gentiment de patienter.

Elle ouvre enfin la porte, et d'un coup elle est là devant moi, étonnée. J'adore cette fille.

Il n'y a plus de voyage, plus d'extraterrestres, plus de Léti. J'adore cette fille.

Elle est tout pour moi, ça fait longtemps qu'elle est tout, mais je l'avais un peu oublié quand j'étais loin. Elle sourit maintenant, parce que je ne bouge toujours pas. Elle me prend la main, j'adore cette fille.

Alors je résiste un peu, et, doucement, c'est moi qui l'attire de mon côté, je la fais approcher tout contre moi, je l'enlace, puis je la regarde. Puis je l'embrasse pour la première fois.

« Eh bien Johnny... Tu es content de me voir, apparemment... Ça me fait plaisir... »

J'adore cette fille.

Je ne lui ai pas tout de suite parlé du voyage, je l'ai regardée, je l'ai embrassée, je l'ai étendue sur le lit, et j'ai continué de l'embrasser.

Un peu plus tard, je lui ai décrit le voyage, avec toutes les péripéties. Nous avons fait cuire des œufs, puis nous avons mangé, pendant que je racontais.

Comme nous venons de finir, à la fois les œufs et mon exposé, j'ai une envie mortelle de la faire retomber sur son lit et de continuer les bisous. Mais je me retiens, il y a encore quelques trucs dans l'air dont nous n'avons pas parlé.

Vania réfléchit à ce que je lui ai raconté, elle semble hésitante, elle me regarde à la dérobée.

Finalement elle se lance.

« Dis-moi, Johnny, bien en face... C'est vrai ce que tu me racontes ? Tu n'es pas en train de te payer ma tête ?

- Oui, bien sûr, c'est vrai...

- Non, mais je veux dire, tu n'inventes pas tout ça pour ne pas rentrer bredouille, pour ne pas me dire qu'il ne s'est rien passé ?

- Non, je te le jure. Tout ce que je te dis est la vérité, ce que je tiens pour la vérité... J'ai fait ce voyage...

- Pfff... Pour tout te dire, je crois que je n'y ai jamais cru... Et là, j'ai encore du mal...

- Comment ça, tu n'y as jamais cru ?

- Ben oui... Ce n'est pas pour te blesser Johnny, mais je n'y croyais pas, je te suivais parce que tu semblais y croire profondément... J'ai toujours pensé qu'il fallait aller au bout de ses rêves... Mais je m'imaginai que tu ferais le voyage et que ça te ferait comprendre...

- Tu veux dire que, au fond, tu ne m'as jamais fais confiance ! Que tu m'as écouté comme ça, en te disant que je débloquais à fond !

- Non, Johnny ! Ce n'est pas ça... Je te promets... »

Elle est presque en larmes, et moi je ne vau pas mieux. Je suis toujours sûr de ce que j'ai vécu, mais mon monde s'écroule tout de même un peu, du moment qu'elle ne me croit pas.

Un instant je sens la colère monter, j'ai envie de partir. L'imaginer porter un regard cynique sur mon état mental me touche profondément.

Mais je me ressaisis. Vania, je l'aime assez pour essayer de comprendre ce qui lui passe par la tête. J'espère qu'elle, de son côté, m'aimera assez pour me faire confiance à partir de maintenant.

« D'accord. D'un côté, je te comprends... Moi-même, quand je suis parti, je n'étais pas sûr de ce que j'avais vécu... Mais maintenant il faut que tu me croies, Vania... Parce que je sais que c'est vrai, et, du coup, que ma première rencontre aussi était vraie... Maintenant il n'y a plus de doute...

- Tu en es sûr ?

- Oui, j'en suis sûr... Si j'ai tout rêvé, autant dire que je rêve depuis très longtemps, que toi-même et cet instant que nous vivons, je suis en train de les rêver. Tu comprends ? Il n'y a pas de coupure. La première fois, je m'étais réveillé dans la clairière, j'étais un peu dans les vapes, j'aurais très bien pu rêver. Mais là, je suis parti direct avec mon scooter en sortant du vaisseau, je n'ai pas dormi, et puis je suis parti tout aussi direct pour Iquique. Alors, où aurais-je pu dormir ? Où aurais-je pu rêver ?

- Ne t'énerve pas... Oui, si tu veux, je te crois... Mais admets tout de même que c'est difficile...

- Non je n'admets rien... Pourquoi serait-ce difficile à croire ?

- Euh... Je ne sais pas... Mais tu sais, les extraterrestres, on dit tout et n'importe quoi dessus... Depuis un demi-siècle... Alors...

- Ouais, c'est ça... Parce qu'il y a des gros malins qui ont sorti des films à la con, on ne croit plus personne...

- Oui, mais il n'y a pas que ça, Johnny. Regarde, il y a partout des gourous qui disent avoir vu des extraterrestres, qui fanatisent leurs disciples.

Tu veux que je les croie, eux aussi ?

- Écoute-moi, à ton tour... Je ne suis pas un gourou. Je suis ton ami, même un peu ton amant depuis ce matin, alors je ne te fanatise pas, je te raconte juste ce qui m'est arrivé... Parce que j'ai besoin de ton aide... »

Elle est très attendrie. Elle me regarde avec des yeux que je ne lui avais jamais vus, avec dedans comme un souffle, un abandon, et beaucoup de tendresse.

« D'accord Johnny, je suis avec toi...

- Ben je préfère ça, dis-je, en posant un bisou sur son front.

- Oui, mais il va quand même falloir que tu me convainques.

- Comment ça ? T'es pas convaincue, là ?

- Écoute, je veux bien te croire, mais il faut que j'y croie moi aussi un peu... Et il y a du chemin à faire... Dis-toi que c'est un entraînement pour convaincre d'autres personnes...

- Ouais, ok, vas-y... J'attends tes questions...

- Euh... Quelles questions ?

- Ben tes questions... Moi je t'ai déjà raconté mon voyage, que veux-tu que je te dise de plus ? S'il y a des trucs qui ne te semblent pas clairs, vas-y, dis-le, j'essaierai de te répondre... »

Elle réfléchit, les yeux en l'air, de droite à gauche. Elle tourne le doigt comme pour faire dérouler mon récit devant elle. Puis son regard s'illumine, elle a trouvé une question.

« La première chose, je crois, mais elle est d'importance, c'est que je ne vois pas très bien comment vous avez fait pour vous retrouver...

- Comment ça ?

- Eh bien, avec Hermès ! Il t'avait donné rendez-vous dans le désert d'Atacama, et d'après ce que tu me dis, c'est grand le désert d'Atacama. Alors, sans lieu précis et sans date, comment avez-vous fait pour vous retrouver ?

- Il n'y a pas de mystère, dis-je en souriant. Moi aussi, quand j'ai réalisé que le désert était très vaste, j'ai pensé que c'était impossible...

Mais je ne savais pas encore... Hermès m'a tout expliqué.

- Quoi ?

- Ben en fait, quand ils m'ont enlevé la première fois, ils ont implanté un capteur dans ma jambe gauche...

- Mais c'est horrible ! »

Avec Vania, il y a des choses qu'il vaudrait mieux taire. Ça la fait partir au quart de tour, je le savais, mais rien ne peut m'arrêter quand je dis la vérité.

« Non... Pas tant que ça...

- Et pourquoi auraient-ils fait ça ?

- Ben, d'après ce qu'il m'a dit, ils s'en sont servis pour me localiser... Ils ont suivi tout mon voyage...

- Et tu ne trouves pas ça méprisant, odieux même ?

- Oui et non... Nous, on peut prendre ça pour du mépris parce que c'est ce que nous faisons aux animaux...

- Oui, exactement... Ça veut dire qu'ils nous traitent comme des animaux, tes extraterrestres... S'ils existent...

- Mais il faut bien comprendre que pour eux nous ne sommes pas très loin des animaux... Enfin nous sommes des humains, mais tout juste sortis de l'animalité... Et ils nous étudient, ils sont extérieurs à nous, même s'ils nous considèrent comme des humains, ils nous voient aussi comme un sujet d'étude... En plus, leurs implants, je leur fais confiance pour qu'ils ne soient pas dangereux...

- Oui, mais quand même...

- Et puis il m'a dit ça naturellement, ça n'avait pas l'air choquant... D'ailleurs il a aussi dit que lui-même avait plusieurs capteurs dans le corps... Enfin peu importe, ils ont mis un capteur dans ma jambe et savaient donc où je me trouvais.

Après ils ont juste attendu que je sois seul dans un endroit désert...

- Et pourquoi, toi, es-tu allé là-bas, précisément dans ce coin ?

- Je crois que le principal était que je sois dans un lieu discret. Ils seraient venus me prendre n'importe où... Du moment qu'ils ne risquaient pas d'être vus.

- Oui, mais pourquoi as-tu été précisément là ? Tu l'as bien décidé à un moment...

- Non, en fait... C'est un passage que je ne t'ai pas encore raconté, j'avais presque oublié... C'est un gars que j'ai rencontré par hasard dans le désert, Carlos, il m'a conseillé cet endroit, le nord de Tocopilla... D'ailleurs, en y repensant, je me demande s'il n'était pas

en cheville avec Hermès... Sur le coup, j'avais vraiment l'impression qu'il était là pour me dire quelque chose...

- Donc tout était organisé... Ils sont venus exprès pour te chercher, ils t'ont suivi depuis votre première rencontre... Mais tu te rends compte de ce que tu dis, Johnny ? Pourquoi est-ce qu'ils auraient fait tout ça pour toi ?

- Mais ils n'ont rien fait pour moi... Ça fait partie de leur étude. Ils analysent le comportement des humains de la Terre, pour voir s'ils peuvent nous parler... En gros...

- Oui, mais, sans vouloir te vexer, tu n'es rien sur terre, tu es un péquin quelconque. Tu ne crois pas qu'ils auraient préféré rencontrer le fils naturel d'Einstein ?

- Je crois qu'ils m'ont trouvé par hasard, parce que je suis tombé sur eux... D'après ce que j'ai compris, ils ne raisonnent pas tellement en termes d'importance. Ils savent que nous considérons certaines personnes comme importantes, mais pour eux ces personnes n'ont pas forcément d'intérêt... Ils s'intéressent plus à la masse, à tout le monde, et au schéma psychologique global.

De ce point de vue, j'avais au moins l'avantage de croire en leur existence... Hermès m'a dit qu'il "appréciait que je sois capable d'appréhender le concept d'une humanité galactique"...

- Une humanité galactique ?

- Oui, parce qu'en fait c'est ça, le fond de ce qu'il m'a dit. Il y a des humains partout.

- Des humains ?

- Oui, des humains, au sens large.

- Mais nous sommes les humains !

- Oui, nous nous définissons comme humains par rapport aux animaux, parce que quelque chose nous sépare d'eux, même si on n'a pas encore trouvé quoi... Le mot recouvre un concept, le concept d'humanité. Je te répète presque exactement ce qu'Hermès m'a dit...

- Oui, j'avais compris... Tu ne parles pas avec ces mots-là d'habitude...

- Certes... Enfin bon... Le concept d'humanité est le même pour eux, c'est pour ça qu'ils peuvent utiliser le mot "humain" dans un sens plus large... Donc, avec nos mots, ils se décrivent comme humains, et Hermès disait que la galaxie entière est peuplée d'humains.

- Mais c'est absurde... Pourquoi seraient-ils humains ?

- C'est peut-être qu'ils ne le soient pas qui serait absurde... D'ailleurs Hermès ressemble bien à un humain d'ici...

- Et tu ne trouves pas ça étrange ? Ça ne te fait pas douter ? Je ne sais pas moi... Mais ça pourrait être n'importe qui !

- Si, ça m'a étonné, puisque je lui ai aussi posé la question... C'est marrant, la plupart du temps je connais les réponses à tes questions parce que je les ai moi-même posées à Hermès...

- Et alors ? Que t'a-t-il répondu ?

- Ben pour tout te dire, je n'ai pas bien compris... En résumé, il m'a dit que la forme physique de l'humain est liée à son développement mental et spirituel.

Pour lui, il n'est pas possible qu'un être évolue vers une forme de vie intelligente s'il n'a pas une morphologie proche de la nôtre. Et il a aussi parlé d'un lien avec l'âme, mais là je n'y ai rien compris...

- Mais, déjà sur la Terre, il y a de grosses différences...

- Oui, bien sûr, il y a des différences. Hermès pourrait tout à fait être terrien, asiatique peut-être... Mais il m'a dit qu'il y a des "humains" assez différents... Bien qu'ils aient tous des jambes, des bras, des mains, une tête et des yeux...

- Oui, pourquoi pas... »

Elle réfléchit un peu, je la regarde en silence.

« Tu as bien préparé ton coup... Tu es incollable...

- Je n'ai rien préparé du tout. Je te répète seulement ce que m'a dit Hermès... C'est lui qui était incollable !

- Si tu veux...

- Vania, ce n'est pas si je veux, c'est comme ça... Tu ne commences pas à me croire un peu ?

- Si... Si... Tu es assez convaincant... Mais tiens, j'ai encore un truc qui me trotte dans la tête... Pourquoi t'ont-ils enlevé, la première fois ?

- Ah ! Je lui ai demandé aussi... Parce qu'il est vrai que c'est peut-être le plus étonnant... Ils auraient très bien pu me laisser là et se barrer en douce...

- Oui, c'était le plus simple...

- Effectivement, mais je serais probablement mort s'ils l'avaient fait, parce que, toujours d'après ce que m'a dit Hermès, je m'étais salement amoché en tombant...

- Ah bon ? Mais tu n'avais rien...

- Ben justement... Je n'avais rien quand nous nous sommes rencontrés parce qu'ils m'ont soigné !

- Et c'est pour ça qu'ils t'ont emmené, juste pour te soigner... Pour des

gars qui posent des implants, ils sont sympas...

- Oui, ils sont sympas... Ils sont humanistes, ils ne voulaient pas causer la mort d'

un être humain, dans la mesure où ils pouvaient l'éviter. Et puis il y avait une autre raison, moins humaniste, encore que...

- Oui ?

- C'est que je les avais vus, j'avais vu une base souterraine et j'aurais pu avertir d'autres personnes...

- Et alors ?

- Et alors ils ne pouvaient pas prendre le risque qu'une base soit découverte parce que, avec ce qu'il y a dedans, ça aurait foutu le bordel au niveau de l'armée... Donc ils ont préféré m'emmener, me soigner, et supprimer leur base.

- Tu leur as donné du boulot !

- Oui... Ça, oui...

- D'accord, je suis presque convaincue... Enfin... De ce que toi tu racontes... Pour le fait que des extraterrestres existent vraiment je demande à voir...

- Mais comment peux-tu douter ? Si tu crois ce que je te raconte... Si tu crois que j'ai bien vécu tout ça...

- Je ne sais pas Johnny... Je te l'ai dit, c'est tout de même dur à avaler... Et même si tu as rencontré des gens, reste à prouver que ce sont bien des extraterrestres...

- Oui, si on veut... Enfin, vu le tour de manège qu'ils m'ont fait faire, je me demande bien qui d'autre ils pourraient être... »

Nous avons discuté pendant des heures, et ça fait des heures que je me retiens de l'embrasser. Alors je me lâche.

Dans un éclair de lucidité, je me rends compte que j'ai totalement oublié de lui parler du transmetteur. J'essaie de m'écarter d'elle, de reprendre un peu d'air pour lui en toucher un mot, mais elle se blottit contre moi et je n'ai pas le courage de rompre le charme.

Je me promets que, dès que nous sortirons de ce moment tendre, le plus tard possible, je lui montrerai l'appareil.

Vania.

Je n'ai pas pu lui montrer le transmetteur avant le lendemain matin. Entre-temps nous nous sommes enlacés, nous nous sommes embrassés, et nous avons dormi. Je devais être un peu fatigué.

Mais j'y ai pensé dès le réveil, au transmetteur. Je me suis levé rapidement et je l'ai déposé mine de rien au milieu de la table.

Elle l'a vu en s'asseyant devant le café que je venais de servir.

« Quoi c'est ce truc ? »

Le matin, elle a du mal à se réveiller. Alors les mots sortent comme ils peuvent. Des fois, il y en a un qui est plus pressé que les autres, qui les devance tous, on ne sait pas pourquoi.

« Ça être un téléphone à extraterrestres... »

Mais moi le matin, je me réveille vite, alors j'aime bien la taquiner un petit peu... Ça se passe bien quand elle n'est pas de trop mauvaise humeur.

Ce matin, ça va, et avec tout ce que je lui ai raconté hier, elle est un peu curieuse, l'étonnement à fleur de peau.

Elle regarde le truc, moitié intéressée, moitié méfiante. Comme une jeune chatte qui découvre un bouchon de champagne, qui s'en approche furtivement, le flaire, puis tente un coup de patte. Vania, elle, se décide à saisir l'engin, le porte à son oreille, comme un téléphone, attend un peu, me jette un coup d'œil indéfinissable, puis semble tout à coup absorbée par une voix dans le combiné. Elle répond.

« Allô ? Monsieur l'extraterrestre ? Oui... Je suis Vania. Et je voudrais vous dire qu'il faudrait arrêter de faire voir des trucs pas possibles à Johnny, il va finir par craquer... »

Au début j'ai réellement pensé qu'elle avait mis le transmetteur en marche, mais je n'ai pas voulu y croire, et j'ai eu raison.

J'ai tout de même simulé l'énervement, pour poursuivre le jeu.

« Mais tu es folle, ma pauvre fille ! Il ne faut pas faire n'importe quoi avec ça ! »

Elle rit, puis je lui explique comment ça marche. Enfin, plus exactement ce qu'il faut faire pour l'utiliser, je suis loin de comprendre le fonctionnement interne de l'engin.

C'est très simple. Quand on appuie sur le bouton, il cherche une connexion vers la base-derrière-la-lune et on doit voir Hermès apparaître, s'il est disponible. S'il n'est pas disponible, ou si la base est temporairement inaccessible, il y a juste un pictogramme d'alerte, et on peut laisser un message.

Il est extrêmement simple d'entrer en contact avec des extraterrestres quand on dispose de l'appareil adéquat...

« D'accord, dit-elle quand j'ai fini mon explication. Et, ton Hermès, dans quelle langue lui parles-tu ?

- Il parle très bien la nôtre... Il a appris plusieurs langues terriennes dans le cadre de son boulot...

- Ça tombe bien, ironise-t-elle.

- Oui, ça tombe bien, mais avoue que ce n'est pas totalement stupide. Si ces gars viennent étudier la Terre, et s'ils ne veulent pas être reconnus, il faut bien qu'ils apprennent nos langues... Non ?

- Oui, oui... C'est plutôt logique... »

Elle joue avec le transmetteur, le fait osciller entre deux doigts, comme s'il s'agissait d'un banal jouet. Je me dis que ce truc a une importance énorme pour moi. Et juste après je me dis que Vania a plus d'importance encore.

Il m'importe qu'elle fasse ce qu'elle veut, et je lui fais confiance, elle est comme une partie de moi.

Finalement elle repose l'engin sur la table, le repousse vers le milieu et change de sujet. Malgré tout l'amour que je lui porte, je suis soulagé.

« Et d'ailleurs, au Chili, tu n'as pas eu de problème avec la langue ?

- Non, pas du tout. En fait tout le monde parle un peu anglais, un peu espagnol ou un peu français, alors l'un dans l'autre on arrive à se comprendre... On finit par parler un genre de patois international, un mélange des langues les plus connues. Et au bout du compte on n'y fait même plus attention, on se comprend, c'est tout. Je serais même bien incapable de te dire qui parlait quoi !

- Ah, d'accord... Je ne pensais pas que ça pouvait être aussi simple.

- Moi non plus, mais en fait, là-bas, je n'y ai jamais vraiment pensé. Même sans comprendre les mots, il reste les gestes, les expressions... C'est souvent suffisant... »

Vania est de nouveau pensive. Elle reprend le transmetteur et le regarde sous toutes les coutures. Elle vient certainement de réaliser que je ne délirais pas totalement, que c'est bien un téléphone extraterrestre.

« Donc, tu dis que cet appareil t'a été donné par un extraterrestre qui se nomme Hermès...

- Oui... Enfin il m'a dit de l'appeler Hermès, son vrai nom n'est pas prononçable dans notre langue...

- Soit, peu importe...

- Non, mais je précise... Vu que tu trouves déjà bizarre qu'il ait une apparence humaine, qu'il parle une langue de la Terre et qu'il se dise humain, je ne voudrais pas, en plus, que tu aies des doutes quant à son nom...

- Oui, d'accord, il porte un autre nom, un vrai nom d'extraterrestre, mais il t'a dit de l'appeler Hermès...

- Voilà...

- Mais alors, si c'est ça,

il te suffit de me faire parler avec lui pour me convaincre...

- Oui, ça suffirait certainement... Mais je voudrais faire mieux, je voudrais que tu le rencontres...

- Waouh... Carrément ?

- Oui, ça serait le mieux... Non ?

- Oui, si tu veux... Vas-y, appelle-le...

- Non... Je ne peux pas faire ça...

- Pourquoi ? Ça ne marche pas ?

- Si, si... Ça doit marcher... Mais il m'a dit de ne pas l'utiliser à la légère, de ne le faire que si j'ai réellement quelque chose à dire... C'est que, tu vois, d'après ce que j'ai compris, il n'a pas tout le temps qu'il souhaite pour s'occuper de nous...

- Ah... Tu réalises que, en disant ça, tu diminues fortement ton crédit confiance ?

- Oui, peut-être... Mais enfin, toi aussi tu pourrais essayer de me faire confiance... Il m'a chargé de faire des enquêtes sur terre... Il faut d'abord que je le fasse, on l'appellera dès qu'on aura quelques résultats...

- Ah bon ? Tu ne me l'avais pas encore dit, ça...

- Je t'expliquerai...

- Ah non ! Explique-moi tout de suite... Pourquoi voudrais-tu attendre ?

- Simplement parce que je ne peux rien t'expliquer... Je n'ai pas encore regardé ce qu'il m'a donné... Enfin pas dans le détail...

- Et comment sais-tu que tu as quelque chose à faire alors ?

- Ben... Hermès m'a seulement dit qu'il aimerait bien que je fasse des sondages auprès de mes concitoyens... Et il m'a donné une enveloppe avec plein de documents. Mais je n'ai encore rien lu...

- Et tu n'es pas curieux de savoir de quoi ça parle ?

- Si... Maintenant que tu m'y fais penser, oui... J'avais un peu oublié cette histoire, pour tout te dire... »

En finissant la phrase, je me lève pour aller chercher les dits documents dans mon sac. Je réalise que je ne sais absolument pas comment m'y prendre pour faire des sondages.

« Tu as déjà fait des sondages, toi ?

- Non, jamais...

- Je suppose qu'il faut juste se mettre quelque part dans la rue et demander aux gens s'ils veulent bien répondre à nos questions...

- Oui, comme tout le monde le fait... Mais il faut surtout s'armer de patience et ne pas souffrir des refus, qu'ils soient polis ou hautains...

- Et faut savoir où se mettre. Ça doit être assez important, le choix de la place...

- Oui. Oh, Johnny ! Arrête de chercher les problèmes, regardons plutôt de quoi il s'agit... Je suis sûre qu'en lisant les questions tu sauras où aller... »

Elle doit avoir raison. Vania a toujours raison. Du moins dans tous les choix de la vie quotidienne, pour le reste, je suis moins catégorique. Par exemple, elle a eu tort de ne pas me croire immédiatement quand je suis revenu du Chili.

Hermès m'a donné les questionnaires dans une grande enveloppe de papier kraft. Vania sort les feuilles, une grosse liasse.

Il y a une page d'explication et une centaine de questionnaires. Je suis rassuré en constatant qu'il n'y a pas plus d'une dizaine de questions par feuille, certaines avec des dessins ou des photos.

Vania a pris la note explicative, et entreprend de la lire avec attention. J'attends qu'elle relève les yeux, je ne voudrais pas l'empêcher de trouver une idée lumineuse.

« Eh bien tu vois, pas la peine de se tracasser, tout est dit là-dedans... Ils expliquent même comment tu dois t'adresser aux gens, ce que tu dois dire exactement... Il ne te reste qu'à le faire... »

Elle agite la feuille devant elle, la regarde avec un air à moitié dégoûté.

« Ils nous prennent vraiment pour des cons, ces extraterrestres... »

C'est facile à dire, mais, à faire, c'est tout de même une petite galère, et je suis content d'avoir des instructions détaillées.

Je suis immobile, debout sur le trottoir, devant un centre commercial. Un flot humain me contourne, comme une rivière contourne un obstacle. Quelquefois, un coude ou un pied me heurte, égaré.

J'ai déjà beaucoup de mal à croiser un regard, je n'espère même plus capter l'attention de quelqu'un, ni arriver à faire mon speech. Quant à convaincre la malheureuse victime de passer quelques minutes à me répondre, je n'ai encore jamais approché ce rêve.

Lassé, je décide de faire une pause, d'aller un peu à l'écart pour fumer une clope et téléphoner à Vania. Quand je ne sais pas quoi faire, je téléphone à Vania, ça me repose, et elle est souvent de bon conseil.

Je lui fais part de ma mauvaise humeur, ce qui n'est pas très engageant pour un début de conversation. Elle m'écoute patiemment, puis m'explique que je suis un abruti, que les gens font ce qu'ils peuvent, et que si je me mets à un endroit où ils sont pressés, ils ne s'arrêteront jamais, forcément. Il paraît que c'est logique.

Je finis ma clope, à moitié énervé de me faire traiter d'abruti à toute heure, à moitié soulagé d'avoir une déesse du bon sens à portée de téléphone.

Le soir, j'ai réussi à remplir une dizaine de questionnaires. Je trouve que c'est bien, mais je suis effrayé par les quatre-vingt-dix restants.

Je me sens aussi passablement énervé. Toute la journée je me suis fait envoyer paître. Toute la journée j'ai croisé des humains qui ne me voyaient pas. J'étais pourtant sur leur chemin, en plein devant. Je m'adressais à eux, je m'avançais avec un sourire, je disais bonjour. Mais rien, ils ne me voyaient pas, pour la plupart. Ils ne m'entendaient pas, ils ne voulaient rien connaître de mon existence.

Quelques-uns agitaient la main comme pour chasser un insecte.

Quand je suis parti vers des endroits plus calmes, des parcs, des terrasses, j'ai pu parler avec une cinquantaine de personnes. Quand je dis parler, je veux dire qu'ils m'ont au moins regardé et écouté quelques secondes.

Et, sur l'ensemble, une dizaine a bien voulu répondre aux questions, ce qui est un score honorable.

Tous m'ont demandé la finalité du sondage. Hermès avait prévu la question, je répondais donc invariablement qu'il s'agissait de tests psychologiques destinés à déceler les tendances de la mode. Ça marchait très bien, chacun se sentait important, convaincu de

participer à l'élaboration des nouvelles tendances.

Je dois avouer que je n'ai moi-même pas bien compris la finalité réelle du sondage.

La première question est très directe, elle concerne l'existence d'êtres extraterrestres intelligents. Le cobaye doit choisir parmi cinq réponses qui vont de « C'est impossible » à « C'est réel ».

Jusque-là tout va bien. Mais je ne vois aucun rapport entre cette question, qui exprime bien le sujet, et les suivantes. Hermès m'a cependant bien précisé de poser les dix questions, dans l'ordre. Si une seule réponse manque, le questionnaire entier est inutilisable.

Dans la seconde question, on doit choisir le type de personne par laquelle on préférerait être dirigé, les réponses vont du militaire à l'enfant. Les deux me semblent stupides, je choisirais le scientifique.

Pour le reste, il s'agit de photos ou de dessins. La plupart sont des choix multiples, sauf les deux derniers pour lesquels il faut demander à la personne de décrire à quoi lui fait penser la photo. Les illustrations n'ont rien d'original, on pourrait tout en dire, ou rien.

Je parle toujours beaucoup de tout ça avec Vania, et, imperceptiblement, elle a commencé à glisser dans mon monde.

Non qu'elle me croie totalement, que sa raison ait capitulé, mais elle a entrevu ce dont je parle, le monde qui m'habite. Et elle commence à s'habituer, à avoir envie de me rejoindre.

Pour la fin des questionnaires, elle est venue m'aider, elle semblait pressée que je puisse rappeler Hermès. Elle voulait qu'on en finisse, qu'on passe à la suite.

En trois jours nous avons utilisé les cent questionnaires, nous avons rencontré cent personnes dans la rue. Vania a eu beaucoup plus de succès que moi, elle en a fait remplir les deux tiers.

Nous contemplons le tas de feuilles, remis dans l'enveloppe. Le transmetteur est posé à côté, sur la table. Nous sommes prêts.

J'appuie sur le bouton. Ça commence par un petit bruit, puis l'écran s'illumine. Vania se penche par-dessus mon épaule pour regarder l'engin.

« Johnny ? C'est toi ? »

C'est la voix d'Hermès, il me semble.

On ne voit d'abord rien, mais rapidement des formes apparaissent,

floues puis de plus en plus précises. Finalement Hermès se dessine parfaitement sur le petit écran. Il porte un genre de casque sur la tête et la même combinaison bleue qu'il avait lors de notre rencontre.

Il semble être dans un bureau, pour la première fois je vois d'autres personnes derrière lui, d'autres extraterrestres.

« Hermès ? Oui, c'est Johnny Milou...

- Bien. Je suis content de t'entendre, Johnny.

- Oui, bonjour. Moi aussi, j'en suis ravi... Je ne savais même pas s'il marchait, ce transmetteur... Tu nous vois aussi ?

- Oui, bien sûr, je te vois, et je vois une jeune femme avec toi, Vania, je suppose.

- B... Bonjour, répond-elle, tremblante.

- Oui, je te présente Vania, je lui ai raconté ce qui s'est passé. Elle avait du mal à me croire, mais maintenant ça va être bon...

- Vous êtes vraiment un extraterrestre ? Demande-t-elle soudainement.

- Oui, je suis né dans un autre système stellaire.

- Et là, vous n'êtes pas sur terre, vous êtes dans l'espace ?

- Exact. Et vous avez de la chance, aujourd'hui je ne suis pas à la base... »

Pendant qu'il parle, on voit l'image bouger rapidement. Puis ça se fixe, il a dû reposer la caméra. Comme tout à l'heure, l'image redevient progressivement de plus en plus nette.

On voit apparaître une grande baie vitrée. La moitié est complètement noire, l'autre est blanc bleuté, c'est la Terre. On voit une énorme boule se détacher sur le fond noir de l'univers.

Sur l'océan Atlantique bleu sombre les continents se détachent, le nord de l'Afrique, l'Espagne et le reste de l'Europe, le tout parsemé de petits nuages d'un blanc éclatant. Je regrette que l'image diffusée par le transmetteur soit trop petite pour nous permettre de voir notre ville.

Comme en réponse à cette pensée, Hermès reprend.

« Je suis au-dessus de vos têtes en ce moment. Nous sommes en train d'effectuer des mesures. D'ailleurs je ne peux pas vous parler très longtemps, j'ai du travail, bien qu'on puisse considérer que parler avec vous soit une partie de mon travail. Mais il fallait que je te joigne, Johnny, parce que je vais être absent pendant quelque temps, je voulais te prévenir. Je dois justement aller rendre compte de mes échanges avec toi, et demander ce qu'il m'est permis de faire pour la suite.

- Ah... Ben justement, moi je voulais te dire qu'on avait fait le

sondage... Cent personnes... Et je voulais te demander si on peut te rencontrer...

- Non, je suis désolé, mais ça ne sera pas possible avant un mois. Je ne serai pas joignable. Vous pouvez continuer les sondages, mais ce n'est pas très important. Si vous voulez, tous les deux, vous pouvez préparer un rapport sur l'état de conscience des terriens par rapport à la vie extraterrestre, les obstacles psychologiques particuliers qui pourraient faire barrage à la diffusion de cette idée... Ce n'est pas formel, mais nous pourrions en avoir besoin dans le futur, vous et moi. »

Vania est statufiée, elle s'est accrochée à mon épaule et ne dit plus rien.

« Euh... D'accord, si tu veux...

- Commencez seulement à y penser, nous en reparlerons dans un mois. Je vous téléphonerai quand je serai aux alentours de chez vous. »

Je lui donne l'adresse et le numéro de téléphone de Vania, puis il dit qu'il doit couper la communication, qu'il doit s'occuper de ce qui s'affiche sur son écran de contrôle.

Nous nous retrouvons seuls sur la Terre.

Comme chaque fois que je quitte Hermès, je me sens vide. Mais ce qui est tout à fait nouveau, c'est la présence de Vania à mes côtés.

Vania est immobile, mais on sent que, dans cette immobilité, elle est très agitée. Je sais exactement ce qu'elle ressent, j'ai expérimenté le même état quand je suis sorti de la soucoupe, la première fois, puis la seconde. C'est le moment où l'on se dit : « Nom de dieu, c'est vrai ! »

C'est vrai, des extraterrestres existent, et ils sont là. Juste là-haut, au-dessus de nos têtes. Hermès est en train de passer. Je me lève pour aller voir le ciel, il est parsemé de nuages blancs, effectivement.

Vania m'a regardé traverser la pièce, tirer les rideaux et revenir, puis son regard est reparti dans le vide. Elle ne me demande pas ce que je faisais, elle a dû comprendre. Peut-être a-t-elle espéré, un instant, que le ciel soit d'un bleu pur ou d'un gris sombre, mais en tout cas pas parsemé de petits nuages. Ça lui aurait évité cette douloureuse remise en question.

Pour avoir vécu le doute, je sais que c'est dur à avaler, même si on se prépare, même si on a tout à fait accepté l'idée. Les convictions ancrées, la culture ancestrale, elles, ne cèdent que lorsque la vérité éclate, quand on la touche directement.

J'ai essayé d'en reparler, mais il n'y a pas eu moyen avant la fin du

dîner.

Quand je me suis levé pour débarrasser et préparer un café, elle s'est rendu compte qu'elle ne pourrait pas éviter éternellement le sujet.

Pendant que je verse le café, elle ne dit toujours rien, mais elle me regarde avec plus d'insistance, comme pour me supplier d'engager la discussion.

J'ai moi aussi très envie d'en parler, de lui dire ce que j'ai ressenti quand je me suis trouvé comme elle en face d'un fait.

Et je voudrais savoir ce qui va changer, maintenant que nous sommes deux.

« Alors ?

- Quoi, alors ? Répond-elle agacée.

- Ben, qu'est-ce que t'en penses ? De cette discussion, du transmetteur, de ce qu'a dit Hermès...

- Pffff....

- Ça fait un choc, hein ?

- Oui, tu peux le dire... Je ne sais plus quoi penser.

- Eh bien, admets.

- Oui... Mais quand même... Après tout ce n'est qu'un transmetteur...

- Et il y a moi, Vania. Il y a tout ce que j'ai vécu, et que je t'ai raconté. Vas-y, s'il te plaît, fais le pas, admets que c'est vrai...

- Oui, j'admets... D'un certain côté j'admets... Mais d'un autre je ne sais pas quoi en penser... Qu'est-ce que ça change ? Que dois-je faire maintenant ? »

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer de rire.

« Sais-tu, Vania, que j'en étais exactement là quand je t'ai rencontrée ? C'est ce que je me demandais, c'est pour ça que j'en ai parlé...

- Ah bon ?

- Oui, exactement... Moi, quand j'ai eu ce doute, je t'ai rencontrée, et, à ce moment, tu me croyais... En tout cas tu m'as dit que tu me croyais... Et aujourd'hui je suis là, devant toi, et c'est toi qui doutes... Alors je te rends la pareille, je peux t'assurer que je te crois, complètement, sans aucune hésitation. Il y a des extraterrestres. »

Elle rigole, ce qui est bon signe.

« Ne te tracasse pas, va. Je sais que ça remet beaucoup de choses en question, moi je n'ai pas encore fini de le digérer... Et puis, maintenant que nous sommes deux, on va pouvoir en parler... »

Elle sourit et vient se blottir dans mes bras.

« Oui, Johnny, maintenant on est tous les deux dans la galère, c'est sûr... »

Hermès nous a envoyé une lettre, postée de Madrid. Il nous a donné rendez-vous dans un bar, ce soir. Nous avons traversé la moitié de la ville dans les souterrains du métro.

En sortant, nous nous dépêchons de localiser le nom du bar parmi la forêt de néons et éclairages divers. Sitôt vu, nous y courrons. Il pleut à torrent, le bitume est luisant, le bruit des voitures et la luminosité de leurs phares déchirent l'air, dans l'hystérie quotidienne de la ville.

Bien que nous ayons un peu d'avance, je vérifie qu'Hermès n'est pas encore arrivé, et nous nous installons à une table bien en vue, pour qu'il ne puisse pas nous louper.

En un mois, nous avons passé quelques journées à faire des sondages, nous avons maintenant plus de deux cents questionnaires remplis, et nous avons essayé de réfléchir au rapport dont Hermès nous avait parlé.

Pour commencer, nous avons recensé tous les films, tous les documentaires et tous les livres qui sont sortis sur le sujet, avec les statistiques d'audience ou d'achat de chacun. Nous avons pensé que ça donnerait déjà une bonne opinion.

De mon côté, puisque Vania pensait que nous n'en tirerions aucune information intéressante, je suis allé rencontrer des membres de clubs d'ufologie. Comme je n'ai pas encore eu le temps de lui raconter, je profite de notre avance pour lui faire un résumé de mes tribulations.

« En fait, ça m'a tout de même permis de réviser les théories habituelles... Avec un petit plus sur le rapport entre la science et le phénomène ovni.

- Oui, et alors ?

- C'est assez étrange... On dirait que les scientifiques souffrent d'une grande peur par rapport au sujet.

Ils ont peur de se décrédibiliser au sein de leur communauté.

- Ah bon ? Il me semble pourtant qu'ils pourraient étudier la chose sereinement... C'est le cheminement habituel de la science, au début on ne comprend rien à ce qui se passe, et petit à petit les briques s'assemblent...

- Bien sûr, certains le font... Mais ils sont rares, et souvent ils passent pour des farfelus, de grands enfants... En fait, les ovnis sont toujours restés un truc d'adolescents, de science-fiction et d'allumés. Dans

l'imaginaire de la société, c'est comme ça. Croire aux ovnis c'est un peu comme croire au père Noël...

- Je vois... Oui, c'est un peu ça... Ça reste au niveau des lutins et des farfadets... Mais je me demande pourquoi...

- Ben... J'aurais deux théories à te proposer... Mais je ne sais pas ce que ça vaut...

- Vas-y toujours...

- La première possibilité est que nous nous protégeons de cette façon. Je veux dire que ça serait tellement dur d'admettre l'existence d'êtres extraterrestres, probablement plus évolués que nous puisqu'ils sont capables de voyager dans la galaxie, que la plupart des gens préfèrent en rire, pour ne pas se poser la question, pour que le monde reste tel qu'il est.

- Oui, c'est possible... Mais, pour en revenir aux scientifiques, on a tout de même plus de matière maintenant qu'à l'époque des farfadets... On peut faire des analyses... Je ne sais pas moi, quelque chose...

- Il n'y a jamais eu de preuve scientifique reconnue...

- Et, si autant de scientifiques doutent, ne serait-ce pas qu'il y a, au contraire, des théories scientifiques prétendant que ce n'est pas possible, que la vie ne peut pas exister ailleurs ?

- Non, pratiquement pas.

D'après ce que j'ai compris, la plupart des scientifiques sont d'accord pour admettre que la vie est probablement apparue ailleurs, quelque part dans l'univers. Statistiquement, vu le nombre d'étoiles dans la galaxie, le nombre de galaxies dans l'univers, et vu que, en ce moment, on découvre de plus en plus de planètes, il est probable que la vie se soit développée un peu partout. Mais les statistiques ne sont pas des certitudes, et surtout on ne connaît pas la probabilité d'apparition de la vie sur une planète...

- C'est flou quoi...

- Oui, c'est flou. Et en plus on ne parle là que de la vie, c'est-à-dire des cellules... Quand on commence à parler d'êtres intelligents, de civilisation, là on est encore plus dans le flou... Et après, il y a tout de même un argument scientifique solide.

- Lequel ?

- Ben c'est le voyage spatial... Actuellement, selon nos connaissances, il est impossible d'accélérer une masse jusqu'à la vitesse de la lumière...

- Oui, c'est vrai... J'ai déjà entendu ça...

- Mais bon... Ce n'est tout de même pas très sérieux...
- Pourquoi donc ? Ça me semble un bon argument...
- Ben... Il y a un siècle, on pensait que le mur du son était infranchissable... On ne sait pas... Ou plus exactement on devrait avoir conscience de ce qu'on ne sait pas encore... On peut tout à fait imaginer qu'on découvrira bientôt une particularité inédite de l'univers qui permette de le faire...
- Oui... C'est possible... Mais maintenant qu'on les a rencontrés, les extraterrestres, on en est sûr, nous...
- Certes...
- Et ta deuxième théorie pour expliquer que personne ne veut y croire, c'est quoi ?
- Oh... C'est plus machiavélique... Je me suis toujours demandé pourquoi il y avait autant de films de science-fiction... En fait, il y a des gens qui prétendent que ces films sont des manœuvres pour décrédibiliser les ufologues.

En faisant des films, qui peuvent même incorporer des éléments vrais, on associe dans l'esprit des gens l'idée d'extraterrestres à l'idée de fiction, de divertissement. Du coup, s'il y a un témoin d'un événement particulier, qui a été vu dans un film, personne ne peut le croire...

- Et alors ? Qui aurait fait ces films ?
- Ben avec cette théorie, des gens haut placés sont au courant de l'existence des extraterrestres... Mais ils ne veulent pas rendre l'information publique...
- Ouais... Là c'est vraiment de la fiction...
- Peut-être...
- Mais, toi qui réfléchis à ça depuis plus longtemps que moi, Qu'est-ce qui est si dur à admettre dans l'existence d'extraterrestres ? Qu'est-ce que ça change pour nous ?
- Je ne sais pas... Enfin si, forcément, ça change quelque chose... Tu as bien vu toi-même, quand on a parlé à Hermès, que ça change quelque chose.
- Oui... C'est difficile à décrire, mais c'est vrai qu'on a l'impression d'un grand chamboulement... C'est comme si l'univers s'agrandissait subitement...
- Il y a un changement de positionnement... Je crois qu'au Moyen Âge les gens ont dû faire le même effort pour admettre que la Terre tourne autour du Soleil... C'est dans la fierté de l'humain... Mais ça, c'est parce qu'on imagine que les extraterrestres sont autre chose que nous.

Nous considérons comme inférieurs tous les êtres vivants que nous connaissons. Alors, forcément, quand on imagine des extraterrestres, on pense qu'ils nous sont supérieurs...

- Oui...

- Donc on est blessé dans notre fierté ancestrale... Nous ne sommes pas l'être le plus évolué de l'univers... Et c'est ce qui est magnifique dans le discours d'Hermès... Certes, nous ne sommes pas les seuls, il y a d'autres êtres intelligents plus évolués que nous, mais ils ne se considèrent pas supérieurs à nous, ils sont des humains, ils sont nos égaux... <

/div>

- Je vois... Mais t'auras du mal à faire admettre ça à n'importe qui...

- Oui, d'ailleurs tu auras remarqué que je n'essaie même plus... »

Nous réalisons en même temps que nous sommes dans un bar peuplé, et que nous y attendons un extraterrestre. Ça nous fait rire, et le synchronisme de nos réactions amplifie l'hilarité.

Je balaie la salle du regard. La vie se déroule, des gens entrent, sortent, parlent, se regardent. Hermès n'est pas là, mais il n'est pas encore en retard. Vania reprend la conversation, sans se soucier le moins du monde de sa présence ou de son absence.

« D'un autre côté, on peut douter que tout le monde se demande régulièrement d'où nous venons, qui nous sommes, et où nous allons. On se demande plus souvent : quand est-ce qu'on mange, est-ce que tu veux coucher avec moi, ou mon poing sur ta gueule ?

- Euh... Si j'ai le choix, je préfère coucher avec toi...

- Pfff... C'est un exemple... Je veux dire que je ne sais pas si ça changerait quelque chose dans notre vie, d'admettre qu'il y a des civilisations plus évoluées...

- Non, je ne pense pas que ça changerait grand-chose... Surtout que, toujours d'après Hermès, il ne faut pas compter sur des transferts technologiques, ils sont trop en avance sur nous...

- Non, mais rien que de le savoir, je veux dire. Même si on ne les connaît pas, pourquoi est-ce si difficile à admettre, puisque ça ne change rien à notre vie ?

- Il faudra le lui demander... Je trouve que ça change la perspective... Tu vois, là, maintenant, je me dis que je vivrai peut-être sur une autre planète dans dix ans.

Je ne me serais pas dit ça avant... Ça change la liberté de mouvement, la taille de l'espace... Et la taille de l'histoire aussi, la taille de l'humanité... En fait c'est un changement d'échelle...

- Tiens, le voilà... »

Hermès vient de passer la porte, pile à l'heure. Il ne met pas une seconde à nous repérer et s'avance en souriant. Avant de s'asseoir, il nous serre la main.

Vania est à nouveau sans voix. Dans le transmetteur, ce n'était qu'une petite image, maintenant elle le voit dans la réalité.

Il faut dire qu'il a de l'allure, Hermès. Par certains côtés, il me fait penser à Carlos, que j'avais rencontré dans le désert. Comme lui, il donne l'impression de comprendre instantanément tout ce qui se passe.

Et je suis, moi aussi, impressionné de le voir ici, souriant, assis dans un bar bondé. Personne, à part nous, ne pourrait se douter que ce gars vient d'une autre planète.

Il nous regarde amusé, passant de l'un à l'autre.

« Je vous laisse un peu de temps pour vous remettre, mais vous devriez faire vite : du temps, je n'en ai pas beaucoup. Je suis désolé, mais je ne peux vraiment pas rester longtemps, je ne suis pas encore autorisé officiellement à établir un contact durable avec vous.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Simplement parce que je viens juste de le demander. Je t'ai dit la dernière fois que je devais rencontrer des frères de ma planète pour décider de ce que je suis autorisé à faire par rapport à vous deux...

- Et combien de temps as-tu à nous accorder alors ?

- Une heure, juste.

- D'accord... T'es en permission ? »

Il rigole encore, décidément très joyeux.

« Si tu veux, mais pas exactement. Nous devons passer par ici pour d'autres raisons, je me suis seulement détaché du groupe parce que ma présence n'était pas indispensable.

- Tu es sur terre depuis longtemps ? Je veux dire pour cette fois...

- Une dizaine de jours. Nous avons tout un planning, comme une tournée à faire en Europe. D'ailleurs je dois aussi récupérer les sondages et discuter de ce rapport... »

Je me penche pour récupérer les deux enveloppes dans lesquelles nous avons bourré les feuilles de sondage. Pendant que je farfouille dans mon sac, j'entends Vania qui se réveille.

« Je peux vous poser quelques questions, Hermès ?

- Oui, bien sûr, vas-y. Répondre à vos questions est pour moi plus

important que les sondages ou le rapport.

- Justement, ce n'est pas à propos du rapport... Ce sont juste quelques questions restées en suspens dans ma tête... Je voudrais les éliminer une bonne fois pour toutes, et vous êtes la meilleure personne pour ça... On ne pourrait pas rêver mieux... »

J'ai trouvé les enveloppes et je me relève, mais comme ils ont l'air bien partis tous les deux, je ne dis rien. Je dépose les enveloppes sur la table, et, tout en continuant de regarder Vania, Hermès les prend immédiatement, jette un œil sur une des feuilles, sourit et range le tout.

Vania est partie dans ses questions.

« Comment se fait-il que nous ne reconnaissons pas la présence d'extraterrestres sur terre, je veux dire tout le monde, tous les gens qui sont là ?

- Est-ce que tu pourrais dire que je suis un extraterrestre si tu ne le savais pas déjà ?

- Non, bien sûr, ce n'est pas écrit sur votre figure... C'est d'ailleurs assez étonnant, ça aussi...

- Ma chère Vania, nous ne sommes pas ici en vacances, votre planète est interdite au tourisme depuis plusieurs milliers d'années. Nous sommes en mission, comme le disait ironiquement Johnny... Alors nous sommes préparés, nous suivons des cours de langues, nous apprenons même à serrer les mains...

- Interdite au tourisme ? Ça veut dire qu'il y avait des touristes avant ?

- Oui, bien sûr. Et il y en a eu depuis aussi, des touristes illicites...

- Eh bien justement, ça fait partie de ma question. Comment se fait-il qu'on n'ait retrouvé aucune trace ? S'il y a eu des touristes, ils ont bien dû laisser des trucs traîner, des bouts de vaisseau, de vêtements... Ou si des hommes préhistoriques les ont vus, ils auraient dû les peindre dans les cavernes... Comment se fait-il qu'il n'y ait rien ?

- Il n'y a pas rien. Il y a plein de traces, effectivement.

- Et alors ? On ne les a pas trouvées ?

- Vous en avez trouvé certaines, pas toutes, vous êtes très loin d'avoir fouillé tout le sous-sol de la Terre. Et vous ne disposez pas encore de techniques pour établir une carte précise et exhaustive de ce qui se trouve sous vos pieds.

- Et celles qu'on a trouvées ?

- Vous ne les avez pas reconnues comme telles. Il y a eu des peintures d'êtres étranges, il y a eu des découvertes archéologiques totalement

anachroniques. Mais vos chercheurs, dans ce domaine, posent en postulat que l'homme est seul sur Terre, alors ils n'imaginent même pas que de telles choses puissent arriver. Si une peinture a des allures de spatonaute, on dira qu'elle représente un esprit. Si un peuple construit des alignements on leur trouvera mille autres justifications que d'indiquer une direction dans le ciel.

Si un objet ancien est incompréhensible, impossible, on dira que c'est un faux.

- On en revient à la résistance psychologique... Mais je voudrais continuer avec mes questions, si vous le voulez bien, sinon je vais les oublier...

- Bien sûr, je t'écoute.

- Nous en parlions tout à l'heure avec Johnny, et il me disait que la seule objection scientifique valable est l'impossibilité de dépasser la vitesse de la lumière. Alors comment faites-vous ?

- Vous avez, pour la plupart, une vision plane de l'univers. Vous l'imaginez infini et uniforme. Mais la réalité est beaucoup plus complexe. Je ne pourrais pas t'expliquer exactement ce que nous faisons, disons simplement que nous utilisons des propriétés de l'univers qui vous sont encore inconnues.

- D'accord... Mais vous ne voulez pas me dire quoi ?

- Ça ne sert à rien, tu ne comprendrais pas pourquoi ni comment. Vos écrivains de science-fiction ont une très bonne imagination pour ces choses-là... Je ne pourrais pas t'en dire beaucoup plus parce que je devrais rester aussi vague qu'eux. »

Vania semble perplexe. Hermès la regarde gentiment, toujours avec un petit sourire. Mais il ne se moque pas, il sourit simplement.

« Tu n'as plus de questions à me poser ?

- Si... Encore une, qui me vient à l'esprit maintenant... J'ai du mal à admettre que tu sois aussi humain, dans ton apparence, mais aussi dans tes réactions, ton sourire... »

Hermès écarte les bras comme s'il était sur une scène pour recevoir les félicitations du public. Puis il reprend la parole.

« C'est que je suis un bon comédien !

- D'accord... Mais tu as tout de même des facilités... Ton apparence physique pour commencer, qui est identique à la nôtre...

- Pratiquement identique, c'est vrai, mais pas exactement.

- Pourquoi est-ce ainsi ? »

Il semble hésiter un moment, cherche comment expliquer la chose.

Plusieurs fois il semble sur le point de répondre, mais rattrape les mots avant qu'ils ne sortent. Vania le regarde intensément, contente d'avoir posé une question dont la réponse n'est pas si évidente.

« Actuellement vous imaginez la galaxie comme vous imaginiez les autres continents avant de les avoir visités : vides, néants ou peuplés de créatures étranges. Et finalement qu'avez-vous trouvé sur ces nouveaux continents ? Des humains, comme vous, ni plus ni moins que des humains. C'est la même chose pour la galaxie, dans votre imaginaire les extraterrestres sont inexistants ou exotiques. Alors tu as du mal à admettre que je te sois si semblable, parce que ça ne cadre pas avec l'image que tu t'en fais. Dans la réalité, je suis un humain, comme toi, comme vous, comme vous tous. Que je sois né sur une autre planète n'a pas d'importance, imagine simplement que je viens d'un autre continent.

- Mais comment cela est-il possible ?

- Parce que c'est nécessaire. La forme humaine, l'existence des humains, n'est pas un hasard, c'est une nécessité.

- Oui... Johnny m'a déjà un peu parlé de ça...

- Et ce n'est pas tout. Il y a aussi un autre facteur, dont je peux peut-être vous parler maintenant. Il est vrai que la forme humanoïde est nécessaire à l'évolution, mais il est aussi vrai que tous les humains de la galaxie partagent une autre particularité : leur âme, donc la faculté d'influencer l'univers.

C'est la vraie nécessité dans le fond, la nécessité que l'univers puisse être modifié par l'intention d'êtres pensants. La forme physique et le reste, tout découle de ça. Mais je n'en dirai pas plus sur le sujet aujourd'hui, vous ne comprendriez pas correctement. »

Il y a un long blanc dans la conversation. Tous les deux nous sommes étonnés du ton qu'a soudain pris Hermès. Alors qu'il était jusque-là très amical, il est devenu plus distant dans sa dernière déclaration.

Pour la première fois je me rends compte qu'il est au travail, qu'il mesure l'impact de chaque information avant de nous la donner.

Il s'en rend compte et corrige immédiatement le tir.

« Il faut que vous compreniez que je ne peux pas tout vous dire... Il faut que je tienne compte de l'évolution physique et psychique des humains de la Terre, dont vous faites partie. Même si vous acceptez notre existence, vous êtes immergés dans la culture sociale de la Terre. Les archétypes qui sont à l'œuvre au fond de vos cerveaux sont les mêmes que pour tous les gens de ce bar. Je ne peux pas nier ces faits, et pour votre bien, comme pour le bien de votre civilisation, je ne dois

pas trop vous en dire. Si je vous donne trop d'informations, vous ne pourrez pas les assimiler, vous serez obligés de les admettre. Donc vous ne les jugerez pas, vous les accepterez comme si j'étais un dieu omniscient, ce que je ne suis pas. Il n'y a aucun intérêt à ça, il vaut beaucoup mieux que je me contente de vous parler des choses que vous pouvez appréhender, donc critiquer. De cette façon je vous rendrai service, vous progresserez dans la connaissance et la réflexion. »

Il marque une pose puis continue.

« Pour être honnête, il me faut aussi vous dire que nos relations ne sont pas très équilibrées, j'en connais beaucoup plus sur vous que vous n'en connaissez sur moi. À chacune de nos rencontres nous analysons l'ensemble de vos réactions, je consigne tout dans mes rapports. Pour chacun de vous deux, je dispose d'un profil psychologique détaillé. D'ailleurs je les connais pratiquement par cœur tellement je les ai lus. »

Il nous regarde l'un et l'autre, son sourire s'est effacé.

« Oui, je m'en doutais un peu, rétorqué-je.

- Mais je ne voudrais pas que vous soyez choqués par ça...

- Il y a tout de même de quoi, reprend Vania.

- Non, je ne pense pas. Il faut bien séparer mon travail de notre rapport humain. Humainement je vous considère comme des amis, j'ai vraiment de l'estime pour vous, mais en tant qu'êtres de la Terre je suis obligé de vous voir comme le sujet de mon étude. Je suis désolé, je ne peux pas faire autrement. »

De nouveau il y a un blanc. Je regarde la montre de Vania pour constater qu'il ne nous reste qu'une dizaine de minutes.

Je crains qu'elle ne soit très en colère de ce que vient de dire Hermès. Mais elle semble au contraire avoir plutôt bien encaissé. Elle poursuit :

« Mais pourquoi l'existence d'extraterrestres est-elle si difficile à admettre, au niveau psychologique ?

- Je ne peux pas vous l'expliquer simplement. D'abord, comme je viens de vous le dire, parce qu'il faudrait utiliser des concepts que vous ne connaissez pas encore. Mais aussi parce que nous-même ne comprenons pas encore complètement ce phénomène, c'est d'ailleurs pourquoi nous l'étudions.

C'est un changement d'échelle au niveau du groupe, vous devez quitter une communauté restreinte pour vous intégrer dans une communauté beaucoup plus vaste, or la pression de cette dernière est très forte, vous n'êtes pas habitués à recevoir autant d'informations

inconscientes.

- Mais vous avez tout à nous apprendre, dis-je. Comment voudrais-tu que nous ne te prenions pas pour un dieu ? Dans chaque domaine tu pourrais nous apprendre une tonne de choses...

- C'est bien pour ça que je ne peux pas tout vous dire. Vois-tu, Johnny, la civilisation terrienne est émergente, elle commence juste à se développer, à se reconnaître en tant que civilisation. Elle n'est pas inférieure à une autre, elle est seulement plus jeune. Si nous vous apportions toute notre connaissance, vous deviendriez une sorte de colonie, et vos particularités seraient étouffées. Ce n'est pas du tout ce que nous cherchons. Votre culture, vos arts, votre façon de voir, ont pour nous plus de valeur que toute autre chose. Nous avons beaucoup plus à apprendre de vous que vous ne le pensez, mais pour ça il faut préserver votre patrimoine. Nous avons le désir que vous vous ouvriez à la communauté galactique, mais nous devons absolument vous laisser y parvenir seuls. »

À la fin de ce discours il est pratiquement l'heure de nous quitter.

Nous avons encore échangé quelques mots à propos du rapport que nous devons préparer, mais ce qu'il vient de dire est tellement riche que nous n'arrivons pas à organiser nos pensées.

Alors que nous avons encore tous les deux l'impression de vivre au ralenti, Hermès s'en va.

Un brouhaha assourdissant envahit aussitôt le bar, nous agresse, nous oppresse.

Nous payons les consommations et sortons rapidement. Dehors, il pleut toujours. Les phares des voitures et leurs vrombissements aigus sont encore plus agressifs que les bruits du bar.

Comme rejetés par la société terrestre, nous nous réfugions chez Vania.

Je suis un voyageur stellaire, un guide qui éveille les peuples, un troubadour des étoiles.

Je passe de planète en planète, discret. Je parle un peu aux gens, je leur donne quelques indices, je leur joue une petite musique. Et je m'en vais.

Je reviens plus tard, au gré de mes voyages, je vois ce que ça donne. Je parle encore, j'en dis un peu plus, pour essayer de leur ouvrir le chemin. Pour qu'ils avancent plus vite.

Juste un tout petit peu plus vite, pas trop, qu'ils n'aient pas à courir, qu'ils n'en souffrent pas.

Dans ma vie millénaire, j'ai foulé des milliers de sols, j'ai parlé à des millions d'humains. Je connais la galaxie comme ma poche.

J'ai vu des peuples grandir, des sociétés se développer. J'ai vu les erreurs des hommes dans cette évolution, ce qu'il ne faut pas faire, ce qui fait chuter la civilisation.

J'ai essayé d'assister des êtres pris dans les périodes troubles qui font les transitions entre deux stades d'évolution.

J'ai vu les affres, la naissance douloureuse d'une humanité éveillée.

Et après chacune de ces naissances j'ai vu l'humanité globale grandir. J'ai vu des étincelles s'allumer une à une dans la galaxie, des étincelles d'âme. Ou d'amour, on le dit aussi.

Ce soir je suis au chevet de l'humanité terrestre dormante.

En portant le bol à mes lèvres je repense au rêve, j'en recolle un à un les morceaux.

« Nom de dieu, c'est chaud ! »

La langue brûlée, je repousse violemment le bol.

Comme j'aurais pu m'en douter, si j'avais eu le temps d'analyser la situation, le mouvement brusque a fait une vague dans le café, ça a débordé, et j'en ai mis partout.

Je vois à peine les dégâts sur la table, je suis entièrement concentré sur ma langue et mes cuisses, qui ont recueilli une part conséquente du breuvage bouillant.

C'est la réaction de Vania qui me fait prendre conscience du champ de bataille qui s'étale devant nous. Elle hurle.

« Mais qu'est-ce que t'as encore foutu, Johnny ! »

J'ai beau lui faire remarquer que je suis grièvement blessé, ça ne la calme pas. Elle doit aller travailler aujourd'hui, c'est peut-être ça...

Pour rattraper le coup, je lui installe un petit coin sympa sur le bar et lui propose d'y boire son café tranquillement, pendant que je nettoie la table, le sol, les chaises, et tout ce qui traîne dans les mares de café.

Vania partie, je dois encore finir de m'occuper du sol. Quitte à faire, je décide de me lancer dans un ménage en grand, et, ce faisant, de repenser à ce rêve.

Le ménage m'est toujours apparu comme une activité propice à la réflexion. Cependant, je dois bien reconnaître que Vania plaisante souvent à propos de mon inefficacité patente en ce domaine. C'est peut-être parce que j'en ai toujours profité pour méditer que je n'ai jamais su faire le ménage.

Ce rêve, je ne sais pas trop qu'en penser...

A priori, en me remémorant ce que j'ai vu, ou plutôt les images que j'ai construites au réveil, j'associerais le voyageur stellaire à Hermès. C'est le plus logique. Lui, il parcourt la galaxie, il éveille les peuples...

Mais malgré ça, si je me réfère aux impressions, aux sentiments plus qu'aux images, j'ai l'impression diffuse que c'est de moi dont il est question.

J'ai rêvé à la première personne, parce que je m'imaginai moi-même en voyageur stellaire... Peut-être parce que j'envie Hermès.

Il n'y a pas de rapport direct avec mon rêve, mais je me demande comment l'histoire va s'orienter, comment ça va tourner.

Nous sommes deux maintenant, et nous commençons à avoir des relations suivies avec un extraterrestre. Il nous demande d'étudier la réaction de nos congénères à l'idée d'une vie extraterrestre intelligente...

Il nous a expliqué qu'ils n'allaient pas nous forcer la main, ils souhaitent que nous découvriions la communauté galactique par nous-même. Certes.

Mais d'un autre côté, il nous demande un rapport... Ça signifie déjà qu'ils souhaitent, ou attendent, que nous sortions de notre planète. C'est forcément tout proche...

J'essore le balai-serpillière en restant sur cette idée, sur le pourquoi du rapport.

Je le plonge dans l'eau. Plouf. Je l'essore encore un petit coup et je le

laisse choir sur le sol. Re-plouf, gros. J'y suis allé un peu fort, il y en a partout...

Mais l'idée est venue...

Si je me souviens bien, il a dit que « nous pourrions en avoir besoin dans le futur, vous et moi. » Vous et moi. Ça veut dire que ça nous concerne, Vania et moi, particulièrement.

Je sens que je suis sur la bonne voie, mais je ne visualise pas bien l'issue.

J'essore à nouveau et je m'emploie à éponger la flaque. À chaque coup de balai j'essaie une combinaison. Il y a Hermès, les extraterrestres, les terrestres, Vania et moi.

Ce terme d'« extraterrestre » commence à m'agacer. Je le trouve désuet. Ça me fait penser aux soucoupes volantes en plastique, aux vieux films de science-fiction en noir et blanc.

Il y a Hermès, les exo-terriens, les terriens, Vania et moi...

Hermès est le « moi » de sa phrase. Les exo-terriens sont ses collègues, ses supérieurs, le reste de la galaxie, il nous en parlait juste avant. Les terriens, il ne les mentionne pas dans sa phrase mais nous en parlions aussi juste avant. Vania et moi sommes le « vous ».

Quand la flaque est pratiquement résorbée, contenue, je réarrange les termes en : les exo-terriens, Hermès, Vania et moi, les terriens.

Et là ça colle ! Oui, ça colle, ça marche, c'est lumineux. Ce qu'Hermès a derrière la tête, c'est de proposer à ses supérieurs que Vania et moi servions de précurseurs, de cobayes.

Les *exo-terriens* vont demander à *Hermès*, de tenter sur *Vania et moi* l'expérience qui prouvera peut-être que les *terriens* peuvent intégrer la communauté galactique.

C'est lumineux.

Et le sol est propre. Presque.

Nous serons donc comme des ambassadeurs, mais mieux, des représentants, des explorateurs, des défricheurs. Des aventuriers de la pensée, les premiers êtres capables de se confronter à la galaxie.

Nous devons voyager, nous irons voir là-bas, là-haut. Au début ils nous examineront, ils essaieront d'évaluer notre capacité à comprendre leur monde, la galaxie.

Puis après, forcément, il faudra qu'on avertisse tous les terriens, il faudra qu'on leur dise. Je me demande comment ça pourrait se passer.

J'imagine...

Vania et moi venons d'arriver sur un plateau de télévision, au journal du soir. La présentatrice nous demande ce que nous avons à dire, et nous déballons tout, nous disons tout, les exo-terriens, la galaxie, l'univers, et la magnifique aventure qui nous attend.

Au début c'est l'hilarité générale dans le studio, tout le monde s'esclaffe. Mais petit à petit, derrière nous, derrière la baie vitrée, le vaisseau d'Hermès descend doucement. Et maintenant tout le monde regarde le spectacle. Ils ne nous entendent même plus.

Hermès ouvre le cockpit de son appareil, marche sur le nez, découpe la vitre au laser, et fait irruption sur le plateau. Un frisson d'angoisse parcourt l'assemblée et probablement aussi les téléspectateurs. Mais il s'assied tout naturellement à côté de nous. Il se tourne vers l'animatrice et lance un de ses célèbres « Vous pouvez me poser des questions. »

Le lendemain tous les journaux font leur première page sur notre apparition. Sur l'apparition d'Hermès surtout, mais notre rôle est évident. Nous sommes débordés d'interviews.

Nous devons calmer le jeu, expliquer. Nous rencontrons des chefs d'état, des chefs d'état-major, des chefs spirituels. Plein de chefs, la terre est ceinturée de chefs jusqu'à l'excès.

Nous devons expliquer qu'il n'y a pas de danger, pas d'étrangers. Juste des êtres humains.

Plus tard nous serons amenés à être les maillons essentiels, le lien entre l'humanité terrestre et l'humanité galactique. Nos noms resteront dans les livres d'histoire.

Et dieu sait ce que nous verrons en voyageant à travers la galaxie...

Je sens la vanité flamber au bas de mon ventre. Je la laisse chauffer un peu, ce n'est pas désagréable. Ce qu'il faut, c'est éviter qu'elle ne vienne rôtir quelques neurones.

Quand Vania est revenue, j'avais eu le temps de calmer un peu le délire. Je suis allé prendre l'air dehors, faire quelques courses, voir la vie courante. Quand la porte s'est ouverte, j'étais en train de ranger mon butin dans la cuisine.

Une semaine s'est écoulée depuis notre entrevue avec Hermès, nous n'avons cessé de reparler de ce qu'il nous a dit. Vania a même entrepris de consigner ses souvenirs par écrit, pour ne pas les laisser échapper.

Ce soir, elle semble assez fatiguée. Je m'enquiers tout de suite de ses impressions sur la journée, mais je n'obtiens qu'un long soupir.

Pour la détendre, je lui propose de s'asseoir, d'attendre calmement que je lui apporte un verre, et, si elle le veut, je peux lui raconter mon rêve de la nuit. Elle accepte avec un petit sourire.

En fait, je lui invente un mélange épique de mon rêve et des réflexions qui en ont découlé. Elle m'écoute attentivement et se détend peu à peu, elle commence même à sourire.

Je finis par notre fabuleux destin imaginaire, ce qui la rend tout à fait joyeuse. Elle me regarde, les mains sur les hanches.

« Eh bien, tu ne t'embêtes pas, Johnny. Carrément les journaux, les interviews...

- Ben oui, faut pas s'embêter dans la vie...

- Mais tu es bien conscient que ça ne se passera certainement pas comme ça, quand même ?

- Bien sûr... Qu'est-ce que tu crois encore ? Que je vais partir dans un délire ?

- Bah, je rigole... »

Moi aussi je rigole, ce n'est pas le problème. D'ailleurs il n'y a aucun problème. Je me lève pour aller remplir nos verres et ramener quelque chose à grignoter.

« N'empêche que ça ne se passera probablement pas comme ça, reprend-elle. Il est plus probable que tout le monde nous prendra pour des doux tarés et qu'ils nous enverront tous les deux à l'h.p.

- Hum... Ça dépend... Si l'humanité est effectivement prête pour la confrontation, ça se passera de toute manière un jour. Probablement pas au journal télévisé, mais peut-être sous la forme d'une preuve manifeste...

- Quoi par exemple ?

- Par exemple le survol à basse altitude et de jour d'une zone fortement peuplée. Ça serait un bon moyen de faire prendre conscience à tout le monde qu'il y a des gens venus d'ailleurs.

Après il suffirait qu'ils disparaissent pendant une année pour que la nouvelle se répande dans un calme relatif...

- Relatif, oui... Mais ça mettrait quand même un beau bordel...

- Je ne sais pas... Tu vois, je me dis que tout de même, plutôt que de simplement remplir des questionnaires et rédiger un rapport, nous devrions avoir une réelle action sur le déroulement des choses.

- Mais nous avons une action : nous aidons Hermès à voir si l'humanité est prête ou non.

- Certes... Mais ce n'est pas suffisant... On pourrait agir pour préparer

l'humanité. »

Elle me regarde un peu étonnée, ce qui m'étonne à mon tour, car je ne vois rien d'étonnant dans mes propos.

« Mais c'est exactement l'inverse de ce que veut Hermès, rétorque-t-elle. Il ne veut pas influencer...

- Lui, non... Il ne peut pas, il n'est pas de cette planète. Mais nous, nous sommes des êtres humains de la Terre. Si nous décidons de faire bouger les choses c'est que l'humanité est prête à faire le pas. Puisque nous l'avons fait...

- Mais il y a un délit d'initié. Hermès nous a contactés en pensant que ça n'aurait aucune influence. Si nous influençons la pensée des autres humains, d'une part nous le trahissons, d'autre part nous risquons de déclencher des mouvements incontrôlés... Ce que tu dis est vrai, mais pour des personnes qui n'auraient pas été contactées délibérément... »

Forcément, elle n'a pas tort, c'était trop beau.

« D'accord... Mais quand même... On pourrait au moins essayer de convaincre Hermès... Je veux dire, si, en écrivant ce rapport, on cherchait à démontrer que l'humanité est prête au lieu de simplement analyser la situation...

- Même dit comme ça, ça ressemble encore à une arnaque... Mais c'est bien ce que nous ferons, certainement...

- Je suis sûr qu'au moins une partie de l'

humanité est prête... Toi et moi sommes prêts. Enfin, je m'avance peut-être un peu en ce qui te concerne, mais moi, je le suis.

- Mais qu'est-ce que ça veut dire "être prêt" ? Pourquoi l'affirmes-tu ? Comment en es-tu sûr ?

- Je le sens... J'ai envie d'y aller. J'ai envie de rencontrer des "frères humains nés sur d'autres planètes", comme dirait Hermès. Et je n'ai pas peur... Je ne les crains pas, je ne me sens pas inférieur... »

Vania reste songeuse, pendant que j'écoute les mots tomber, le souvenir du son s'estomper. Elle fixe le plafond, passe dans sa tête les arguments pour et les arguments contre.

J'essaie d'imaginer ce que je ressentais après ma première vraie rencontre avec Hermès, au retour du Chili. Puis j'abandonne, je ne peux pas comparer.

J'étais venu au Chili dans l'inconnu, et j'étais directement parti dans l'espace. Elle n'a vu Hermès que dans le bar. Par contre elle bénéficie de tout ce que je lui ai raconté.

« Alors, tu es prête ?

- Je ne sais pas... C'est moins clair dans mon cas. D'un côté j'y crois, j'ai réalisé intellectuellement que des extraterrestres existent. Mais d'un autre côté ça n'a pas pénétré jusqu'au fond de moi, ça reste diffus, comme une idée, un rêve, ça n'a pas la force d'une réalité. Au fond, je ne vois pas bien ce que ça change dans ma vie...

- Oui, on en a déjà parlé... Mais c'est aussi, je crois, parce que tu n'as pas encore fait un tour à l'extérieur, de l'autre côté de l'atmosphère. On réalise mieux quand on voit ça... C'est même comme un bon shoot, on a envie que ça recommence. Là, j'ai très envie d'y retourner...

- Brrr... Je crois que ça me ferait plus peur qu'autre chose... Ça doit être assez angoissant tout de même...

- Oh, non.

Je n'ai pas trouvé. Il faut juste être confiant... Mais tu vois, je me disais, c'est probablement pour le plaisir de retourner là-haut le plus souvent possible que je voudrais agir pour accélérer les choses. J'ai envie que nos potes extraterrestres débarquent parce que j'ai envie de voyager dans la galaxie... Tout simplement...

- Tout simplement ! Maintenant il veut voyager dans la galaxie "tout simplement" ! Ça se voit que tu es prêt... Si tu t'entendais... Entre les "exo-terriens" et les voyages "tout simples", tu commences à avoir de drôles d'idées mon cher Johnny.

- Ben oui, tu vois... Bientôt tu parleras comme moi, toi aussi...

- Peut-être ben qu'oui, p't'être ben qu'non...

- Et puis c'est vrai... Y'a plein de choses simples, regarde le transmetteur... Il suffit de l'allumer et tu causes à un "extraterrestre"... »

En parlant, je balaie la table du regard. Dans mon souvenir, il était là, au milieu de la table... À moins qu'il ne soit près de l'entrée... Rien.

Vania me regarde aller d'un bout à l'autre du salon. Pour éviter qu'elle n'appelle immédiatement un médecin, je lui explique que je cherche le transmetteur. Mais elle peut garder une main sur le téléphone au cas où je ne le trouverais pas, j'en deviendrais fou.

Du coup, elle comprend la gravité de la situation et commence à son tour à parcourir l'appartement dans tous les sens.

Quand nous nous croisons au hasard, au milieu du salon, nous échangeons un regard négatif et nous repartons dans une direction aléatoire, en pensant brusquement à un emplacement loufoque dans lequel aurait pu échouer ce maudit appareil.

Après avoir visité le frigo, le four, le fond du grille-pain, le dessous du canapé, le haut des rideaux, le fond des toilettes et le tiroir intime de

Vania, je commence à désespérer franchement.

Je commence aussi à reconstituer le triste destin de cet appareil extraterrestre. Il était négligemment posé sur la table, comme d'habitude, et j'ai dû le confondre avec d'autres détritibus imbibés de café, je l'ai mis à la poubelle. Et la poubelle, je l'ai jetée en descendant faire les courses.

À l'instant où j'y pense, j'entends, en bas, les éboueurs jeter dans la benne, sans y penser, le plus important sac au monde.

C'est un assassinat, un assassinat de rêve. On me met à mort, on m'estropie, on me flagelle. Pourquoi ça, maintenant ?

Et si personne n'ose, je me flagellerai moi-même...

Pendant quelques jours, j'ai encore espéré trouver le transmetteur quelque part. J'ai espéré m'être trompé, que cette histoire de poubelle soit une pure invention de mon cerveau malade.

Mais il n'est pas réapparu. Coupé de la seule chose intéressante à mes yeux, j'ai commencé à dépérir.

À nouveau enfermé dans une vie terrestre, je n'ai plus goût à rien. Si tant est que j'aie déjà eu, par le passé, le goût à quelque chose.

Non, décidément, la seule chose qui aura éclairé mon existence restera ces mois passés à tenter d'assimiler la notion d'humanité galactique...

J'ai pensé repartir au Chili. Peut-être qu'en me voyant arriver dans la zone, Hermès comprendra que j'ai perdu le transmetteur... Je porte toujours le traceur qu'il m'a implanté la première fois, mais je ne sais pas s'il s'en sert encore.

Et j'ai pensé à une foule d'autres choses, stupides ou non. Je pourrais faire passer un communiqué ésotérique, dans l'espoir qu'un corps expéditionnaire exo-terrien le repère. Je pourrais écrire un livre, parler sur les places publiques...

Je pourrais tout aussi bien oublier et attendre de voir.

Du matin au soir, je traîne dans l'appartement de Vania. Je m'occupe toujours des courses, de la cuisine et du ménage, pendant qu'elle travaille, mais je le fais machinalement, sans même avoir encore envie de lui faire plaisir.

De son côté, elle supporte de moins en moins la situation. Au début elle a essayé de me rassurer, de me dire qu'Hermès saura bien nous contacter, qu'il n'y a qu'à attendre.

Puis quand elle a vu que rien n'y faisait, que je déprimais par principe et non malgré moi, elle est devenue plus critique, voir plus agressive.

Je l'ai regardé s'éloigner sans faire mine de la retenir. Au point où j'en étais, il me semblait que, fatalement, tout devait se dérégler en même temps.

La galaxie, Hermès, Vania, tout doit partir, et moi-même au final.

Il y a trois jours, je lui ai annoncé que je devais aller chez Gérard, voir l'état de mes plantations. Elle n'a pas semblé affectée, peut-être même était-elle soulagée.

En arrivant au bout de la rue, je me demande quel accueil elle va m'accorder. Voyager, voir le paysage défiler, m'a un peu remonté le moral. Mais elle, je l'ai sentie infiniment loin de moi.

En fait, je me suis retrouvé un peu comme au début de mon aventure. J'ai discuté avec Gérard comme si rien ne s'était passé, nous avons à peine abordé le sujet. Il a toujours été convaincu que ce n'étaient que des « fadaises », je ne l'ai pas contredit.

C'est un peu comme si tout avait effectivement disparu. Plus d'Hermès, plus de Vania, la vie ordinaire, papoter avec Gérard, tailler les plantes, essayer de trouver un boulot saisonnier pour cet été.

Mais en revenant j'ai tout de même pris la direction de chez elle, sans même y penser. Pourtant, je me souviens vaguement que, par le passé, j'ai eu un appartement.

Je frappe à la porte pour m'annoncer et j'entre directement. Elle est dans le salon, à cette heure elle vient juste de rentrer.

Je ne peux empêcher mon regard de fuir vers le sol, puis dans les coins, là où je dépose mes affaires. Je la salue, mais n'entends aucune réponse. Alors je dois bien la regarder en face.

Elle sourit gentiment. Elle n'est pas exubérante, elle est calme, elle me regarde seulement avec bienveillance, et en souriant.

Je dois avoir l'air très étonné parce que ses lèvres se fendent un peu plus.

Elle ne me facilite pas la tâche. Elle reste muette, continue de me regarder, attend que j'ouvre la bouche, que je demande quelque chose, ou je ne sais quoi d'autre. Mais ça ne m'arrange pas, parce que je ne sais pas quoi dire, et je n'arrive pas à saisir son état d'esprit.

Avant de passer la porte, je m'attendais plus ou moins à ce qu'elle hurle, qu'elle me fiche dehors. Alors la voir avec ce petit sourire, presque narquois, ça me dépasse largement.

À mon avis, quoi qu'il en soit, quelle qu'en soit la cause, sa bonne humeur ne peut être que fragile. Alors je me méfie. Je ne dois surtout pas être agressif, surtout pas méchant, surtout pas hautain.

« Eh bien, ça fait plaisir de te voir de bonne humeur...

- Oh, tu sais, c'est toi qui étais de mauvaise humeur, ces derniers temps... Ce n'était pas moi...

- Ah parce que toi tu ne trouves pas que c'est désespérant d'avoir perdu le transmetteur ? »

Là je commence à être un peu agressif, je n'y peux rien. Mais ça va, elle le prend plutôt bien, elle ne part pas au quart de tour.

« Non. Je te l'ai expliqué. Je pense que si Hermès nous a trouvés une fois, il pourra bien nous trouver une seconde fois...

- À moins qu'il ne s'en préoccupe plus, qu'il soit vexé de ma négligence, ou que sais-je encore...

- Oui, c'est sûr, on peut toujours être pessimiste...

- Je ne suis pas pessimiste, je suis inquiet... Et je me sens coupable aussi...

- Tiens, pour changer de sujet, tu as reçu une lettre... Enfin, nous avons reçu une lettre. Je me suis permis de l'ouvrir puisque mon nom est *aussi* écrit sur l'enveloppe. »

Elle me tend une enveloppe marron.

Je suis très étonné que nos deux noms y figurent. Qui peut bien nous connaître tous les deux et nous envoyer un courrier ?

Dans un coin de mon cerveau la figure d'Hermès s'illumine, il est la seule connaissance que j'aie en commun avec Vania.

Mais c'est trop profond, trop dans la pénombre, avec tout ce qui s'est passé, et que j'ai occulté, depuis quelque temps. Je le vois, mais l'image effleure à peine ma conscience puis repart dans les limbes.

L'enveloppe est un peu épaisse et semble contenir un objet solide, pas seulement du papier. Je tâte d'abord, avant de plonger la main dans l'ouverture déchirée.

Le sourire de Vania s'agrandit de plus en plus et je commence à penser à un cadeau, elle a dû inventer cette histoire d'enveloppe pour ménager le suspens.

Dans l'enveloppe, il y a une petite clef et une lettre dactylographiée. Je sors le tout en interrogeant Vania du regard. Elle soutient mon regard un instant, puis, comme si vraiment je ne comprenais rien, elle fait un petit mouvement de tête pour me signifier de jeter un oeil sur la lettre.

Et, une fois de plus, elle a raison, elle est la voix même de la raison. En haut de la lettre il y a quelques caractères que je ne comprends pas du tout, à côté apparaît en toutes lettres le prénom d'Hermès.

Je me fige, j'ai l'impression que ma main et tous mes membres vont se mettre à trembler, que le sol bouge, que je vais décoller.

Mais plutôt que tout ça, je préfère me laisser tomber sur le canapé à côté de Vania. Je parcours rapidement la lettre, qui ne dit rien de particulier, seulement une adresse à laquelle correspond la clef, et une

invitation à se rendre là-bas.

Quand j'ai fini de lire, je reste là, pensif, la lettre à la main. Vania me regarde, son sourire est parti, elle a maintenant l'air de dire, presque tristement : « Tu vois, je te l'avais bien dit, il était inutile de se miner... »

Toutes les tensions accumulées depuis ce jour maudit où j'ai jeté le transmetteur remontent d'un coup. Je sens l'émotion arriver, passer la gorge, la nouer, monter un peu plus haut, arriver à la racine d'un canal lacrymal, l'escalader en une fraction de seconde, et jaillir au coin de mes yeux.

Vania a suivi le phénomène, elle me regarde avec compassion. Je me jette dans les bras qu'elle vient de m'entrouvrir et pleure à grosses gouttes, la tête enfouie entre ses seins.

Je ne sais pas si je pleure de joie, d'avoir bêtement déprimé, ou de me souvenir que je l'aime plus que tout.

Le lendemain, nous décidons dès le réveil d'aller à l'adresse indiquée sur la lettre. Vania est de nouveau mon idole, je la suis sans discuter. C'est elle qui a décrété qu'il valait mieux y aller de suite, pour me rassurer, pour jeter dans l'antre des mauvais souvenirs mes angoisses des dernières semaines.

Nous marchons vite, presque sans parler, ou le minimum nécessaire.

Le quartier est assez chaotique, les habitations, les entrepôts et les bureaux se mélangent allègrement, il y a même un petit marché, le tout dans une agitation frénétique.

Arrivés devant le numéro indiqué sur la lettre d'Hermès, nous avons du mal à discerner la porte derrière l'étal d'un marchand de légumes. Nous nous glissons sur le côté, et Vania tape le code sur un vieux clavier défoncé.

La porte s'ouvre, premier succès. Après un trajet rempli de questions muettes, c'est agréable.

Nous devons encore franchir le porche, aller jusqu'à un escalier au fond de la cour, derrière un deuxième porche, mais tout est écrit dans la lettre, il n'y a qu'à suivre les indications.

Une troupe de jeunes désespère devant la porte de l'escalier.

« Vous cherchez quelque chose ?

- Non merci, réponds-je poliment. J'ai tout ce qu'il me faut... »

Sept étages sans ascenseur, et nous arrivons dans un interminable couloir. On ne pourrait jamais imaginer, depuis cette rue agitée, qu'il

soit possible d'aller aussi loin. Il y a tout un monde derrière les portes closes.

Le couloir sinue selon un trajet improbable, il suit les courbes de je ne sais quoi, tourne à angle droit, puis part tout droit à perte de vue.

Les portes défilent, Vania lit les numéros, la lettre d'Hermès en main.

Moi, je suis Vania, et je m'amuse à relever tout ce que je vois, les décorations des portes, les dalles manquantes sur le sol, un robinet qui fuit...

Quand elle s'arrête brusquement devant le numéro 371, je suis en train de me retourner pour voir sur quoi donne une petite fenêtre. Je manque lui rentrer dedans, heureusement, elle a poussé un petit « Haaa... » juste avant, ça m'a laissé le temps de tourner la tête et de freiner.

C'est moi qui ai la clef et je ne me prive pas du plaisir de m'en servir. En arrière plan, je vois passer l'idée qu'il doit être un peu frustrant pour Vania d'avoir assumé seule le trajet, et de se voir griller l'honneur d'ouvrir la porte. Alors je la laisse entrer en premier.

C'est une chambre simple, presque sans meubles. On pourrait se croire dans un hôtel bon marché. Un lit, une table de chevet, une chaise et une télé posée sur la table basse.

Nous fermons la porte et nous asseyons sur le lit. La lettre dit qu'il faut mettre la télé en marche, sur la chaîne 31, et attendre. Je regarde le vieux poste inanimé. Je n'ose pas encore me lever et appuyer sur le bouton. Je me tourne vers Vania pour partager la question.

« On est prêt, là ?

- Euh... Je ne sais pas exactement. Tu te sens prêt toi ?

- Ben, c'est simple quand même, il suffit d'appuyer sur le bouton...

- Qu'est-ce qu'on lui dit ?

- Ah ?... Oui, c'est vrai, faut pas lui faire perdre son temps...

- C'est pour ça, il vaut mieux se préparer un peu, passer en revue ce qu'on a à dire.

- Ouai... Ben ça me désole, mais faudrait commencer par lui dire que j'ai paumé le transmetteur.

- Ne sois pas désolé... Tu sais, je crois qu'il est déjà au courant, il n'a pas envoyé cette lettre par hasard...

- Je ne sais pas, peut-être... En tout cas je dois commencer par ça, assumer la gaffe.

- Si tu veux... Et après ?

- Eh bien... De toute manière la seule chose qu'on a vraiment à lui demander c'est quand on se revoit... On n'a qu'à lui dire qu'on se pose des questions à propos de notre rôle... Tout ce qu'on se disait le matin où, justement, j'ai paumé le transmetteur.

- Tu te demandais si nous devions agir, c'est ça ?

- Oui... Plus généralement ce que nous devons faire, quel est notre rôle. Je pense que ça résume bien... Mais ne t'inquiète pas, après avoir perdu le contact pendant deux semaines, je pense qu'il comprendra que nous voulions lui parler...

- D'accord... Si tu le dis... Mais moi j'aime autant réviser un peu, je ne veux pas rester muette... Et je sais que ça va encore me faire un choc de parler à un extraterrestre...

- Un exo-terrien...

- Oui, si tu veux, un "exo-terrien"... Mais qu'est-ce que c'est que cette lubie encore ?

- Je trouve que c'est mieux en changeant de terme... Tu vois, il n'y a aucun rapport entre ce que je vis maintenant avec Hermès et ce que je désignais avant sous le terme "extraterrestre"... Alors il vaut mieux changer de terme, parce que ça ne désigne pas la même idée... »

Vania me regarde longuement. J'ai dû la suivre trop aveuglément depuis ce matin, elle est étonnée que je puisse encore formuler une pensée cohérente.

Bien que ça me fasse plaisir de voir passer une lueur d'estime dans son regard, je poursuis comme si de rien n'était.

« C'est bon maintenant ? On peut y aller ?

- Oui... Je suppose... Au pire je te laisserai parler, puisque tu as l'air si sûr de toi...

- D'accord... Mais ne le prend pas mal... C'est normal que, des fois, rarement, je sois plus sûr que toi...

- Probablement... Mais tu étais tellement absent depuis ce matin... C'est un peu surprenant...

- Oh, excuse-moi mon amour... Je ne veux pas te blesser... »

Le "mon amour" est sorti tout seul, sans que j'y prenne garde, ça me trottait dans la tête depuis un moment déjà... Je la prends dans mes bras et l'embrasse dans le cou, pour confirmer.

« Bon, allez... Vas-y maintenant... Puisque tu es réveillé... Dit-elle en me repoussant doucement.

- Ben c'est exactement ça : je suis réveillé... Tu vois, c'est l'impression que j'ai, là, maintenant... J'étais tout de même assez déprimé jusqu'à

hier soir, et je crois que depuis le moment où tu m'as donné la lettre, je n'ai attendu que d'arriver ici. J'étais encore en sommeil... Maintenant qu'on est devant cette télé, et qu'on n'a plus qu'à appuyer sur les boutons pour voir Hermès apparaître, je sais que l'aventure va recommencer, qu'il va à nouveau y avoir plein de couleurs dans ma vie, que ça va bouger, qu'il va falloir avancer, comprendre ce qui se passe, s'adapter à de nouvelles situations... Tu comprends, mon amour, j'ai envie de vivre, de vivre vraiment... Sans cette aventure je ne fais que survivre, rentrer chaque jour dans la case sale que la société m'a donnée, aller chercher à manger, consommer, faire tourner la machine, perdre un à un tous mes neurones dans les rayons des supermarchés...

- Décidément... Tu es en verve... Mais c'est vrai que je te préfère comme tu es là, vivant, plutôt que déprimé comme la semaine dernière... »

Une seconde, le silence plane entre nos yeux, puis d'un commun accord, muet, nous revenons à nos affaires. Que dit la lettre ?

« Appuyez sur le bouton "marche/arrêt" puis sur 3 et 1, puis attendez. »

Mettre en marche puis mettre la chaîne 31, facile. Je me lève pour exécuter le rituel, j'espère que j'y reviendrai souvent, que ce n'est que le début.

C'est un vieux poste, il n'y a que neuf boutons. Pas de chaîne 31.

« Y'a pas de chaîne 31...

- Comment ça, y'a pas de chaîne ?

- Ben je sais pas comment on peut aller sur la chaîne 31...

- C'est écrit "appuyez sur le bouton marche/arrêt, puis sur 3 et 1"... »

Machinalement j'ai déjà essayé tous les boutons, il y a de la neige partout.

« Ah, tu veux dire que j'appuie sur 3 puis 1, et j'ai la chaîne 31... Je ne sais pas si ça marche... »

Ça ne marche pas. Il y a toujours de la neige. Je commence à m'intéresser aux autres boutons, j'appuie ou tourne tout ce qui s'appuie ou se tourne.

« Éteins le poste...

- Quoi ?

- Éteins le poste... Je crois que tu n'arriveras à rien comme ça...

- Pourquoi ?

- Eh bien, je crois qu'il faut faire exactement ce qui est dit : appuyer

sur les boutons marche, 3 et 1, sans rien de plus. Il n'est pas question de chaîne 31... »

Effectivement, c'est limpide. J'éteins donc le poste, laisse reposer quelques secondes, puis le rallume et appuie sur les boutons, dans l'ordre, sans rien de plus...

Il ne neige plus. L'écran est uniformément noir. Sauf, quand on regarde bien, un minuscule point rouge au milieu.

Je viens rejoindre Vania sur le lit. Nous restons tous les deux à attendre, à fixer la télé noire, et le petit point rouge qu'on finit par ne plus voir, à force de le fixer.

« Tu crois qu'il faut attendre longtemps ?

- Euh... J'en sais absolument rien... Y'a rien d'autre sur la lettre ?

- Non... Juste "attendez"...

- Ben faut attendre... »

La télé reste obstinément noire, avec toujours le point rouge qui se balade. Nous nous regardons et je passe mon bras derrière son dos pour l'attirer contre moi.

« Tout à l'heure tu as dit deux fois "mon amour"..., murmure-t-elle.

- Oui, ça m'est venu comme ça... Excuse-moi de partir là-dessus si c'est pas ce que t'as dans la tête... Mais, de mon côté, ça fait un moment que c'est le mot qui me vient à l'esprit quand je pense à toi...

- Non, ne t'excuse pas... Il fallait bien qu'un jour on en vienne à parler d'amour, ça fait déjà un bon moment qu'on vit ensemble. C'est même assez étonnant que ça ne soit pas venu plus tôt... »

Après ça, nous nous sommes un peu désintéressés de la télé, toujours aussi noire. Nous sommes partis en arrière sur le lit.

Un quart d'heure plus tard, j'ai remarqué qu'il y avait une lumière étrange dans la chambre. Je crois que je m'étais déjà posé la question quelques minutes auparavant, mais la réponse ne m'intéressait pas tellement.

Pour l'heure il y a une petite pause, nous reprenons nos esprits, nous revenons dans la chambre, sur terre, et nous nous rappelons peu à peu que la télé est allumée.

Je me souviens clairement que, avant de basculer dans un déferlement de câlins, nous attendions sagement l'apparition de notre ami Hermès dans le poste, par magie exo-terrienne.

Je me relève sur le coude pour voir ce qu'il se passe sur l'écran. Il est allumé, c'est-à-dire qu'il y a de la lumière partout sur l'écran, plus

seulement ce damné point rouge.

Vania, qui s'est aussi relevée, pousse un cri et se réfugie au bout du lit, essaie de rentrer sous les draps.

Je dois bien reconnaître qu'elle a de quoi être surprise : on voit sur l'écran au moins dix personnes qui nous regardent en souriant, et Hermès là au milieu, le plus souriant de tous.

Mais ça se délite rapidement, ils partent un à un, comme à regrets, seul Hermès reste.

Vania hurle :

« Hermès ! Je n'aurais jamais cru ça te toi ! Comment avez-vous pu rester comme ça, à nous regarder sans dire un mot ? »

Sur l'écran, je vois Hermès agiter les lèvres, puis montrer alternativement sa bouche et son oreille, avec un air d'impuissance totale, mais de parfaite honnêteté.

Je me penche pour remonter le son et sa voix enfle jusqu'à être tonitruante. Je baisse un peu.

« Ah... Voilà... C'est mieux comme ça. Vous aviez baissé le son ! Nous ne pouvions pas vous avertir de notre présence...

- Mais vous auriez pu partir, je ne sais pas moi, ne pas regarder, juste qu'il en reste un pour nous avertir dès que possible...

- Allons Vania, ce n'est pas grave...

- Comment ça, ce n'est pas grave ? Vous étiez tous là en train de me mater sans rien dire ! Comment vais-je faire pour me présenter devant vous maintenant ?

- Vania, n'oublie pas que nous ne sommes pas de votre planète, nous avons un regard d'ethnologues.

Honnêtement, nous ne pouvions pas laisser passer cette occasion d'observer à l'improviste le comportement de deux humains qui se manifestent leur amour. Nous avons beaucoup appris, vos films ne donnent pas du tout une image fidèle de la chose...

- Ce n'est pas une raison, c'est une question de pudeur, de respect...

- Nous te respectons infiniment, Vania. Je te promets que tous ceux qui étaient là avaient des raisons scientifiques, et qu'ils ne diffuseront aucune image, ni même n'évoqueront ce qui s'est passé avec quiconque. »

J'admire le calme avec lequel il la rassure. Ses mots arrivent sur elle comme des vagues de miel, pansent ses plaies, l'enveloppent entièrement de leurs ailes tièdes.

« Le mal est fait de toute façon, répond-elle, dans un souffle, à court

d'arguments.

- Tu n'as vraiment aucune raison de t'inquiéter. C'est un incident malheureux, il est déjà oublié... Et de plus, tu n'as vraiment pas à rougir de ce que tu nous as laissé voir... »

Elle rougit intégralement et remonte le drap jusqu'au-dessus de sa tête.

« Oh non... gémit-elle.

- Bon, mes amis, reprend Hermès en souriant, je n'ai plus beaucoup de temps, nous avons déjà chamboulé pas mal de plannings en vous attendant. Johnny, je te prie de bien vouloir continuer à rassurer ton amie après cette communication, il ne faut pas que vous restiez sur une impression de gêne. Il n'y a vraiment pas de quoi, comprenez que nous n'avons pas les mêmes pulsions que vous.

- Oui, bien sûr, ne t'inquiète pas, nous en reparlerons tous les deux... Je crois que je comprends un peu ce que tu dis...

- Bon, très bien.

Alors allons droit au but : je sais que vous avez perdu le transmetteur, ce n'est pas très grave, il ne peut fonctionner s'il est éloigné de toi, Johnny... »

Ah oui, tiens. Je n'avais même pas pensé à ça. Quelqu'un d'autre aurait pu s'en servir. Je garde cette pensée pour moi et essaie de paraître soulagé.

« Comment peut-il faire ça ?

- Il est relié au traceur que tu portes, s'il est trop éloigné, il ne peut pas fonctionner. Nous prenons beaucoup de précautions, il faut que tu le comprennes aussi. Donc je vous ai envoyé ce courrier pour garder le contact. Et je voulais vous dire que je serai dans votre ville la semaine prochaine. »

À cette nouvelle, Vania sort la tête de sous les draps et tente un maigre sourire. Hermès lui rend le sourire avec un hochement de tête satisfait.

« Je crois que le mieux est que je vienne vous retrouver à l'adresse où j'ai envoyé le courrier. Et puis nous verrons ce que nous ferons, j'aurai toute la soirée à vous consacrer...

- Génial ! Nous avons encore une foule de questions à te poser.

- Justement, pour une fois, j'aimerais que vous me parliez un peu de vous et de votre culture. Mais je répondrai aussi à vos questions, bien sûr. Au revoir les amis, à bientôt, et je te le répète Vania, oublie cette histoire. »

La télé redevient noire sans autre préavis.

« Et si on lui préparait juste des œufs avec du jambon et un peu de riz ? Comme ça, tout naturellement... »

Je propose ça au hasard, une idée en l'air, mais en y réfléchissant ce n'est pas si bête. Je suis sûr qu'ils sont toujours fourrés au restaurant, pendant leurs "missions", alors essayer de lui préparer un truc tellement simple qu'aucun resto ne le propose jamais, c'est plutôt une bonne idée.

J'argumente auprès de Vania, mais elle ne semble pas convaincue. Elle est plutôt partante pour tenter une prouesse culinaire. Elle est justement en train de se creuser la tête pour choisir laquelle serait la plus exceptionnelle.

« Désolé Vania, mais là je crois que tu te plantes... Compte sur eux pour avoir essayé les mets les plus raffinés. Non, forcément, ce qui intéressera le plus Hermès, c'est de voir comment nous mangeons tous les jours...

- D'accord, mais ils ont dû aussi aller traîner dans les supermarchés et les fast-foods... Ils le savent bien, ce qu'on mange tous les jours...

- Ils connaissent sûrement la consommation uniformisée des centres commerciaux, oui... Là tu as raison... Mais il y a aussi des plats traditionnels... C'est pour ça que des œufs, ou une omelette... »

Nous continuons de débattre pendant un moment avant de nous décider à aller faire les courses. Et ce n'est pas fini, en arrivant dans le magasin nous en parlons encore.

Alors que le soir arrive à tout petits pas, je me sens de plus en plus nerveux. Tout est prêt, la nourriture est là, la pièce est propre, j'ai rangé les disques pour qu'on puisse les trouver facilement.

Finalement nous avons opté pour un repas-buffet avec plein de plats différents. Des salades, des grillades, des brochettes, des légumes entiers, des fruits. Et quelques pâtisseries, qu'y a-t-il de meilleur sur terre qu'une pâtisserie ?

Il y a des produits du monde entier, tout ce que nous avons pu trouver dans trois hypermarchés. Certainement beaucoup trop pour trois personnes, nous proposerons à Hermès d'en ramener à ses collègues.

Vania est en train de prendre une douche, de se faire belle. Je ne sais pas pourquoi elle tient absolument à être magnifique pour recevoir

Hermès, mais c'est un fait, elle le veut. Peut-être parce qu'il l'a complimentée sur sa plastique la dernière fois, elle voudra lui montrer ce que ça donne avec une robe.

Il arrive juste quand elle sort de la chambre, propre et habillée. Il est magnifique lui aussi, comme à son habitude.

Hermès a tout de suite insisté sur le fait qu'il s'apprêtait à passer une vraie soirée avec des humains de la Terre, comme un ami. Il nous a promis de répondre aux questions que nous nous posons, mais en fin de soirée. Il a posé un ultimatum au début du café, mais il ne semble pas prêt à accélérer les choses, il prend son temps.

Nous avons commencé par lui présenter le fruit de nos pérégrinations dans les hypers du coin, forcément, puisque tout était étalé, là, sur une table. Vania a même pris la peine de mettre une nappe blanche, pour que ça ressorte bien.

Nous lui avons décrit les mets, avec le pays d'origine et tout ce que nous savions sur l'historique du plat, les accompagnements envisageables, et ceux qui seraient, selon la coutume, hérétiques.

Pour ne pas dire n'importe quoi, je suis allé chercher les emballages dans la poubelle, ce qui m'a valu une salve de mitrailleuse de la part de Vania. J'ai évité de justesse.

Puis nous avons dérivé - grâce, il faut bien le reconnaître, à cette exploration inopinée de nos déchets - jusqu'à parler plus généralement de l'organisation agroalimentaire de la planète.

Certes, on s'éloignait un peu d'une discussion courante entre terriens, mais avec un ami comme Hermès, il faut toujours s'attendre à ce que la discussion prenne de la hauteur.

Quand je lui ai fait la remarque, il a répondu :

« Considère-moi comme un ami très curieux et très intelligent, très impatient de comprendre. »

Nous lui avons donc dit ce que nous savions, c'est-à-dire peu de choses. Ce qu'on en voit quand on est un rouage de la machine elle-même.

Vania s'est enflammée quand elle lui a décrit l'ambiance des grands magasins, comment nous fonçons tous sur le produit à acheter, sans un regard pour ce qu'il y a autour, y compris tout le monde, tout le reste du monde. Aller faire ses courses dans un hypermarché est resté comme un succédané de chasse primitive, l'instinct du combat s'exprime. C'est la guerre.

Hermès semblait très intéressé.

Au milieu du repas, nous étions en train de lui expliquer nos parcours respectifs. J'avais commencé en premier et Vania, qui est un peu plus jeune que moi, s'est greffée dans le cours de mon histoire. Et elle a continué de raconter ce dont elle se rappelait, année après année, en contrepoint de ma propre vie.

Je ne m'étais jamais livré à un tel exercice auparavant. Il est étonnant de voir à quel point ça change les perspectives. Entendre une autre histoire en même temps que la sienne resitue tout dans le temps. Voir l'évolution parallèle, qui plus est d'une fille que j'aime, m'a permis à la fois de mieux la comprendre, elle, et de mieux me comprendre, moi.

Et de mieux comprendre l'évolution tout court, comment les choses se développent en rebondissant sur des événements anodins.

Quand j'en suis arrivé à mes quinze ans, j'ai commencé à mêler aussi les grands événements dont j'avais entendu parler aux actualités, ceux qui m'avaient assez marqué. Vania s'y est mise également et nous avons fini par décrire nos deux parcours au milieu de l'évolution globale de l'humanité terrestre.

Sur une telle base, nous avons pu aborder à peu près tous les sujets, et Hermès ne s'est pas privé pour poser des questions. Tout y est passé. Avec Vania c'était plutôt l'éducation, la santé, les études supérieures, les voyages. Quant à ma propre histoire, elle a surtout ouvert sur les hôpitaux, l'aide sociale, la justice.

Quand nous finissions le dessert, j'en arrivais à notre première rencontre. Je lui ai raconté, ce que je n'avais encore jamais fait, ce qui m'était exactement arrivé, les psychiatres, la rencontre avec Vania, puis le départ pour le Chili.

Hermès opine de la tête en ramassant les dernières miettes de son gâteau.

« C'est très intéressant... Je vous remercie les amis, vraiment très intéressant...

- Tu trouves notre vie intéressante ?

- Oui, bien sûr. Pour moi c'est extrêmement intéressant.

Voyez-vous, j'ai une connaissance essentiellement théorique de votre culture, mais je n'avais encore jamais eu l'occasion de discuter aussi longtemps avec des terriens, des amis terriens... Et je crois qu'un très petit nombre de non-terriens ont eu l'occasion de le faire...

- Tiens, au fait, j'y pense... Je préfère maintenant dire exo-terrien plutôt que "extraterrestre", je voulais savoir ce que tu en penses...

- Mais Johnny, tu connais votre langue beaucoup mieux que moi, si tu préfères ce terme, utilise-le. Étymologiquement ça me semble correct... Pourquoi préfères-tu ce terme ? Est-ce que tu trouves "extraterrestre" trop chargé d'histoire ?

- Oui... C'est ça...

- Il n'y a effectivement pas grand rapport entre ce que vous avez l'habitude de désigner par "extraterrestre" et la réalité. Il n'y a qu'à voir les expressions dérivées : un homme qualifié d' "extraterrestre" est un homme bizarre. En fait, dans votre inconscient sociétal, "extraterrestre" est opposé à humain. Ce qui n'est pas humain, pas connu de l'humain, est extraterrestre. C'est justement pour ça que vous n'êtes pas prêts, globalement, à admettre notre existence : vous ne pourriez que vous opposer à nous, alors que vous devriez vous sentir proches de nous. Nous ne sommes pas différents, nous sommes simplement ce que vous serez dans mille ou deux mille ans. »

Il a reposé son assiette vide, en finissant la phrase.

« Bon, eh bien je crois qu'il est temps que nous passions au café », ajoute-t-il avec un grand sourire.

Il est temps en effet, je sens les questions qui affluent dans mon cerveau, ça commence à bouillonner, à faire bouchon. Bientôt ça aurait éclaté, de toute façon.

« Alors, de quoi vouliez-vous me parler ? »

Forcément, en le demandant comme ça, on ne sait plus quoi dire, ni l'un ni l'autre.

C'est Vania qui s'y colle, toujours plus limpide que moi dans ses pensées.

« Eh bien voilà, tout tourne un peu autour du rapport que tu nous as demandé, du rôle qu'on pourrait avoir... »

- Oui, c'est vaste... »

Hermès attend autre chose, une question plus précise. Je reprends le flambeau maintenant que Vania a lancé la conversation. Nous sommes un couple parfait sur ce plan là.

« Nous nous demandons si nous pouvons avoir un rôle actif dans cette histoire. Je veux dire... Rédiger un rapport c'est bien, mais est-ce qu'on ne pourrait pas agir pour faire avancer l'humanité, pour la faire évoluer de telle façon que vous puissiez vous montrer ? »

- Oh... Tu deviens très prétentieux, Johnny.

- Non, mais je veux dire juste faire ce qu'on peut...

- Je comprends... Je comprends... Je m'attendais bien à ce qu'un jour nous ayons une discussion approfondie sur ce sujet. »

Il laisse le silence retomber, semble chercher à organiser ses pensées, nous regarde pour juger quels termes nous toucheraient le plus.

Je commence à le connaître, Hermès. Je sais qu'il nous domine incontestablement sur le plan intellectuel. Mais je sais aussi qu'il n'en tire aucune vanité, qu'il n'en profite pas. Il ne nous domine pas comme un terrien nous dominerait.

« Il y a deux parties, dans la réponse que je te ferai. La première est effectivement que tu deviens prétentieux, et je dois te mettre en garde. Je sais que cela vient de toi, beaucoup plus que de Vania. »

Elle se trémousse sur le canapé, comme si elle venait de recevoir un bon point. Hermès sourit. Je laisse passer.

« Il ne faut pas que tu te sentes investi d'une mission que tu ne pourras pas mener à bien. Nous nous sommes autorisés à te parler justement parce que tu ne disposes pas des moyens nécessaires pour faire évoluer votre société. »

Ça commence à être désagréable...

« Je ne parle évidemment pas de moyens intrinsèques, comme l'intelligence, l'ouverture d'esprit ou l'intuition, je parle des moyens sociaux. Votre société est très hiérarchisée, en fait elle n'est dirigée, ou plutôt régentée, que par un petit groupe de personnes, une oligarchie. Or tu ne fais pas partie de ce petit groupe. Tu pourras faire tout ce que tu veux, tu n'y arriveras pas, car cette organisation est cloisonnée. Si tu parles de nous, on ne te croira pas, si tu amènes des preuves, on les discréditera, et si tu te contentes d'affirmer, personne ne t'écouterà. C'est prévisible, parce que votre psychologie sociale est construite sur ce principe. Il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas... »

De nouveau un silence. Il nous laisse assimiler, et c'est sacrément nécessaire.

J'ai l'impression qu'il parle sur un niveau différent qu'à nos précédentes rencontres. Il simplifie moins. Ses phrases résonnent encore dans l'air et, sur chacune d'elles, j'ai l'impression que mon esprit pourrait bâtir une théorie, tirer des centaines de conclusions.

Il y a le sens direct, et tous les sous-entendus...

« En outre, je t'empêcherai de montrer des preuves ou de parler à trop de gens, c'est la deuxième partie de la réponse... Je t'ai déjà expliqué que nous ne pouvons pas vous donner des preuves de notre existence aujourd'hui, votre société ne le supporterait pas.

- Mais vous êtes en train d'étudier la question, puisque tu nous

demandes un rapport...

- Oui, bien sûr, nous savons que le moment sera bientôt venu. Mais ce moment n'est pas défini, peut-être dans quelques années, peut-être dans des centaines d'années...

- Eh bien justement, nous pourrions agir pour le rapprocher, ce moment !

- Non ! Il est bien plus important de laisser les choses se faire, de laisser votre structure psycho-sociétale évoluer naturellement vers cette évidence. Car c'est tout de même une évidence... Vous avez largement assez de preuves de notre existence. C'est aussi pour ça qu'il est inutile d'en apporter d'autres.

- Ah... Quelles preuves, par exemple ? Intervient Vania.

- Les survols d'engins, les dessins que vous nommez "cercles de cultures"...

- Pfff... Mais c'est n'importe quoi, ça.

- Vous en êtes convaincus, oui. Mais ça ne vous étonne pas qu'il n'y ait aucune explication ? Alors qu'il y en a une évidente, que de nombreux humains ont déjà proposée. Certes, vous commencez seulement à vous approcher d'une théorie cosmologique qui dépasse votre planète, mais l'existence d'êtres intelligents sur d'autres planètes devrait déjà vous paraître évidente. Vous pourriez tout à fait faire le lien à grande échelle.

- Oui, on fait le lien, mais ça reste n'importe quoi, des farces...

- Voilà, on est en plein dans le problème de votre structure psycho-sociétale : d'une part vous admettez sans problème l'irrationnel, d'autre part, il vous faut l'

aval d'une autorité pour avoir vraiment foi en quelque chose. Tout ce qui n'est pas officiel est ésotérique.

- Comment peut-on faire autrement ? Ce qu'on ne connaît pas, on ne le connaît pas... Et vous, que feriez-vous ?

- Nous avons aussi une grande confiance en nos scientifiques, mais la population entière comprend bien mieux leur travail que chez vous. Et d'autre part, si un scientifique voit un phénomène étrange, il l'étudiera jusqu'à le comprendre, il ne le rejettera jamais.

- Et pourquoi crois-tu que c'est différent "chez nous" ?

- C'est votre structure, certaines choses sont discréditées, parce qu'elles heurtent les idées des uns ou des autres. Certaines idées sont arbitrairement classées dans la catégorie "loufoques", toute personne qui s'y intéresse sera la risée de sa communauté. Il y a chez vous ce qu'on appelle des dogmes : des idées peuvent être balayées avant

même d'être étudiées. Voilà pourquoi.

- Et c'est aussi pour cette raison que nous ne pourrions pas digérer votre arrivée ?

- Oui, exactement, tu comprends vite, Vania. Il y a effectivement un rapport. Imagine que nous fassions une apparition massive, irréfutable, avec photos dans les journaux et vidéos à la télévision...

- J'imagine...

- Il suffirait qu'un dirigeant ou même un homme influent prenne peur, pour qu'il puisse entraîner tout son peuple, et probablement la moitié de la planète avec lui. Il y aurait une réaction de panique, les dirigeants décrèteraient un état d'urgence, et les industriels se frotteraient les mains en relançant l'industrie de l'armement. Et un an plus tard vous risqueriez de faire exploser votre planète en faisant des essais de bombes à plasma !

- Tu te moques de nous ?

- Non, pas du tout.

C'est un scénario que nous avons envisagé, un des rares qui aboutissent à la destruction complète de votre planète, mais il est plausible. Et il y en a d'autres...

- Mais comment pourrions-nous éviter ça ?

- Vous ? En attendant. Et en vous taisant...

- Je veux dire, nous tous, les humains... Que faudrait-il changer ?

- Ça je ne peux pas te le dire, justement... Mais ce que nous attendons, c'est que vous ayez une structure psycho-sociale plus raisonnable, plus stable, plus prédictible...

- Je ne comprends pas...

- Euh... Moi non plus...

- Eh bien, dans l'exemple que je vous ai donné, il suffirait qu'une plus grosse part de la population puisse réguler les peurs irrationnelles des dirigeants pour que ça n'aille pas à la catastrophe.

- Ben... D'accord, mais comment on fait ?

- Oui, que faisons-nous ? En plus, normalement, nos dirigeants ne sont pas sujets aux "peurs irrationnelles".

- Du calme... Un à la fois... D'abord, Johnny, tu devrais le savoir, parce que je te l'ai déjà expliqué, je ne peux pas vous donner de recettes. J'ai les références de ma culture, avec son histoire, sa construction. Votre culture est différente, vous vous êtes développés en empruntant des voies qui sont propres à votre planète, absolument uniques. Nous n'avons pas le droit de vous imposer notre vision des

choses.

- Vous pourriez nous le proposer au moins, nous le suggérer...

- Non, même ça nous ne le pouvons pas !

- Ben pourquoi ?

- Parce que nous briserions l'originalité de votre culture, sa richesse.

Vous comprendrez plus tard, quand vous appréhenderez la galaxie, que chaque culture planétaire a une importance extrême. Chaque culture est un essai, une possibilité d'évolution. Et ce qui est fantastique, c'est que finalement nous nous rejoignons tous ! »

Hermès écarte les bras en souriant. Il rayonne. Je sens une chaleur émaner de lui pour venir m'envelopper. Ça me réchauffe entièrement, alors qu'un feu me brûlerait seulement le visage.

Vania est fascinée. Elle regarde Hermès comme un dieu vivant, jeune et beau.

Il se tourne vers elle, il comprend toujours ce qui nous passe par la tête. Un bref instant je crois voir un mince filet bleu se dessiner entre leurs yeux.

« Et venons-en à ta question, Vania. Je sais qu'en ce moment tu m'aimes, tu me vois comme un dieu. C'est logique. C'est un phénomène que vous appelez "gouroutisation", je crois. C'est-à-dire que je te semble tellement supérieur à toi, que tu te soumetts intégralement.

Entre nous, ce n'est pas très grave. Tu dois t'en rendre compte... Oui tu t'en rends compte, je le vois dans tes yeux : le simple fait que je te le dise a immédiatement dégonflé ton sentiment.

Mais à l'échelle de la société, c'est beaucoup plus grave... C'est également un des scénarios catastrophes que nous avons étudiés.

Outre la peur, quelques personnes pourraient avoir tendance à se soumettre aveuglément à notre culture. Par l'influence de ces gens - qui n'ont pas besoin d'être des dirigeants, il suffit qu'ils soient médiatisés - nos habitudes, nos gestes, seraient élevés au niveau de dogmes, de rites.

La société entière nous identifierait à des dieux.

Ce scénario est catastrophique d'une part parce qu'il détruit votre culture, d'autre part parce qu'il ne nous serait pas possible de résoudre tous vos problèmes. Notre modèle de société, nos technologies, ne pourraient pas vous être transmis sans des centaines d'années

d'enseignement. Il s'ensuivrait une implosion totale de votre société, et le résultat pourrait aller d'une régression vers une époque reculée de votre histoire, à la disparition complète de la race humaine terrestre.

C'est réellement dramatique.

Vous comprenez bien maintenant qu'entre la peur et le fanatisme, le créneau est étroit. Nous ne pouvons réellement prendre aucun risque.

En ce moment, nous analysons votre société sous l'angle de la psychosociologie, qui est mon domaine.

Ce que je vais vous dire est important, à la limite extrême de ce que je peux vous révéler, bien que j'en aie déjà touché quelques mots à Johnny lors de notre deuxième rencontre. Mais je suis sûr que vous comprendrez.

Nous avons commencé par une étude générale de la société, principalement au travers des médias. Les conclusions de cette première approche furent très pessimistes. Vous ne nous sembliez absolument pas prêts à admettre une vision plus large de l'humanité.

Mais nous avons tout de même poussé l'étude un peu plus loin, et nous avons eu raison. L'étape suivante fut une analyse individuelle de la psychologie des individus. Et la conclusion de cette seconde étude nous apprend qu'un grand nombre d'individus sont plus évolués que ne le laisserait supposer la société prise dans son ensemble.

Pour comprendre ces différences, nous avons été obligés d'étudier votre société beaucoup plus précisément. C'est ce que je viens faire ici, c'est mon travail. Nous étudions les influences que subissent les individus, les valeurs transmises par les médias et leur entourage, ainsi que la façon dont les quelques personnes influentes sont choisies.

La conclusion, qui n'est pour l'instant que partielle, est que les humains de la Terre sont encore sujets à l'instinct ancestral dominant-dominé. Vous choisissez vos dirigeants non pas à cause de la pertinence de leur raisonnement mais uniquement sur leur façon de s'imposer. Peu importe qu'ils aient des idées justes, pourvu qu'ils puissent convaincre tout le monde.

Il y a deux conséquences assez dramatiques. La première est que vous élisez des dirigeants brutaux, qui sont en moyenne moins évolués que la population globale - je parle d'évolution génétique. Ces gens voient leur fonction non comme une charge, mais comme un privilège, et ils en profitent.

Mais il ne faut pas que vous les méprisiez pour ça, ils fonctionnent comme leur cerveau a appris à fonctionner, comme tout le monde fonctionne, y compris vous-mêmes. Je suis sûr que vous vous en

défendez, mais c'est pourtant un fait...

La deuxième conséquence est que vous continuez à vivre dans une société bâtie sur la compétition, alors que vos scientifiques savent bien que la coopération est plus profitable, globalement, que la compétition. »

Hermès s'est arrêté de parler d'un seul coup. Il s'est resservi un verre de

cuba libre et nous regarde sans avoir l'air de vouloir ajouter un mot.

Je ne comprends pas bien ce qu'il vient de nous dire. Les mots résonnent dans ma tête mais je n'arrive pas à en faire une synthèse. Je les comprends, je comprends aussi les phrases, mais je ne sais pas quoi en tirer.

Je lui demande finalement :

« Et nous ne pouvons rien faire pour changer ça ?

- Non Johnny, tu n'y peux rien... Je te parle de la psychologie de la société, pas d'un système politique ou social. Vous pourriez essayer de changer un système, mais il est totalement illusoire de vouloir changer la psychologie de la société. D'ailleurs le système existe déjà, vous l'appellez démocratie.

- Ben justement, on pourrait élire d'autres personnes...

- Tu pourrais voter pour la personne que tu préfères, Johnny, mais tu ne peux pas faire en sorte que tout le monde vote comme toi. L'instinct de domination est ancré très profondément dans vos esprits, vous êtes élevés avec ces valeurs, votre société entière est bâtie là-dessus.

- Et comment pourrions-nous en sortir alors ? Ce que tu dis est terriblement déprimant ! Intervient Vania.

- Vos mentalités vont peu à peu changer... Mais il faut du temps, il faut que l'évolution se poursuive, lentement. De plus en plus de vos concitoyens ont le courage de vivre selon de nouvelles valeurs. Et j'emploie volontairement le mot "courage", car il est extrêmement douloureux de vivre dans votre société en rejetant ce principe de compétition...

- Et quelles sont-elles, ces nouvelles valeurs ?

- La coopération, bien sûr, l'humanisme.

Vous êtes une humanité, pas seulement des individus ! Vous êtes incapables de vivre sans l'ensemble de votre structure sociale, il faut seulement que vous le reconnaissiez. Le temps est venu où les humains

de la Terre doivent se fédérer en une humanité, comme les cellules de ton corps se sont fédérées en un être.

- Mais vous voulez nous réduire à des fourmis, à des robots ! Nous sommes des individus.

- Tu as bien peu d'estime pour les fourmis, et surtout... pour tes cellules. Fais attention, ce n'est pas bon pour la santé. »

« Vois-tu, dans l'univers, tout est imbriqué. Vous êtes les individus de la société, comme vos cellules sont les individus de votre corps. C'est d'ailleurs pourquoi "individu" est un terme approximatif, l'indivision doit être précisée dans un contexte, à une échelle.

Si vous vous affirmez comme individu sans penser au niveau inférieur, vous niez la biologie qui vous fait vivre. Vous devez avoir l'intime conviction d'être à la fois des individus au niveau de votre société et une société en vous-mêmes, une société organisée de cellules.

De même, à l'échelle supérieure, chaque humanité planétaire constitue une entité, un individu, vu de la galaxie. Et vous devez, aussi, en avoir conscience. »

Hermès est parti. Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit.

Le lendemain nous avons traîné dans l'appartement sans dire grand-chose, juste le nécessaire.

Le surlendemain, au soir, nous avons décidé de partir, de faire une fugue.

La voiture que Vania a empruntée à sa famille file dans le noir. La route lisse s'engouffre dans les phares, quelques arbres apparaissent furtivement. Nous sommes sur une petite route qui serpente entre des collines.

Nous descendons vers le sud, mais nous ne savons pas vraiment où nous allons. Nous avons seulement besoin de prendre un peu l'air, de nous éloigner de la ville.

Nous avons roulé toute la nuit, conduisant à tour de rôle. Sauf que, depuis l'instant où Vania m'a passé le volant, quelques heures auparavant, je ne l'ai plus lâché.

Mais il va bien falloir s'arrêter.

Depuis peu de temps la lumière s'intensifie. Le ciel passe lentement du noir à un gris sombre, avec une zone que je vois légèrement jaunie sur l'horizon, bien que la route soit assez encaissée.

Un peu plus tard, en tournant au-dessus d'une petite colline, ça se dégage sur la gauche. Le soleil semble tout proche, on dirait qu'il commence à brûler le ventre des quelques nuages qui traînent encore.

Vania baille, j'avise un petit terre-plein qui surplombe la vallée, face au soleil prêt à se lever. Je saisis l'occasion et nous nous arrêtons en dérapant légèrement sur les gravillons.

D'abord l'arrêt, un dernier sursaut quand le véhicule stoppe définitivement. Déjà c'est grand. Habités à des secousses incessantes depuis presque huit heures, nos corps s'enfoncent dans les fauteuils, se détendent complètement.

Puis je coupe le contact. Et là, c'est le silence qui part à l'assaut de nos oreilles. Nos pauvres oreilles, soumises depuis trop longtemps aux grondements du moteur, aux frottements des pneus sur le bitume, au souffle furieux du vent.

À force de silence, un sifflement aigu et lointain reste dans l'air.

Et nos corps qui n'en reviennent toujours pas de pouvoir autant se relâcher.

Nous restons immobiles, essoufflés, à regarder la vallée qui s'étale devant nous, se poursuit en sinuant entre deux massifs.

Le soleil perce enfin l'horizon.

Dehors l'air est frais mais pas froid. Je suis d'abord sorti juste pour me dégourdir les jambes, puis suis rentré faire un rapport à Vania. Elle ne veut pas sortir, elle préfère rester assise, à moitié endormie. Alors je ressors, je veux regarder un peu le coin, je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes.

Hermès, lui, pourrait le savoir, s'il regardait.

Je m'avance jusqu'au bord du terre-plein. Les broussailles commencent tout de suite, un petit rebord, et ça s'enfonce vers la vallée. C'est assez raide.

Quelques oiseaux s'éveillent, d'autres doivent aller se coucher. Sur les champs et les prairies, une légère brume s'élève. Il y a de la rosée partout : d'avoir à peine marché dans les herbes folles, mes chaussures sont trempées.

Un peu plus bas, au bord de la rivière, il y a un village, son église et son château en ruine. J'imagine aussi, immédiatement, le boulanger qui vient de sortir des croissants tout chauds et le troquet sympa où l'on pourra les dévorer devant un café.

Je repars vers la voiture, monte et démarre. Je demande à peine son avis à Vania, je sais qu'elle sera d'accord, voire très motivée.

« Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... »

- Oui, pour une fois tu as bien raison, Johnny, mon chéri. Tout est parfait... »

C'est agréable de discuter autour d'un café avec une femme heureuse. Le boulanger venait de remonter les croissants quand nous sommes passés, et il paraît que le chocolat au lait est excellent.

La salle est petite, chaleureuse. Dans le matin frais, les baies vitrées sont embuées par les souffles déjà alcoolisés des premiers clients. Ça donne l'impression d'un petit cocon qu'on aura du mal à quitter.

Ça parle, ça discute, se hèle en entrant, avec des accolades démonstratives. Des « putains », des « nom de dieu » et des « ben mon cochon » fusent de temps en temps.

Et un « foutus extraterrestres » que j'entends nettement se détacher.

Je tends l'oreille, et Vania m'imite, se demandant ce qui m'arrive, ce qui me vaut cette attention soudaine...

« Eh les gars, Marcel, t'as vu ? Y'a un commandant de l'aviation qui dit qu'il en a vu, des extraterrestres ! Alors tu vas pas encore me dire que je suis fou... C'est pas fou un commandant de l'aviation... C'est pas au bistrot dès le matin comme vous tous !

- Et comme toi, Jean-Jean ! » Répond un gars d'au moins trois mètres de haut sur deux de large.

« Oui, mais moi j'ai des excuses... C'est parce que vous vous foutez toujours tous de ma gueule ! »

Tout le monde se marre, y compris le Jean-Jean, qui ne doit pas être aussi malheureux qu'il le laisse supposer.

Nous nous regardons, Vania et moi. Nous éclatons immédiatement de rire dans le brouhaha général, mais ça ne se remarque pas.

Cette histoire d'extraterrestres nous poursuit. Jusque dans un village tellement paumé qu'on n'a même pas vu de nom à l'entrée.

Et c'est tout proche. J'ai l'impression que mes confrères terriens refusent effectivement d'admettre l'évidence, mais c'est vrai qu'elle est là, souvent des articles dans les journaux, des débats, des films et des téléfilms. Le sujet est partout.

Quand nous avons réussi, difficilement, à sortir du troquet, nous sommes remontés vers le parking, devant le château. Vu d'ici, il a moins l'air d'une ruine, il semble même en cours de rénovation.

Le soleil commence à réchauffer l'air, et ce château est comme une invitation à la balade digestive. Après une demi-douzaine de croissants, c'est exactement ce qu'il nous faut.

Pendant que nous remontons le parking, puis l'allée, nous entendons un gars qui joue des percussions. Un djembé, seul. Ça ajoute à l'ambiance suspendue, irréelle, qui nous enveloppe depuis hier au soir.

Au début je ne veux pas y croire, mais ça semble bien provenir de l'intérieur du château. Nous traversons comme nous le pouvons les échafaudages et les portes en bois, dont aucune n'est fermée.

À l'intérieur, nous trouvons un gars en salopette, longue barbe et cheveux blonds, une casquette posée dessus. Il continue de jouer pendant que nous nous approchons.

Une rencontre, une coïncidence, de celles qui vous propulsent dans un état de plénitude rare. En avançant vers le gars, au milieu du château, je suis comme un magicien sans peur, sûr du bien-fondé de ma démarche.

Quand nous sommes devant lui, le gars lève d'abord la tête, lentement, et, un peu plus tard, arrête de jouer. La cour du petit château résonne encore quelques secondes.

« Bonjour, lance Vania.

- Bonjour, répond le gars, poli mais pas très enthousiaste.

- Euh... Vous travaillez ici ?

- Oui... Je fais le gardien, entre autres... Nous sommes en train de rénover le château.

- Ah il est chouette ! On peut visiter ?

- Ouais, si vous voulez... Ne cassez rien... Et faites attention, y'a quelques endroits dangereux. Tenez, par exemple, évitez d'aller vous trimballer sur les échafaudages, là-haut... »

Il désigne une vague construction en bois, qui monte jusqu'aux remparts, de l'autre côté de la cour. Nous regardons la chose en comprenant parfaitement qu'il vaut mieux ne pas y mettre un pied.

« Le reste ça va... Vous pouvez partir vers la tour, là-derrrière. C'est pratiquement fini, c'est chouette... »

Un couloir en pierre et un escalier se devinent sur notre gauche. Nous le remercions, parlons un peu musique : « Ça sonne bien dans cette cour. » Puis nous saluons et partons vers l'escalier tandis qu'il recommence à jouer.

Plus nous montons, plus notre exaltation grandit.

Au début ce n'est qu'un château en rénovation, avec du ciment et des câbles électriques gros comme mon bras qui traînent partout.

Au premier étage, c'est déjà mieux. Il y a une petite pièce claire, dans laquelle les travaux se font discrets. Et d'autres pièces, que nous visitons une à une. Nous jouons à nous appeler, à passer les lourdes portes de bois avec des airs de comploteurs...

Au deuxième étage, c'est carrément magnifique, l'ensemble est fini. Un mélange d'ancien rénové et de techniques modernes. Des lumières exceptionnelles, rasant les murs en pierres brutes, presque blancs, nettoyés, éclatants.

Et ça monte encore, ça devient étroit. Nous continuons tout de même, il faut bien aller voir ce qu'il y a encore à découvrir.

C'est une petite tour de guet, avec une esplanade minuscule, à peine deux mètres sur trois. Et une vue magnifique sur la vallée, jusqu'à l'horizon.

Et toujours les percussions qui montent de la cour centrale, comme

pour rappeler que nous sommes au vingt et unième siècle. L'humanité est mondiale.

Je pose mes mains sur la pierre du parapet. Je la palpe. J'essaie d'imaginer que, dans un lointain passé, d'autres personnes ont posé leur main ici. J'essaie de ressentir, de faire parler la pierre.

Je décide de partager le délire avec Vania, je lui invente une histoire de prince charmant qui vient de l'amener au sommet de son château...

« Tu es trop romantique, Johnny... »

Non je ne suis pas que romantique, il y a quelque chose derrière, il y a la présence de l'histoire.

Il y a la conscience d'où nous en sommes, de ce qu'ont vécu nos ancêtres. L'humanité avance, se développe, nous sommes au sommet de la vague.

« Là, tu deviens prise de tête... »

Faudrait savoir... Mais le monde est ainsi fait, mon cerveau est ainsi fait.

« Tous ces gens, derrière nous, ils existent. Et les exo-terriens, ils existent aussi. Il faut bien se situer, là, au milieu. Comprendre ce qu'on fait là, comment ça a avancé.

Il faut comprendre que tout ce qui fait notre monde, celui que nous avons bâti, tous, certains plus que d'autres, est extrêmement récent, fragile.

Il y a cent mille ans, les premiers homo-sapiens foulaient une terre vivante depuis déjà deux millions de millénaires. Il y a plus de dix mille ans, des sociétés commençaient à dépasser l'organisation des tribus.

Et il y a un peu plus de cinquante ans qu'on a inventé l'économie de marché...

Je veux dire, nous sommes dans une évolution, une construction, on avance. Nous ne sommes pas arrivés. Les lois que nous appliquons aujourd'hui, les croyances, sont issues du passé, et peuvent être dépassées. Il y a l'évolution génétique des corps, et l'évolution psychologique des sociétés.

Tout ce que nous voyons là est vrai : cette rivière qui coule au fond de la vallée, qui a érodé les montagnes depuis des millénaires et des millénaires. Sur l'échelle du temps, ça nous dépasse totalement. Les pierres, elles ne se rendent même pas compte que nous sommes là, nous passons sur elles en un éclair. Notre vie entière n'est qu'une étincelle fugitive à l'échelle géologique.

Mais toutes les lois qui gouvernent notre monde, dont la plus pesante est certainement cette sacrée "loi du marché", sont des inventions humaines. Je ne voudrais plus jamais entendre personne dire "Le monde est comme ça" à propos d'économie. Non. Ce qui "est comme ça", c'est que la rivière coule et que l'humanité évolue, tout le reste a été inventé, construit, parfois dans un but incertain... »

Vania regarde la rivière couler, lève la tête face au vent pour qu'il soulève ses cheveux.

« Toi et moi savons cela, Johnny. Et peut-être quelques autres, mais certainement pas beaucoup...

- Oui, mais je ne comprends pas pourquoi... Tout est là devant nous. Ce que je viens de te dire ne m'a pas été soufflé par Hermès, c'est en arrivant ici, en voyant ce château et la nature, que j'y ai pensé.

- Mais tu n'aurais certainement pas eu cette vision si les rencontres avec Hermès ne t'avaient pas d'abord ouvert l'esprit. »

Je n'en reviens pas. Elle est plus fanatique que moi, maintenant. Hermès avait raison, elle est amoureuse. Je sens une pointe de jalousie chatouiller mon ventricule gauche.

J'ai envie de la contredire, de prétendre que mes idées ne doivent rien à Hermès. Mais, d'un autre côté, ça serait peut-être un peu malhonnête.

Au fond, elle n'a pas tort.

« Oui, peut-être... N'empêche que c'est accessible.

- Comme il nous a expliqué que les preuves de leur existence sont tout à fait accessibles. Elles sont patentes. Ce qu'il y a, c'est que nous vivons dans un environnement psychologique, dans la bulle psychosociologique de notre planète.

- Là c'est toi qui parles totalement comme Hermès, laisse-moi te le dire...

- Oui, certainement... Mais il se trouve que ce qu'il dit me touche beaucoup, je trouve que c'est très juste.

Et, tu sais, ce n'est pas très loin de ce que j'étudie en ethnopsychologie, l'interaction entre la psychologie des individus et la psychologie d'un être global qui serait la société...

- Ouais, peut-être... Je ne sais pas, je n'ai pas fait d'études, moi...

- Je sais... C'est peut-être pour ça que je ne peux m'empêcher d'aimer Hermès... »

Elle en rajoute ma parole !

« Je ne vois pas le rapport... C'est pas parce que j'ai pas fait d'études que tu devrais aimer Hermès... »

Silence en face. Puis elle reprend, détourne habilement la conversation.

« En tout cas, j'ai envie de continuer dans cette voie. Je crois que ces concepts ont beaucoup d'avenir. La psychologie en général ne peut que se développer... Et puis comme ça, je pourrai peut-être faire changer la planète... Comme tu le souhaites tant... »

Elle me sourit en faisant une mimique entre le clin d'œil et le frétaillement stupide.

« Ah parce que pour ça, tu ne suivrais pas ce que conseille Hermès : ne rien faire... »

- Je ne crois pas qu'il ait voulu dire exactement ça. Il ne veut pas créer de heurts... Mais il est tout de même évident que leur but est, à terme, d'intégrer l'humanité terrestre dans la société des humanités galactiques.

- Il m'a bien conseillé de ne pas essayer de changer les choses ? Non ? J'ai mal entendu ?

- Oui, il t'a dit ça parce que tu voudrais tout faire tout de suite... Tu risquerais justement de provoquer un traumatisme. Ce dont je te parle, la psychologie, est plus lent. Déjà il faut que je finisse mes études, puis que je trouve un sujet intéressant, et finalement que j'arrive à trouver une idée assez géniale pour que ça ait un retentissement quelconque, même modeste.

Alors tu vois, il s'en passera du temps... Et je n'y arriverai même probablement jamais...

- Moi, je n'avais rien proposé de concret à Hermès. J'avais juste demandé si on pouvait faire quelque chose...

- Mais enfin Johnny bien sûr ! Tu demandes si on peut faire quelque chose maintenant ! Non, maintenant il n'y a rien à faire, il suffit d'attendre en regardant comment ça évolue.

- Je ne suis pas d'accord, les choses doivent être dites. Et en ce moment il y a plein de choses à dire... Tu disais que la rencontre d'Hermès a "ouvert" mon esprit. Eh bien voilà, maintenant il est ouvert, je vois les choses différemment. Je suis un humain de la Terre, et j'ai envie de partager ce que je vois avec mes "frères planétaires". Qui peut m'en empêcher ? Comment pourrait-ce être mal ? Et, par-dessus tout, comment voudrais-tu que les choses changent si personne ne dit rien ? »

Je me suis un peu énervé en parlant. Probablement le mélange de la

jalousie et de la joie d'avoir trouvé un argumentaire cohérent, du moins il me semble.

Vania a reculé, elle est maintenant accoudée au rebord du rempart, presque penchée en arrière. Elle me regarde avec des yeux étonnés, un peu craintifs. Je crois qu'elle n'avait jamais porté un tel regard sur moi.

Puis elle se ressaisit, décide de faire face. Elle sait que je ne suis pas d'une nature violente.

« Et que voudrais-tu leur dire, aux gens ? Toi qui es si malin...

- Ne le prends pas comme ça, Vania, s'il te plaît... Je ne me trouve pas "si malin", je dis juste qu'on doit essayer d'agir... C'est ce que j'ai déjà dit à Hermès, ni plus ni moins.

Et en plus tu sais bien que ce n'est pas mon fort, l'action...

- Oui, ça je sais...

- Oh ça va, si tu veux absolument être désagréable...

- C'est rien... C'est juste que tu m'énerves un peu des fois...

- Et que tu brûles d'amour pour Hermès... Mais tu sais, je crois qu'il faudrait que tu oublies, il n'est pas terrien...

- Et alors ? Il n'a jamais dit que ce n'était pas possible...

- Ben plus ou moins quand même, si... Il a dit qu'il te "gouroutisait", je pense que ça lui interdirait de t'aimer, ce ne serait pas sain... »

Nous avons encore profité quelques instants de la vue, puis nous sommes redescendus.

Nous avons décidé de passer voir la mer avant de remonter vers la capitale.

« Oui, Vania, effectivement, la seule chose qui m'intéresse c'est de penser. C'est découvrir, inventer... L'aventure quoi... Bien sûr qu'il y a plein de choses dont je n'ai rien à faire ! Comprends-tu, que je sois en train de faire des courses, au cinéma, dans une foire, n'importe où, mon occupation principale est de regarder ce qui m'entoure et d'y penser. Ce qui m'intéresse, dans la vie, c'est de me balader comme ça, avec un amour, dans le monde, de vivre au jour le jour, et de penser, de délirer sur ce qu'on a sous les yeux. Ce n'est pas très drôle seul, mais avec toi, par exemple, je peux aussi parler, dire ce que je pense, et tu peux me répondre, commenter, rigoler ou contredire, ça fait avancer la pensée...

- Peut-être, Johnny, c'est très bien. Mais moi je te dis que j'ai besoin de quelqu'un qui agit aussi, quelquefois...

- Mais la pensée est une action... Quelle est cette drôle d'idée... Quelqu'un qui pense n'agit pas ? Mais si, Vania, j'agis, je crée des pensées, j'entrevois des possibilités... Tout ce qui est pensé existe. Maintenant, si, en plus, ce que je pense pouvait avoir une action concrète dans la société humaine, je serais le plus heureux des hommes... Mais ça ne s'est pas encore présenté... »

« Et alors, Johnny, qu'est-ce que tu comptes faire ? Qu'est-ce que tu voudrais faire changer dans la société ?

- Je ne sais pas, Vania... Franchement je ne sais pas... Mais je sais ce qui va mal. Je sais, je le vois, que nous sommes dans une société qui privilégie le combat par rapport à l'entraide, la compétition par rapport à la coopération. Et je sais que le poids des sociétés modernes est énorme. Par l'intermédiaire des médias et des études sur la psychologie, nous sommes littéralement manipulés, anesthésiés, morphinisés... Nous sommes gavés de rêves de consommation qui nous évitent de penser par nous-mêmes. Nous sommes leurrés par l'image d'une démocratie alors que notre seul pouvoir est d'exercer un choix livré à la dextérité des conseillers en communication. Et je sais aussi qu'il y a un gros malaise là-dessous parce que ces gens utilisent des techniques qui sont très peu connues du grand public. C'est un peu comme les extraterrestres, pour beaucoup ça reste du n'importe quoi... Alors je pense qu'avec tout ça il doit y avoir des trucs à faire...

- Eh bien je te sens mal parti. Tu vas te fatiguer inutilement à vouloir changer le monde tout seul... Tu n'es pas Jésus...

- Ouais... Et toi, qu'est-ce que tu voudrais faire ?

- Moi, je vais sagement attendre... Je sais que je vais continuer de voir Hermès de temps en temps, je sais qu'il est là. Mais, honnêtement, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire, et du coup je ne vois absolument pas en quoi ma vie devrait changer »

Peu de temps après notre escapade, j'ai sacrifié la moitié de mon micro-champ pour me payer un billet aller-retour, départ le plus tôt possible, destination selon disponibilités.

Ce n'est pas que la vie avec Vania fut désagréable. Après nos petits accrochages en haut de la tour, elle a fait beaucoup d'efforts pour se montrer aimable. On pourrait même dire que notre relation était redevenue assez passionnée.

Mais je ne pouvais pas rester en place. D'une part ce qu'elle m'a dit là-haut m'a profondément blessé, d'autre part, et pour une fois, il faut absolument que je fasse quelque chose. Rester là, à attendre le prochain passage d'Hermès, avec Vania qui continue sa vie comme si de rien n'était, j'avais l'impression de mourir à chaque seconde.

Un voyage pour m'aérer l'esprit, il me fallait bien ça.

J'ai essayé de me mettre à la politique... Mais ça n'a rien donné. Le problème est que je voudrais m'élever contre un consensus absolu dans notre société : il faut se battre, défendre ses intérêts face aux autres.

J'ai essayé les associations... Mais ça n'a rien donné non plus. Toujours cette affirmation sans queue ni tête : « Le monde est comme ça... » Et j'ai beau hurler, personne ne m'entend, on me prend pour un idéaliste irréaliste, un fou en quelque sorte.

Fou, je le suis peut-être, ou je le deviendrai, certainement, à rester comme ça, à tourner en rond.

Alors, quoi d'autre qu'un voyage ? Qu'est-ce qui aurait pu me faire plus de bien ?

C'est tombé sur l'Inde.

Bénarès pour être exact, après un bref passage par New Delhi. Puis direct vers Varanasi, en train.

Je suis assis sur les marches de Manikarnika Ghat, avec William, un touriste anglais rencontré en arrivant à l'hôtel. Autour de nous, la foule se déchaîne.

Les marches sont surpeuplées, des gens descendent, d'autres remontent. Des masseurs amateurs massacrent le dos des touristes en échange de quelques roupies. Des brochettes grillent sur des barbecues improvisés. Et les hindous se baignent dans les eaux douteuses du

Gange.

C'est l'Inde. Il y a tout en même temps, la vie spirituelle et la vie quotidienne, les riches et les pauvres, la mort et la vie. Tout se mélange, et tout est sur la place publique, visible, à portée de regard et de conscience.

Un homme âgé passe, s'appuie sur mon épaule pour s'aider à monter. Au début, c'est étonnant, puis on s'y fait. On apprend à ne pas se formaliser du contact.

Quand je suis arrivé au dernier étage de l'hôtel, Will m'a interpellé. Un « Hello my friend ! » lancé en l'air, pas tonitruant, seulement puissant, jovial. Plus tard je l'ai vu faire la même chose à tout bout de champ. C'est très efficace, d'autant qu'il a la carrure adaptée.

Le dernier étage ressemble à une fumerie d'opium, mais on n'y fume pas de l'opium, pas le plus souvent.

Une grande table trône au milieu de la pièce principale, autour il y a les dortoirs, de toutes tailles.

Le soir, la table est bondée. En journée c'est plus calme, mais il y a toujours quelqu'un à traîner, pas encore bien réveillé ou déjà harassé d'avoir parcouru la ville.

Nous avons discuté un peu, le temps qu'il émerge de sa sieste, puis il m'a proposé de me faire visiter les alentours.

Il m'a fait redescendre le petit sentier qui relie l'hôtel à la rue, zigzaguant entre les étals d'un marché. Puis, en prenant la rue à gauche, nous sommes arrivés au Ghat. Le trajet fut ponctué, comme il se doit, d'une douzaine de « Hello my friend ! » sonores.

Il m'a expliqué les rituels, la valeur symbolique du Gange. Puis il s'est tu, absorbé dans la contemplation du fleuve qui défile rapidement devant nous. Je vois bien que je ne suis pas sur la même longueur d'onde, pour moi ce n'est qu'un fleuve.

« Quand tu regardes le Gange couler, tu vois la vie s'écouler sur la terre. C'est un fleuve de vie... »

Oui, certainement, comme tous les fleuves, ça apporte de l'eau et ça draine des sédiments... Je le regarde l'air inspiré, pour ne pas le décevoir, mais il se met à rire et ajoute :

« Tu comprendras...

- Je comprendrai quoi ?

- Ce que je te dis... Tu comprendras... Peut-être ce soir, peut-être

demain... Quand tu l'auras regardé assez longtemps...

- Tu es en plein trip mystique...

- Non, pas vraiment... Je viens seulement ici me ressourcer un peu, mais si tu me rencontrais dans mon pays, tu serais étonné. Je suis le plus souvent stressé, et je suis plus politique que mystique. »

Je le laisse donc regarder le Gange pour se "ressourcer", et j'essaie de m'y mettre. Mais j'ai du mal, les idées tournent dans ma tête.

« Dis-moi, il y a un truc qui m'étonne ici. Une chose à laquelle je n'aurais pas pensé avant de venir.

- Quoi ?

- Eh ben j'ai été étonné, déjà dans le train, par le regard noir des indiens. Un regard perçant, très sombre.

- Ce sont juste des gens qui te regardent, qui n'ont pas peur de te regarder.

- Comme ils n'ont pas peur de te pousser quand tu es sur leur chemin...

- Oui, exactement. Ils ont une attitude franche. En Europe, quand les gens se croisent sur les trottoirs, ils baissent les yeux, foncent, et espèrent que les autres se pousseront. Même sur un trottoir, nous nous battons.

- Et ici, ils ne se battent pas ?

- Si, bien sûr, la vie est beaucoup plus rude ici. Mais ils se battent en se regardant dans les yeux. Ils ont conscience d'être en face d'un autre être humain, d'un être pensant qui n'est animé, comme eux, que par le rêve d'être heureux. »

En parlant, il a gardé les yeux fixés sur le Gange. Quand il se tait, il reste dans la même position, comme si la conversation avait glissé sur lui sans laisser la moindre trace.

Quelques minutes plus tard, il semble se réveiller, se tourne brusquement vers moi :

« Bon, il va falloir penser à bouger pour la soirée... Tu as quelque chose de prévu ?

- Euh... Non. Je ne sais pas...

- Tu n'as qu'à venir avec moi... Je vais d'abord passer manger quelque chose dans le resto, un peu plus haut, celui que je t'ai montré en descendant.

- Ok, nickel.

C'est parfait... De toute manière, je suis un peu comme toi, je suis venu ici juste pour me reposer un peu, je n'ai absolument aucune

contrainte. »

Au moment où nous sortons du restaurant, un gamin nous hèle.

« Hep, messieurs, vous voulez écouter de la musique traditionnelle ? »

Il agite une photocopie rose sous nos yeux. Je suis prêt à partir mais Will s'arrête, balance un « Hello my friend » mesuré, probablement adapté à l'âge du même, et chope le papier.

« Eh bien voilà ce qu'il nous faut pour débiter la soirée. Johnny ! Suivons notre destin, allons voir de quoi ça a l'air... »

Pourquoi pas, je ne sais pas s'il s'agit d'un signe du destin ou d'un attrape-touristes, mais après tout je n'ai rien à perdre, mon billet de retour est en sécurité à l'hôtel.

Le gamin propose de nous guider jusqu'au lieu du concert, et il se met presque immédiatement à courir dans les ruelles étroites de la vieille ville, pour nous éviter une mûre réflexion.

Quand il voit que nous le suivons, il ralentit le pas et nous attend ensuite à chaque bifurcation.

« Alors, en temps normal, tu fais de la politique ?

- Non, pas tout à fait... Je t'ai dit que je suis plus politique que mystique... Mais je ne suis pas non plus un vrai politicien...

- Ah... C'est quoi alors, ta politique ?

- Je suis assez actif dans des associations altermondialistes...

- Ah oui ? Cool... Et vous faites quoi, exactement ?

- Tu ne sais pas ce qu'est l'altermondialisme ?

- Si, si... Vaguement... M'enfin pour moi ça reste du domaine des idées, je ne sais pas en quoi ça consiste concrètement... »

Tout en marchant, il m'explique en quoi ça consiste, il cite quelques exemples d'actions. Il n'y a effectivement rien de très concret, des manifestations pour s'opposer et quelques colloques pour essayer de trouver une autre voie.

Puis il se tait et nous nous concentrons tous deux sur le chemin. Le même marche à toute vitesse, se faufile dans les ruelles qu'il doit connaître par cœur.

Enfin il s'arrête, nous montre une vieille porte ouverte sur un escalier pentu et tend la main pour recevoir son dû.

En escaladant les escaliers, Will reprend la conversation.

« Et toi, que fais-tu quand tu n'es pas en vacances ?

- Je discute avec des extraterrestres, enfin, avec un extraterrestre...

- Te fous pas de moi... De quoi parles-tu ?
- Je me fous pas de toi, j'ai rencontré un extraterrestre il y a quelque temps, et depuis je le vois régulièrement... D'habitude je n'en parle pas, mais toi, tu es assez barjo pour me croire, et puis ce que tu dis m'intéresse, il peut y avoir un lien...
- Alors là, il va te falloir être très convaincant pour que je te croie...
- Je n'ai pas à être convaincant... Quand tu me dis qu'en regardant le Gange on voit la vie couler, je te crois... Alors tu pourrais faire pareil... De mon côté, je te certifie que c'est vrai. »

Nous entrons dans une petite salle sans mobilier. Il n'y a que quelques coussins sur lesquels sont assis trois musiciens, et des nattes en face, pour le public. Deux jeunes femmes sont déjà installées. Un couple arrive encore derrière nous.

Le concert ne dure qu'une petite heure. Les deux femmes qui étaient là à notre arrivée ont roulé joint sur joint et les ont aimablement fait tourner dans la salle. Les musiciens ne semblaient pas s'en soucier, mais le couple a dû rapidement quitter la salle, complètement défoncé.

Will et moi sommes aux anges. Nous félicitons chaleureusement les musiciens pour la qualité de leur musique et les deux jeunes femmes, anglaises comme Will, pour la qualité de leur tabac.

Puis nous nous retrouvons tous dans la petite ruelle, à nous demander ce que nous allons faire pour finir la soirée.

Ce sont les filles qui ont proposé de descendre chez des amis, un peu plus au sud, au bord du Gange, dans un guesthouse qu'elles nous avaient promis magnifique.

Magnifique, c'est le mot juste. Pas vraiment les chambres, elles sont quelconques, mais la terrasse à elle seule justifie le qualificatif. On dirait les ruines d'un ancien palais envahit par la végétation, surplombant les eaux jaunes du Gange. Les vieilles pierres sont fissurées, disjointes, écartelées par la verdure.

Il y a en particulier deux petits promontoires, d'à peu près trois mètres de diamètre, qui sont presque au bord du Gange. Nous sommes tous les quatre assis en rond sur l'un d'eux. Les filles sont en train de préparer un shilom, Will suit l'opération avec attention.

Un peu plus tard, Will nous parle avec verve de libéralisme et d'antilibéralisme. Les filles l'écoutent religieusement.

Par certains côtés son discours me rappelle celui de Raïmana, sur le

bateau.

« Moi je te le dis, Will, ce qu'il faudrait maintenant, c'est organiser des manifestations mondiales "Vous vous foutez de notre gueule ?". "V.V.F.N.G.?", en abrégé. Ou "Arrêtez de vous foutre de notre gueule", "A.V.F.N.G."...

- Qu'est-ce que tu délirés, Johnny ?

- Ben oui... Je crois que ce que tu dis est vrai, nous vivons dans un système qui est plus oligarchique que démocratique. Mais au niveau mondial, pas au niveau des pays... Alors ce qu'il faudrait faire, c'est une manifestation globale contre ce système, réclamer une information claire, qu'on ouvre tous les dossiers secrets, qu'on mette tout sur la place publique. Alors oui, on sera en démocratie. Il faut dire "Arrêtez de nous manipuler, arrêtez de nous prendre pour des moutons". Nous sommes des êtres humains, quoi... Des fois, quand je vois comment le monde tourne, j'ai l'impression que nous ne sommes que des esclaves.

- C'est bien ce contre quoi je me bats, Johnny... La mondialisation libérale...

- Non, pas tout à fait, je ne crois pas... Ce dont je parle, moi, c'est d'un système qui a été construit pièce par pièce depuis très longtemps. Ce qu'il faut comprendre c'est que les lois du monde ont souvent été édictées pour servir les intérêts d'un petit nombre, non l'intérêt de tout le monde...

- Ou dans l'intérêt du pays, intervient Kirsten, étonnamment patriotique.

- Certes... Mais c'est quoi l'intérêt du pays ? L'intérêt d'une de ses grandes entreprises ? C'est l'intérêt de l'entreprise alors. Dire que c'est bon pour le pays, c'est autre chose... Il faudrait voir... Mais le plus souvent on ne nous en laisse pas l'occasion, on nous dit que c'est bien et puis voilà, on n'a qu'à le croire...

- Oui d'accord, reprend Will.

Je suis bien d'accord avec toi, mais la mondialisation libérale c'est bien là qu'on en est arrivé...

- Oui, c'est là que nous a mené la logique du système. Je me suis toujours demandé comment on en est arrivé là... C'est une dérive, indéniablement...

- Bien sûr, ça a dérivé. Le libéralisme dérive vers la concentration des capitaux, parce que, forcément, un gros capital est plus fort qu'un petit capital. Et en plus c'est le gros capital qui fait les lois... Le libéralisme dérive vers l'égoïsme, l'égoïsme, parce que derrière « chacun est

libre », il y a « chacun pour soi »...

- Et finalement il a dérivé parce qu'il a édicté en lois sacrées de modestes règles humaines. La loi du marché est devenue un dogme, beaucoup finissent par oublier que ce n'est qu'un système, une idéologie, et beaucoup finissent aussi par oublier qu'il y a d'autres lois, plus absolues...

- Comme les lois de la nature, ajoute Sonia.

- Ou comme l'humanisme, réponds-je en m'étendant sur le dos.

- Comme l'humanisme ?

- Oui, comme l'humanisme... »

Les nuages sont éparés, au-dessus de Bénarès, mais on ne voit pas bien les étoiles. Avant de continuer, j'attends qu'un gros nuage se pousse légèrement pour dégager une étoile qu'on entrevoit à sa bordure.

Je veux voir une étoile. J'ai besoin du support d'une étoile, d'être touché directement par son trait de lumière.

« L'altermondialisme est une critique, il critique la vision purement économique, compétitive qui s'est généralisée, qui est comme une évidence virtuelle. Mais il lui manque la dimension humaniste. L'altermondialisme est la critique, l'humanisme est la réponse, le projet, l'avenir.

En fait le libéralisme souffre du même mal que le communisme : pour fonctionner correctement il lui manque la dimension humaine, il manque qu'on y ajoute "ça ne marchera que si chacun se respecte et s'entraide". Idéalement, l'avenir qu'il nous promet est magnifique : en stimulant, par la compétition, l'énergie créatrice de tout le monde, nous vivrons dans un monde en perpétuelle croissance. C'est le mouvement perpétuel... Mais, dans la pratique, ça suppose déjà que tout le monde respecte des règles non dites, implicites, qui sont le respect de chacun, le respect de l'humanité. C'est toujours le problème avec la compétition. Par exemple, dans le sport, il a fallu ajouter "l'important c'est de participer", pour contrecarrer le côté inhumain de la compétition. On a inventé l'esprit sportif, en gros ne pas mépriser le vaincu. Mais il n'y a rien de tel dans l'économie, il n'y a plus que la triste loi du marché...

- Waou... Je n'y avais jamais pensé comme ça...

- Ben moi non plus, pas avant d'en parler avec Hermès...

- Qui est-ce ?

- L'extraterrestre dont je t'ai parlé tout à l'heure... »

Les deux filles, qui n'ont pas encore entendu parler de ça, roulent des yeux ronds d'étonnement. Will semble un peu gêné, comme si, d'un

coup, la conversation prenait une tournure moins valorisante. Trimballer un mongol, ça casse un peu son charme.

« Ah, tu n'as pas lâché cette idée... Je croyais que tu blaguais, que c'était juste pour m'étonner...

- Non, pas du tout... Je sais que vous aurez du mal à me croire, mais c'est comme ça...

- Mais je ne vois pas le rapport avec ce que nous disions... Ce sont des problèmes plutôt terrestres.

- Le rapport, c'est l'humanisme... Vous êtes-vous demandé ce que nous serons dans 500 ans, dans 1000 ans ? La théorie économique d'accord, mais que projette-t-elle ? Si on essaie d'

imaginer comment nous évoluerons, on ne peut envisager que deux avènements : soit le progrès stoppe, et nous régressons vers un état proche du Moyen Âge pour nous reconstruire ensuite, soit nous évoluons vers un monde plus juste, plus humain. Comment l'humanité a-t-elle évolué jusqu'à maintenant ? Comment décririez-vous le monde d'aujourd'hui par rapport au monde d'il y a mille ans ? Il est plus sûr, plus juste, la loi du plus fort n'est plus la seule à jouer, il est plus humain en somme. Donc il est naturel de penser que l'avenir sera plus humain, que l'humanisme est la seule voie d'évolution. Alors voilà, le lien avec les extraterrestres, c'est ce dont j'ai eu la preuve en voyant Hermès. Oui, l'avenir est à une conception plus humaniste de la société... »

Je n'insiste pas, ça semble tomber à plat. Les filles baillent et ne tardent pas à annoncer qu'elles vont se coucher.

Will reste un instant, puis, n'y tenant plus, décide d'aller les rejoindre. Je reste sur la terrasse.

Je regarde le Gange dans la nuit. J'essaie de suivre les tourbillons qui se perdent dans l'obscurité en dessinant des arabesques folles. La surface n'est pas plate, elle a un volume, une forme, comme si l'eau était plus dense ici qu'ailleurs. Je la regarde couler, passer devant moi comme un serpent, pour aller se répandre sur la terre plus au Sud. Un serpent de vie.

Will avait donc raison, le Gange n'est pas un fleuve comme les autres. Il est la vie. Voir couler le Gange c'est voir le souffle de vie qui anime la Terre.

Comme pour me le confirmer, un chien hurle dans le lointain, en amont. Puis un autre, un peu plus près. Je souris, je me dis que je suis dans le vrai. Mais ça continue, un autre hurlement, plus proche, un autre, encore un autre. On dirait que tous les chiens de Bénarès sont

en train de se précipiter sur les rives du fleuve pour hurler à son passage. Quelque chose doit les faire réagir.

Les aboiements font penser à un déferlement continu qui vient de l'amont et va bientôt arriver sur moi. Un chien tout proche relaie celui qui vient de se taire un peu plus haut. Je scrute le fleuve en pensant voir un bateau, ou une charogne, quelque chose. Mais je ne vois rien. Puis c'est un autre chien qui reprend, plus bas, en aval.

J'ai réellement l'impression que quelque chose est passé devant moi, mais je n'ai rien vu, probablement une des entités de la mythologie hindoue en balade nocturne.

Empli par cette expérience mystique, je m'endors sur la terrasse.

Nous sommes partis un samedi, peu après midi.

Sur la pelouse, il y avait un vaisseau, et Hermès, souriant, à l'intérieur. Il nous a d'abord amenés jusqu'à la base, mais nous n'avons pas eu beaucoup le temps de visiter, nous n'avons vu que la grande salle dans laquelle il a posé son vaisseau. Il nous a tout de suite montré un autre appareil, juste à côté. Rapidement, comme si c'était une chose tout à fait banale, il a expliqué qu'il avait pu convaincre son équipe de le mettre à notre disposition pour que nous puissions voyager.

Et il nous a laissés, s'excusant d'avoir quelque chose à faire. « Toutes les informations dont vous aurez besoin sont à l'intérieur, a-t-il encore dit en partant. Et sous une forme adaptée, c'est-à-dire en langage terrestre, et accessible par l'intermédiaire d'une machine terrestre. Ne vous inquiétez pas ! »

Nous sommes comme chez nous, nous pouvons partir quand nous le voulons, nous pouvons aller où nous voulons.

C'est prodigieux.

La passerelle de l'engin repose délicatement sur le sol, juste devant nos pieds. Nous restons tous les deux plantés là, submergés par la vague de liberté que nous voyons arriver, qui va bientôt déferler. On entend encore les pas rapides d'Hermès, puis une porte qui s'ouvre et se referme, puis plus rien, le silence métallique de la vaste pièce.

C'est là, à un mètre devant nous. Nous n'avons qu'un pas à faire, mais ce pas est terrible. Il n'est pas terrifiant, mais totalement terrible. J'ai l'impression que je n'ai plus de souffle. Partir, monter dans un vaisseau spatial et partir. Et il ne s'agit pas de suivre, on peut partir où l'on veut, il faut choisir.

Partir comme nous l'avons fait il n'y a pas si longtemps, mais c'était en voiture, et sur terre.

La voix de Vania tonne subitement dans la salle muette.

« À ton avis, qu'est ce qui nous attend... »

Elle s'interrompt, elle-même surprise par l'ampleur du son. Et je me rends compte qu'elle était tournée vers moi, qu'elle attendait que je me décide à monter.

Elle reprend plus bas, comme on chuchote dans une église.

« Je veux dire, qu'est-ce qui nous attend à l'intérieur, en haut de cette passerelle ? Tu as l'air d'être furieusement perplexe... »

Perplexe, non, tétanisé plutôt. Scotché.

« Je n'arrive pas à décoller les pieds, je dois être englué... Et j'ai l'impression que l'air ne me remplit pas les poumons, j'étouffe...

- Moi aussi, un peu... Je pense que c'est l'émotion. Je ne m'attendais pas vraiment à ça... Je pensais qu'il allait nous mener quelque part et puis c'est tout...

- Pareil... Il a beau dire que c'est un jeu d'enfant, je ne suis pas sûr de pouvoir piloter une machine comme ça...

- Oui, et trouver notre chemin dans la galaxie. Ne serait-ce que pour arriver à rentrer... »

Je regarde l'imposant appareil qui nous surplombe. Il est gros comme une dizaine de camions, et j'ai toujours tendance à sous-estimer ce genre de choses...

Hermès m'a assuré qu'il n'y aurait aucun problème, tout étant documenté à l'intérieur. Il faudra un jour que je me décide à lui faire confiance, mais il faut dire qu'il a l'habitude de nous mettre dans des situations très inhabituelles. Alors, avant de lui faire confiance, il faudrait déjà que je puisse seulement imaginer ce dont il parle.

« Je suppose qu'il doit y avoir des cartes... Peut-être un bouton "rentrez à la maison" quelque part...

- Il faut espérer...

- Bon, ben je crois qu'on a fait le tour de la question... On y va ?

- Je te suis...

- D'accord... »

Rien de spécial au premier pas, rien au suivant. J'escalade la passerelle, les petits pas sonores de Vania me suivent.

Arrivés en haut, nous sommes dans une salle ronde d'à peu près trois mètres de diamètre. Sur le côté, il y a un bouton vert marqué "Fermer la passerelle", et un autre, rouge, marqué "Ouvrir la passerelle".

J'appuie sur le bouton vert, la passerelle se ferme. Un silence feutré remplace le silence oppressant de la vaste salle. Un silence de chaumière calme et chaleureuse.

Quelques heures plus tard je suis encore en train de fouiller l'ordinateur de bord. La quantité d'informations qu'on peut trouver là-dedans est incroyable !

Ça se présente un peu comme l'internet de chez nous : des pages qui se

suivent, avec des images, des films. Il y a aussi des animations en trois dimensions qu'on aurait envie de toucher.

Pendant que je fouine, Vania a eu le temps de faire trois fois le tour complet du vaisseau. Elle revient souvent, exaltée, pour me raconter ce qu'elle a trouvé. Je finis par avoir une bonne idée du contenu de notre petite maison, mais il faudra tout de même que j'aille inspecter par moi-même un ou deux détails que je n'ai pas bien compris.

Je l'entends repartir, rejoindre vite la pièce qu'elle était en train de fouiller. Puis ça remue, puis plus rien. Ça remue encore un peu... Et tout d'un coup j'entends un cri, ou une expression. « J'y crois pas... », « Pas croyable ! ». Une fois, elle s'est même complètement lâchée dans un « L'enculé de sa mère » sonore et trébuchant. C'était pour la machine à faire à manger.

Sur terre, nous avons des machines à presque tout, à laver, le linge, la vaisselle, des broyeurs, des mélangeurs, des fours. Eux, ils ont une machine à *faire* à manger, c'est-à-dire qu'elle ne se contente pas de cuire, elle *synthétise* n'importe quel plat. Pratique.

Vania m'a ramené une cuisse de poulet dorée à la perfection, succulente. Puis elle m'a demandé où j'en étais, et est repartie à ses découvertes de science-fiction.

« Vania, viens voir... J'ai fini... Je t'explique ? »

Elle arrive en sautillant, souriante comme une gamine le matin de Noël.

« Oui, mon chéri, je suis toute ouïe... »

Incroyable comme un simple vaisseau spatial, et la perspective d'aller où l'on veut dans la galaxie, améliore instantanément les relations, même agonisantes.

« Alors voilà. De cet ordinateur, on peut faire à peu près tout ce qu'on veut... »

D'ailleurs il n'y a rien d'autre dans cette pièce, qui semble être le poste de pilotage. Juste un gros bouton rouge au milieu de la table, mais je l'ai planqué sous ma veste.

« Et il y a ça, dis-je en retirant la veste.

- Oh... C'est quoi ? »

Je ne réponds pas, en gros, autour du bouton, il est inscrit : "Revenir sur Terre".

Dans l'ordinateur, sur la page d'accueil, il y a la liste de ce qu'on peut

faire : choisir une destination, piloter, administrer, programmer...

Choisir une destination c'est choisir une planète dans un catalogue ou localiser un point sur la carte en 3D de la galaxie. Après on peut voir le temps de trajet estimé et demander au vaisseau d'y aller. Et il n'y a rien d'autre à faire...

Piloter c'est commander le vaisseau à la main, mais la vitesse est limitée. Le reste, c'est pour gérer le quotidien.

Et il y a la bibliothèque... Une somme d'informations considérable sur les divers peuples de la galaxie, les planètes, les lieux touristiques, mais aussi la science et l'histoire, y compris de la Terre.

« Alors en premier, il faut choisir où l'on veut aller...

- Ouh là... Mais il y en a beaucoup de planètes ?

- Oui... Dans l'absolu il y en a beaucoup, mais il y a déjà une présélection des planètes qui sont à la fois compatibles avec notre biologie et inhabitées... Ça réduit pas mal...

- Oh... Inhabitées... Ce n'est pas drôle... On ne peut pas aller voir des gens ?

- Euh... Non... En fait nous ne sommes pas aussi libres que ça... L'ordinateur m'a averti que certaines zones étaient interdites à la navigation.

- Toujours pareils, ces extraterrestres... Ils ne nous font pas confiance...

- Oui, enfin faut comprendre...

Et puis je crois que c'est aussi pour nous préserver. Nous ne pouvons pas faire de conneries comme ça...

- Mais quand même, j'aurais aimé voir comment c'est chez eux...

- La planète d'Hermès, on peut y aller...

- Bon, on verra, dit-elle en retrouvant toute sa joie. Alors il faut commencer par choisir une planète dans le catalogue, c'est ça ?

- Oui, c'est ça... Mais je te propose qu'on parte tout de suite, j'ai déjà programmé une destination...

- Oh, non, Johnny t'es pas sympa ! Moi je voulais qu'on la choisisse ensemble, notre planète.

- T'inquiète, j'ai pas choisi de planète... C'est juste un petit saut de puce que j'avais envie de faire depuis longtemps... Tu verras, tu ne le regretteras pas... »

J'appuie sur le bouton "Y aller", et tout s'enchaîne. Le vaisseau vrombit légèrement, s'élève au milieu de la grande salle. La porte s'ouvre

devant nous. Et d'un coup ça part.

Nous passons la porte à une vitesse déjà considérable, puis le vaisseau se cabre vers le haut, frôle la base exo-terrienne sur le dos et part comme une balle dans le vide.

Puis les fenêtres se ferment et on ne voit plus rien, on ne sent plus rien. Nous arrivons dans à peine dix minutes.

Quand les grandes fenêtres se sont rouvertes, et bien que je me sois préparé à la vision, je n'ai pu empêcher une larme de perler sous mon œil droit.

Depuis des années j'imagine ce point de vue. Juste un saut à l'extérieur de la galaxie, assez loin pour la voir en entier.

Elle est là, étendue devant nous comme une roue immobile. Scintillante de toutes ses étoiles. Scintillante, peut-être aussi, de toutes les âmes qu'elle abrite.

Si je le demandais à l'ordinateur, je pourrais afficher sur la fenêtre le nom de chaque système stellaire. Mais je ne le demande pas, je regarde, je m'emplis de la vision. Je sais que ce sont des mondes. Maintenant, la galaxie est mon monde.

Vania est heureuse, elle sourit d'émerveillement. Elle a posé sa main sur la vitre, comme si elle voulait toucher la spirale laiteuse et diamantée. En la regardant, je pense que ça irait bien à son cou. Une galaxie scintillante qui déferlerait entre ses seins. « C'est beau », dit-elle sous la pression de mon regard.

La galaxie se détache majestueusement sur le fond noir de l'univers. Mais, contrairement à ce que l'on voit sur les photos prises depuis la Terre, il n'y a aucune étoile devant ni autour. Il n'y a rien pour gêner le regard, pour laisser supposer une quelconque homogénéité de l'univers. Il y a la galaxie, quelques amas globulaires autour, un vague halo d'étoiles éparses, et puis plus rien.

Je file de l'autre côté du vaisseau, laissant Vania en plan, pour voir le "plus rien" de plus près. Libérée de la lumière galactique, la vue est tout aussi magnifique. J'appelle Vania.

Il n'y a pas "rien", en fait. Pâles, lointaines et éparses, on voit d'autres galaxies. Des petites spirales de formes variées et vues sous tous les angles. Et un noir intense qui domine.

À nouveau une autre dimension, l'univers n'est plus proche avant d'être lointain, il est lointain tout court. Il est rempli de vide, à cette échelle aussi, comme à toutes les échelles.

Et nous sommes là au milieu, dans notre petit vaisseau, séparés du

néant par une simple vitre. Je commence à avoir un léger vertige, Vania détourne carrément le regard.

Nous revenons au bureau de pilotage - on ne peut pas parler d'un cockpit, ou d'un poste de pilotage, il n'y a qu'une table et un ordinateur, et le bouton rouge. La galaxie est toujours là, elle nous absorbe à nouveau, immédiatement.

Par rapport aux images des galaxies vues de la Terre, j'ai plus l'impression d'un tourbillon de très fines pierres précieuses. Il n'y a pas de flou. Et il n'y a pas ce réseau d'étoiles proches qui, par contraste, laisse penser que la spirale est uniforme. Elle est en fait constituée d'une myriade de points brillants, seul le centre est complètement lumineux.

Après encore dix bonnes minutes de contemplation béate, nous décidons d'aller faire une petite sieste ensemble, avant de nous mettre à choisir une autre destination.

Le matelas est excellent. Et Hermès a eu le bon goût, ou la malice, de nous mettre un seul grand lit.

Après avoir préparé instantanément un excellent Chili con carne et l'avoir dégusté, après quelques petits verres de mezcal, nous nous remettons devant l'écran pour fouiller la base de données comme un dépliant touristique.

Il y a tout ce qu'on pourrait désirer savoir sur les planètes, des photos, des films panoramiques, parfois même des caméras en direct. Et toutes les informations nécessaires : climat, nourriture, faune et flore.

Pour la première, nous lisons tout. Puis, rapidement, nous réalisons que nous ne pourrions jamais les passer chacune en revue. Même en restreignant la recherche à des quasi-clones de la Terre nous avons encore le choix entre plus de trois mille systèmes.

Alors nous commençons à passer plus vite d'une page à l'autre, nous nous exaltons. Il suffit qu'un animal ou une plante ne nous semble pas très agréable pour que nous passions à la suite. Notre but n'est plus de choisir une planète mais de nous émerveiller devant la diversité du monde. Et il y a de quoi.

Notre premier choix tomba sur Istriade. D'abord pour le nom, qui avait attiré notre regard, puis à cause d'une photo en gros plan de son sable rose-orange, qui avait rendu Vania hystérique.

Un paradis.

Climat optimal, des pluies régulières mais courtes, aucun prédateur

mais des petits animaux forts sympathiques, une végétation magnifique, et largement comestible.

Et un petit chalet construit récemment par des touristes exo-terriens.

J'ai demandé à l'ordinateur de nous poser sur la plage, devant le chalet. Ce qu'il a fait comme s'il connaissait déjà le chemin.

Quand il pleut, nous rentrons. Quand il fait beau, nous sortons. Quand nous avons faim, des fruits poussent aux arbres. Et quand nous avons soif, il pleut à nouveau...

Un vrai paradis.

Nous y sommes restés quelques semaines, puis nous avons à nouveau eu envie d'aller courir la galaxie.

Nous avons séjourné dans de multiples paradis, tous différents mais tous excessivement agréables.

Mais aujourd'hui, assis devant l'ordinateur, nous faisons défiler les planètes sans rien voir qui puisse encore nous exciter.

Nous avons vu tellement de paysages magnifiques que nous pourrions en rester là. Nous sommes rassasiés de paradis.

Nous allons donc maintenant rechercher les sensations, la pluie, les tempêtes, le grandiose plutôt que le beau. Et pour plus tard encore, il nous restera le laid.

Même la laideur a ses limites. Mais là, je crois bien que nous tenons la perle rare. Mieux que chercher le beau, le grandiose, ou le laid, il nous faut chercher l'inconnu.

Nous avons trouvé une nouvelle planète, Krytsa, avec une mise en garde écrite en grosses lettres rouges : *« ATTENTION : les données concernant ce système n'ayant pas été remises à jour depuis plus de mille années terrestres, les conditions planétaires, tant géologiques que biologiques, ainsi que la faune et la flore, ont pu largement évoluer en regard de ce qui est décrit ici. »*

Tout à fait ce qu'il nous faut maintenant. La découverte totale, l'aventure extrême.

Ce voyage, comme tous les autres, fut rapide et très calme. Les fenêtres se sont rouvertes alors que nous étions déjà dans l'atmosphère ocre de la planète inconnue.

Le vaisseau, semblant connaître parfaitement les lieux, survole rapidement une terre chaotique, des canyons, avec très peu de

végétation. Ça ne semble pas particulièrement accueillant.

Sur la carte, nous avons indiqué comme point d'atterrissage le dernier lieu visité par des humains, il y a très longtemps. Nous espérons y trouver une cabane qui nous permettrait de quitter un peu le vaisseau, de dormir sur la terre ferme, et peut-être aussi pourrions-nous trouver des indications sur la planète.

Quand le vaisseau oblique vers le sol, nous ne reconnaissons pas l'endroit. Sur la carte, il y avait une rivière, de la végétation. Et là, il n'y a rien. Juste une vaste plaine de terre craquelée, pratiquement pas de vie, à part deux ou trois pauvres arbustes.

Plus près du sol, nous constatons qu'il y a bien comme l'ancien lit d'une rivière, mais plus une goutte d'eau. Le vaisseau se pose dans un nuage de poussière rougeâtre.

Cette planète n'est visiblement pas accueillante, mais nous décidons tout de même de descendre un peu, respirer un air que l'ordinateur de bord nous assure respirable.

Tout de même, ça sent un peu le soufre. Ou peut-être pas le soufre, mais une odeur de chaleur, de brûlé, de guerre. Nous regardons les alentours, pas rassurés, un peu dépités. Il n'y a pas de campement, pas de végétation, probablement rien à visiter sur cette planète désolée.

Je marche un peu à l'écart, pour le principe, pour ne pas remonter tout de suite dans le vaisseau. Vania préfère rester près de la passerelle, elle parcourt l'horizon du regard, la main toujours accrochée à la rambarde, comme si elle craignait de se faire emporter par une force invisible.

Je me penche vers le sol pour palper un peu de la terre rouge qui s'étend à perte de vue. Mais, avant que je ne l'atteigne, c'est le sol qui monte vers ma main.

Un grand boum, qui fait tout trembler.

Surpris, je me retourne vers le vaisseau. Vania est déjà remontée, elle m'attend en haut de la passerelle, n'osant pas encore crier pour me faire revenir, mais déjà le regard pressant.

Elle a raison, cette planète craint. Je reviens rapidement vers le vaisseau.

Deuxième secousse, puissante. Je manque de me casser la figure. Puis troisième et quatrième juste derrière. Puis ça s'enchaîne, ça fait comme un roulement, un galop gigantesque.

J'ai du mal à courir, à chaque secousse le sol se dérobe sous mes pieds puis remonte violemment. C'est un peu comme courir sur un escalier

tombé au sol. Vania m'attend toujours en haut de la passerelle, la main sur le bouton de fermeture, le vert.

J'escalade la passerelle à toute vitesse, sans me retourner. Elle bat sur le sol, le vaisseau sursaute, c'est un miracle que j'arrive entier en haut. Je m'affale aux pieds de Vania.

Décoller vite. Je cours dans le bureau. L'ordinateur est là, allumé, mais sans aucune destination choisie, prête à l'emploi. Pendant que ces pensées traversent mon esprit, en une fraction de seconde, mon regard traverse la vaste fenêtre. Sans que mon cerveau n'ait encore eu le temps de trouver une explication logique à la chose, je vois une masse colossale se ruer sur nous, un nuage de poussière phénoménal et rouge plane derrière.

Un chien de la taille d'un dinosaure, ou plus gros... Un truc qui semble s'être réveillé au fin fond de l'horizon pour courir vers nous.

Chaque fois qu'une des quatre pattes monstrueuses touche le sol, ça fait une secousse, énorme, de plus en plus énorme à mesure que la bestiole se rapproche.

Elle n'est plus très loin maintenant, il faut que nous partions, vite.

Mais je n'ai pas le temps de jouer avec l'ordinateur.

J'appuie sur le bouton rouge au milieu de la table...

Je fais des rêves magnifiques ces derniers temps... Magnifiques, mais un peu délirants.

C'est une grande salle, un amphithéâtre. Nous devons bien être un millier assis sur de larges bancs, avec un pupitre devant nous, comme les élèves d'un cours plus que magistral.

Tous les gens qui parlent de mélange ethnique devraient venir voir ça. Quand Hermès disait que les peuples de la galaxie ne sont pas aussi proches que lui de la morphologie terrienne...

Et ce qui est étalé sur les pupitres a peu de chose à voir avec les cahiers de chez nous. Il y a des appareils qui font penser à des ordinateurs, mais il y en a aussi qui m'intriguent au plus haut point. J'essaie de voir comment ça marche, ce que ça peut faire. Y a-t-il un écran ? Quelque chose pour visualiser... Parfois je n'arrive pas à comprendre, j'imagine qu'il s'agit d'un truc tombé là par hasard, qui n'a aucun rapport avec le cours.

Hermès a jugé que nous étions prêts, Vania et moi, à suivre un cours intitulé « *Introduction à la société galactique pour les jeunes peuples.* » Vous m'en direz tant.

Il nous a donné à chacun un casque de standardiste, avec un micro, et des lunettes. Ce sont des périphériques adaptés à notre morphologie, à notre langue, des terminaisons terriennes capables de se connecter aux ordinateurs exo-terriens.

Pour le cours nous n'avons besoin ni des lunettes, ni du micro. Certains élèves interviennent, mais nous n'en sommes pas là.

En fait de cours, cela ressemble plutôt à une conférence. Au centre de l'amphithéâtre, il y a une brochette de cinq personnes, apparemment âgées. Elles n'interviennent que pour répondre aux questions posées, dans les moments prévus pour ça. Le reste du temps nous écoutons simplement une voix qui commente les images holographiques qui apparaissent derrière les cinq sages, comme nous les appelons, Vania et moi.

C'est la fin de l'après-midi, si cela pouvait avoir un sens, vu que nous sommes en plein espace et que le soleil - ou plutôt l'étoile la plus proche - fait un tour complet en moins d'une heure. Disons que, d'après la répartition des heures de cours, des pauses et des repas, nous pourrions être en fin d'après-midi.

Ce matin, le cours portait justement sur le langage, la façon de stimuler, par les mots choisis, le passage d'une pensée planétaire à une

pensée galactique. Beaucoup des turpitudes mentales que nous avons vécues étaient commentées.

Maintenant, c'est beaucoup moins intéressant. Ça parle de la mise en place des échanges entre un jeune peuple et le reste de la galaxie. La construction d'une station orbitale qui sera le premier point de contact. Le tourisme et le rayonnement culturel sont les premières choses que nous pourrions échanger avec les autres peuples de la galaxie.

En retour nous n'aurons droit qu'à des matières premières et des enseignements théoriques, pas de produits manufacturés en masse. Il faut à tout prix éviter d'étouffer la culture planétaire, Hermès nous l'a souvent répété.

Le cours se termine, c'est le moment de poser des questions. Heureusement il y en a peu, ça va vite. Puis c'est la fin, un des sages se lève pour nous donner rendez-vous dans douze heures, pour une nouvelle session de cours.

Vania soupire de soulagement, moi aussi, mais plus discrètement.

Nous filons immédiatement vers le haut de l'amphithéâtre, puis vers le dédale de couloirs qui nous mènera à notre chambre. Cela fait quatre jours que nous sommes dans cette base spatiale, nous commençons à connaître le chemin.

C'est gigantesque, comme un hôtel de la taille d'une petite ville, mais nous avons repéré la chambre, le bureau de renseignements, la salle de cour et le foyer où nous prenons les repas et où nous pouvons échanger quelques mots, traduits, avec les autres étudiants.

Au début, nous nous servions de petites cartes, électroniques, qui peuvent nous indiquer en permanence les directions à prendre. C'était pratique. Maintenant nous nous en passons, mais il est toujours rassurant de les sentir battre dans nos poches.

« C'est bien beau tout ça, mais nous, nous sommes seuls... Je ne comprends pas pourquoi Hermès a voulu que nous suivions ce cours... D'accord, ça nous explique comment ça marche, mais, sur Terre, nous ne pouvons pas mettre en place toutes les structures, les comités dont ils parlent. Les gens nous prennent encore pour des timbrés...

- Tu es injuste, Johnny. Je suis sûre qu'Hermès nous a envoyés ici pour nous faire un cadeau... Tu n'es pas content de te retrouver ici, loin de notre Terre, au cœur de la civilisation galactique ?

- Oui bien sûr, c'est cool... On a vraiment l'impression d'être dedans maintenant... Mais t'auras le courage de revenir sur Terre, toi ?

- Comment ça, le courage ?

- Ben je sais pas... On a plein de choses à voir ici, à apprendre... Moi, sur terre, je vais m'ennuyer.

- Tu t'y ennuyais déjà...

- Oui, peut-être... Mais avec ce que je sais maintenant, je vais exploser. Je ne vois pas comment je ferais pour continuer à vivre dans ce fantasme collectif qu'est devenue la société terrestre. Tu ne vois pas toutes les contradictions ? Tous ces discours ineptes, illogiques, inhumains ?

- Si, bien sûr, je les vois... On en a déjà parlé.

Je les vois, mais je vois aussi que je ne peux rien y faire, ou pas grand-chose. Je ne vais pas faire une révolution à moi toute seule !

- *Viva la revolucion ! »*

Nous arrivons à la chambre. Rien de spécial à en dire, juste une chambre comme dans un petit hôtel. Nos hôtes ne semblent pas regarder à la dépense pour nous préparer des habitats qui ressemblent en tous points à ceux de la Terre. Je ne sais même pas s'il s'agit pour eux de dépenses.

Je m'affale sur le lit, comme si je sortais d'une journée de boulot, ce qui est à peu près le cas. Sauf qu'il n'y a aucun enjeu, je pourrais aussi bien oublier à cet instant tout ce que j'ai entendu dans la journée. Je pourrais tout effacer et personne n'y trouverait rien à redire. Mais je n'en ai pas le courage, je ne le veux pas.

Il faut le voir, tout de même. Tous ces peuples. Tous humains. Mais il faut avoir une vision assez large de l'humain... Si large qu'on ne sait même plus exactement de quoi on parle.

Hier soir j'ai été faire un tour au foyer, Vania dormait déjà...

« Vania ! »

Elle sort de la douche, partiellement enroulée dans une serviette rose.

« Oui...

- Je ne t'ai pas raconté ma discussion d'hier soir avec un gars qui venait d'une planète... Comment déjà... Un nom du genre "Krynīs", mais prononcé bizarrement...

- Quelle discussion ? Quand as-tu eu une discussion ?

- Hier soir, après que tu te sois endormie, je suis allé faire un tour au foyer...

- Tu ne m'en as pas parlé...

- Si, ce matin, je crois. Mais tu n'en étais qu'à la moitié de ton café, t'as pas dû capter...

- Oui et alors ? Qu'est-ce qu'elle disait, cette conversation ?

- Eh bien, tu te souviens que, le soir, on avait parlé des différents peuples de la galaxie... <

/div>

- Oui, tu disais que, si nous étions un "jeune peuple", il devait aussi y avoir des "vieux peuples"...

- Voilà... Eh ben j'en ai reparlé à ce type, machin, qui venait de la planète truc...

- Je vois tout à fait...

- Et il m'a raconté une légende qui commence à courir parmi son peuple, mais il pense que ça vient d'ailleurs, parce qu'ils ne sont en contact avec le reste de la galaxie que depuis deux cents ans.

- S'il te plaît Johnny, épargne-moi les détails...

- Non, mais c'est important, parce que, vois-tu, c'est une légende, juste une légende... Je veux dire, j'ai l'impression que personne ne sait exactement. Et pourtant il doit bien y avoir un peuple qui, le premier, a maîtrisé le voyage spatial, a commencé à se balader dans la galaxie. Peut-être même que ce peuple a littéralement ensemencé la galaxie...

- Et la légende alors, qu'est-ce qu'elle dit ?

- Ben justement ça. Ils les appellent les "anges". Il paraît que ce sont des êtres pratiquement immatériels, ils n'ont plus de corps, ils ne sont qu'un halo, quand ils le veulent bien... Ils seraient à l'origine de tous les peuples de la galaxie, mais personne ne les voit jamais. On ne sait pas sur quelle planète ils habitent. Certains disent qu'ils n'ont plus de planète à eux, qu'ils voyagent encore dans la galaxie, mais qu'on ne les voit pas à cause de leur nature diaphane. D'autres prétendent que ce sont des êtres venus d'une autre galaxie...

- Jolie histoire... Ce sont peut-être les anges qu'on a chez nous...

- Oui, peut-être... Mais c'est marrant, tout de même... On est dans une université galactique.

Tu te rends compte de la somme de connaissances accumulée ? Rien que toutes les sciences terrestres sont synthétisées et commentées, avec toutes celles de tous les autres peuples... Mais il y a encore des choses inconnues, des choses qui se perdent dans le passé ou dans la distance. Leur connaissance est immensément plus vaste que celle des savants terriens, mais ils rencontrent encore les mêmes problèmes...

- Et toi tu te poses toujours des tas de problèmes, aussi...

- C'est pas des problèmes, je trouve que c'est passionnant, au contraire... T'as fini avec la douche ? »

Vania s'est encore endormie de très bonne heure, ces cours la fatiguent. Moi non, je suis plutôt excité. J'essaie de m'endormir, mais j'imagine tout ce qu'il y a autour de moi, juste derrière les cloisons, tous ces gens, tous ces couloirs, toute cette connaissance accumulée pour être répandue.

Alors je ne peux pas dormir, je remets ça à quand je serai exténué, à bout de forces.

Le soir, les couloirs sont silencieux, déserts. Je vérifie que la petite carte électronique est dans ma poche et je commence à marcher au hasard. J'examine les couloirs, les inscriptions marquées en couleur sur les murs. Je chausse les lunettes pour en avoir une traduction immédiate.

Peu à peu, je comprends comment les différentes pièces sont agencées. Hier, j'avais déjà acquis la certitude qu'elles sont organisées en cercles concentriques. En haut, il y a les chambres, en bas, les salles de cours et les autres lieux de rencontre.

Et ce soir, en imaginant où notre chambre se trouve, j'ai le sentiment que la répartition des pièces suit, approximativement au moins, la répartition des peuples dans la galaxie.

Il doit donc y avoir un centre. Si la répartition est concentrique, si, grosso modo, ça représente une galaxie, il doit y avoir un centre.

Et au centre... Je ne sais absolument pas ce qu'il peut bien y avoir. Probablement ce qui est le plus important, ce qui est au cœur de tout.

Il me faut avoir la réponse ce soir même. Pas de repos avant d'avoir atteint le centre de cette base spatiale. J'ai encore du mal à en estimer la taille, mais nous ne reprenons les cours que dans une dizaine d'heures, j'ai du temps devant moi.

Je marche depuis déjà plus d'une heure, probablement dans la bonne direction, mais je n'en ai aucune certitude.

La carte ne peut pas réellement m'aider, car elle ne donne pas une vue d'ensemble de la base, elle se limite à une échelle à laquelle on voit bien les différentes salles et leur nom.

Je l'ai fait défiler jusqu'à ce que je suppose être le centre, en me guidant sur la courbure des couloirs. Je suis arrivé sur une zone où rien n'est indiqué, je l'ai désignée comme destination, et je suis maintenant la direction affichée en permanence sur le petit écran.

J'ai quitté le niveau des chambres pour celui des salles de cours et des foyers. Les couloirs sont plus vastes, et je croise de temps en temps des personnes égarées comme moi dans la base endormie. Nous nous

saluons silencieusement.

Je passe quelquefois dans des lieux tout à fait agréables, je m'y arrête quelques minutes pour reposer mes jambes et profiter de l'ambiance. Les murs peuvent être peints, le niveau des chambres peut apparaître en mezzanine, et il peut y avoir des fontaines, des rivières, des brumes. Et, surtout, des éclairages magnifiques.

Au centre, il y a une vaste place vide. C'est pour ça que la carte n'indique rien.

C'est une place circulaire d'au moins cent mètres de diamètre. Le niveau supérieur, celui des chambres, s'arrête encore en mezzanine sur un cercle gigantesque. Ça fait un espace énorme. Au centre, un large pylône rejoint le plafond.

Mes pas résonnent dans la vaste salle pendant que je me dirige vers le milieu. J'essaie d'alléger mon pas pour faire le moins de bruit possible, jusqu'à sautiller sur la dalle comme si c'était une surface liquide.

À la base du pylône, il y a une porte, ouverte.

J'entre. C'est une pièce circulaire, avec un second tube au milieu, et ce qui ressemble à des portes d'ascenseur. J'appuie sur le bouton et j'attends. Il y a un petit soufflement, et la porte disparaît devant moi. J'entre dans ce qui ressemble définitivement à un ascenseur, à un tel point que je chausse à nouveau les lunettes pour choisir l'étage. Mais il n'y a pas de bouton, la porte se referme et je sens immédiatement l'accélération de l'engin me propulser vers le haut.

La porte disparaît de nouveau sur une pièce très peu éclairée, la lumière de l'ascenseur se répand sur le sol. La différence d'intensité est si importante que je ne discerne pratiquement pas le reste de la salle.

J'avance, les portes se referment derrière moi, je reste dans la pénombre, écarquillant les yeux pour accélérer leur adaptation.

La vaste salle est baignée d'une lueur bleutée. De hauts piliers s'élèvent, larges d'un bon mètre, semblant être en pierre. La lumière bleue provient de leur base, presque imperceptible. La lueur monte, s'étale un peu sur la pierre, puis retombe sur le sol blanc. Chaque pilier semble être d'une texture différente. Les couleurs varient aussi, probablement, mais je ne vois pas bien dans la dominante bleue.

En haut des piliers, il n'y a rien. Ils deviennent sombres, se détachent à peine sur le fond étoilé de la galaxie. Il y a l'univers.

Sous le choc, je manque de m'effondrer en arrière. Ma main fouille l'air sur le côté, jusqu'à trouver l'appui soyeux et minéral d'un autre

pilier.

C'est grandiose, magique. Ce lieu est exactement magique, placé sous le regard des mystiques.

- C'est exactement cela, Johnny, c'est un lieu de méditation, un lieu où l'on se retrouve face à la galaxie...

Je ne rêve pas, il y a une voix dans ma tête, un truc qui me guide la pensée pour formuler une phrase...

- Oui, c'est ce que vous appelez de la télépathie, je crois...

C'est donc ça, mais qui me parle ?

- Peu importe... Je suis là, avec toi, dans cette salle. Avance, tu finiras par me trouver.

Je me demande bien à quoi rime cette partie de cache-cache.

- Ce n'est pas une partie de cache-cache. Ça ne rimerait à rien, effectivement. Tu es là, je suis là, je t'ai senti arriver alors je communique avec toi par télépathie tant que tu es loin, cela est tout à fait naturel.

Nous sommes dans un lieu où il n'est pas nécessaire de crier...

D'accord, c'est peut-être naturel, mais moi je n'ai pas l'habitude. C'est normal ça aussi, non ? C'est la première fois qu'on me parle par télépathie. Et pourquoi me parler, d'abord ?

- Je sais que tu te poses des questions importantes, je le sens, c'est pour cela que nous nous sommes rencontrés. C'est pour cela que tu as eu envie de venir jusqu'ici.

Je ne pensais pas faire de rencontre...

- Si, tu as été attiré par l'information qui te manque et dont tu as besoin, maintenant, à ce point de ton évolution.

Hermès m'avait dit qu'il ne pouvait communiquer par télépathie... Comment être sûr que ces pensées viennent de l'extérieur ? Comment être sûr que ce n'est pas un fantasme de plus ?

- Tu n'es pas fou, jeune Johnny. Tu dois bien sentir que la qualité de ces pensées est différente, elles ne viennent pas de toi. Hermès ne sait pas tout, il est issu d'un peuple à peine plus ancien que le tien...

À peine... Il a déjà une sacrée avance sur nous...

- Pas tant que ça, à l'échelle de l'évolution galactique. Et il n'est pas seulement question de niveau d'évolution, mais aussi de la forme d'évolution. Tous les peuples n'explorent pas les mêmes possibilités ...

Je n'y comprends rien, cette histoire va me rendre fou. J'ai brusquement envie de rentrer, d'aller m'allonger dans notre chambre, de me serrer contre le corps tendre de Vania.

- Attends, ne pars pas, nous ne nous sommes pas encore dit ce que nous devons nous dire... Tourne de trente degrés sur ta gauche et marche tout droit entre les piliers, tu me trouveras sur la bordure de la salle, face à l'extérieur, il y a un banc...

Il y a un banc, blanc, et un homme fin assis dessus, droit. Un ruisseau de filaments étincelants se répand sur ses épaules. Quand il se tourne vers moi, mon souffle reste coupé quelques secondes. Jamais je n'aurais cru possible d'être aussi beau. Chaque détail de son visage paraît étincelant, d'une infinie finesse, éclatant de couleur, de vie.

« Bonsoir, jeune Johnny, tu vois, tu ne rêvais pas... »

- C'est bien moi qui te parlais tout à l'heure.

Saisissant, proprement saisissant.

« Oui, effectivement... Au début ça doit faire un drôle d'effet...

- Vous êtes un ange ? »

Il rit. Ça me donne l'impression que des fleurs lumineuses et invisibles s'échappent du coin de ses yeux.

« Non, je ne suis pas un ange. Mais je connais les "anges" dont tu parles... Tu veux dire les vieux peuples, c'est ça ?

- Oui, les vieux peuples... J'ai l'impression que vous savez tout ce que je pense et ai pensé ce soir...

- Non, mais je ressens ce que tu as dans la tête, d'une manière générale, qu'il s'agisse de passé, de présent, ou de futur. Je ne te sonde pas, cela émane de toi. Comprends bien cela, je n'essaie pas de te dominer, de te manipuler... Je suis ici par hasard, et si le hasard a voulu que tu y sois aussi, c'est probablement que nous avons quelque chose à nous dire... Je crois que ça a un rapport avec les vieux peuples...

- Cette légende à propos des anges m'intrigue. Je me demande qui sont ces vieux peuples. Je me dis que ça doit être fabuleux de les rencontrer...

- Sache seulement qu'ils existent.

Il y a effectivement eu, non pas un, mais quelques peuples qui ont, les premiers, eu la possibilité de se déplacer dans la galaxie.

- Plusieurs peuples se sont développés indépendamment ?

- C'est difficile à dire... D'une part ils ont mis un certain temps avant de se rencontrer, d'autre part le temps ne s'écoule pas de manière uniforme d'un bout à l'autre de la galaxie, il est donc difficile de dire lequel des vieux peuples est apparu le premier. L'époque que nous

retenons dans les annales est celle où une dizaine de peuples ont déclaré l'existence d'une communauté galactique.

- Et ils ont effectivementensemencé la galaxie ?

- Cela aussi est difficile à dire... Il est pratiquement impossible de définir quel a été l'impact des visites interplanétaires, les échanges entre les systèmes stellaires sont multiples. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que la vie peut se développer un peu partout, et que l'évolution tend vers l'humain...

- Oui, justement... C'est aussi une question que je me pose... Par rapport à l'humain... Qu'appellez-vous "humain" ? Parce qu'il y a tout de même de sacrées différences... Au niveau de la morphologie, au moins...

- Ah, voilà enfin la question de fond, celle qui t'amène ici... Ce qui est important dans tout ça est la qualité de l'humain. Comment définis-tu l'humanité, jeune Johnny ?

- Ben je ne sais pas... Le langage ?

- Oui, c'est déjà bien. Le verbe est créateur. Mais c'est restrictif. La qualité principale des humains est justement qu'ils sont des êtres créateurs...

- Vous voulez dire les humains de la Terre ou les humains en général ?

- Les humains.

En général bien sûr. N'as-tu pas compris, au bout du compte, que justement il n'y a pas de différence entre toi et moi ? Tu viens juste de sortir de ta planète, et il faut que tu comprennes cela. Sur Terre, vous avez du mal à définir la différence entre les humains et les animaux parce que vous êtes uniques. Le fait de connaître d'autres humanités t'amène naturellement à mieux comprendre cette différence. Sur le plan matériel, génétique, tu es beaucoup plus proche des singes de ta planète que de moi, par exemple. Cependant il est évident que dans la nature de ton être, tu es beaucoup plus proche de moi. Nous pouvons communiquer, échanger, nous pourrions construire des choses ensembles. L'originalité de l'humain n'est donc pas à chercher au niveau physique, mais on la trouve en se demandant quel est notre rôle dans l'univers, notre raison d'être... Pose-toi la question.

- Je me la pose, et alors ?

- Nous sommes des êtres créateurs. »

L'homme me regarde fixement, sans me sonder, sans me juger, sans rien attendre. Il laisse seulement son regard, et à travers lui toute son âme, à ma disposition.

« Il y a le monde créateur et le monde créé. L'être humain, ce que nos deux cultures appellent ainsi, est exactement entre les deux. C'est ce qui nous lie, la raison pour laquelle toi et moi sommes si proches. L'être humain est un être spirituel. Ce que nous appelons "humain" est tout être qui, par l'évolution génétique de son corps physique, a permis à une entité immatérielle, créatrice, de s'incarner.

- Les autres êtres vivants ne sont-ils pas reliés à une "entité créatrice" ?
- Certains, pas tous, c'est une question d'évolution.

Mais l'incarnation dont je parle n'est pas qu'un lien, c'est une interaction. Les êtres humains permettent aux entités créatrices d'agir sur le monde. Vois-tu, Johnny, si tu es venu jusqu'à moi, c'est précisément parce que ton âme a pu te parler, te suggérer l'envie de cette balade nocturne. Parce qu'elle a une vision claire de ta destinée, elle te guide. Quand je te regarde, je ne vois pas qu'un corps, je vois surtout une âme. Ton âme est ce qui anime ton corps, grâce à elle ton comportement n'est pas déterministe. Les humains jouissent du libre-arbitre, ils ont ainsi la faculté d'interagir avec l'univers.

- Et vous êtes venu ici, rien que pour m'expliquer ça ? »

Il rit.

« Je ne suis pas venu, j'étais là, tout simplement. Tu avais des questions pour lesquelles j'ai quelques indices, je te les donne. D'autant que c'est une question importante...

- Je vous intéresse ?
- Tous les êtres créateurs du monde méritent le plus grand intérêt. Parce que le but de l'univers est la création. Tout ce qui est créé est une possibilité explorée... »

Je suis toujours debout devant ce demi-dieu venu du fin fond de la galaxie, semblant se trouver là juste à point pour me prendre par la main et m'aider à faire un des plus grands pas de ma vie.

Il me regarde avec le même sourire bienveillant qu'arbore en permanence Hermès.

« Viens, ne reste pas debout comme ça, assieds-toi. Profite du spectacle ! »

Et il me montre à la fois le banc et la galaxie qui s'étale devant nous.

Je prends timidement place à côté de lui et plonge mon regard dans le vide intergalactique. J'essaie de voir jusqu'aux étoiles les plus lointaines.

« Vois-tu tous ces mondes, Johnny ? »

Je vois des étoiles. Les planètes autour, j'imagine. Et sur pas mal de

planètes, des plantes, des animaux, et des civilisations.

« Et vois-tu toutes ces âmes ? »

Là, non, je ne vois rien. Je me retourne vers lui, avec un air probablement ahuri. Il sourit encore.

Puis il se retourne vers la fenêtre, j'ai l'impression de voir son regard plonger dans le vide, pointer une à une les étoiles. En regardant dans la même direction, je vois partir un large faisceau transparent et turbulent. Le regard se pousse, contourne des obstacles et se pose sur une étoile... pousse un peu... et je vois l'étoile scintiller légèrement. C'est une impression étrange... Le faisceau fouille une autre étoile, elle augmente aussi très fugitivement d'intensité.

Je me retourne vers mon voisin quasi-angélique, il continue imperturbablement de sonder la galaxie. Je reviens et essaie de raccrocher la vision, le regard qui part, les étoiles qui scintillent... Mais tout a disparu.

Après encore quelques secondes, le demi-dieu se retourne vers moi, me regarde gentiment.

« Je dois te laisser maintenant, jeune Johnny. »

Bien que je n'aie aucune envie qu'il parte, je reste sans voix.

« Quand tu auras eu le temps de penser un peu à tout ça, reviens me voir, je te parlerai du livre des probabilités... »

Et je reste seul face à l'univers.

Nous devons partir demain, ce serait bête de se faire attraper.

Je ne sais pas où est Vania. Je dois la rejoindre en Italie, sur les rives du lac de Côme, nous avons décidé de partir. Mais à cet instant, je ne sais pas où elle peut être... J'espère qu'elle ne rencontre pas les mêmes problèmes que moi...

J'ai à peine le temps de souffler un peu, j'entends de nouveau leurs pas qui résonnent sur le bitume. Et l'ambulance qui tourne sec dans les petites rues du quartier.

Ils me cherchent. Ça fait une bonne heure que ça dure, et je suis exténué. Mais je ne dois pas m'arrêter, je ne dois pas faiblir, je dois continuer à courir pour être en Italie demain.

Nous avons convaincu Hermès de nous laisser quitter la Terre pour vivre quelques années sur une planète déserte, comme dans mon rêve.

Vania n'est pas enthousiaste, mais la curiosité l'a tout de même emporté sur le doute. Elle a préparé ça comme des vacances. Elle a même acheté une valise entière de pellicules photo, pour ne pas manquer.

Ma préoccupation du moment est de rejoindre la gare. Arriver à prolonger ce jeu du chat et de la souris jusqu'au petit matin, jusqu'au départ du train.

C'est le train de la liberté. Je l'imagine, fumant et sonore, comme les trains des vieux films de guerre, ceux qui ramenaient les héros blessés chez eux, dans leurs foyers.

Mon foyer est loin. Quel foyer ? Ce petit studio dans lequel j'ai traîné ma vie. Une dizaine d'années glauques avant d'échouer dans un hôpital pour gens pas normaux.

Non, je cours dans la rue, sous la pluie, une ambulance me poursuit, mais je ne suis pas fou. Juste un peu hors de la normale, peut-être. Mais un tout petit peu seulement.

Si je courrais nu sous la pluie, je serais fou. Ce n'est pas que l'idée me rebute, ni même qu'elle ne me séduise pas, c'est qu'on ne me laissera jamais monter dans le train tout nu.

Mon foyer brûle. J'y suis repassé cet après-midi, tout l'immeuble était en feu. Des flammes doivent encore lécher les quelques preuves de mon existence sur terre. Je n'ai plus de papiers, je n'ai plus d'histoire. Et je n'ai plus d'avenir ici, au-delà de demain, au-delà du voyage en

train et du taxi qui me mènera au lac.

Essoufflé, je me réfugie sous un porche. La pluie est froide. Elle me fouette le visage et coule le long de mes cheveux jusque sous ma veste. Je m'adosse au mur de pierre, la tête posée sur le digicode comme sur un oreiller vertical.

Dans la lumière des lampadaires, on voit les traits de pluie blancs se détacher sur la nuit d'encre. Ça fait comme des milliers de barreaux. Nous sommes dans une prison gigantesque, dans une cellule minuscule. Ce sont de très fins barreaux. On pourrait courir les bras écartés, rien que pour le plaisir d'en rompre un paquet. Mais ils sont trop nombreux, et toujours renouvelés.

Derrière la porte il y a des habitations, probablement. Des gens qui vivent, peut-être juste derrière cette pierre. Je pose ma main dessus, pour voir si une chaleur humaine s'en exhale, mais je ne sens rien, juste l'humidité de la pluie. Ces gens, je ne les connais pas. J'aurais certainement aimé les connaître, mais ça ne s'est pas produit.

Sous les quelques gouttes de pluie obliques, celles qui arrivent à atteindre la porte, je suis seul au monde. Le monde me rejette. Ou plutôt il me heurte tellement que je ne peux y rester.

Ce n'est pas moi qui pars, c'est la société terrestre qui m'expulse, comme une déjection qui ne peut plus rien apporter au corps qui l'a produite. C'est mécanique, vital, un simple mécanisme de protection qui évite le pourrissement.

À notre époque, pour vivre, il faut gagner. Je n'ai jamais bien compris quoi, mais il faut gagner. Socialement, c'est très bien vu. Pour commencer, il faut perdre sa vie à la gagner. Ensuite il faut gagner l'estime, l'amour, et tous les combats que des abrutis viennent vous proposer.

Et il est aussi conseillé de bien regarder la télé pour suivre les tendances de la normalité. Il y a dix ans, c'était vraiment de bon ton de fumer comme un pompier, maintenant il est beaucoup plus porteur, socialement, d'arrêter de fumer. Le fumeur qui arrête est un héros moderne, un mec qui a tout compris.

Il faut être normal, sinon la digestion commence et on finit en déjection de l'organisme social. Un individu normal gagne forcément.

Je n'ai jamais rien gagné et, depuis que j'ai rencontré Hermès, il m'est totalement impossible de m'approcher à moins d'un parsec de la normalité sociale.

Je pourrais être fou. Pour la société terrestre ce serait pratique de dire que je le suis. Je pourrais me faire soigner, lisser mes souvenirs,

élaguer toutes ces idées qui dépassent du cadre scientifique reconnu et du cadre libéral imposé.

Si les psychanalystes avaient existé à son époque, Jésus-Christ aurait sagement fini sa vie de charpentier, après une bonne thérapie.

Mais je ne suis pas Jésus, alors je dois être fou.

Je cours comme une bête traquée dans les rues mouillées de la ville hurlante. Les sirènes des ambulances se croisent autour de moi, matérialisant un filet qui se resserre. C'est une chasse à courre.

Il est certainement fou d'imaginer que l'humanité est une notion qui dépasse la Terre, que la destinée humaine est autre chose que simplement consumer jusqu'au bout les ressources de notre petite planète.

C'est fou, mais c'est beau, c'est grand. Ça me donne plus envie de vivre.

Découvrir la galaxie est une perspective plus attrayante que de passer une soirée devant le dernier programme de télé-réalité.

Alors je ne vois vraiment pas pourquoi Vania hésite.

En recommençant à courir, parce que les ambulances se rapprochent, j'espère une fois de plus qu'elle ne va pas changer d'avis.

Parmi les tâches de lumières mouvantes qui se reflètent sur le bitume noir et luisant des trottoirs, j'aperçois une bouche de métro.

J'arrive tellement vite en haut des marches aux bordures métalliques, que je glisse sur la première. Un couple s'écarte pour me laisser choir tranquillement.

J'arrive en bas comme un paquet de linge mouillé dans la cour d'un pressing. Je n'ai plus de forme. Une ambulance passe en trombe juste devant l'entrée du métro, mais elle ne peut plus me voir.

C'est le chaos. Le monde est dans le chaos.

C'est le chaos dans mon cerveau. La dernière et l'avant-dernière marches résonnent encore sur mon front et ma tempe.

Le monde tourne, le monde change. Le monde tourne au-dessus de moi. J'ai atterri le dos au sol, les jambes traînant encore sur les marches. J'écarte les bras. Des passants m'évitent en essayant de ne pas me regarder, mais en regardant quand même pour voir jusqu'où un homme peut déchoir.

Ma tête a frappé dur sur le béton et maintenant tout tourne. Les lumières proches de la bouche de métro, et les plus lointaines, celles des lampadaires, décrivent des arcs de cercle tremblotants. De vastes cercles qui tournent sans cesse, ça tourne mais c'est pourtant toujours

à la même place, c'est entêtant.

J'entends une sirène arriver, se taire dans un couac et un crissement de pneus. Le manège s'arrête immédiatement, les lumières redeviennent fixes, avec les flashes bleus de l'ambulance qui se reflètent sur le haut des escaliers. Je vois à nouveau et je sens la pluie qui me tombe dessus comme un milliard de flèches en coton.

Je me lève aussi vite que je le peux, mais en dérapant sur le béton mouillé. Je m'affale sur la porte qui s'ouvre et me laisse entrer, titubant, au milieu de la station. Passer les tripodes, je n'ai pas de ticket. Allez, un effort, monter mon corps fourbu à bout de bras, se balancer sur la machine et retomber sans se casser la figure.

Ça passe juste. Mais je n'ai pas l'esprit assez clair pour voir les panneaux, alors je prends une direction au hasard. Je bouscule une passante qui me repousse violemment. Je marmonne une excuse. Elle s'écarte horrifiée et part en courant.

Je ne dois pas avoir une allure rassurante.

Au bout du couloir j'entends des pas précipités dans l'entrée de la station, des hommes parlent, interrogent, donnent des ordres. Je cours en sens opposé. La proximité du danger me stimule.

Je cours au-delà de mes forces dans les couloirs quasi-déserts. À force, j'ai l'impression de passer dans un autre monde. La réalité physique s'efface. Mes jambes martèlent le sol avec une régularité étonnante. J'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais les arrêter. J'accélère dans les lignes droites, je tourne, j'escalade ou je dévale les escaliers sans m'en rendre compte.

Je passe en trombe dans une station de métro. Le quai est presque désert et les rares personnes qui sont là s'écartent sur mon passage, elles me regardent arriver sans trop comprendre, font un pas en arrière, et après vont au diable, je ne me retourne pas pour les voir secouer la tête.

Au bout de la station, je reprends un couloir, celui qui se présente, ou un autre, avant d'arriver au bout. Et je continue par-là, toujours en courant.

Puis, une fois, il n'y a rien au bout de la station, fatalement ça arrive. Alors je continue dans le tunnel, je longe les rails électrifiés, je dérape sur les pierres. Entre deux stations, quand la lumière de la précédente s'estompe alors que la suivante est encore trop loin pour prendre le relais, on ne voit presque plus rien. Les lumières de sécurité font seulement quelques tâches jaunes, presque marrons sur les murs noircis.

Quand j'entends le bruit du métro qui arrive derrière moi, je repère la prochaine niche, j'y cours de plus belle. Je m'accroupis dans l'ancre, et je regarde les wagons passer dans un hurlement insoupçonné pour les passagers.

Au bout du tunnel, il y a la station suivante. J'escalade les petits escaliers et je m'engouffre dedans. Voir un fou arriver, sorti du tunnel, ça impressionne tout de suite le bon peuple. Les réactions sont horrifiées, terrifiées ou statufiées, mais elles sont forcément excessives.

Par vice, j'ai traversé la station en vociférant et j'ai continué direct dans le tunnel suivant, je me demande s'ils s'en sont remis.

Comme par hasard, je finis par arriver sous la gare, j'ai dû, même inconsciemment, suivre les indications qui passaient furtivement dans mon champ de vision.

Ça fait longtemps qu'il n'y a plus personne derrière moi. Du moins je le crois, je n'entends rien. Non, personne ne me poursuit. Les ambulanciers doivent être rentrés se coucher.

Arrivé au bout du couloir, je ne tourne pas, je fonce tout droit sur le mur, sur un panneau publicitaire, parce qu'il faut bien que je m'arrête un jour, parce que d'un coup mes jambes se rappellent qu'elles sont faites d'os et de muscles.

Il me fallait bien ça, après une telle course. M'arrêter en douceur eut été une trahison. Il me fallait un butoir, un réceptacle pour cette course folle.

Ma tête s'aplatit de biais sur l'affiche, entre mes mains qui ont tenté d'adoucir le choc. Puis tout le reste du corps, jusqu'aux jambes qui s'enchevêtrent en désordre avant de se dérober. Je glisse lentement jusqu'au bas de l'affiche.

Je ne suis pas sonné, seulement fatigué. Je me suis jeté sur le mur comme je me serais jeté dans mon lit. Alors je reste plaqué contre le béton. Je pourrais me relever, m'écarter un peu, mais je préfère garder ma joue sur cet oreiller duveteux que personne ne peut voir.

La tête et les mains encore agrippées au mur, je suis affalé sur le sol. Je reprends mon souffle en haletant et en poussant de temps en temps des râles de mourant.

Une femme arrive dans le couloir, j'entends son pas ralentir, un murmure de dégoût pendant qu'elle me contourne à distance, puis ses petits pas qui accélèrent pour repartir au plus vite.

Tout en me demandant pourquoi elle exprime du dégoût, je remarque une longue traînée rouge au-dessus de ma main gauche. Je m'écarte un peu pour constater que mon visage et ma main droite ont laissé les

mêmes traces.

Le sang coule de l'arrière de mon crâne. Au fur et à mesure de la course, je m'en suis mis un peu partout. Les cheveux surtout, une horreur. Mouillé, sanguinolent, essoufflé, je dois faire peur, effectivement. Je compatis. C'est la vie. La mort aussi, un peu.

Avant de prendre le train, je dois me laver, je dois me reposer. Jamais je ne pourrai affronter la foule dans cet état, on ne me laissera pas, on m'arrêtera.

Et je dois partir d'ici, aussi. La femme qui s'est enfuie tout à l'heure va peut-être avertir quelqu'un. Le sang, ça fait souvent réagir.

D'une démarche maintenant apaisée, je pars à la découverte des entrailles de la station et de la gare. J'essaie de descendre, de trouver les coins les plus reculés. Et j'essaie de passer de la zone publique à la zone réservée aux employés.

Je finis par trouver un vestiaire et des sanitaires déserts. Exactement ce qu'il me faut. Je me lave soigneusement, puis je m'installe dans un coin pour attendre l'heure du train.

Au moment de repartir, j'hésite. Je ne veux pas prendre le risque de sortir et de monter à la gare comme si de rien n'était, j'ai peur que les hommes en blanc ne m'attendent là-haut.

Je décide d'essayer de suivre le chemin du fret. Ça devrait me permettre d'arriver jusqu'aux trains en évitant la plupart des endroits où les voyageurs passent habituellement.

Je monte dans les étages, ou plutôt, je remonte à la surface, lentement. Au détour d'un couloir, j'entends puis je vois un convoi de chariots. Comme un bandit de western, je prends le train en marche, un petit train, avec de petits wagons. Discrètement, je réussis à me glisser entre deux containers métalliques.

Mon petit train fait le trajet pour moi. Une ou deux fois, ça s'arrête et je me demande s'il ne va pas falloir descendre et trouver autre chose. Je risque un œil hors de ma planque pour comprendre à quoi est dû l'arrêt. Ce n'est rien, juste le conducteur qui discute avec un collègue.

Nous arrivons dans le hall de la gare. Il est encore tôt, mais il y a plein de monde. Je me rétracte entre les containers, je m'enveloppe de mon manteau, j'espère ressembler à un sac de courrier posé là.

Dans un tournant j'ai la chance d'apercevoir un panneau d'affichage. Mon train est au quai B.

Nous sommes devant le quai F, et le train part dans cinq minutes. Mon cœur bat. L'enjeu est trop important, quoiqu'il arrive, je dois y aller, monter dans ce train.

Même s'il faut se battre, pour une fois, même s'il faut mourir.

Au même instant, par les portes lointaines mais béantes de la gare, j'entends une sirène et je vois les flashes bleus qui se reflètent sur les dalles lisses. Les ambulanciers sortent en courant et se précipitent vers les quais.

Sur le quai B, le train est prêt à partir.

Ils sont derrière moi, les hommes en blanc. Et je ne peux plus rester planqué. Je ne peux absolument pas.

Je me lève, ils me voient. Ils me montrent du doigt et se ruent sur moi. Je cours, les contrôleurs sifflent le départ, à quelques enjambées devant moi une porte se ferme au ralenti. L'univers m'attend...

« Ils m'ont demandé si Johnny était fou, si moi j'étais folle. Bien sûr que je suis folle ! Si vous aviez vu tout ce que j'ai vu... »

« Quant à Johnny, après notre "formation", il a carrément disjoncté. Je ne comprenais pas... Jusqu'à ce que je disjoncte moi-même, là j'ai compris. »

« J'ai vu ce monde, voyez-vous, j'ai vu ce monde... Et quand on l'a vu, je vous assure qu'on ne l'oublie plus, qu'on ne le quitte plus du regard. »

« Je ne suis pas, comme Johnny, investie d'une mission. Pour l'instant je vis ma vie, simplement.

Si je restais sur terre, je continuerais des études ou chercherais un travail. Dans l'espace, je ferai ce qu'on doit faire quand on y est, je ne sais pas encore quoi, on verra bien. »

« Je pars en vacances, j'accompagne Johnny pour une petite balade de quelques années sur une autre planète. Ça me semble une expérience intéressante. Après, nous reviendrons et je reprendrai ma vie d'avant. Ou peut-être voudrai-je partir à nouveau. Peu importe, en fait.

Voyez-vous, tout ça me semble tellement naturel maintenant !

Il y a des extraterrestres, des exo-terriens ? Oui, et alors ? Il fallait s'en douter, non ? C'est très logique.

Lorsque les derniers barrages tombent, je crois qu'on oublie immédiatement jusqu'à leur existence. Lorsque le dernier voile a fini d'obstruer la fenêtre de notre conscience. »

« Depuis mes premières rencontres avec Hermès, j'ai noté tout ce qu'il nous disait, et tout ce que j'en pensais, comme dans un carnet intime de collégienne. Je suis ahurie de ce que j'y lis maintenant. J'ai tellement changé.

A posteriori, toute cette résistance me semble inutile, ridicule,

dérisoire, illusoire... Mais on se laisse prendre, on n'y peut rien. J'espère que ça sera plus facile pour vous. »

Hermès

« Vous demandez-vous toujours si les extraterrestres existent ?

Le problème n'est pas là, le problème est de savoir si l'humanité terrestre devient une humanité planétaire ou non. »

« Si vous devenez une humanité planétaire, vous vous intéresserez forcément à ce qu'il y a dans l'univers. Et là, vous verrez bien s'il est habité ou non.

S'il n'est pas habité, très bien. Dans quelques millénaires, vous serez un vieux peuple. Allez-y, commencez à voyager, visitez des planètes. Vous verrez, vous rencontrerez des civilisations en plein développement. Vous viendrez les regarder la nuit, ça vous éclairera sur votre propre passé.

Et s'il est habité, très bien aussi. Bienvenue. Ravi de vous rencontrer. Venez nous raconter comment vous voyez la vie.

Alors non, le problème n'est pas de savoir si je suis réel ou non, cela est accessoire. La seule chose importante est de savoir ce que *vous* voulez faire, ou ce que vous pouvez faire. »

« Johnny et Vania vont partir quelques temps. Je crois que la vie sur terre les épuise un peu maintenant, le fantasme collectif devient dur à supporter pour eux.

Mais je crois qu'ils reviendront, et je ne sais pas ce qu'ils feront alors... »

Johnny

« On peut le prendre de plusieurs façons : soit c'est vrai, soit j'ai déliré à partir de la sortie de l'hôpital, et alors rien n'est vrai, tout est dans le délire...

Y compris Vania et Hermès...

Les voyages, les rencontres... tout. »

« Je pourrais être dans une chambre d'hôpital...

Je suis allongé sur le lit blanc, dans une tunique blanche. Il n'y a que moi dans une salle toute blanche et close. Les yeux en l'air, gavé de chimie, je rêve...

Cette idée est sécurisante, ne trouvez-vous pas ?

Ou peut-être est-ce autre chose ?

Je suis avec Vania et Hermès, sur les rives du lac de Côme. Nous prenons tranquillement un petit-déjeuner à la terrasse d'un hôtel. Notre dernier petit-déjeuner sur terre avant longtemps. On pourrait être dans un aéroport, mais les soucoupes volantes n'atterrissent pas encore dans les aéroports, elles préfèrent la discrétion des campagnes. »

« Où est le rêve ? Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce que la vérité ?

Il y a la vérité de la fantasmagorie sociale, dont tout le monde connaît la fragilité, ballottée au gré de la mode, des peurs et des enthousiasmes collectifs. Elle dit que l'univers est immense, vide, lunaire, peut-être granitique ou en cendres, mais en tout cas vide.

Et il y a l'autre vérité, celle qui s'est doucement frayé un passage dans mon cerveau, la vérité des étoiles. Dans cette vérité-là, l'univers est trop vaste pour être vide, ou pour le rester.

Si l'univers n'est pas habité, c'est sûrement qu'il n'existe pas, que seul existe un consensus fantasmagorique entre tous les humains de la Terre, pour imaginer une voûte étoilée, des explosions, des galaxies, et tout le reste.

Mais si je ne rêve pas, si je suis bien en train de plonger une tartine de beurre salé dans mon café en discutant gaiement avec Hermès et Vania, alors je peux vous assurer qu'il n'y a pas rien, qu'il y a des humains. »

« Je sais maintenant ce qu'est un humain. Je l'ai toujours su, en fait. Mais cette connaissance était perdue sous un monceau de croyances, de fausse science, et d'inconscience. »

« Finalement, ce n'est pas très important...

Nous sommes déjà un bon nombre d'extraterrestres sur Terre... »